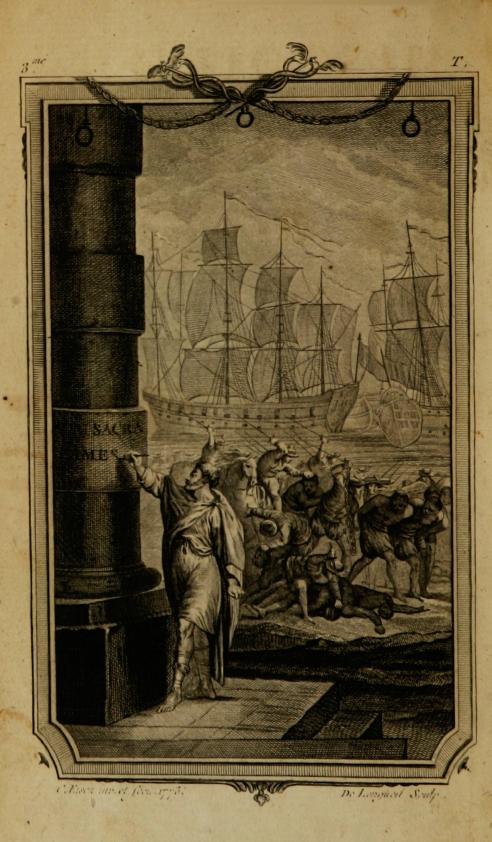


# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE E T

POLITIQUE,

TOME TROISIEME.



## HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

ET

## POLITIQUE.

Des établissemens & du commerce des

Européens dans les deux Indes.

par Judiaume Themas Taymal

TOME TROISIEME

A LA HAYE,

M. DCC. LXXIV.



## T A B L E DES CHAPITRES.

## LIVRE SIXIEME.

Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique. Établissemens Espagnols dans cette partie du nouveau-monde, Pag. 1

A COLOR W	The state of the s
Снар.	I. PARALLELE de l'histoire
Des bearing	ancienne & moderne, Ibid.
18.	II. Anciennes révolutions de l'Espagne,
	4
36	III. Colomb forme le projet de décou-
LOI SU	vrir l'Amérique, 10
offer of	IV. Arrivée de Colomb dans le nou-
	veau-monde, 12
+11 =2	V. Usages des habitans de l'isle d'Hay-
	ti, connu depuis sous le nom
	d'isle Espagnole, 14
	VI. Cruautés exercées sur les Indiens de
	l'isle Espagnole,

te du Mexique. Ce qui lui arrive à Tabasco, Pag. 31  VIII. Cortezarrive au Mexique. Ses combats contre Tlascala, 34  IX. Cortez arrive au Mexico. Mœurs, religion, gouvernement richesses de l'Empire, à l'arrivée des Espagnols, 45  X. Les Espagnols devenus les mattres du Mexique, en reculent les limités, 61  XI. Climat, sol, population du Mexique, 67  XII. Productions du Mexique, 81  XIII. Mines de Mexique, 96  XIV. Impositions établies au Mexique, 104  XV. Liaisons du Mexique avec le reste	CHAP. VII. Départ de Cortez pour la conquê-
vill. Cortezarrive au Mexique. Ses combats contre Tlascala, 34  IX. Cortez arrive au Mexico. Mœurs, religion, gouvernement richesses de l'Empire, à l'arrivée des Espagnols, 45  X. Les Espagnols devenus les maîtres du Mexique, en reculent les limités, 61  XI. Climat, sol, population du Mexique, 67  XII. Productions du Mexique, 81  XIII. Mines de Mexique, 96  XIV. Impositions établies au Mexique, 104	
VIII. Cortezarrive au Mexique. Ses combats contre Tlascala, 34  IX. Cortez arrive au Mexico. Mœurs, religion, gouvernement richesses de l'Empire, à l'arrivée des Espagnols, 45  X. Les Espagnols devenus les maîtres du Mexique, en reculent les limités, 61  XI. Climat, sol, population du Mexique, 67  XII. Productions du Mexique, 81  XIII. Mines de Mexique, 96  XIV. Impositions établies au Mexique, 104	
IX. Cortez arrive au Mexico. Mœurs, religion, gouvernement riches- fes de l'Empire, à l'arrivée des  Espagnols, 45  X. Les Espagnols devenus les mastres  du Mexique, en reculent les li- mités, 61  XI. Climat, sol, population du Mexique, 67  XII. Productions du Mexique, 81  XIII. Mines de Mexique, 96  XIV. Impositions établies au Mexique, 104	
IX. Cortez arrive au Mexico. Mœurs, religion, gouvernement riches- fes de l'Empire, à l'arrivée des  Espagnols, 45  X. Les Espagnols devenus les mastres  du Mexique, en reculent les li- mités, 61  XI. Climat, sol, population du Mexique, 67  XII. Productions du Mexique, 81  XIII. Mines de Mexique, 96  XIV. Impositions établies au Mexique, 104	bats contre Tlascala, 34
fes de l'Empire, à l'arrivée des Espagnols, 45  X. Les Espagnols devenus les maîtres du Mexique, en reculent les limités, 61  XI. Climat, sol, population du Mexique, 67  XII. Productions du Mexique, 81  XIII. Mines de Mexique, 96  XIV. Impositions établies au Mexique, 104	
Espagnols, 45  X. Les Espagnols devenus les maîtres du Mexique, en reculent les limités, 61  XI. Climat, sol, population du Mexique, 67  XII. Productions du Mexique, 81  XIII. Mines de Mexique, 96  XIV. Impositions établies au Mexique, 104	religion, gouvernement riches-
X. Les Espagnols devenus les maîtres du Mexique, en reculent les li- mités, 61 XI. Climat, sol, population du Mexique, 67 XII. Productions du Mexique, 81 XIII. Mines de Mexique, 96 XIV. Impositions établies au Mexique, 104	ses de l'Empire, à l'arrivée des
X. Les Espagnols devenus les maîtres du Mexique, en reculent les li- mités, 61 XI. Climat, sol, population du Mexique, 67 XII. Productions du Mexique, 81 XIII. Mines de Mexique, 96 XIV. Impositions établies au Mexique, 104	Espagnols, 45
mités, 61 XI. Climat, sol, population du Mexique, 67 XII. Productions du Mexique, 81 XIII. Mines de Mexique, 96 XIV. Impositions établies au Mexique, 104	X. Les Espagnols devenus les maîtres
XI. Climat, sol, population du Mexique, 67 XII. Productions du Mexique, 81 XIII. Mines de Mexique, 96 XIV. Impositions établies au Mexique, 104	du Mexique, en reculent les li-
XII. Productions du Mexique, 81 XIII. Mines de Mexique, 96 XIV. Impositions établies au Mexique, 104	
XII. Productions du Mexique, 81 XIII. Mines de Mexique, 96 XIV. Impositions établies au Mexique, 104	
XIII. Mines de Mexique, 96 XIV. Impositions établies au Mexique, 104	
XIV. Impositions établies au Mexique, 104	
XV. Liaisons du Mexique avec le reste	
Market And Arrand Control of the Con	
de l'Amérique, avec les Indes	

#### LIVRE SEPTIEME.

Conquête du Pérou par les Espagnols. Changemens arrivés dans cet empire, depuis qu'il a changé de domination, Pag. 143

CHAP. XVI. EXPÉDITIONS qui précéderent la découverte du Pérou, Ibid.

358

XVII. État du Pérou lorsqu'il fut découvert, 160

XVIII. Guerres civiles des Espagnols, après qu'ils eurent conquisle Pérou, 186

XIX. Organisation physique du Pérou, 190

XX. A quel état les Espagnols ont réduit les Péruviens, 198

XXI. A quel point les Espagnols se sont multipliés au Pérou-

Où, & comment ils ont formé leurs établissemens. Quelles cultures, & quelle industrie ils ont introduit dans l'empire, 205

CHAP. XXII. Des mines du Pérou,

XXIII. Communication des différentes provinces du Pérou entr'el-230 les,

XXIV. Communication du Pérou avec l'Europe, 245

XXV. Notions générales sur la Nouvelle-Grenade, qui a été détachée du Pérou, 258

XXVI. Notions sur le pays de Quito, 260

XXVII. Notions sur le Popayan & le Choco, 269

XXVIII. Notions sur Sante - Fé 271

XXIX. Notions sur Garthagene, 273 XXX. Notions sur les contrées situées

#### DES CHAPITRES. I

XXXVII. Le Pargocian

entre la riviere de la Magdelaine & l'Orénoque, 281

#### LIVRE HUITIEME.

Conquête du Chili & du Paraguay par l'Espagne. Principes sur lesquels cette nation conduit ses colonies, Pag. 305

CHAP. XXXI. PAR quels moyens les Efpagnols se sont rendus maîtres du Chili, Ibid.

> XXXII. Etat actuel des Espagnols au Chili, 294

XXXIII. Liaisons du Chili avec les Indiens, avec le Pérou, & avec le Paraguay, 296

205

XXXIV. Etablissement des Espagnols dans le Paraguay, 300

XXXV. Situation actuelle des Espagnols dans le Paraguay,

317

100

Снар.	XXXVI.	Commerce	du	Paraguay,
180	Drenomic.	17 53 mini		221

XXXVII. Le Paraguay doit sa célébrité aux établissemens que les Jésuites y ont formés. Idée de ces établissemens, 326

XXXVIII. A quelles invasions est exposée l'Amérique Espagnole. Expédiens convenables pour les empêcher, 349

XXXIX. Causes de la décadence de TEspagne, 367

XL. Causes de la décadence des colonies Espagnoles, 383

XLI. Moyen que l'Espagne doit employer pour son rétablisfement, 394

XLII. Moyens que l'Espagne doit employer pour le rétablissement de ses colonies, 407

XXXV. Situation acrocke des Elhag-

note dans de Paraguay ..

#### LIVRE NEUVIEME.

Etablissement des Portugais dans le Brésil. Guerres qu'ils y ont soutenues. Productions & richesses de cette colonie, Pag. 422

CII. XLIII. DECOUVERTE du Brésil par les Portugais, Ibid.

XLIV. Quels furent les premiers colons que le Portugal envoya dans le Brésil, 425

XLV. Caractère & usages des Brésiliens, 431

XLVI. Succès des Portugais au Brésil, 441

XLVII. Entreprises des François sur le Brésil, 442

XLVIII. Les Hollandois s'établissent dans le Brésil, & en sont chassés, après y avoir remporté de grands avantages, 450

IAA

CHAP. XLIX.	Situation des Portug	ais dans le
ENE	Brésil, après qu	i'ils se fu-
	rent débarrassés	des Hollan-
	dois,	462

L. Etablissement des Portugais fur la riviere des Amazones, 166

I.I. Etablissement des Portugais sur la riviere de la Plata, 481

LII. Etablissement des Portugais à Saint-Paul, 489

LIII. Productions du Brésil, 493

> LIV. Découverte des mines d'or & de diamans au Brésil, 500

LV. Mesures que prend la cour de Lisbonne pour s'assurer le produit de ses mines, 509

LVI. Moyens employés pour ranimer dans le Brésil la culture, abandonnée pour les mines,

515

LVII. Monopoles établis pour le com-

#### DES CHAPITRES. XIII

merce du Brésil,

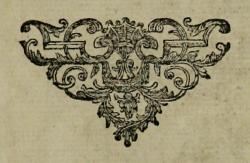
520

CHAP. LVIII. Causes de la décadence du Portugal & de ses colonies,

523

LIX. Moyens pour rétablir le Portugal & ses colonies, 532

Fin de la Table de Chapitres.



## PERCHAPITRES. xm:

to the state of th

Case. LVIII. Cantes do la dicadence du Pare ingul & 25 76 765 volonie

LIX Tipper your mark it is not.

Pla de la Table de Chaptura.

## HISTOIRE

## PHILOSOPHIQUE

ET

## POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

#### LIVRE SIXIEME.

Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique; établissemens Espagnols dans cette partie du nouveau-monde.

L'HISTOIRE ancienne offre un magnifique spectacle. Ce tableau continu de gran-de l'histoire
des révolutions, de mœurs héroiques, & ancienne &
d'événemens extraordinaires, deviendra de
plus en plus intéressant, à mesure qu'il sera
rare de trouver quelque chose qui lui ressemble. Il est passé le tems de la fondation &
du renversement des empires! Il ne se trouvera plus l'homme devant qui la terre se taisoit! Les nations, après de longs ébranleTome III.

mens, après les combats de l'ambition & de la liberté, semblent aujourd'hui fixées dans le morne repos de la servitude. On combat aujourd'hui avec la foudre, pour la prise de quelques villes, & pour le caprice de quelques hommes puissans: on combattoit autrefois avec l'épée, pour détruire & fonder des royaumes, ou pour venger les droits naturels de l'homme. L'histoire des peuples est seche & petite, fans que les peuples soient plus heureux. Une oppression journaliere a succédé aux troubles & aux orages; & l'on voit avec peu d'intérêt des esclaves plus ou moins avilis, se battre avec leurs chaines pour amuser la fantaisse de leurs maîtres.

L'Europe, cette partie du globe qui agit le plus sur toutes les autres, paroît avoir pris une affiette folide & durable. Ce font des sociétés puissantes, éclairées, étendues, jalouses, dans un dégré presque égal. Elles se presseront les unes les autres; & au milieu de cette fluctuation continuelle, les unes s'étendront, d'autres seront resserrées, & la balance penchera alternativement d'un côté & de l'autre, sans être jamais renversée. Le fanatisme de religion & l'esprit de conquête, ces deux causes perturbatrices du globe, ont cessé. Ce levier, dont l'extrémité est sur la terre & le point d'appui dans le ciel, est rompu; & les souverains commencent à s'ap-

## PHILOS. ET POLITIQUE, 3

percevoir, non pas pour le bonheur de leurs peuples, dont ils ne se soucient guère; mais pour leur propre intérêt, que le grand point est de réunir la sûreté & les richesses. On entretient de nombreuses armées, on fortisse ses frontieres, & l'on commerce.

Il s'établit en Europe un esprit de trocs & d'échanges, qui peut donner lieu à de vastes speculations dans les têtes des particuliers; mais ami de la tranquilité & de la paix. Une guerre, au milieu des nations commercantes, est un incendie qui les ravage toutes; c'est un procès qui menace la fortune d'un grand négociant, & qui fait pâlir tous ses créanciers. Le tems n'est pas loin, où la fanction tacite des gouvernemens s'étendra aux engagemens particuliers des fujets d'une nation avec les sujets d'une autre, & où ces banqueroutes, dont les contre-coups se font fentir à des distances immenses, deviendront des considérations d'état. Dans ces sociétés que la mercantiles, la découverte d'une isle, l'importation d'une nouvelle denrée, l'invention d'une machine, l'établissement d'un comptoir, l'invasion d'une branche de commerce, la construction d'un port, deviendront les transactions les plus importantes; & les annales des peuples demanderont à être écrites par des commerçans philosophes, comme elles l'étoient autrefois par des historiens orateurs,

La découverte d'un nouveau monde pouvoit seule fournir ces alimens à notre curiosité. Une vaste terre en friche, l'humanité réduite à la condition animale, des campagnes sans récoltes, des trésors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs; combien un pareil spectacle n'eût-il pas été plein d'intérêt & d'instruction pour un Locke, un Buffon, un Montesquieu! Quelle lecture eût été aussi surprenante, aussi délicieuse, aussi pathétique que le récit de leur voyage! Mais l'image de la nature brute & fauvage, est déjà défigurée. Il faut se hâter d'en rassembler les traits à demi effacés, après avoir fait connoître les avides & féroces chrétiens, qu'un malheureux hazard conduisit d'abord dans cet autre hémisphere. L'Espagne, connue dans les premiers âges

de l'Espagne.

Anciennes sous le nom d'Hesperie & d'Iberie, étoit harévolutions bitée par des peuples qui, défendus d'un côté par la mer, & gardés de l'autre par les Pyrénées, jouissoient tranquillement d'un climat agréable, d'un pays abondant. & se gouvernoient par leurs usages. La partie de la nation qui occupoit le Midi, étoit un peu fortie de la barbarie, par quelque forte liaifon qu'elle avoit avec les étrangers; mais les habitans des côtes de l'Océan ressembloient à tous les peuples, qui ne connoissent d'au-

## PHILOS. ET POLITIQUE. 5

tre exercice que celui de la chasse. Ce genre de vie avoit pour eux tant de charmes,
qu'ils laissoient à leurs fémmes tous les travaux de l'agriculture. On étoit parvenu à
leur en faire supporter les fatigues, en formant tous les ans une assemblée générale, où
celles qui s'étoient le plus distinguées dans cet
exercice, recevoient des éloges publics.

Telle étoit la fituation de l'Espagne, lorsque les Carthaginois tournerent leurs regards avides vers une région remplie de richesses inconnues à ses habitans. Ces négocians qui rouvroient la Méditerranée de leurs vaisseaux, se présenterent comme des amis, qui, en échange de métaux inutiles, offroient des commodités sans nombre. L'appât d'un commerce, en apparence si avantageux, séduisit à tel point les Espagnols, qu'ils permirent à ces républicains de bâtir sur les côtes, des maisons pour se loger, des magasins pour la sûreté de leurs marchandises, des temples pour l'exercice de leur religion. Ces établiffemens devinrent insensiblement des forteresses, dont une puissance plus rusée que guerriere profita, pour affervir des peuples crédules, toujours divisés entr'eux, toujours irréconciliables. En achetant les uns, en intimidant les autres, Carthage vint à bout de subjuguer l'Espagne, avec les soldats & les trésors de l'Espagne même.

Les Carthaginois devenus les maîtres de la plus grande & de la plus précieuse partie de cette belle contrée, parurent ignorer ou méprifer les moyens d'y affermir leur domination. Au lieu de continuer à s'approprier pour des effets de peu de valeur, l'or & l'argent que fournissoient aux vaincus des mines abondantes, ils voulurent tout emporter de force. Cet esprit de tyrannie passa de la république au général, à l'officier, au foldat, au négociant même. Une conduite si violente jetta les provinces soumises dans le désespoir, & inspira à celles qui étoient encore libres, une horreur extrême pour un joug si dur. Ces dispositions déterminerent les unes & les autres à accepter des secours aussi funestes que leurs maux étoient cruels. L'Efpagne devint un théâtre de jalousie, d'ambition & de haine entre Rome & Carthage.

Les deux républiques combattirent avec beaucoup d'acharnement, pour favoir à qui l'empire de cette belle portion de l'Europe appartiendroit. Peut-être ne seroit-il resté ni à l'une ni à l'autre, si les Espagnols, spectateurs tranquilles des événemens, eufsent laissé le tems aux nations rivales de se consumer. Mais pour avoir voulu être acteurs dans ces scènes sanglantes, ils se trouverent esclaves des Romains, & continuerent à l'être jusqu'au cinquiéme siécle, on au all sis care an

### PHILOS. ET POLITIQUE. 7

Bientôt la corruption des maîtres du monde inspira aux peuples sauvages du Nord;
l'audace d'envahir des provinces mal gouvernées & mal désendues. Les Sueves, les
Alains, des Vandales, les Goths, passerent
les Pyrénées. Accoutumés au métier des
brigands, ces barbares ne purent devenir citoyens; & ils se sirent une guerre vive. Les
Goths plus habiles ou plus heureux, soumirent
leurs ennemis, & composerent de toutes les
Espagnes un état, qui, malgré le vice de
ses institutions, malgré les rapines des Juiss
qui en étoient les seuls commerçans, se soutint jusqu'au commencement du huitième
siécle.

A cette époque, les Maures qui avoient subjugué l'Afrique avec cette impétuosité qui distinguoit toutes leurs entreprises, passerent la mer. Ils trouvent un roi sans mœurs & sans talens; beaucoup de courtisans & point de ministres; des soldats sans valeur & des généraux sans expérience; des peuples amollis, pleins de mépris pour lé gouvernement, & disposés à changer de maître; des rébelles qui se joignent à eux, pour tout ravager, tout brûler, tout massacrer. En moins de trois ans, l'empire des chrétiens est détruit, celui des insideles établi sur des sondemens solides.

L'Espagne dut à ses vainqueurs des semen

ces de goût, d'humanité, de politesse, de philosophie, plusieurs arts, & un assez grand commerce. Ces jours brillans ne durerent pas long-tems; ils furent éclipfés par les innombrables sectes qui se formerent parmi les conquérans, & par la faute qu'ils firent de se donner des souverains particuliers dans toutes les villes confidérables de leur domination.

Pendant ce tems-là, les Goths qui, pour se dérober au joug des Mahométans, avoient été chercher un asyle au fond des Asturies, succomboient sous le joug de l'anarchie, croupissoient dans une ignorance barbare, étoient opprimés par des prêtres fanatiques, languissoient dans une pauvreté inexprimable, ne sortoient d'une guerre civile que pour entrer dans une autre. Trop heureux dans le cours de ces calamités, d'être oubliés ou ignorés, ils étoient bien éloignés de fonger à profiter des divisions de leurs ennemis. Mais austi-tôt que la couronne, d'abord élective, fut devenue héréditaire au dixiéme sécle; que la noblesse & les évêques eurent perdu la faculté de troubler l'état; que le peuple sorti d'esclavage eut été appellé au gouvernement, on vit fe ranimer l'esprit national. Les Arabes pressés de tous les côtés, furent dépouillés successivement. A la fin du quinziéme siècle, il ne leur restoit qu'un pesitroyaume, appoisse rai a sub a

## PHILOS. ET POLITIQUE. 9

Leur décadence auroit été plus rapide, s'ils avoient eu affaire à une puissance qui pût réunir vers un centre commun, toutes les conquêtes qu'on faisoit sur eux. Les choses ne se passerent pas ainsi. Les Mahométans furent attaqués par différens chefs, dont chacun forma un état indépendant. L'Espagne fut divisée en autant de souverainetés qu'elle contenoit de provinces. Combien il fallut de tems, de successions, de guerres, de révolutions, que ces foibles états se trouvâssent fondus dans ceux de Castille & d'Arragon! Enfin le mariage d'Isabelle & de Ferdinand ayant heureusement réuni dans une même famille toutes les couronnes d'Espagne, on se trouva des forces suffisantes pour attaquer le royaume de Grenade.

Cet état, qui faisoit à peine la huitième partie de la peninsule, avoit été toujours florissant, depuis l'invasion des Sarrazins: mais il avoit vu croître ses prospérités, à mesure que les conquêtes des chrétiens avoient déterminé un plus grand nombre d'insideles à s'y résugier. Il comptoit trois millions d'habitans. Le reste de l'Europe n'offroit pas des terres aussi-bien cultivées; des manusactures aussi nombreuses & aussi parsaites; une navigation aussi suivie, aussi étendue. Le revenu public montoit à sept millions de livres, richesse prodigieuse dans

un tems où l'or & l'argent étoient très-

Tant d'avantages, loin de détourner les fouverains de la Castille & de l'Arragon, d'attaquer Grenade, furent les motifs qui les pousserent le plus vivement à cette entreprise. Il leur fallut dix ans d'une guer, re sanglante & opiniâtre, pour subjuguer cette sorissante province. La conquête en fut achevée par la prise de la capitale, vers les premiers jours de l'an 1492.

Colomb forme le projet de découvrir l'Amérique,

Ce fut dans ces circonftances glorieuses; qu'un homme obscur, plus avancé que son siécle dans la connoissance de l'astronomie & de la navigation, proposa à l'Espagne heureuse au-dedans de s'aggrandir au-dehors. Christophe Colomb sentoit comme par instinct, qu'il devoit y avoir un autre continent, & que c'étoit à lui de le découvrir. Les Antipodes, que la raison même traitoit de chimere, & la superstition d'erreur & d'impiété, étoient aux veux de cet homme de génie, une vérité incontestable. Plein de cette idée, l'une des plus grandes qui soient entrées dans l'esprit humain, il proposa à Gènes sa patrie, de mettre sous fes loix un autre hémisphere. Méprisé par cette petite république, par le Portugal, où il vivoit, & par l'Angleterre même, qu'il devoit trouver disposée à toutes les entrepri-

### PHILOS. ET POLITIQUE. 11

fes maritimes, il porta ses vues & ses projets à Isabelle.

Les ministres de cette princesse prirent d'abord pour un visionnaire, un homme qui vouloit découvrir un monde. Ils le traiterent long-tems avec cette hauteur infultante que les hommes en place affectent si fouvent avec ceux qui n'ont que du génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avoit, comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires, cet enthousiasme qui les roidit contre les jugemens de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petitesses de l'avarice, les délais de la paresse. Son ame ferme, élevée, courageuse, sa prudence & son adresse, le sirent enfin triompher de tous les obstacles. On lui accorda trois petits vaisseaux & quatrevingt-dix hommes. Il partit le 3 Août 1492, avec le titre d'amiral & de vice-roi des isles & des terres qu'il découvriroit.

Acrivão

st enab

Après une longue navigation, ses équipages épouvantés de l'immense étendue
des mers qu'ils avoient mise entr'eux &
leur patrie, commencerent à désespérer de
trouver ce qu'ils cherchoient. Ils murmuroient, & plusieurs sois on proposa de jetter Colomb dans les slots, & de retourner
en Espagne. L'amiral dissimula le plus qu'il
lui sut possible; mais quand il vit le mécon-

tentement prêt à éclater, il déclara lui-méme, que si dans trois jours on ne découvroit pas la terre, il reprendroit la route de l'Europe. Depuis quelque tems il trouvoit le fond avec la fonde; & des indices qui trompent rarement, lui faisoient juger qu'il n'étoit pas éloigné des terres.

nouveau monde.

Ce fut au mois d'Octobre que fut découvert le nouveau monde. Colomb aborda à une des isles Lucaves, qu'il nomma San-Salvador, & dont il prit possession au nom d'Ifabelle. Personne en Espagne n'étoit capable de penser, qu'il pût y avoir quelque injustice de s'emparer d'un pays qui n'étoit pas habité par des chrétiens.

Les infulaires, à la vue des vaisseaux & de ces hommes si différens d'eux, furent d'abord effrayés, & prirent la fuite. Les Espagnols en arrêterent quelques-uns, qu'ils renvoyerent, après les avoir comblés de caresses & de présens. Il n'en fallut pas davantage pour rassurer toute la nation.

Ces peuples vinrent fans armes fur le rivage. Plusieurs entrerent dans les vaisfeaux; ils examinoient tout avec admiration. On remarquoit en eux de la confiance & de la gaieté. Ils apportoient des fruits. Ils mettoient les Espagnols sur leurs épaules, pour les aider à descendre à terre. Les habitans des isles voisines montrerent la mê-

## PHILOS. ET POLITIQUE. 13

me douceur & les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte, étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfans, leur alloient chercher des vivres. On rempliffoit du coton le plus fin, les lits suspendus dans lesquels ils couchoient. C'étoit de l'or que cherchoient les Espagnols: ils en virent. Plusieurs sauvages portoient des ornemens de ce riche métal; ils en donnerent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la fimplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Ils ne surent point reconnoître en eux l'empreinte de la nature. Etonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, sans barbe & sans poil sur le corps, ils les re-garderent comme des animaux imparfaits, qu'on auroit dès-lors traités inhumainement, fans l'intérêt qu'on avoit de favoir d'eux des détails importans sur les contrées voisines, & dans quel pays étoient les mines d'or.

Après avoir reconnu quelques isles d'une médiocre étendue, Colomb aborda au Nord d'une grande isle, que les insulaires appelloient Hayti, & qu'il nomma l'Espagnole: elle porte aujourd'hui le nom de Saint-Domingue. Il y sut conduit par quelques sauvages des autres isles, qui l'avoient sui-

vi fans défiance, & qui lui avoient fait entendre que la grande isle étoit le pays qui leur fournissoit ce métal, dont les Espagnols étoient si avides.

L'isle de Hayti, qui a deux cens lieues Usages des de long, sur soixante, & quelquesois quahabitans de trevingts de large, est coupée dans toute ti, connue sa largeur de l'Est à l'Ouest, par une chaîdepuis fous ne de montagnes, la plupart escarpées, qui le nom en occupent le milieu. On la trouve pard'ine Eftagée entre cinq nations fort nombreuses, Pagnole. qui vivoient en paix. Elles avoient des rois nommés caciques, d'autant plus abso-Ces peulus, qu'ils étoient fort aimes. ples étoient plus blancs que ceux des autres isles. Ils se peignoient le corps. Les hommes étoient entierement nuds. Les femmes portoient une forte de jupe de coton qui ne passoit pas le genou. Les filles étoient nues comme les hommes. Ils vivoient de mays, de racines, de fruits & de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robuftes, ils avoient de l'éloignement pour le travail. Ils couloient leurs jours sans inquiétude & dans une douce indolence. Leur tems s'employoit à danser, à jouer, à dormir. Ils montroient peu d'esprit, à ce que disent les Espagnols; & en effet, des insulaires séparés des autres peuples, ne devoient avoir que peu de lumières. Les sociétés isolées s'éclairent lentement & difficilement; elles ne s'enrichissent d'aucune des découvertes que le tems & l'expérience font naître chez les autres peuples. Le nombre des hazards qui menent à l'instruction est plus borné pour elles.

Ce font les Espagnols eux-mêmes, qui nous attestent que ces peuples étoient humains, sans malignité, sans esprit de vengeance, presque sans passions.

Ils ne savoient rien, mais ils n'avoient aucun desir d'apprendre. Cette indissérence & la consiance avec laquelle ils se livroient à des étrangers, prouvent qu'ils étoient heureux.

Leur histoire, leur morale, étoient renfermées dans un recueil de chansons qu'on leur apprenoit dès l'enfance.

Ils avoient, comme tous les peuples, quelques fables fur l'origine du genre-humain.

On sait peu de chose sur leur religion, à laquelle ils n'étoient pas sort attachés; & il y a apparence que sur cet article comme sur beaucoup d'autres, leurs destructeurs les ont calomniés. Ils ont prétendu que ces insulaires si doux adoroient une multitude d'êtres malfaisans. On ne le fauroit croire. Les adorateurs d'un Dieu malfaisant n'ont jamais été bons.

Aucune loi ne régloit chez eux le nom-

bre des femmes. Ordinairement, une d'entr'elles avoit quelques priviléges, quelques distinctions; mais sans autorité sur les autres. C'étoit celle que le mari aimoit le plus, & dont il se croyoit le plus aimé. Ouelquefois à la mort de cet époux, elle se faifoit enterrer avec lui. Ce n'étoit point chez ce peuple un usage, un devoir, un point d'honneur; c'étoit dans la femme une impossibilité de survivre à ce que son cœur avoit de plus cher. Les Espagnols appelloient débauche, licence, crime, cette liberté dans le mariage & dans l'amour, autorifée par les loix & par les mœurs; & ils attribuoient aux prétendus excès des infulaires, un mal qu'un médecin philosophe prouve sur l'origine de la maladie vénérienne, avoir été connu en Europe avant la découverte de l'Amérique.

Ces infulaires n'avoient pour armes, que Parc avec des fléches d'un bois, dont la pointe durcie au feu, étoit quelquefois garnie de pierres tranchantes, ou d'arêtes de poisson. Les simples habits des Espagnols étoient des cuirasses impénétrables contre ces fléches lancées avec peu d'adresse. Ces armes jointes à de petites massues, ou plutôt à de gros bâtons, dont le coup devoit être rarement mortel, ne rendoient pas ce peuple bien redoutable.

## PHIBOS. ET POLITIQUE. 17

Il étoit composé de différentes classes, dont une s'arrogeoit une espece de noblesse; mais on sait peu qu'elles étoient les prérogatives de cette distinction, & ce qui pouvoit y conduire. Ce peuple ignorant & sauvage, avoit aussi des sorciers, enfans

ou peres de la superstition.

Colomb ne négligea aucun des moyens qui pouvoient lui concilier ces insulaires. Mais il leur fit fentir aussi, que sans avoir la volonté de leur nuire, il en avoit le pouvoir. Les effets surprenans de son artillerie, dont il fit des épreuves en leur présence, les convainquirent de ce qu'il leur disoit. Les Espagnols leur parurent des hommes descendus du ciel; & les présens qu'ils en recevoient, n'étoient pas pour eux de simples curiofités, mais des choses sacrées. Cette erreur étoit avantageuse. Elle ne fut détruite par aucun acte de foiblesse ou de cruauté. On donnoit à ces sauvages des bonnets rouges, des grains de verre, des épingles, des conteaux, des sonnettes, & ils donnoient de l'or & des vivres.

Dans les premiers momens de cette union, Colomb marqua la place d'un établissement qu'il destinoit à être le centre de tous les projets qu'il se proposoit d'exécuter. Il construisit un petit fort avec le secours des infulaires, qui travailloient gaiement à forger

Tome III.

leurs fers. Il y laissa trente-neuf Castislans; & après avoir reconnu la plus grande par-

tie de l'isle, il fit voile pour l'Espagne.

Il arriva à Palos, port de l'Andalousie, d'où fept mois auparavant il étoit parti. Il se rendit par terre à Barcelone, où étoit la cour. Ce voyage fut un triomphe. La noblesse & le peuple allerent au-devant de lui, & le suivirent en soule jusqu'aux pieds de Ferdinand & d'Isabelle. Il leur présenta des infulaires, qui l'avoient fuivi volontairement. Il fit apporter des monceaux d'or, des oiseaux, du coton, beaucoup de raretés que la nouveauté rendoit précieuses. Cette multitude d'objets étrangers exposée aux yeux, d'une nation, dont la vanité & l'imagination exagerent tout, lui fit voir au loin, dans le tems & l'espace, une source inépuisable de richesses qui devoit couler éternellement dans fon fein. L'enthousiasme gagna jufqu'aux fouverains. Dans l'audience publique qu'ils donnerent à Colomb, ils le firent couvrir & s'affeoir, comme un grand d'Espagne. Il leur raconta son voyage. Ils le comblerent de caresses, de louanges, d'honneurs; & bientôt après, il repartit avec dixfept vaisseaux pour faire de nouvelles découvertes, & fonder des colonies.

A fon arrivée à Saint-Domingue, avec quinze cens foldats, trois cens ouvriers,

des missionnaires, les grains, les fruits, les animaux domestiques d'Europe, qui manquoient à ce nouveau monde, Colomb trouva qu'on avoit ruiné sa forteresse, & masfacré tous les Espagnols. Ils s'étoient attiré ce traitement par leur orgueil, leur licence & leur tyrannie. Colomb n'en douta pas, après les éclaircissemens qu'il se sit donner; & il eut le bonheur de persuader à ceux qui avoient moins de modération que lui, qu'il étoit de la bonne politique de renvoyer la vengeance à un autre tems. On s'occupa uniquement à reconnoître les mines qui devoient coûter un jour tant de sang, à les exploiter, à construire des forts dans leur voisinage; à y établir des garnisons suffisantes pour affurer les travaux.

Pendant ce tems, les vivres apportés d'Europe avoient été corrompus par la cha-exercées sur leur humide du climat; & le petit nombre les Indiens de cultivateurs envoyés pour les renouvel-de l'îse Ef-ler dans des régions où la végétation est si prompte, étoient morts la plupart, ou tombés malades. Les gens de guerre invités à les remplacer, se refuserent à une occupation qui devoit affurer leur subsistance: La paresse commençoit à être en honneur en Espagne. Ne rien faire, c'étoit vivre en gentilhomme; & le dernier foldat dans oun pays où il fe trouvoit le maître i vouloif vi-

vre noblement. Les infulaires leur offroient tout, & ils exigeoient davantage. Ils leur demandoient sans cesse des alimens & de l'or. Ces malheureux se lasserent enfin de cultiver, de chasser, de pêcher, de fouiller les mines pour les infatiables Espagnols. Dès ce moment, on ne vit plus en eux que des traîtres & des esclaves rébelles, dont on se permit de verser le sang.

Colomb qui continuoit ses découvertes, averti que les Indiens, aigris par ces traitemens barbares, méditoient un foulevement revint sur ses pas. Son projet étoit de rapprocher les esprits; mais il fut entraîné par les clameurs féditieuses de ses féroces & avides foldats, dans des hostilités qui n'étoient ni felon fon cœur, ni dans ses principes. Avec deux cens fantassins & vingt cavaliers il ne craignit pas d'attaquer une armée qu'on prétend avoir été de cent mille hommes dans le lieu où fut bâtie depuis la ville de Sant-Yago.

Les malheureux Indiens étoient vaincus avant de combattre. Ils regardoient les Efpagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Les armes de l'Europe avoient augmenté leur admiration, leur respect & leur crainte. La vue des chevaux les avoit furtout frappés d'étonnement. Plusieurs étoient assez simples, pour croire que l'homme & le

cheval n'étoient qu'un seul & même animal, ou une espece de divinité. Quand cette impression de terreur n'auroit pas trahi leur courage, ils n'auroient pu faire encore qu'une soible resistance. Le seu du canon, les piques, une discipline inconnue, les auroient aisément dispersés. Ils prirent la suite de tous côtés. Ils demanderent la paix, & l'obtinrent, à condition qu'ils cultiveroient la terre pour les Espagnols, & qu'ils leur sourniroient chaque mois une certaine quantité d'or.

Cette dure obligation, des cruautés qui la rendoient plus dure encore, parurent bientôt insupportables à ces insulaires. Pour s'y foustraire, ils espéroient que la chasse & des fruits fauvages leur donneroient le peu de subsistance dont ils avoient besoin; tandis que leurs ennemis, dont chacun consommoit la nourriture de dix Indiens, se voyant privés de vivres, seroient obligés de repasfer les mers. Ils se tromperent. Les Castillans se soutinrent par les rafraîchissemens qu'ils recevoient d'Europe, & n'en furent que plus acharnés à la poursuite de leurs affreux projets. Leur rage les conduisit dans les lieux qu'on croyoit inaccessibles. Ils formerent leurs chiens à découvrir, à dévorer des hommes. On vit des Espagnols qui sirent vœu de massacrer tous les jours douze

Indiens, en l'honneur des douze Apôtres. Ils firent périr le tiers de ces nations. On prétend qu'à leur arrivée, l'ifle avoit un million d'habitans. Tous les monumens attestent que ce nombre n'est pas exagéré, & il est constant que la population étoit confidérable.

Ce qui avoit échappé à la misere, à la fatigue, à la frayenr & au glaive, fut obligé de se livrer à la discrétion du vainqueur, qui ufa de ses avantages avec d'autant plus de rigueur, qu'il n'étoit pas contenu par la présence de Colomb. Ce grand homme étoit repassé en Espagne, pour instruire la cour de ces barbaries que le caractere de fes inférieurs le mettoit hors d'état de prévenir, & que ses navigations continuelles ne lui permettoient pas d'empêcher. Durant fon absence, la mésintelligence, l'esprit de haîne & de rébellion, divierent la colonie qu'il avoit laissée sous les ordres de son frere. On n'obéissoit que lorsqu'il y avoit quelque cacique à détrôner, quelque bourgade à piller ou à détruire, des nations à exterminer. A peine ces farouches guerriers s'étoient-ils emparés des tréfors de quelques malheureux qu'ils avoient égorgés, que la confusion renaissoit. Le desir de l'indépendance, l'inégalité dans le partage du butin divisoient ces avides vainqueurs. L'autorité

n'étoit plus écoutée; & les subalternes n'étoient pas plus soumis aux chess, que les chess aux loix. On en vint à se faire ouvertement la guerre.

Les Indiens quelquefois acteurs, & toujours temoins de ces scènes sanglantes &
odieuses, reprirent un peu de courage. Leur
simplicité ne les empêcha pas d'entrevoir
qu'il seroit possible de se défaire d'un petit
nombre de tyrans qui paroissoient avoir oublié leurs projets, & qui n'écoutoient que
la haîne implacable qu'ils avoient les uns
pour les autres. Cet espoir les échaussoit:
Une consédération conduite avec plus d'art
qu'on ne l'auroit soupçonné prenoit de la
consistance. Peut-être les Espagnols, qu'un
si grand péril n'empêchoit pas de continuer
à se détruire, auroient-ils succombé, si
dans ces circonstances critiques Colomb ne
ssût revenu d'Europe.

L'accueil distingué qu'il y avoit reçu, n'avoit fait sur les peuples qu'une impression
passagere. Le tems qui amene la réslexion
à la suite de l'enthousiasme, avoit fait disparoître tout l'empressement qu'on avoit d'abord marqué pour se rendre dans le nouveau monde, On ne réchaussoit pas les esprits, par tout ce qu'on publicit de ses richesses, par la vue même de l'or qui en arrivoit. La couleur livide de tous ceux qui

en étoient revenus; les maladies cruelles & honteuses de la plupart; ce qu'on disoit de la malignité du climat, de la multitude de ceux qui y avoient péri, de la disette qu'on y éprouvoit; la répugnance à obéir à un étranger dont on blâmoit la sévérité; peut-être la crainte de contribuer à sa gloirre; toutes ces causes avoient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue aux sujets de la couronne de Castille, les seus des Espagnols auxquels il sût alors permis d'y passer.

Il falloit pourtant des colons. L'amiral proposa de les prendre dans les prisons, parmi les malfaiteurs; de dérober les plus grands scélérats à la mort, à l'infamie, pour les faire servir à étendre la puissance de leur patrie, dont ils étoient le rebut & le fléau. Ce projet auroit eu moins d'inconvéniens pour des colonies solidement établies, où la vigueur des loix & la pureté des mœurs, eussent pu contenir ou réprimer la licence de quelques sujets effrénés ou corrompus. Il faut aux nouveaux états d'autres fondateurs que des brigands. L'Amérique ne se purgera jamais du levain & de l'écume qui entrerent dans la masse des premieres populations que l'Europe y jetta. Colomb fit bientôt la trifte expérience du mauvais avis qu'il avoit ouvert.

Si ce hardi navigateur eût seulement amené avec lui des hommes ordinaires, il leur auroit inspiré dans la traversée, sinon des principes élevés du moins des sentimens honnêtes. Formant à leur arrivée le plus grand nombre, ils auroient donné des exemples de modération & d'obéissance, qu'on eût été forcé d'imiter, qu'on eût peut-être aimé à suivre. Cette harmonie auroit produit les meilleurs effets, & donné de la confistance à la colonie. Les Indiens auroient été mieux traités, les mines mieux exploitées, les tributs mieux payés. La métropole étant encouragée par ces succés à de plus grands efforts, on eût formé de nouveaux établissemens qui auroient étendu la gloire, les richesses & la puissance de l'Espagne. Peu d'années devoient amener ces grands événemens; une mauvaise idée gâte tout.

Les malfaiteurs qui fuivoient Colomb, joints aux brigands qui étoient à Saint-Domingue, formerent le peuple le plus corrompu qu'on eût jamais vu. Il ne connut ni fubordination, ni bienséances, ni humanité. Sa rage s'exerçoit sur-tout contre l'amiral, qui connut trop tard l'erreur où il étoit tombé, où ses ennemis l'avoient peut-être entraîné. Cet homme extraordinaire achetoit bien cher la célébrité que son génie & ses travaux lui avoient acquise. Sa vie sut un

contraste perpétuel de ce qui éleve & de ce qui fletrit l'ame des conquérans. jours en bute aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des particuliers, il eut encore à foutenir les caprices d'une cour orgueilleuse & défiante, qui tour-à-tour le récompenfoit & le punissoit, lui rendoit sa confiance & le disgracioit.

La prévention du ministère d'Espagne contre l'auteur de la plus grande découverte qu'on eût jamais faite, alla fi loin, qu'on envoya dans le nouveau monde un arbitre pour juger entre Colomb & ses soldats. Bovadilla, le plus ambitieux, le plus intéressé, le plus injuste, le plus emporté de ceux qui étoient passés en Amérique, arrive à Saint-Domingue, jette l'amiral dans les fers, & le fait conduire en Espagne comme le plus vil des criminels. La cour honteuse d'un traitement si ignominieux, lui rend la liberté; mais sans le venger de son oppresseur, sans le rétablir dans ses charges. Telle fut la fin de cet homme fingulier, qui avoit étonné l'Europe, en ajoutant une quatriéme partie à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce globe si long-tems dévasté & si peu connu. La reconnoissance publique auroit dû donner à cet hémisphere étranger, le nom du hardi navigateur qui le premier y avoit pénétré. C'étoit le moindre hommage qu'on

dût à fa mémoire; mais soit envie, soit inattention, soit jeu de la fortune, qui dispose aussi de la renommée, il n'en sut pas ainsi. Cet honneur étoit réservé au Florentin Americ Vespuce, quoiqu'il ne sît que suivre les traces d'un homme dont le nom doit être placé à côté des plus grands noms. Ainsi le premier instant où l'Amérique sut connue du reste de la terre, sut marqué par une injustice, présage satal de toutes celles dont ce malheureux pays devoit être le théâtre.

Elles se multiplierent après la chûte de Co: lomb & la mort d'Isabelle. Jusqu'alors les infulaires, quoique condamnés à des corvées destructives, à des tributs excessifs, avoient continué à vivre dans leurs bourgades felon leurs usages, & sous le gouvernement de leurs caciques. En 1560, Ferdinand fut follicité de les répartir entre les conquérans, pour être employés aux travaux des mines, ou à tous les usages que des tyrans pourroient en faire. La religion & la politique furent les deux voiles dont on couvrit ce fystême extravagant d'inhumanité. Tout le tems, disoit-on, qu'on laissera à ces barbares le libre exercice de leurs superstitions, ils n'embrasseront jamais le christianisme, & ils nourriront toujours un esprit de révolte, à moins que leur dispersion ne les mette hors d'état de rien entreprendre. Le monarque, fur la foi des théologiens, que leurs dogmes exclusifs portent toujours aux partis violens, accorda ce qu'on demandoit. L'isle entiere sut partagée en un grand nombre de districts. Chaque Espagnol, sans distinction de Castillan & d'Arragonois, obtint un district selon son grade, son crédit ou sa naissance. Les Indiens qu'on y attacha, surent dès ce moment des esclaves qui devoient leurs sueurs & leur sang à leurs maîtres. Cette horrible disposition sut suivie depuis, dans tous les établissemens du nouveau monde.

Les mines donnerent alors un produit plus fixe. La couronne en avoit d'abord la moitié. Elle se réduisit dans la suite au tiers, & fut enfin obligée de se borner à la cinquiéme partie.

Les tréfors qui venoient de Saint-Domingue, enslammerent la cupidité de ceux-là même qui ne vouloient point passer les mers. Les grands & les gens en place obtinrent de ces possessions, qui procuroient des richesses sans travail. Ils les faisoient régir par des agens qui avoient à faire ieur fortune, en augmentant celle de leurs commettans. On vit alors ce qui ne paroissoit pas possible, un accroissement de férocité. Cinq ans aprés cet arrangement barbare, les naturels du pays se trouverent réduits à quatorze mille. Il fallut aller chercher sur le continent, & dans

les isles voisines, d'autres sauvages pour les remplacer.

Les uns & les autres étoient accouplés au travail comme des bêtes. On faisoit relever à force de coups, ceux qui fuccomboient fous leurs fardeaux. Il n'y avoit de communication entre les deux fexes, qu'à la dérobée. Les hommes périssoient dans les mines, & les femmes dans les champs que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal-saine, insuffisante, achevoit d'épuiser des corps excédés de fatigues. Le lait tarissoit dans le sein des meres. Elles expiroient de faim, de lassitude, pressant contre leurs mamelles desséchées, leurs enfans morts ou mourans. Les peres s'empoisonnoient. Quelques-uns fe pendirent aux arbres, après y avoir pendu leurs femmes & leurs enfans. Leur race n'est plus. 30 00 000 000 pnoo Depart de

Avant que ces scènes d'horreur eussent entierement dévasté les premiers établisser mens des Espagnols dans le nouveau monde, ils en avoient formé d'autres moins considérables à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba. Velasquez, sondateur de ce dernier, voulut que sa colonie partageat avec celle de Saint-Domingue, l'avantage de faire des découvertes dans le continent, & pil choisit François Hermandez de Cordone pour cet-te destination glorieuse. Il luis donna trois

Corton

poar in co

Ce qui la arrive à

Tabalco

vaisseaux, cent dix hommes, & la liberté de bâtir des forts, d'enlever des esclaves, ou de faire la traite de l'or felon les circonstances. Ce voyage qui est de 1517, ne produisit pas d'autre événement que la con-

noissance de Lyucatan.

Jean de Gryalva, expédié l'année suivante pour prendre des idées approfondies de cette contrée, remplit sa commission avec intelligence. Il fit plus; il parcourut la côte de Campêche, poussa sa navigation encore plus au Nord, & débarqua dans tous les lieux où la descente se trouva facile. Quoiqu'il n'ent pas été toujours accueilli favorablement, son expédition eut un grand fuccès. Elle lui valut beaucoup d'or, & procura des lumieres fuffisantes sur l'étendue, les richesses & les forces du Mexique.

VII. Départ de Cortez quête du Mexique. Ce qui lui arrive à Tabafco:

La conquête de ce grand empire parut audesfus de l'ame de Gryalva. La voix publipour la con- que nommoit pour l'exécution de ce projet Fernand Cortez, plus connu alors par les efpérances qu'il donnoit, que par de grandes choses qu'il eût déjà faites. Ses partisans prétendoient qu'il avoit une force de corps propre à supporter les plus grands travaux; le talent de la parole au souverain dégré, une sagacité qui lui faisoit tout prévoir; une préfence d'esprit que les événemens les plus extraordinaires ne déconcertoient jamais; une

grande abondance de moyens; l'art de subjuguer les esprits qui se resusoient à la conciliation; une constance qui l'empêchoit de revenir jamais sur ses pas; cet enthousiasme de
gloire qu'on a toujours regardé comme la premiere vertu des héros. La multitude qui n'a,
qui ne peut avoir que le succès pour regle de
ses jugemens, a long-tems adopté cette opinion avantageuse. Depuis que la philosophie
a commencé à jetter du jour sur l'histoire, il
est devenu douteux si les désauts de Cortez
ne l'emportoient pas sur les qualités.

Ouoi qu'il en soit, cet homme devenu depuis si célebre, n'eût pas été plutôt choisi par Velafquez pour l'entreprise la plus importante qui eût été encore formée dans le nouveau monde, qu'il se vit entouré de tout ce qui se sentoit un puissant attrait pour la renommée & pour la fortune. Après avoir formonté les obstacles que la jalousie & la haîne lui susciterent, il mit à la voile le 10 Février 1519. · Cinq cens-huit foldats, cent-neuf matelots, les officiers nécessaires pour les commander, quelques chevaux, un peu d'artillerie, compofoient ses forces, Ces moyens, tous foibles qu'ils étoient, n'étoient pas même fournis par le gouvernement, qui ne mettoit que son nom dans les tentatives qu'on faisoit pour découvrir de nouveaux pays, pour former de nouveaux établissemens. Tout s'exécutoit aux

BLED

dépens des particuliers. Ils se ruinoient s'ils étoient malheureux; mais leurs succès étendoient toujours l'empire de la métropole. Depuis les premieres expéditions, jamais elle ne leva des troupes. La foif de l'or, & l'efprit de chevalerie qui régnoit encore, excitoient seuis l'industrie & l'activité. Ces aiguillons étoient si puissans, que non-seulement le peuple, mais beaucoup de personnes d'un rang diftingué, voloient parmi les sauvages à la zone torride, fous un ciel le plus fouvent mal-fain. Peut-être n'y avoit-il alors fur la terre que l'Espagnol assez frugal, assez endurci à la fatigue, assez accoutumé aux intempéries d'un climat chaud, pour supporter tant d'incommodités.

Cortez qui avoit éminemment ces qualités, attaque en passant les Indiens de Tabasco, les bat plusieurs fois, leur accorde la paix, fait alliance avec eux, & emmene plusieurs de leurs femmes, qui le suivent avec joie. Cet empressement avoit une cause trop légitime.

En Amérique, les hommes se livroient généralement à cette débauche honteuse qui choque la nature & pervertit l'instinct animal. On a voulu attribuer cette dépravation à la foiblesse physique, qui cependant devroit plutôt en éloigner qu'y entraîner. Il faut en chercher la cause dans la chaleur du climat;

dans

dans le mépris pour un fexe foible; dans l'infipidité du plaisir entre les bras d'une femme harassée de fatigues; dans l'inconstance du goût; dans la bizarrerie qui pousse en tout à des jouissances moins communes; dans une recherche de volupté, plus facile à concevoir qu'honnête à expliquer. D'ailleurs, ces chasses qui séparoient quelquesois, pendant des mois entiers, l'homme de la femme, ne tendoient-elles pas à rapprocher l'homme de l'homme? Le reste n'est plus que la suite d'une passion générale & violente, qui foule aux pieds, même dans les contrées policées, l'honneur, la vertu, la décence, la probité, les loix du fang, le sentiment patriotique: sans compter qu'il est des actions auxquelles les peuples policés ont attaché avec raison des idées de moralité tout-à-fait étrangeres à des fauvages.

Quoi qu'il en soit, l'arrivée des Européens sit luire un nouveau jour aux yeux des semmes Américaines. On les vit se précipiter sans ménagement dans les bras de ces lubriques étrangers, qui s'étoient fait des cœurs de tigre, & dont les mains avares dégoûtoient de sang. Tandis que les restes infortunés de ces nations sauvages cherchoient à mettre entr'eux & le glaive qui les poursuivoit, des déserts immenses, des semmes jusqu'alors trop négligées, soulant audacieusement les ca-

Tom. III.

davres de leurs enfans & de leurs époux maffacrés, alloient chercher leurs exterminateurs jusques dans leur propre camp, pour leur faire partager les transports de l'ardeur qui les dévoroit. Parmi les causes qui contribuerent à la conquête du nouveau monde, on doit compter cette fureur des semmes Américaines pour les Espagnols. Ce furent elles qui leur servirent communément de guides, qui leur procurerent souvent des vivres, & qui quelquefois leur découvrirent des conspirations.

La plus célebre de ces femmes fut appellée Marina. Ouoique fille d'un cacique affez puiffant, elle fut par des événemens singuliers, esclave chez les Mexicains dès sa premiere enfance. De nouveaux hazards l'avoient conduite à Tabasco avant l'arrivée des Espagnols. Frappés de sa figure & de ses graces, iis la distinguerent. Leur général lui donna fon cœur, & lui inspira une passion très -vive. Dans de tendres embrassemens, elle apprit bientôt le Castillan. Cortez de son côté, connut l'étendue de l'esprit, la fermeté du caractere de son amante; & il n'en fit pas feulement son interprête, mais encore fon conseil. De l'aveu de tous les historiens, elle eut une influence principale dans tout ce qu'on entreprit contre le Mexique.

Cortez ar- Cet empire n'étoit fondé, dit-on, que de-

puis un peu plus d'un fiécle. Pour ajouter foi à rive au

une chose si peu croyable, il faudroit d'autres Mexiques ses comtémoignages que ceux des Espagnols, qui n'a-bats convoient ni le talent, ni la volonté, de rien exa- treTlascala: miner; ii faudroit une autre autorité que celle de leurs fanatiques prêtres, qui vouloient établir leur propre superstition, sur les ruis nes du culte de ces peuples. Que fauroit-on de la Chine, si les Portugais avoient pu l'incendier, la bouleverser, ou la détruire comme le Brésil? Parleroit-on aujourd'hui de l'antiquité de ses livres, de ses loix & de ses mœurs? Quand on aura laissé pénétrer au Mexique quelques philosophes, pour y déterrer & défricher les ruines de son histoire; que ces savans ne feront pas des moines ni des Espagnols; mais des Anglois, des François qui auront toute la liberté, tous les moyens de dé couvrir la vérité: peut-être alors la faura-ton, si la barbarie n'a pas détruit les anciens monumens qui pouvoient en marquer la trace.

On n'a pas des lumieres plus certaines sur les sondateurs de l'empire, que sur l'époque de sa fondation. C'est encore une de ces connoissances que l'ignorance des Espagnols a dérobées à notre curiosité. Leurs crédules historiens ont écrit d'une manière incertaine & vague, que des barbares sortis du Nord de ce continent, mais qui formoient un corps de nation, avoient réussi a subjuguer successive-

ment des sauvages, nés sous un ciel plus doux, & qui ne vivoient pas en société, ou qui ne composoient que des sociétés peu nombreuses.

Tout ce qu'il est permis d'assurer, c'est que le Mexique obéissoit à Montezuma, lorsque les Espagnols aborderent aux côtes de l'empire. Le souverain ne tarda pas à être averti de l'arrivée de ces étrangers. Dans cette vaste domination, des couriers placés de distance en distance, instruisoient rapidement la cour de tout ce qui arrivoit dans les provinces les plus reculées. Leurs dépêches consistoient en des toiles de coton, où étoient réprésentées des différentes circonstances des affaires qui méritoient l'attention du gouvernement. Les sigures étoient entremêlées de caractères hyérogliphiques, qui suppléoient à ce que l'art du peintre n'avoit pu exprimer.

On devoit s'attendre qu'un prince que sa valeur avoit élevé au trône, dont les conquêtes avoient étendu l'empire, qui avoit des armées nombreuses & aguerries, feroit attaquer, ou attaqueroit lui-même une poignée d'aventuriers, qui osoient infester son domaine de leurs brigandages. Il n'en sut pas ainsi; les Espagnols, toujours invinciblement poufsés vers le merveilleux, chercherent, dans un miracle, l'explication d'une conduite si visiblement opposée au caractère du monarque, si peu assortie aux circonstances où il se trouvoit. Les

écrivains de cette superstitieuse nation n'ont pas craint de publier à la face de l'Univers, qu'un peu avant la déconverte du nouveaumonde on avoit annoncé aux Mexicains, que bientôt il arriveroit du côté de l'Orient un peuple invincible, qui vengeroit, d'une maniere à jamais terrible, les Dieux irrités par les plus horribles crimes, par celui en particulier que la nature repousse le plus vivement; & que cette prédiction fatale avoir seule enchaîné les talens de Montezuma. Ils ont cru trouver dans cette imposture le double avantage de justifier leurs usurpations, & d'affocier le ciel à leurs cruautés. Une fable si grossiere a long-tems trouvé des partisans dans les deux hémisphères; & cet aveuglement n'est pas aussi surprenant qu'on le pourroit croire. Ouelques réflexions pourront en développer les caufes.

La terre a éprouvé d'anciennes révolutions. Le globe, outre son mouvement journalier & son mouvement annuel, qui vont l'un & l'autre d'Occident en Orient, peut en avoir un insensible, aussi lent que les siècles, qui le fait tourner au Midi par une révolution que l'homme commence à peine de nos jours à imaginer, sans que ses calculs en osent encore chercher les commencemens, ni suivre la durée.

Cette pente n'est qu'apparente, si ce sont les cieux qui, par un mouvement dont la lenteur est proportionnée à l'immensité de leurs orbes, penchent & entraînent avec eux le soleil vers le pole; elle est réelle, si notre globe, par sa constitution physique, tombe pour ainsi dire insensiblement vers un point opposé à la direction de ce mouvement caché des cieux: mais quoi qu'il en soit, par une suire naturelle de cette pente, l'axe de la terre déclinant toujours, il pourroit arriver que ce que nous appellons la sphere droite sût oblique à son tour; que les lieux situés aujour-d'hui sous l'équateur eussent été sous les poles, & que les zones glaciales de nos jours eussent été la zone torride.

On comprend dès-lors que cette grande révolution de toute la masse du globe, en doit
continuellement produire une foule de particulieres sur sa surface; que la mer, comme
l'instrument de toutes ces petites révolutions,
en suivant la pente de cette inclinaison de
l'axe, quitte un pays pour couvrir l'autre, &
cause ainsi ces inondations ou ces déluges successis qui ont parcouru la surface de la terre,
noyé ses divers habitans, & laissé par-tout
des monumens visibles de ruine & de dévastation, & des traces prosondes de ses ravages
dans le souvenir des hommes.

Cette lutte continuelle d'un élément contre l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'Océan dans ses cavités intérieures, de la

mer qui ronge & emporte de grandes portions de la terre dans ses abimes; ce combat éternel des deux élémens incompatibles, ce femble, & pourtant inséparables, tient les habitans du globe dans un péril fenfible, & dans des allarmes vives fur leur deftinée. La mémoire ineffaçable des changemens arrivés, inspire naturellement la craînte des changemens à venir. De-là ces traditions universelles de déluges passés, & cette attente de l'embrasement du monde. Les tremblemens de terre occasionnés par les inondations & les volcans, que ces secousses reproduisent à leur tour, ces crises violentes dont aucune partie du globe ne doit être exempte, engendrent & perpétuent la terreur parmi les hommes. On trouve cette frayeur répandue & consacrée dans toutes les superstitions dont elle est l'origine. Cette crainte est plus vive dans les pays où, comme l'Amérique, les marques de ces révolutions du globe font plus fensibles & plus récentes.

L'homme épouvanté voit dans un feul mal le germe de mille autres. Il en attend de la terre & des cieux; il croit voir la mort fur fa tête & sous ses pieds. Des événemens que le hasard a rapprochés lui paroissent liés dans la nature même & dans l'ordre des chofes. Comme il n'arrive jamais rien sur la terre. sans qu'elle se trouve sous l'aspect de quelque constellation, on s'en prend aux étoiles de

de simples rapports de situation entre des planettes, ont pour l'esprit humain, qui a toujours cherché dans les ténébres l'origine du mal, une influence immédiate & nécessaire sur toutes les révolutions qui les suivent ou les accompagnent. Mais les événemens politiques, comme les plus intéressans pour l'homme, ont toujours eu à ses yeux une dépendance trés-prochaiue du mouvement des astres. De-là les sausses prédictions & les terreurs qu'elles ont inspirées; terreurs qui ont toujours troublé la terre, & dont l'ignorance est tout à-la-sois le principe & la mesure.

Quoique Montezuma eût pû, comme tant d'autres, être atteint de cette maladie de l'esprit humain, rien ne porte à penser qu'il ait eu une foiblesse, alors si commune. Mais sa conduite politique n'en fut pas meilleure. Depuis que ce prince étoit sur le trône, il ne montroit aucun des talens qui l'y avoient fait monter. Du sein de la mollesse, il méprisoit fes fujets, il opprimoit fes tributaires. L'arrivée des Espagnols ne rendit pas du ressort à cette ame avilie & corrompue. Il perdit en négociations, le tems qu'il falloit employer en combats, & voulut renvoyer avec des présens des ennemis qu'il falloit détruire. Cortez, à qui cet engourdissement convenoit beaucoup, n'oublioit rien pour l'entretenir.

Ses discours étoient d'un ami. Sa mission se bornoit, disoit-il, à entretenir de la part du plus grand monarque de l'Orient, le puisfant maître du Mexique. A toutes les instances qu'on faisoit pour presser son rembarquement, il repondoit toujours qu'on n'avoit jamais renvoyé un ambassadeur sans lui donner audience. Cette obstination ayant réduit les envoyés de Montezuma à recourir, selon leurs instructions, aux menaces, & à vanter les tréfors & les forces de leur patrie: voilà, dit le général Espagnol, en se tournant vers ses soldats, voilà ce que nous cherchons, de grands perils & de grandes richesses. Il avoit alors fini ses préparatifs, & acquis toutes les connoissances qui lui étoient nécessaires. Résolu à vaincre ou à périr, il brûla ses vaisseaux, & marcha vers la capitale de l'empire.

Sur sa route se trouvoit la république de Tlascala, de tout tems ennemie des Mexicains, qui vouloient la soumettre à leur domination. Cortez ne doutant pas qu'elle ne dût favoriser ses projets, lui sit demander passage, & proposer une alliance. On resusa l'autre pour des raisons qui ne sont pas venues jusqu'à nous. Les merveilles qu'on racontoit de Espagnols étonnoient les Tlascalteques, mais ne les effrayoient pas. Ils livrerent quatre ou cinq combats. Une sois les Espagnols furent rompus, & ils étoient en danger d'être vain-

cus, si la division ne s'étoit pas mise dans l'armée de leurs ennemis. Cortez se crut obligé de se retrancher, & les Tlascalteques se sirent tuer sur les parapets. Que leur manquoit-il

pour vaincre? Des armes.

Un point d'honneur qui tient à l'humanité; un point d'honneur qu'on trouva chez les Grecs au siége de Troie, qui se sit remarquer chez quelques peuples des Gaules, & qui paroît établi chez plusieurs nations, contribua beaucoup à la désaite des Tlascalteques. C'étoit la crainte & la honte de laisser enlever par l'ennemi, leurs blessés & leurs morts. A chaque moment le soin de les enlever rompoit l'armée, & rallentissoit les attaques.

Le gouvernement de ces peuples étoit fort extraordinaire, & peut-être un excellent modele à suivre, du moins à plusieurs égards. Le pays étoit partagé en plusieurs cantons, où régnoient des hommes qu'on appelloit caciques. Ils conduisoient leurs sujets à la guerre, levoient les impôts, & rendoient la justice; mais il falloit que leurs édits sussent confirmés par le sénat de Tiascala, qui étoit le véritable souverain. Il étoit composé de citoyens choisis dans chaque district par les assemblées du peuple.

Les Tlascalteques avoient des mœurs extremement séveres. Ils punissoient de mort le mensonge, le manque de respect du fils à son

pere, le péché contre nature. Les loix permettoient la pluralité des femmes, le climat y portoit, & le gouvernement y encourageoit.

Le mérite militaire étoit le plus honoré, comme il l'est toujours chez les peuples sauvages ou conquérans. A la guerre, les Tlascalteques portoient dans leurs carquois deux sléches, sur lesquelles étoient gravées les images de deux de leurs anciens héros, On commençolt le combat par lancer une de ces sléches, & l'honneur obligeoit à la reprendre.

Dans la ville ils étoient vêtus, mais ils se dépouilloient de leurs habits pour combattre.

On vantoit leur bonne-foi & leur franchise dans les traités publics; & entr'eux ils hono-roient les vieillards.

Le larcin, l'adultere, l'ivrognerie étoient en horreur. Ceux qui étoient coupables de ces crimes étoient bannis. Il n'étoit permis de boire des liqueurs fortes qu'aux vieillards, épuisés par des travaux militaires.

Les Tlascalteques avoient des jardins, des bains. Ils aimoient la danse, la poësie, les représentations théâtrales. Une de leurs principales divinités étoit la déesse de l'amour. Elle avoit un temple; & l'on y célébroit des fêtes auxquelles accouroit toute la nation.

Leur pays n'étoit ni fort étendu, ni des plus fertiles de ces contrées. Il étoit montueux; mais fort peuplé, fort cultivé, & fort heureux. Voilà les hommes que les Espagnols ne daignoient pas admettre dans l'espece humaine. Une des qualités qu'ils méprisoient le plus chez les Tlascalteques, c'étoit l'amour de la liberté. Ils ne trouvoient pas que ce peuple cût un gouvernement, parce qu'il n'avoit pas celui d'un seul homme; ni une police, parce qu'il n'avoit pas celle de Madrid; ni des vertus, parce qu'il n'avoit pas leur culte; ni de l'esprit

parce qu'il n'avoit pas leurs opinions.

Tamais peut-être aucune pation ne fut idolâtre de ses préjugés, au point où l'étoient alors, où le font encore aujourd'hui les Espagnols. Ces préjugés faisoient le fond de toutes leurs pensées, influoient sur leurs jugemens, formoient leur caractere. Ils n'employoient le génie ardent & vigoureux que leur à donné la nature, qu'à inventer une foule de sophismes, pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraison n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus ferme & plus subtile. Iis étoient attachés à leurs usages comme à leurs préjugés. Ils ne reconnoissoient qu'eux dans l'univers de fensés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle qui fut jamais, ils auroient eu pour Athénes, le mépris qu'ils avoient pour Tlascala. Ils auroient traité les Chinois comme des bêtes; & par-tout ils auroient outragé, opprimé, dévasté.

Malgré cette maniere de penser si hautaine & si dédaigneuse, les Espagnols sirent alliance avec les Tiascalteques, qui leur donnerent des troupes pour les conduire & les appuyer.

Avec ce secours, Cortez s'avançoit vers Mexico, à travers un pays abondant, arrosé Cortez se de belles rivieres, couvert de villes, de bois, Mexico. de champs cultivés, & de jardins. La cam-Mœurs, pagne étoit féconde en plantes inconnues à gouvernel'Europe. On y voyoit une soule d'oiseaux ment, rid'un plumage éclatant, des animaux d'espe-chesses de ces nouvelles. La nature étoit différente d'el-l'arrivée le-mème, & n'en étoit que plus agréable & des Espaplus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues, mais supportables, entretenoient la parure & la fecondité de la terre. On vovoit dans le même canton, des arbres couverts de fleurs, des arbres chargés de fruits. On femoit dans un champ le grain qu'on moissonnoit dans l'autre.

Les Espagnols ne parurent point sensibles à ce nouveau spectacle. Tant de beautés ne les touchoient pas. Ils voyoient l'or servir d'ornement dans les maisons & dans les temples, embellir les armes des Mexicains, leur meubles & leurs personnes; ils ne voyoient que ce métal. Semblables à ce Mammona dont parle Milton, qui dans le ciel oubliant la divinité même, avoit toujours les yeux sixés sur le parvis qui étoit d'or.

Montezuma, que ses incertitudes, & peutêtre la crainte de commettre son ancienne gloire, avoient empêché d'attaquer les Espagnols à leur arrivée; de se joindre depuis aux Tlascalteques plus hardis que lui; d'affaillir enfin des vainqueurs, fatigués de leurs propres triomphes. Montezuma, dont les mouvemens s'étoient réduits à détourner Cortez du desfein de venir dans sa capitale, prit le parti de I'v introduire lui-même. Il commandoit à trente princes, dont plusieurs pouvoient mettre fur pied des armées. Ses richesses étoient immenses, & son pouvoir absolu. On prétend que ses sujets avoient des connoissances, des lumieres, de la politesse, de l'industrie. Ce peuple étoit guerrier & rempli d'honneur.

Si l'empereur du Mexique eut sû faire usage de ces moyens, son trône eût été inébranlable. Mais ce prince oubliant ce qu'il se devoit, ce qu'il devoit à sa couronne, ne montra pas le moindre courage, la moindre intelligence. Tandis qu'il pouvoit accabler les Efpagnols de toute sa puissance, malgré l'avantage de leur discipline & de leurs armes, il

voulut employer contr'eux la perfidie.

Il les combloit à Mexico de présens, d'égards, de caresses, & il faisoit attaquer la Vera-Cruz, colonie que les Espagnols avoient fondée pour s'affurer une retraite, ou pour recevoir des secours. Il faut, dit Cortez à ses

compagnons, en leur apprenant cette nouvelle, il faut étonner ces barbares par une action d'éclat: j'ai résolu d'arrêter l'empereur, & de me rendre maître de fa personne. Ce dessein fut approuvé, Aussi-tôt, accompagné de ses officiers, il marche au palais de Montezuma, & lui declare qu'il faut le suivre, ou se résoudre à périr, Ce prince, par une bassesse égale à la témérité de ses ennemis, se met entre leurs mains. Il est obligé de livrer au supplice les généraux qui n'avoient agi que par ses ordres; & il met le comble à son avilissement, en rendant hommage de sa couronne au roi d'Espagne. Au milieu de ces succès, Cortez apprend que Narvaez, envoyé avec une petite armée par le gouverneur de Cuba, vient pour lui ôter le commandement de la sienne. Il marche à son rival, il le fait prisonnier, oblige les vaincus à mettre bas les armes, puis les leur rend, en leur proposant de le suivre. Il gagne leur cœur par sa consiance & sa magnanimité, & l'armée de Narvaez se range fous ses drapeaux. Il reprend la route de Mexico, où il avoit laissé deux cens hommes qui gardoient l'empereur.

Il y avoit des mouvemens dans la noblesfe Mexicaine, qui étoit indignée de la captivité de son prince; & le zele indiscret des Espagnols, qui dans une sête publique en l'honneur des Dieux du pays, renverserent les autels & massacrerent les adorateurs & les prêtres, avoit fait prendre les armes au peuple.

Les Mexicains n'avoient de barbare que leur fuperstition, mais leurs prêtres étoient des monstres, qui saisoient l'abus le plus affreux du culte abominable qu' ils avoient imposé à la crédulité de la nation. Elle reconoissoit, comme tous les peuples policés, un être suprême, une vie à venir, avec ses peines & ses récompenses; mais ces dogmes utiles étoient mêlés d'absurdités qui les rendoient incroyables.

Dans la religion du Mexique, on attendoit la fin du monde à la fin de chaque siécle; & cette année étoit dans l'empire un tems de deuil & de désolation.

Les Mexicains invoquoient des puissances fubalternes, comme les autres nations en ont invoquées, sous le nom de génies, de camis, de manitous, d'anges, de fétiches. La moindre de ces divinités avoit ses temples, ses images, ses fonctions, son autorité particuliere; & toutes faisoient des miracles.

Ils avoient une eau facrée dont on faisoit des aspersions. On en faisoit boire à l'empereur. Les pélerinages, les processions, les dons faits aux prêtres, étoient de bonnes œuvres.

On connoissoit chez eux des expiations, des pénitences, des macérations, des jeûnes.

Quelques-unes de leurs superstitions leur étoient

étoient particulières. Tous les ans ils choisisfoient un esclave. On l'enfermoit dans le temple, on l'adoroit, on l'encensoit, on l'invoquoit, & on finissoit par l'égorger en cérémonie.

Voici encore une superstition qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Les prêtres pétrissoient en certains jours une statue de pâte qu'ils faisoient cuire. Ils la plaçoient sur l'autel, où elle devenoit un Dieu. Ce jour-là, une soule innombrable de peuple, se rendoit dans le temple. Les prêtres découpoient la statue, ils en donnoient un morceau à chacun des assistans, qui le mangeoit, & se croyoit sanctissé après avoir mangé son Dieu.

Il vaut mieux manger des Dieux que des hommes; mais les Mexicains immoloient aussi des prisonniers de guerre dans le temple du Dieu des batailles. Les prêtres, dit-on, mangeoient ensuite ces prisonniers, & en envoyoient des morceaux à l'empereur & aux principaux seigneurs de l'empire.

Quand la paix avoit duré quelque tems, les prêtres faisoient dire à l'empereur que les Dieux mouroient de faim; & dans la seule vue de faire des prisonniers, on recommençoit la guerre.

A tous égards, cette religion étoit atroce & terrible. Toutes ses cérémonies étoient lugubres & sanglantes. Elle tenoit sans cesse Tome III.

l'homme dans la crainte. Elle devoit rendre les hommes inhumains, & les prêtres tout-

puissans.

On ne peut faire un crime aux Espagnols d'avoir été révoltés de ces absurdes barbaries; mais il ne falloit pas les détruire par de plus grandes cruautés: il ne falloit pas se jetter sur le peuple assemblé dans le premier temple de la ville, & l'égorger: il ne falloit pas assassance les nobles pour les dépouiller.

Cortez à son retour à Mexico, trouva les Espagnols assiégés dans le quartier où il les avoit laissés pour garder l'empereur. Il eut de la peine à pénétrer jusqu'à eux; & quand il fut à leur tête, il lui fallut livrer de grands combats. Les Mexicains montrerent un courage extraordinaire. Ils fe dévouoient gaiement à une mort certaine. Ils se jettoient nuds & mal armés dans les rangs des Espagnols, pour rendre leurs armes inutiles, ou pour les leur arracher. Plusieurs tenterent d'entrer dans le palais de Cortez, par les embrasures du canon. Tous vouloient mourir pour délivrer leur patrie de ces étrangers qui prétendoient y régner. Cortez venoit de s'emparer d'un temple, qui étoit un poste avantageux. Il regardoit d'une platte-forme le combat, où les Indiens s'acharnoient pour recouvrer ce qu'ils avoient perdu. Deux jeunes nobles Mexicains jettent leurs armes, &

viennent à lui comme déserteurs. Ils mettent un genou à terre dans la posture de supplians; ils le saississent, & s'élancent de la platte-forme dans l'espérance de le faire périr en l'entraînant avec eux. Cortez s'en débarrasse, & se retient à la balustrade. Les deux Mexicains meurent, victimes d'une entreprise généreuse & inutile.

Cette action, & d'autres d'une vigueur pareille, faisoient désirer aux Espagnols qu'on pût trouver des voies de conciliation. Ensin Montezuma consent à devenir l'instrument de l'esclavage de son peuple, & il se montre sur le rempart, pour engager ses sujets à se retirer. Leur indignation lui apprend que son regne est sini, & les traits qu'ils lui lancent le percent d'un coup mortel.

Le successeur de ce vil monarque étoit sier, intrépide. Il avoit du sens, de l'imagination. Il pouvoit ramener les bons succès, & résister aux mauvais. Sa pénétration lui sit démêler que les attaques vives ne lui réussiroient que difficilement contre un ennemi qui avoit des armes si supérieures, & que la meilleure maniere de le combattre, étoit de lui couper les vivres. Cortez ne s'apperçoit pas plutôt de ce changement de système, qu'il pense à se retirer chez les Tlascalteques.

L'exécution de ce projet exigeoit une

grande célérité, un secret impénétrable, des mesures bien combinées. On se mit en marche vers le milieu de la nuit. L'armée défiloit en filence fur une digue, lorsqu'on reconnut que ses mouvemens avoient été observés avec une dissimulation, dont des Mexicains n'étoient pas crus capables. Son arriere-garde fut attaquée avec impétuolité par un corps nombreux, & ses flancs, par des canots distribués aux deux côtés de la chaussée. Si les Mexicains, qui avoient plus de troupes qu'ils n'en pouvoient faire agir, avoient eu la précaution d'en jetter une partie à l'extrémité de cette chaussée, ou même de la rompre, tous les Espagnols auroient infailliblement péri dans cette action fanglante. Leur bonheur voulut que leur ennemi ne fût pas profiter de tous ses avantages; & ils arriverent enfin fur les bords du lac, après des dangers & des fatigues. incroyables. Le désordre où ils étoient, les exposoit encore à une défaite entiere. Une nouvelle faute vint à leur secours.

L'aurore permit à peine aux Mexicains de découvrir le champ de bataille dont ils étoient restés les maîtres, qu'ils apperçurent parmi les morts deux fils de Montezuma, que les Espagnols emmenoient avec quelques autres prisonniers. Ce spectacle les glaça d'effroi. L'idée d'avoir massacré les

enfans après avoir immolé le pere, étoit trop forte, pour que des ames foibles & énervées par l'habitude d'une obéiffance aveugle, puffent la foutenir. Ils craignirent de joindre l'impiété au régicide; & ils donnerent à de vaines cérémonies funebres, un tems qu'ils devoient au falut de leur patrie.

Durant cet intervalle, l'armée battue qui avoit perdu deux cens Epagnols, mille Tlafcalteques, la meilleure partie de son artillerie, & à laquelle il ne restoit presque pas un soldat qui ne sût blessé, se remettoit en marche. On ne tarda pas à la poursuivre, à la harceler, à l'envelopper enfin dans la vallée d'Otumba. Le feu du canon & de la mousqueterie, le fer des lances & des épées, n'empêchoient pas les Indiens, tout nuds qu'ils étoient, d'approcher, & de se jetter fur leurs ennemis avec une grande animosité. La valeur alloit céder au nombre, lorsque Cortez décida de la fortune de cette journée. Il avoit entendu dire que dans cette partie du nouveau monde, le fort des batailles dépendoit de l'étendard royal. Ce drapeau, dont la forme étoit remarquable, & quon ne mettoit en campagne que dans les occasions les plus importantes, étoit afsez près de lui. Il s'élance avec les plus braves compagnons, pour le prendre. L'un d'eux le saisit, & l'emporte dans les rangs

 $D_3$ 

des Espagnols. Les Mexicains perdent courage; ils prennent la fuite en jettant leurs armes. Cortez poursuit sa marche, & arrive sans obstacle chez les Tlascalteques.

Il n'avoit perdu ni le dessein, ni l'espérance de foumettre l'empire du Mexique; mais il avoit fait un nouveau plan. Il vouloit se fervir d'une partie des peuples, pour affujettir l'autre. La forme du gouvernement, la disposition des esprits, la situation de Mexico savorisoient son projet, & ses moyens de l'exécuter.

L'empire étoit électif, & quelques rois ou caciques étoient les électeurs. Ils choifissoient d'ordinaire un d'entr'eux. On lui faisoit jurer que tout le tems qu'il seroit sur le trône, les pluies tomberoient à propos, les rivieres ne causeroient point de ravages les campagnes n'éprouveroient point de stérilité, les hommes ne périroient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvoit tenir au gouvernement théocratique, dont on trouve encore des traces dans prefque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce serment bizarre étoit-il de faire entendre au nouveau souverain, que les malheurs d'un état venant presque toujours des défordres de l'administration, il devoit régner avec tant de modération & de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une juste punition de ses déréglemens.

On avoit fait les plus belles loix pour obliger à ne donner la couronne qu'au mérite; mais la superstition donnoit aux prêtres une grande influence dans les élections.

Dès que l'empereur étoit installé, il étoit obligé de saire la guerre, & d'amener des prisonniers aux Dieux. Ce prince, quoique électif, étoit fort absolu, parce qu'il n'y avoit point de loix écrites, & qu'il pouvoit changer les usages reçus.

Presque toutes les formes de la justice & les étiquettes de la cour, étoient consacrées par la religion.

Les loix punissoient les crimes qui se punissent par-tout; mais les prêtres sauvoient souvent les criminels.

Il y avoit deux loix propres à faire périr bien des innocens, & qui devoient appesantir sur les Mexicains le double joug du despotisme & de la superstition. Elles condamnoient à mort ceux qui auroient blessé la fainteté de la religion, & ceux qui auroient blessé la majesté du prince. On voit combien des loix si peu précises facilitoient les vengeances particulieres, ou les vues intéressées des prêtres & des courtisans.

On ne parvenoit à la noblesse, & les nobles ne parvenoient aux dignités que par des

preuves de courage, de piété & de patience On faisoit dans les temples un noviciat plus pénible que dans les armées; & ensuite, ces nobles auxquels il en avoit tant coûté pour l'être, se dévouoient aux fonctions les plus viles dans le palais des empereurs.

Cortez pensa que dans la multitude des vasfaux du Mexique, il y en auroit qui secoueroient vo ontiers le joug, & s'affocieroient aux

Espagnols.

Il avoit vu combien les Mexicains étoient haïs des petites nations dépendantes de leur empire. & combien les empereurs faisoient fentir durement leur puissance.

Il s'étoit appercu que la plûpart des provinces déteffcient la religion de la capitale, & que dans Mexico même, les nobles & les hommes riches, dans qui l'esprit de société diminuoit la férocité des préjugés & des mœurs du peuple, n'avoient plus que de l'indifférence pour cette réligion. Plusieurs d'entre les nobles étoient révoltés d'exercer les emplois les plus humilians auprès de leurs maîtres.

Après avoir reçu quelques foibles secours des Espagnols, obtenu des troupes de la république de Tlascala, & fait quelques nouveaux alliés, -Cortez retourna vers la capitale de l'empire.

Mexico étoit fituée dans une ifle, au midie u d'un grand lac. Si l'on en croit les Espagnols, cette ville contenoit vingt mille maifons, un

peuple immense, de beaux édifices. Le palais de l'empereur, bâti de marbre & de jaspe, étoit d'une étendue prodigieuse. On y admiroit les fontaines, les bains, les ornemens & les statues qui représentoient des animaux. Il étoit rempli de tableaux qui, quoique faits avec des plumes, avoient de la couleur, de l'éclat, de la vérité. La plupart des Caciques avoient, ainfi que l'empereur, des ménageries où étoient rassemblés tous les animaux du nouveau continent, & des appartemens où étoient étalées des curiofités naturelles. Leurs jardins étoient peuplés de plantes de toute espece. Tout ce que la nature a de rare & de brillant, étoit un objet de luxe chez un peuple riche où la nature étoit belle, & où les arts étoient imparfaits. Les temples étoient en grand nombre, & la plûpart magnifiques, mais teints de sang & tapissés des têtes des malheureux qu'on avoit sacrifiés.

Une des plus grandes beautés de Mexico étoit une place remplie ordinairement de plus de cent mille hommes, couverte de tentes & de boutiques, où les marchands étaloient toutes les richesses des campagnes, & l'industrie des Mexicains. Des oiseaux de toutes couleurs, des coquillages brillans, des fleurs sans nombre, des ouvrages d'orfévrerie, des émaux, donnoient à ces marchés un coupd'œil plus éclatant & plus beau que ne peu-

vent en avoir les foires les plus riches de

l'Europe.

Cent mille canots alloient sans cesse des rivages à la ville, de la ville aux rivages: le lac étoit bordé de plus de cinquante villes, & d'une multitude de bourgs & de hameaux.

Il y avoit sur ce lac trois chaussées fort longues, & qui étoient le chef-d'œuvre de l'in. dustrie mexicaine. Ce peuple, qui n'étoit pas d'une antiquité bien reculée, sans communication avec des peuples éclairés, sans l'usage du fer, fans le secours de l'écriture, sans au cun des arts à qui nous devons l'avantage d'en connoître & d'en exercer d'autres, fitué dans un climat où le génie de l'homme n'est point éveillé par les besoins : ce peuple étoit un des plus ingénieux de la terre.

La fausseté de cette description pompeuse, peut être mise aisément à la portée de tous les esprits. Pour y parvenir, il ne suffiroit pas d'opposer l'état actuel du Mexique, à l'état où les conquérans prétendent l'avoir trouvé. Qui ne connoît les ravages d'une tyrannie destructive, & d'une longue oppression? Mais que l'on compare les diverses relations des Espagnols, & qu'on juge de la créance qu'elles méritent. Veulent-ils donner une grande idée de leur courage & de leurs succès? L'empire dont ils se rendent les maîtres, est un royaume redoutable, riche, policé. Ont-

ils à justifier leurs férocités? Rien n'est si vil, si corrompu, si barbare que ces peuples.

S'il étoit possible d'asseoir un jugement solide sur un peuple qui n'est plus, on diroit
peut-être que les Mexicains surent soumis à
un despotisme aussi cruel que mal combiné;
qu'ils soupçonnerent plutôt la nécessité des
tribunaux réguliers, qu'ils n'en goûterent les
avantages; que le petit nombre d'arts qu'ils
exerçoient, étoient aussi désectueux par les formes, qu'ils étoient riches par la matiere; qu'ils
s'étoient plus éloignés des peuples sauvages,
qu'ils ne s'étoient rapprochés des peuples policés, & que la crainte, cette grande roue
des gouvernemens arbitraires, leur tenoit lieu
de morale & de principes,

Quoi qu'il en foit, Cortez commença par s'assurer des caciques qui regnoient dans les villes situées sur les bords du lac. Quelques-uns joignirent leurs troupes aux Espagnols; les autres leur furent soumis. Cortez s'empara de la tête des trois chaussées qui condui-soient à Mexico. Il voulut aussi se rendre maître de la navigation du lac. Il sit construire des brigantins qu'il arma d'une partie de son artillerie; & dans cette situation, il attendit que la famine lui donnât l'empire du nouveau monde.

Guatimozin sit des efforts extraordinaires pour se dégager. Ses sujets combattirent avec

autant de fureur que jamais. Cependant les Espagnols conserverent leurs postes, & porterent leurs attaques jusqu'au centre de la ville. Lorsque les Mexicains purent craindre qu'elle ne fût emportée, quand les vivres commencerent à leur manquer, ils voulurent fauver leur empereur. Ce prince consentit à tenter de s'échapper, pour aller continuer la guerre dans le nord de ses états. Une partie des siens se dévoua noblement à la mort pour faciliter sa retraite, en occupant les asségeans; mais un brigantin s'empara du canot où étoit le généreux & infortuné Monarque. Un financier Espagnol imagina que Guatimozin avoit des tréfors cachés; & pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre sur des charbons ardens. Son favori exposé à la même torture, lui adressoit de triftes plaintes: & moi lui dit l'empereur, suis-je sur des roses? Mot comparable à tous ceux que l'histoire a transmis à l'admiration des hommes. Un jour les Mexicains le rediront à leurs enfans, quand fera venu de rendre aux Espagnols supplice pour supplice, de noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le sang. Ce peuple aura peut-être les actes de ses martyrs, l'histoire de ses persécuteurs. On y lira, sans donte, que Guatimozin fut tiré demi mort d'un gril ardent, & que trois ans après il fut pendu publiquement, sous prétexte d'a-

voir conspiré contre ses tyrans & ses bourreaux.

Dans les gouvernemens despotiques, la perte du prince & la prise de la capitale, entrai-Les Espanent ordinairement la conquête & la soumis-nus les maision de tout l'état. Les peuples ne peuvent tres du pas avoir de l'attachement pour une autorité en reculent qui les écrafe, ni pour un tyran qui croit se les limites. rendre plus respectable en ne se montrant jamais. Accoutumés à ne connoître d'autres droits que ceux de la force, ils ne manquent jamais de se soumettre au plus fort. Telle fut la révolution du Mexique. Toutes les Provinces subirent sans résistance le joug du vainqueur. Il donna à cet empire le nom de Nouvelle Espagne, & quoiqu'il eût cinq cens lieues de long fur deux cens de large, ses frontieres furent encore reculées.

Les conquérans y ajouterent d'abord du côté du sud, le vaste espace qui s'étend depuis Guatimala, jusqu'au golse de Darien. Cet aggrandissement coûta peu de tems, de sang & de dépense; mais il sut de peu d'utilité. Les provinces qui le composent sont à peine connues. On n'y voit que peu d'Espagnols, la plupart sort pauvres, qui par leur tyrannie, ont réduit les Indiens à se résugier dans des montagnes, & dans des forêts impénétrables; De tous ces sauvages, les seuls qui forment encore une nation, ce sont les Mosquites. Après avoir quelque tems combattu pour les

The same

plaines fertiles qu'ils habitoient dans le pays de Nicaragua, ils se sauverent au cap de Gracias-à-Dios, dans des rochers arides. Défendus du côté de la terre par des marais impraticables, & du côté de la mer par des plages difficiles, ils bravent le courroux de leur ennemi. Leurs liaisons avec les corsaires Anglois & François, qu'ils ont souvent suivis dans des expéditions très-périlleuses, ont bien pu augmenter leur rage contre leurs oppresseurs, accroître leur audace naturelle. accoutumer leurs mains aux armes à feu; mais leur population qui n'a jamais été confidérable, a toujours diminué par dégrés. Elle ne passe pas actuellement deux mille hommes. Leur foiblesse les met hors d'état de donner la moindre inquiétude.

L'accroissement que la Nouvelle-Espagne a pris du côté du nord, est plus considérable, & doit devenir beaucoup plus importante-On n'a parlé jusqu'ici que du nouveau Mexique, découvert en 1553, conquis au commencement du dernier siécle, révolté vers le milieu, & remis bientôt après sous le joug. Tout ce qu'on sait de cette immense province, c'est qu'on y a fixé quelques sauvages errans, introduit un peu de culture, foiblement exploité quelques riches mines, & formé un établissement, nommé Santafé. Cette conquête qui est dans l'intérieur des terres, au-

roit été suivie d'une bien plus utile sur les bords de la mer, si depuis cent ans qu'elle est entamée, on s'y étoit attaché avec l'attention qu'elle méritoit.

L'ancien empire du Mexique étendoit à peu-près ses bornes jusqu'à l'entrée de la mer Vermeille. Depuis ces limites, jusqu'à l'endroit où le continent se joint à la Californie, est un golfe qui a près de vingt dégrés de longueur. Sa largeur est tantôt de soixante, tantôt de cinquante lieues, & rarement en a-t-elle moins de quarante. On trouve dans cet espace beaucoup de bancs de sable, & un affez grand nombre d'isles. La côte est habitée par plusieurs nations sauvages, la plûpart ennemies. Les Espagnols y ont formé quelques peuplades éparfes, auxquelles, fuivant leur usage, ils ont donné le nom de Provinces. Leurs missionnaires ont poussé plus loin les découvertes: & ils se flattoient de donner à leur nation plus de richesses qu'elle n'en avoit trouvées dans ses possessions les plus renommées.

Plusieurs causes se sont long-tems réunies pour rendre leurs travaux inutiles: à mesure qu'ils rassembloient & civilisoient quelques sauvages, on les enlevoit pour les précipiter dans des mines. Cette barbarie ruinoit les établissemens naissans, & empêchoit d'autres Indiens de venir s'y incorporer. Les Espa-

gnols trop éloignés des yeux du gouverne. ment, s'y permettoient les crimes les plus inouis. Le vif argent, les étoffes, les autres marchandises y étoient apportées de la Vera-Cruz à dos de mulet, par une route difficile & dangereuse de six à sept cens lieues, ce qui leur donnoit à leur terme une valeur si confidérable, que la plûpart de ceux qui exploitent les mines, étoient forcés de les abandonner, dans l'impossibilité de les soutenir. Enfin, quelques hordes de barbares, ou par férocité, ou dans la crainte, bien fondée. d'être un jour asservis, tomboient, lorsqu'on s'y attendoit le moins, fur les travailleurs. assez opiniâtres pour lutter contre tant de difficultés.

On espéra qu'il se formeroit un nouvel ordre de choses, lorsque le jésuite Ferdinand Confang eut parcouru, en 1746, par ordre du gouvernement, le golse entier de la Californie. Cette navigation, faite avec le plus grand foin, & beaucoup d'intelligence, instruisit l'Espagne de tout ce qu'il lui étoit important de sçavoir. Elle connut les côtes de ce continent, les ports que la nature y a placés, les lieux sabloneux & arides qui ne sont pas susceptibles de culture, les rivieres. qui par la fertilité qu'elles répandent sur leurs bords, invitent à y former des peuplades. Rien à l'avenir ne devoit empêcher les vaisfeaux

Vermeille, de porter avec des frais médiocres, dans les provinces qui la hordent, des missionnaires, des soldats, des mineurs, des vivres, des marchandises, tout ce qui est nécessaire aux colonies, & d'en revenir chargés de métaux. L'imagination espagnole alloit plus loin. Dejà elle voyoit subjugué tout le continent, jusqu'au nouveau Mexique, & s'élever un nouvel empire, aussi étendu, aussi riche que l'ancien, & qui lui seroit supérieur par la température & la salubrité du climat.

Ces espérances n'étoient pas chimériques; mais pour les voir se réaliser, il falloit, ou gagner les naturels du pays par des actes d'humanité, ou les subjuguer par la force des armes. Il ne pouvoit pas tomber dans l'esprit des destructeurs du nouvel hemisphére, d'employer le premier de ces moyens, & l'on n'a été en état de faire usage du second qu'en 1768.

Les succès n'ont pas été complets. Ils surent assez rapides dans le Mexique, & parteut où la population étoit pombleuse ou rapprochée. Les contrées peu habitées subirent plus lentement le joug, parce que c'étoit une nécessité destrouyer les hommes pour les asservir, & qu'ils suyoient dans les sorêts quand les pagnol se montroit, & ne reparoissoient Tom. III.

que lorsque le défaut de subsistance l'avoit forcé de se retirer. Aussi n'est-ce qu'après trois ans de courses, de travaux & de cruau. tés, qu'on est parvenu à subjuguer les Series, les Platos, les Sibupapas. Leurs voifins, les Papagos, les Nizoras, les Zopas, désespérant de défendre leur liberté, ont subi le joug sans combattre. Les troupes étoient encore occupées en 1771 à poursuivre les Apaches, la plus bellique use de ces nations, la plus passionnée pour l'indépendance. On désespere de la foumettre: mais on travaille à l'exterminer, à l'éloigner du moins de la nouvelle-Bifcaye, qui resteroit exposée à ses incursions.

Les richesses qu'on vient de trouver dans les provinces de Senora & de Cinaloa, qui forment ce qu'on appelle aujourd'hui la nouvelle Andalousie, paroissent au-dessus de tout ce qu'on a vu ailleurs. Il y a une mine d'or de quatorze lieues, qui offre, à deux pieds de profondeur, des trésors immenses. Entre les mines d'argent, l'une rend huit marcs par quintal de mineral, & les pierres qu'on tire de l'autre sont presque de l'argent vierge. Si la cour de Madrid, qui vient de publier ces découvertes, n'a pas été trompée; si les mines, qui ont souvent beaucoup de superficie & peu de profondeur, ne donnent pas ellesmêmes de fausses espérances, malheureux peuples fauvages nouvellement affervis, ils fe-

Tom. Ill.

ront ensevelis tout vivans dans les entrailles de la terre.

La nouvelle Espagne est presque entiere- xi ment située dans la zone torride. L'air y est Climat, sol, excessivement chaud, humide & mal-sain sur du Mexiles côtes de la mer du Nord. Ces vices de que climat se sont infiniment moins sentir sur les côtes de la mer du Sud, & presque point dans l'intérieur du pays, où il regne une chaîr ne de montagnes qu'on regarde comme une continuation des Cordelieres.

La qualité du sol suit ces variations. La partie orientale est basse, marécageuse, inondée dans la saison des pluies, couverte de forêts impénétrables; & tout-à-fait inculte. On peut croire que si les Espagnols la laissent dans cet état de désolation, c'est qu'ils ont jugé qu'une frontiere déserte & meurtriere fourniroit une meilleure désense contre les slottes ennemies. qu'on ne pourroit l'espérer; soit des fortifications & des troupes, dont l'entretien coûteroit des frais immenses; soit des naturels du pays qui sont effeminés & peu attachés à la domination de leurs conquérans. Le terrein de l'occident est plus élevé, de meilleure qualité, couvert de champs & d'habitations. Dans la profondeur des terres on trouve des contrées que la nature a traitées libéralement; mais, comme toutes celles qui sont situées sous le tropique. el-

# PHILE RIOTOIRELING

les font plus abondantes en fruits qu'en

grains.

La population de ce vaste empire, n'est pas moins variée que son sol. Ses habitans les plus diffingués, font les Espagnols envoyés par la cour, pour occuper les places du gouvernement. Ils font obligés, comme ceux qui dans la métropole aspirent à quelques emplois eccléfiastiques, civils ou militaires, de prouver qu'il n'y a eu ni hérétiques, ni juifs, ni mahométans, ni démêlés avec l'Inquisition dans leur famille, depuis quatre générations. Les négocians qui veulent passer au Mexique, ainfi que dans le reste de l'Amérique, sans devenir colons, font aftreints à la même Tormalité. On les oblige de plus à jurer qu'ils ont trois cens palmes de marchandise en propre dans la flotte où ils s'embarquent, & qu'ils n'emmeneront pas leurs femmes avec eux. A ces conditions abfurdes, ils deviennent les agens principaux du commerce de l'Europe avec les Indes. Quoique leur privilége ne doive durer que trois ans, & un peu plus long-tems pour des pays plus éloignés, il est très-précieux. A eux feuls appartient le droit de vendre, comme commissionnaires, la majeure partie de la cargaison. Si ces loix étoient observées, les marchands fixés dans le Nouveau-Monde, seroient bornés à disposer de ce qu'ils ont reçu pour leur propre compte.

La prédilection du ministère pour les Espagnols nés en Europe, a réduit les Espagnols créoles à un rôle subalterne. Les descendans des compagnons de Cortez, les descendans de ceux qui les ont suivis, constamment exclus de toutes les places d'honneur ou d'administration un peu importantes, ont vu s'affoiblir le puissant ressort qui avoit soutenu leurs peres. L'habitude d'un mépris injuste qu'ils éprouvoient, les a rendus ensin réellement méprisable. Ils ont achevé de perdre dans les vices qui naissent de l'oisiveté, de la chaleur du climat, & de l'abondance de toutes choses, cette constance & cette sorte de fierté qui caractérisa de tout tems leur nation. Un luxe barbare, des plaisirs honteux, des intrigues romanesques, ont énervé tous les ressorts de leur ame: la superstition a achevé la ruine de leurs vertus. Aveuglément livrés à des prêtres trop ignorans pour les éclairer par leurs instructions, trop corrompus pour les édifier par leur conduite, trop avides pour s'occuper de cette double fonction de leur ministère, ils n'ont aimé dans la religion que ce qui affoiblit l'esprit, & n'y ont rien vu de ce qui pouvoit rectifier leurs mœurs.

Les métis qui forment le troisieme ordre de citoyens, sont plus avilis encore. On fait que la cour de Madrid, pour remplir une partie du vuide immense que l'avarice & la

cruauté des conquérans avoit formé, pour régagner la confiance de ce qui avoit échappé à leurs fureurs, encouragea le plus qu'il lui fut possible le mariage des Espagnols avec les Indiennes. Ces alliances qui devinrent assez communes dans toute l'Amérique, furent surtout fréquentes au Mexique, où les femmes avoient plus d'esprit & d'agrément qu'ailleurs. Les créoles rendirent à cette race mêlée, les humiliations qu'ils recevoient des Européens-Son état, d'abord équivoque, sut ensin sixé avec le tems, entre les blancs & les noirs.

Ces noirs ne sont pas en très-grand nombre dans la nouvelle Espagne. Comme les naturels du pays sont plus intelligens, plus forts, plus laborieux que ceux des autres colonies, on n'y a guere apporté d'Africains que ce qu'il en falloit pour les fantaisses & pour le service domestique des gens riches. Ces esclaves, chers à des maîtres de qui ils dépendent abfolument, qui les ont achetés à un très-haut prix, & qui en font les ministres de leurs plaisirs, profitent de la faveur qu'ils ont, pour opprimer les Méxicains. Ils prennent fur ces hommes, qu'on dit libres, un ascendant qui nourrit une haîne implacable entre les deux nations. La loi a cherché à fomenter cette aversion, en prenant des mesures efficaces pour empêcher toute liaison entr'elles. Il est défendu aux négres d'avoir aucun

commerce d'amour avec les Indiens, sous peine aux hommes d'être mutilés, aux semmes d'être rigoureusement punies. Par toutes ces raisons, les Africains qui dans les autres établissemens sont les ennemis des Européens, en sont les partisans dans les Indes Espagnoles.

L'autorité n'a pas besoin de cet appui, du moins au Mexique, où la population n'est plus ce qu'elle fut autrefois. Les premiers historiens & ceux qui les ont copiés, ont écrit que les Espagnols y avoient trouvé dix millions d'ames. Ce fut une exagération des conquérans pour relever l'éclat de leur triomphe; elle fut adoptée sans examen, avec d'autant plus de complaisance, qu'elle les rendoit plus odieux. Il fusit de suivre avec attention les brigands qui dévasterent d'abord ces belles contrées, pour se convaincre qu'on n'avoit réussi à multiplier les hommes à Mexico & dans les campagnes voifines, qu'en dépeuplant le centre de l'empire; & que les provinces éloignées de la capitale, ne différoient en rien des autres solitudes de l'Amérique méridionale & septentrionale. C'est beaucoup accorder, que de convenir que la population du Mexique n'a été enflée que de la moitié: aujourd'hui elle ne passe pas un million d'ames.

On croit communément que les premiers E 4

# 727 AUDIESTO TREDILLE

conquérans se faisoient un jeu de massacrer les Indiens; que les prêtres même excitoient leur sérocité. Sans doute ces farouches soldats répandirent souvent du sang, sans motif même apparent; sans doute leurs fanatiques missionnaires ne s'opposerent pas à ces barbarries comme ils le devoient. Cependant ce ne sur pas la vraie source principale de la dépopulation du Méxique; elle sur l'ouvrage d'une tyrannie lente, & de l'avarice qui exigeoit de ses malheureux habitans un travail plus rude que leur tempérament & le climat ne le comportoient.

Cette oppression commença avec la conquête. Toutes les terres furent partagées entre la couronne, les compagnons de Cortez, & les grands ou les ministres qui avoient le plus de faveur à la cour d'Espagne. Les Mexicains fixés dans le domaine royal, étoient destinés aux travaux publics, qui, dans les premiers tems, furent considérables. Le sort de ceux qu'on attacha aux possessions des particuliers. fot encore plus malheureux. Tous gémissoient fous un joug affreux; on les nourrissoit mal. on ne leur donnoit aucun falaire, & on exis geoit d'eux des fervices, fous lesquels les hommes les plus robustes auroient succombé Leurs malheurs attendrirent Barthelemi de Las Cafas. Hon d'emes.

Cet homme, fi célebre dans les annales du

nouveau monde, avoit accompagné son pere au premier voyage de Colomb. La douceur & le caractere simple des Inciens le frapperent à tel point, qu'il se fit ecclésiastique pour travailler à leur conversion. Bientôt ce fut le foin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contr'eux, que de leurs superstitions. On le voyoit voler continuellement d'un hémisphere à l'autre pour consoler des peuples qu'il portoit dans son sein, ou pour adoucir leurs tyrans. Cette conduite, qui le rendit l'idole des uns & la terreur des autres, n'eut pas le succès qu'il s'étoit promis. L'espérance d'en imposer par un caractere révéré des Espagnols, le détermina à accepter l'évêché de Chiapa, dans le Mexique. Lorfqu'il se fut convaincu que cette dignité étoit une barriere insuffisante contre l'avarice & la cruauté qu'il vouloit arrêter, il l'abdiqua. Ce fut alors que cet homme courageux, ferme, désintéressé, cita sa nation au tribunal de l'univers entier. Il l'accusa dans son Traité de la tyrannie des Espagnols en Amérique, d'avoir fait périr quinze millions d'Indiens. On ofa blâmer l'amertume de son style; mais personne ne le convainquit d'exagération. Ses écrits, où respirent la beauté de son ame & la grandeur de ses fentimens, imprimerent fur fes barbares compatriotes, une flétrissure que le tems n'a pas

effacée, n'effacera jamais.

La cour de Madrid réveillée par les cris du vertueux Las Casas, & par l'indignation de tous les peuples, sentit ensin que la tyrannie qu'elle permettoit étoit contraire à la religion, à l'humanité, à la politique: elle se détermina à rompre les sers des Méxicains. Leur liberté ne sut plus gênée que par la condition qui leur sut imposée de ne pas sortir du territoire où ils étoient établis. Cette précaution dut son origine à la crainte qu'on avoit qu'ils n'allassent joindre les sauvages errans au nord & au midi de l'empire.

Avec la liberté, il auroit fallu leur rendre leurs terres. On ne le fit pas. Cette injustice les réduisit à travailler uniquement pour leurs oppresseurs. Seulement il sut statué que les Espagnols, auxquels ils voudroient vendre leurs sueurs, seroient tenus de les bien nourrir, & de les payer à raison de 120 llvres

Sur ce gain, on retient le tribut imposé par le gouvernement, & cent sols pour un usage dont on est bien étonné que les conquérans se soient avisés. Il sur formé dans chaque communauté une caisse destinée à secourir les Indiens caducs ou malades, & à les soutenir dans des malheurs particuliers ou dans des

calamités publiques.

Cette administration sut confiée à leurs caciques. Ils n'étoient pas les descendans de ceux qu'on avoit trouvés au tems de la conquête. Les Espagnols les choisirent parmi les Indiens qui paroissoient les plus attachés à leurs intérêts; & ils ne craignirent pas de rendre leurs dignités héréditaires. On borna leurs fonctions à entretenir la police dans leur diftrict, qui eut communément huit ou dix lieues d'étendue; à percevoir le tribut des Indiens qui travailloient pour leur propre compte, le tribut des autres étant retenu par les maîtres qu'ils servoient; à prévenir leur fuite en les gardant toujours fous leurs yeux, & en ne fouffrant pas qu'ils contractassent aucun engagement sans leur aveu. Pour prix de leurs services, ces especes de magistrats obtinrent du gouvernement une propriété. Il leur fut permis de prendre dans la caisse commune, cinq fols tous les ans pour chaque Indien foumis à leur Jurisdiction. On les autorisa enfin à faire cultiver leurs champs par les jeunes gens qui n'étoient pas encore foumis à la capitation, & à occuper les filles jusqu'au tems de leur mariage, à des travaux propres de leur fexe, fans autre falaire que leur nourriture.

Ces institutions, qui changeoient totalement le sort des Indiens du Mexique, irriterent les Espagnols à un point inconcevable. Leur orgueil ne pouvoit se plier à voir des hommes

Ces injustices sourdes, n'empêcherent pas les Mexicains de recouvrer de tems en tems quelques parcelles de l'immense territoire dont on avoit dépouillé seurs peres. Ils les achetoient du domaine, ou des grands propriétai. res, Ce ne sut pas leur travail qui les mit en

état de faire ces acquisitions: ils en furent redevables au bonheur d'avoir trouvé, les uns des mines, les autres des trésors qu'on avoit cachés au tems de la conquête. Le plus grand nombre tirerent leurs ressources des prêtres & des moines auxquels ils devoient le jour.

Ceux même que la fortune traita moins favorablement, se procurerent par le seul prosit de leurs falaires, plus de commodités qu'ils n'en avoient eu avant de subir un joug étranger. L'on se tromperolt grossierement, si on vouloit juger de l'ancienne prospérité des habitans du Mexique par ce qui a été dit de son empereur, de sa cour, de sa capitale, des gouverneurs de ses provinces. Le despotisse y avoit produit les effets funcites, qu'il produit partout. L'état entier étoit immolé aux capitale, des prices, aux voluptés, à la magnificence d'un petit nombre.

Le gouvernement tiroit des avantages confidérables des mines qu'il faisoit exploiter, de plus grands encore de celles qui étoient entre les mains des particuliers. Les falines lui rendoient beaucoup. Les cultivateurs payoient en nature, au tems de la récolte, le tiers de toutes les productions des terres; soit qu'elles leur appartinssent en propre, soit qu'ils n'en fussent que les fermiers. Les chasseurs, les pêcheurs, les potiers, tous les ouvriers rendoient chaque mois la même portion de leur industrie. Les pauvres même étoient taxés à des contributions fixes, que des travaux ou des aumônes devoient les mettre en état d'acquitter.

Le commun des Mexicains alloient nuds. L'empereur lui-même, & les grands seigneurs ne se couvroient que d'une espece de manteau composé d'une piece de coton quarrée & nouée sur l'épaule droite. Ils avoient des sandales pour chaussure. Les femmes du peuple n'avoient pour tout vêtement qu'une espece de chemise à demi manches qui leur tomboit fur les genoux, & qui étoit ouverte fur la poitrine. Il étoit défendu aux gens du commun d'élever les maisons au-dessus du rez-de-chausfée, & d'y avoir ni portes ni fenêtres. La plûpart étoient bâties de terre, couvertes de planches, & n'avoient pas plus de commodités que d'élégance. Leur intérieur étoit revêtu de nattes, & eclairé par des torches de bois de sapin, quoique la cire & l'huile fussent abondantes. La fimple paille & des couvertures de coton, formoient les lits. Pour siéges, on n'avoit que de petits sacs de seuilles de palmier; mais l'usage étoit de s'asseoir à terre, & même d'y manger. La nourriture, où la viande entroit rarement, étoit peu variée & peu délicate. La plus ordinaire étoit le mays en pâte, ou préparé avec divers assaisonnemens. On y joignoit les herbes des champs

qui n'étoient pas trop dures, ou qui n'avoien point de mauvaise odeur, Le cacao, délayé dans de l'eau chaude, & assaisonné de miel ou de piment, étoit le meilleur breuvage. Il y avoit d'autres boissons, mais qui ne pouvoient enivrer: les liqueurs fortes étoient si rigoureusement défendues, que pour en boire il falloit la permission du gouvernement. Elle ne s'accordoit qu'aux vieillards & aux malades. Seulement dans quelques folemnités & dans les travaux publics, chacun en avoit une mesure proportionnée à l'âge. L'ivrognérie étoit regardée comme le plus odieux des vices. On rasoit publiquement ceux qui -s'y laissoient surprendre, & leur maison étoit abattue. S'ils exerçoient quelque office public, ils en étoient dépouillés, & déclarés incapables de jamais posséder des charges.

Comment des hommes qui avoient si peu de besoins, ont-ils pu subir le joug de l'esclavage? Que le citoyen accoutumé aux douceurs & aux commodités de la vie, les achete tous les jours par le sacrifice de sa liberté, ce n'est pas un paradoxe pour la raison; mais que des peuples à qui la nature offre plus de bonheur que la chaîne sociale qui les unit, restent tranquillement dans la servitude, & ne pensent pas qu'il n'y a souvent qu'une rivière à traverser pour être libres; avoilà ce qu'on ne concevroit jamais, si l'on ne savoit pas

combien l'habitude & la superstition dénaturent l'espece humaine. No allavuere ob iniog

Les Mexicains font aujourd'hui moins malheureux. Nos fruits, nos grains & nos quadrupedes ont rendu leur nourriture plus faine, plus agréable & plus abondante. Leurs ma fons font mieux bâties, mieux distribuées & mieux meublées. Des souliers, un calecon, une chemise, un habit de laine ou de -coton, une fraise & un chapeau, forment leur habillement. La confidération qu'on est convenu d'attacher à ces jouissances, les a rendus plus économes & plus laborieux. Cette aifance n'est pas universelle, sans doute; elle n'est même que trop rare au voisinage des mines, desvilles & des grandes routes où la tyrannies'endort rarement; mais fouvent on la trouve avec satisfaction dans des contrées écartées où les Espagnolsme se sont guere multipliés, & où ils font devenus en quelque forte Méxicains.

- Les habitans de la Province de Chiapa, se diffinguent entre tous les autres ulls doivent leur supériorité à l'avantage d'avoir eu pour pasteur Las Casas, qui empêcha deur oppresfion dans les premiers tems. Els font au-deffus de leurs compatriotes par la taille par l'esprit & par la force. Leur langue a une douceur & une élégance particulières. Leur territoire, sans être meilleur que les autres, est infiniment plus riche en toutes fortes de productions.

ductions. On les trouve peintres, musiciens, adroits à tous les arts. Ils excellent fur-tout à fabriquer ces ouvrages, ces tableaux, ces étoffes de plume qui n'ont jamais été imités ailleurs. Leur ville principale, se nomme Chiapa dos Indos. Elle n'est habitée que par les naturels du pays, qui forment une population de quatre mille familles, parmi lesquelles on trouve beaucoup de noblesse Indienne. La grande riviere sur laquelle cette ville est située, devient un théâtre où les habitans exercent continuellement leur adresse & leur courage. Avec des bateaux ils forment des armées navales. Ils combattent entr'eux; ils s'attaquent, & ils fe défendent avec une agilité surprenante. Ils n'excellent pas moins à la course des taureaux, au jeu des cannes, à la danse, à tous les exercices du corps. Ils bâtissent des villes, des châteaux de bois qu'ils couvrent de toile peinte, & qu'ils assiégent. Enfin, le théâtre & la comédie sont un de leurs ampsemens ordinaires. On voit par ces détails de quoi les Mexicains étoient capables, s'ils avoient en le bonheur de passer sous la domination d'un conquérant, qui est eu assez de modération & de lumiere pour relâcher les fers de leur servitude, au lieu de les resferrer.

Les occupations de ce peuple sont fort XII. variées. Les plus intelligens, les plus aisés tions du Tom. III. F Mexique.

.supixeld.

s'adonnent aux manufactures de premiere nécessité, dispersées dans tout l'empire. Ils s'en est établi de plus belles chez les Tlascalteques. Leur ancienne capitale, & la nouvelle qui est Angeles, sont le centre de cette industrie. On y fabrique des draps affez fins, des toiles de coton qui ont de l'agrément, quelques soiries, de bons chapeaux, des galons, des broderies, des denteles, des verres, & beaucoup de clincaillerie. Les arts ont dû faire naturellement plus de progrès dans une province qui avoit su conserver long-tems son indépendance, que les Espagnols crurent devoir un peu ménager après la conquête, & qui avoit toujours montré plus de pénétration; folt qu'elle la dût à fon climat, ou à fon gouvernement. A ces avantages, s'est joint celui de sa position. Tous les habitans du Mexique qui passent nécessairement sur son territoire, pour aller acheter les marchandifes d'Europe arrivées à la Vera-Cruz, ont trouvé commode de prendre fur leur route ce que la flotte ne leur fournissolt pas, ou ce qu'elle leur vendoit trop cher.

Le foin des troupeaux fait vivre quelquesuns des Mexicains, que la fortune, ou la nature n'ont pas appellés à des fonctions plus distinguées. L'Amérique, au tems de sa découverte, n'avoit ni porcs, ni moutons, ni

bœufs ni chevaux, ni même aucun animal domestique. Colomb porta quelques-uns de ces animaux utiles à Saint-Domingue, d'où ils se répandirent par-tout, & au Mexique plutôt qu'ailleurs. Ils s'y sont prodigieusement multipliés. On compte par milliers les bêtes à corne dont les peaux sont devenues l'objet d'une exportation considérable. Les chevaux ont dégénéré, mais on compense la qualité par le nombre. Le lard des cochons y tient lieu de beurre. La laine des moutons y est séche, grossière & mauvaise, comme elle l'est par-tout entre les tropiques.

La vigne & i'olivier ont éprouvé la même dégradation. La plantation en avoit été prohibée au commencement, dans la vue de laisser un débouché aux dénrées de la métropole. On accorda en 1706 aux Jésuites, & peu aprés au Marquis Del Valle, descendant de Costez, la permission de les cultiver. Les expériences n'ont pas été heureuses. A la vérité, on n'a pas abandonné ce qui avoit été fait; mais personne n'a sollicité la liberté de suivre un exemple qui ne présentoit pas de grands avantages. D'autres cultures ont eu plus de succès. Le coton, le sucre, la soie, le cacao, le tabac, les grains d'Europe réussissent tous plus ou moins bien. On est encouragé aux travaux qu'ils exigent par le bonheur qu'ont eu les Espagnols, de découvrir F 2

des mines de fer qui étoient entierement inconnues aux Mexicains, & des mines d'un cuivre assez dur pour servir à labourer les terres. Cependant, tous ces objets, faute de bras, ou d'activité, sont bornés à une circulation intérieure. Il n'y a que la vanille, l'indigo & la cochenille, qui entrent dans le commerce du Mexique avec les autres nations.

La vanille est une plante qui, comme le liere, s'accroche aux arbres qu'elle rencontre, les embrasse très-étroitement, & s'éleve par leurs secours. Sa tige, qui n'a que peu de diametre, n'est pas tout-à-sait ronde. Quoique très-souple, elle est assez dure. Son écorce est mince, fort adhérente & verte. Elle est partagée comme la vigne, par des nœuds eloignés les uns des autres de six à sept pouces. C'est de ces nœuds que sortent des seuilles assez semblables à celles du laurier, mais plus longues, plus larges, plus épaisses, plus charnues. Elles sont d'un verd très-vif, brillantes par-dessus, & un peu pâles par-dessous. Les seurs sont noirâtres.

Une petite gousse longue d'environ six pouces, large de quatre lignes, ridée, mollasse, huileuse, grasse, quoique cassante, peut être regardée comme le fruit de cette plante. L'intérieur de la gousse est tapissé d'une poulpe rousseatre, aromatique, un peu âcre, remplie d'une liqueur noire, huileuse & balsamique,

où nâgent une infinité de grains noirs, luifans, & presque imperceptibles.

La récolte de ces gousses commence vers la fin de septembre, & dure jusqu'à la fin de décembre. On les fait sécher à l'ombre. Lorsqu'elles sont séches & en état d'être gardées, on les oint extérieurement avec un peu d'huile de coco, ou de calba, pour les rendre souples, les mieux conserver, empêcher qu'elles ne séchent trop, ou qu'elles ne se brisent.

C'est à-peu-près tout ce qu'on sait de la vanille, destinée particulierement à parfumer le chocolat, dont l'usage a passé des Mexicains aux Espagnols, & des Espagnols aux autres peuples. Il n'y a que celle qui croît dans les montagnes inaccessibles de la nouvelle Espagne, qui ait de la réputation. On ignore également le nombre de ses especes; qu'elles sont les plus précieuses; quel est le terroir qui leur convient le mieux; comment on les cultive, & de quelle maniere elles se multiplient. Tous ces secrets sont restés aux naturels du pays. On prétend qu'ils ne font parvenus à fe conserver cette source de richesse, que par un serment fait entr'eux, de ne jamais rien révéler à leurs tyrans, fur la culture de la vanille, & de fouffrir les plus cruels tourmens plutôt que d'être parjures. Il est plus vraisemblable qu'ils doivent un pareil avantage au earactere de la nation conquérante, qui conune vie paresseuse, à une donce ignorance, méprise également, & les curiosités d'histoire naturelle, & les efforts de ceux qui s'en occupent. L'indigo lui est pourtant mieux connu.

L'indigotier est une espece de plante, dont la racine groffe de trois ou quatre lignes de diametre & longue de plus d'un pied, a une légere odeur tirant sur celle du persil. De cette racine, fort une seule tige à peu-près de fa groffeur, haute d'environ deux pieds, droite, dure, presque ligneuse, couverte d'une écorce légerement gercée, de couleur de gris cendré vers le bas, verte dans le milieu, rougeâtre à l'extrêmité, & sans apparence de moëlle en dedans. Les feuilles rangées deux à deux autour de la côte, sont de figure ovale, lisses, douces au toucher, sillonnées audessus, d'un verd foncé au-dessous, & attachées par une queue fort courte. Depuis environ le tiers de la tige jusques vers l'extrémité, on voit des épis chargés de douze à quinze fleurs très petites, & qui n'ont point d'odeur. Le pistil qui est dans le milieu de chaque fleur, se change en une gousse, dans laquelle les semences sont renfermées.

Cette plante demande une terre grasse, unie, bien labourée, & qui ne soit pas trop sèche. On seme sa graine, qui pour la figure

& la couleur ressemble à la poudre à canon, dans de petites fosses de la largeur de la houe, de deux à trois pouces de profondeur, éloignées d'un pied les unes des autres, & en ligne droite le plus qu'il est possible. Il faut avoir une attention continuelle à arracher les mauvaises herbes qui étoufferoient aisément l'indigotier. Quoiqu'on le puisse semer en toutes les saifons, on préfere communément le printemps; l'humidité fait lever la plante dans trois ou quatre jours. Elle est mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des couteaux courbés en serpettes, lorsqu'elle commence à fleurir: & les coupes continuent de fix en fix femaines si le tems est un peu pluvieux. Sa durée est d'environ deux ans; après ce terme elle dégénere. On l'arrache, & on la renouvelle.

Comme cette plante épuise bientôt le sol, parce qu'elle ne pompe pas assez d'air & de rosée par ses seuilles pour humecter la terre, il est avantageux au cultivateur d'avoir un vaste espace qui demeure couvert d'arbres, jusqu'à ce qu'il convienne de les abattre, pour faire occuper leur place par l'indigo: car il faut se représenter les arbres comme des seyphons par lesquels la terre & l'air se communiquent réciproquement leur substance sluide & végétative, des seyphons où les vapeurs & les sucs s'attirant tour-à-tour, se mettent en

équilibre. Ainsi tandis que la seve de la terre monte par les racines jusqu'aux branches, les feuilles aspirent l'air & les vapeurs qui circulant par les fibres de l'arbre, redescendent dans la terre, & lui rendent en rosée ce qu'elle perd en seve. C'est pour obéir à cette influence reciproque, qu'au défaut des arbres qui conservent les champs vierges pour y femer de l'indigo, on couvre ceux qui font usés par cette plante de patates ou de lianes, dont les branches rampantes conservent, la fraîcheur de la terre, & dont les feuilles brûlées renouvellent la fertilité.

On distingue deux especes d'indigo, le franc & le batard. Quoique l'un obtienne un plus haut prix, à raison de sa perfection, il est communément avantageux de cultiver l'autre parce qu'il est plus pesant. On trouve un plus grand nombre de terres propres au premier; le second réussit mieux dans celles qui font plus exposées à la pluie. Tous deux font sujets à de grands accidens. On en voit dont le pied seche, & tombe par la piquûre d'un ver fort commun, ou dont les feuilles qui font leur prix, sont dévorées en vingt-quatre heures par des chenilles. Ce dernier accident, trop ordinaire, a fait dire que les cultivateurs d'indigo se couchent riches & se levent ruinés.

Cette production doit être ramassée avec

précaution, de peur qu'en la fecouant on ne fasse tomber la farine attachée aux seuilles, qui est très-précieuse. On la jette dans la trempoire; c'est une grande cuve, remplie d'eau. Il s'y fait une fermentation qui, dans vingt-quatre heures au plus tard, arrive au dégré qu'on desire. On ouvre alors un robinet pour faire couler l'eau dans une seconde cuve, appellée la batterie. On nettoie aussi-tôt la trempoire asin de lui saire recevoir de nouvelles plantes, & de continuer le travail sans interruption.

L'eau qui a passé dans sa batterie se trouve impregnée d'une terre très-subtile qui constitue seule la fécule ou substance bleue que l'on cherche, & qu'il faut séparer du sel inutile de la plante, parce qu'il fait surnager la fécule. Pour y parvenir, on agite violemment l'eau avec des seaux de bois percés & attachés à un long manche. Cet exercice exige la plus grande précaution. Si on cessoit trop tôt de battre, on perdroit la partie colorante qui n'auroit pas encore été séparé du sel. Si au contraire, on continuoit de battre la teinture après l'entiere séparation, les parties se rapprocheroient, formeroient une nouvelle combinaison; & le sel par sa réaction sur la fécule, exciteroit une seconde fermentation qui altéreroit la teinture & en noirciroit la couleur, & feroit ce qu'on appelle indigo brûlé. Ces

accidens font prévenus par une attention suivie aux moindres changemens que subit la teinture, & par la précaution que prend l'ouvrier d'en puiser un peu de tems en tems avec un vase propre. Lorsqu'il s'apperçoit que les molécules colorées se rassemblent en se séparant du reste de la liqueur, il fait cesser le mouvement des seaux pour donner le tems à la fécule bleue de se précipiter au sond de la cuve, où on la laisse se rasseoir jusqu'à ce que l'eau soit totalement éclaircie. On débouche alors successivement des trous percés à dissérentes hauteurs, par lesquels cette eau inutile se répand en dehors.

La fécule bleue qui est restée au fond de la batterie, ayant acquis la consistance d'une boue liquide, on ouvre des robinets qui la font passer dans le reposoir. Après qu'elle s'est encore dégagée de beaucoup d'eau supersue dans cette troisieme & derniere cuve, on la fait égoutter dans des sacs; d'où, quand il ne siltre plus d'eau au travers de la toile, cette matiere devenue plus épaisse, est mise dans des caissons où elle acheve de perdre son humidité. Au bout de trois mois, l'indigo est en état d'être vendu

Les blanchisseuses l'emploient pour donner une couleur bleuâtre au linge. Les peintres s'en servent dans leurs détrempes. Les teinturiers ne sauroient faire de beau bleu sans

indigo. Les anciens le tiroient de l'Inde orientale. Il a été transplanté dans des tems modernes en Amérique. Sa culture essayée successivement en dissérens endroits, paroît sixée à la Caroline, à Saint-Domingue & au Mexique. L'indigo connu sous le nom de Guatimala, d'où il vient, est le plus parsait de tous. La nouvelle Espagne tire un assez grand avantage de cette plante; mais elle gagne encore plus au commerce de la cochenille.

La nature de la cochenille, sans laqueile on ne pourroit saire ni pourpre ni écarlate, & qui ne se trouve que dans le Mexique, a été long-tems inconnue, même aux nations qui en saisoient le plus d'usage. Les Espagnols naturellement réservés, & qui deviennent mystérieux quand il s'agit de leurs colonies, garderent un secret que tout leur faisoit croire important. On est ensin parvenu à sçavoir que c'est un insecte de la grosseur & de la forme d'une punaise.

Il a, comme tous les animaux, deux fexes. La femelle est mal proportionnée, lente & engourdie; fes yeux, sa bouche, ses antennes, ses pieds sont tellement ensoncés, tellement cachés dans les replis de sa peau, qu'il est impossible de les distinguer, sans le secours du microscope. Aussi a-t-on pris long-tems cet animal pour une graine.

Le mâle qui est très-rare, & qui suffit à

trois cens femelles ou davantage, est actif. mince & grêle en comparaison de la femelle; son col est plus étroit que la tête, & plus encore que le reste du corps. Le thorax est de forme elliptique, un peu plus long que le col & la tête ensemble, & applati par en bas, ses antennes sont articulées, & de chaque articulation fortent quatre soies disposées par paires de chaque côté. Il a six pattes, chacune formée de trois pieces. De l'extrêmité postérieure de son corps, s'allongent deux grandes foies ou poils, qui ont quatre ou cinq fois sa longueur. Il porte deux ailes plantées fur la partie supérieure du thorax, qui s'abaissent comme les ailes des mouches ordinaires, lorsqu'il marche on qu'il repose. Ces ailes, de forme oblongue, diminuent brufquement de largeur au point de leur attache au corps. Elles sont fortifiées de deux longs muscles, dont l'un s'étend extérieurement tout autonr de l'aile, & l'autre intérieur & parallele au premier, semble interrompu vers la fommité des ailes. Le mâle est d'un rouge clair, la femelle est d'un rouge plus foncé.

L'arbrisseau qui les nourrit tons deux, nommé nopal, est armé d'épines, & a environ cinq pieds de haut. Il a des feuilles épaisses & ovales. Sa sleur est large, & son fruit a la sigure d'une sigue. Il est rempli d'un suc rouge, auquel la cochenille doit vraisemblable-

ment fa couleur.

Le nopal fort communément d'une ou deux de ses seuilles qu'on a mises dans un trou, & couvertes de terre. Sa culture se réduit à extirper les mauvaises herbes qui l'environnent. Il faut le renouveller fouvent, parce que plus il est jeune, plus son produit est considérable & de bonne qualité. On le trouve dans diverses contrées du Mexique, à Tlascala, à Chalula, à Chiapa, dans la nouvelle Galice; mais il n'y est pas commun. Les peuples ne le plantent jamais, & sa cochenille qui est telle que la nature brute la donne, est appellée fauvage, & n'est pas excellente. Les feuls Indiens d'Oaxaca se livrent sans réserve à ce genre d'industrie. Jamais on ne les a vus rebutés, ni par les attentions continuelles qu'elle exige, ni par les malheurs trop communs auxquels elle les expose. Leur intelligence, leur activité, leur aisance, les ont mis en état de supporter une mauvaise récolte, & d'en attendre une bonne. Elles font plus égales en général dans un terrein aride où le nopal se plaît, & sous un ciel temperé où la cochenille est exposée à moins d'accidens, que dans les parties de la province où le froid & lec haud se font sentir davantge.

Dès que la faison favorable est arrivée, les Mexicains sement, pour ainsi dire, les co-chenilles sur la plante qui leur est propre, en y attachant de petits nids de mousse qui

en contiennent chacune douze ou quinze, Elles font trois ou quatre jours après leurs petits, qui se répandent avec une célérité furprenante fur toutes les branches. Ils no tardent pas à perdre cette activité, & on les voit s'attacher fans plus se mouvoir à la partie la plus nourrissante, la mieux exposée de la feuille, jusqu'à ce qu'ils ayent pris tout leur accroissement. Ils ne la rongent pas, ils ne font que la piquer & en tirer le fuc avec une petite trompe, que la nature leur a donnée pour cet usage.

On fait chaque année trois récoltes de cochenille, qui font autant de générations de cet animal. La derniere ne donne qu'une cochenille médiocre, parce qu'elle est mêlée de parcelles détachées des feuilles qu'on a raclées pour enlever les infectes nouveaux nés, qu'il ne seroit guere possible de recueiliir autrement, & parce que les jeunes cochenilles y font mêlées avec les vieilles; ce qui diminue confidérablement leur prix. Immédiatement avant les pluies, on coupe les branches du nopal, pour fauver les petits infectes qui y restent. On les serre dans les habitations, où les feuilles conservent leur fraîcheur, comme toutes celles des plantes qu'on nomme graffes. Les cochenilles y croissent pendant la mauvaise saison. Dès qu'elle est passée, on les met sur des arbres

extérieurs, où la fraîcheur vivisiante de l'air leur fait bientôt faire leurs petits.

Les cochenilles n'ont pas été plutôt recueillies qu'on les plonge dans l'eau chaude
pour les faire mourir. Il y a différentes
manieres de les fecher. La meilleure est de
les exposer pendant plusieurs jours au soleil,
où elles prennent une teinte de brun roux, ce
que les Espagnols appellent renegrida. La seconde est de les mettre au sour où elles prennent une couleur grisâtre veinée de pourpre,
ce qui leur fait donner le nom de jaspeada.
Ensin la plus imparfaite, qui est celle que les
Indiens pratiquent le plus communément,
consiste à les mettre sur des plaques avec leurs
gâteaux de mays: elles s'y brûlent souvent,
aussi les appelle-t-on negra.

Quoi la cochenille appartienne au régne animal qui est l'espece la plus périssable, elle ne se gâte jamais. Sans autre attention que celle de l'ensermer dans une boëte, on l'a gardée des siecles entiers avec toute sa vertu. Son prix qui est toujours très-haut, auroit bien dû exciter l'émulation des nations qui cultivent les isles de l'Amérique, & des autres peuples qui habitent des régions dont la température seroit convenable à cet insecte & à la plante dont il se nourrit. Cependant, la nouvelle Espagne est restée seule en possession de cette riche production. Indépendamment

de ce qu'elle en fournit à l'Asie, elle en envoye tous les ans en Europe environ deux mille cinq cens furous ou facs, qui se vendent à Cadix, l'un dans l'autre, 33001. C'est un produit trés-considérable, qui ne coûte aucu-ne peine aux Espagnols. Il semble que la nature leur ait donné gratuitement ce qu'elle vend cher anx autres nations. Elle les a privilégiés en leur accordant en même-tems, & les productions qui attirent le plus de richesfes, & l'or & l'argent qui font le véhicule ou le figne de toutes les productions.

Mexique.

Tel est sur nous l'empire de ces brillans & Mines du funestes métaux, qu'ils ont balancé l'infamie & l'exécration que méritoient les dévastateurs de l'Amérique. Les noms du Mexique, du Pérou & du Potofi, ne nous font pas frissonner; & nous fommes des hommes! Aujourd'hui même que l'esprit de justice & le sentiment de l'humanité sont devenus l'ame de nos écrits, la regle invariable de nos jugemens; un navigateur qui descendroit dans nos ports avec un vaisseau chargé de richesses notoirement acquises par des moyens aussi barbares, ne passeroit-il pas de son bord dans sa maison, au milieu du bruit général de nos acclamations? Quelle est donc cette sagesse dont notre fiécle s'enorgueillit si fort? Qu'est-ce donc que cet or, qui nous ôte l'idée du crime & l'horreur du fang? Sans doute qu'un moven d'és

d'échange entre les nations, un signe repréfentatif de toutes les sortes de valeurs, une évaluation commune de tous les travaux, a quelques avantages. Mais ne vaudroit-il pas mieux que les nations sussent demeurées sédentaires, isolées, ignorantes & hospitalières, que de s'être empoisonnées de la plus séroce de toutes les passions?

L'origine des métaux n'a pas été toujours bien connue. On a cru long-tems qu'ils étoient aussi anciens que le monde. On pense aus jourd'hui, avec plus de raison, qu'ils se forment successivement. Il n'est pas possible en effet de douter que la nature ne soit dans une action continuelle, & que ses ressorts ne soient aussi puissans sous nos pieds que sur notre tête.

Chaque métal, suivant les chymistes, a pour principe une terre qui le constitue, & qui lui est particuliere. Il se montre à nous; tantôt sous la forme qui le caractérise, & tantôt sous des formes variées, dans lesquelles il n'y a que des yeux exercés qui puissent le reconnoître. Dans le premier cas, on l'appelle vierge, & dans le second minéralisé.

Soit vierges, soit minéralisés, les métaux sont quelquesois épars par fragmens, dans les couches horisontales ou inclinées de la terre. Ce n'est pas le lieu de leur origine. Ils y ont été entraînés par les embrâtemens, les

Tome III.

inondations, les tremblemens qui bouleversent sans interruption notre misérable planete. Ordinairement on les trouve, tantôt en veines suivies; & tantôt en masses détachées, dans le sein des rochers & des montagnes où ils ont été formés.

Selon les conjectures des naturalistes, dans ces grands atteliers toujours échaussés, s'élevent perpétuellement des exhalaisons. Ces liqueurs sulfureuses & salines, agissent sur les molécules métalliques, les atténuent, les divisent, & les mettent en état de voltiger dans les cavités de la terre. Elles se réunissent Devenues trop pesantes pour se soutenir dans l'air, elles tombent & s'entassent les unes sur les autres. Si, dans leurs différens mouvemens, elles n'ont pas rencontré d'autres corps, elles forment des métaux purs. Il n'en est pas de même, si elles se sont combinées avec des matieres étrangeres.

La nature, qui sembloit vouloir les cacher, n'a pu les dérober à l'avidité de l'homme. En multipliant les observations, on est parvenu à connoître les lieux où se trouvent les mines. Ce sont, pour l'ordinaire, des montagnes, où les plantes croissent soiblement & jaunissent vîte; où les arbres sont petits & tortueux; où l'humidité des rosées, des pluies, des neiges même ne se conserve pas; où s'élevent des exhalaisons sulfureuses & minérales;

où les eaux sont chargées de sels vitrioliques; où les sables contiennent des parties métalliques. Quoique chacun de ces signes, pris solitairement, soit équivoque, il est rare qu'ils se réunissent tous, sans que le terrein renser-

me quelque mine.

Mais à quelles conditions tirons-nous cette richesse ou ce poison des abîmes où la nature l'avoit renfermé? Il faut percer des rochers à une profondeur immense; creuser des canaux fouterrains qui garantiffent des eaux qui affluent & qui menacent de toutes parts; entraîner dans d'immenses galeries des forêts coupées en étais; foutenir les vontes de ces galeries, contre l'énorme pesanteur des terres qui tendent sans cesse à les combler & à enfouir fous leur chûte les hommes avares & audacieux qui les ont construites; creuser des canaux & des aqueducs; inventer ces machines hydrauliques si étonnantes & si variées, & toutes les formes diverses de fourneaux. courir le danger d'être étouffé ou consumé par une exhalaison qui s'enstamme à la lueur des lampes qui éclairent le travail; & périr ensin d'une phtisie qui réduit la vie de l'homme à la moitié de sa durée. Si l'on examine combien tous ces travaux supposent d'observations, de tentatives & d'essais, on reculera 'origine du monde bien au-delà de fon antiquité connue. Nous montrer l'or, le fer, le

cuivre, l'étain & l'argent employés par les premiers hommes, c'est nous bercer d'un mensonge qui ne peut en imposer qu'à des enfans.

Lorsque le travail de la minéralogie est fini', celui de la métallurgie commence. Son objet est de séparer les métaux les uns des autres, & de les dégager des matieres étrangeres qui les enveloppent.

Pour séparer l'or des pierres qui le contiennent, il suffit de les écraser & de les réduire en poudre. On triture ensuite la matiere pulvérisée avec du vif argent, qui s'unit avec ce précieux métal, mais sans s'unir, ni avec le roc, ni avec le fable, ni avec la te re qui s'y trouvoient mélés. Avec le secours du feu, on distille ensuite le mercure, qui, en partant, laisse l'or au fonds du vase dans l'état d'une poudre qu'on purifie à la coupelle. L'argent vierge n'exige pas d'antres préparations.

Mais, quand l'argent est combiné avec des substances étrangeres, ou avec des métaux d'une nature différente, il faut une grande capacité & une expérience confommée pour le purifier. Tout autorise à penser qu'on n'a pas ce talent dans le nouveau-monde.

Aussi est-il généralement reçu, que des mineurs Allemands ou Suédois, trouveroient dans le mineral déja exploité, plus de riches-

fes que l'Espagnol n'en a déja tirées. Ils éleveroient leur fortune sur des mines, qu'un désaut d'intelligence a fait rejetter comme insuffisantes pour payer les depenses qu'elles exigeoient.

L'art des Mexicains, quel qu'il fût, étoit encore infiniment au-dessous de celui de leurs oppresseurs. Aussi avoient-ils moins d'argent que d'or. Ces métaux n'étoieut pas pour eux un moyen d'échange: c'étoit un objet de purornement, de simple curiosité.

Dans les premieres années qui suivirent la conquête, les Espagnols s'épargnoient les soins, les travaux, les dépenses inséparables de l'exploitation des mines. On arrachoit aux Mexicains tout ce qu'ils avoient amassé de métaux, depuis la fondation de leur empire. Les temples, les palais des grands, les maisons des particuliers, les moindres cabanes, tout étoit visité & depouillé. Quoique l'horreur des Indiens pour leurs tyrans sît rentrer beaucoup de ces richesses dans la terre, en sit jetter encore plus dans le grand lac & dans les rivières, l'avarice trouva de quoi se satisfaire ou se consoler. Cette source épuisée, il fallut recourir aux mines.

On en fouilla d'abord indifféremment par tout, & par préférence sur les côtes. L'expérience ayant prouvé que celles qui étoient

les plus voisines de l'Océan, étoient les moins abondantes, on s'en dégoûta. Aujourd'hui l'on n'en exploite aucune qui ne foit à une très-grande distance de la mer du Nord, où elle seroit exposée aux incursions, peut-être aux invasions des Européens. Ce qui s'en trouve fur le golfe de Californie, paroît jouir d'une fûreté entiere, jusqu'à ce que ces parages soient plus connus & plus fréquentés. Les principales font dans le Zacatecas, la nouvelle Biscaye & le Mexico, trois provinces situées dans l'intérieur de l'empire, où il est impossible à l'ennemi d'arriver par terre, & où des rivieres navigables ne conduisent pas. Elles penvent occuper quarante mille Indiens, dirigés par quatre mille Espagnols.

Les mines appartiennent à celui qui les découvre. Les formalités auxquelles il est assujetti, se réduisent à faire approuver ses échantillons par le gouvernement. On lui accorde autant de terrein qu'il en veut; mais il est obligé de donner une piastre ou 5 livres 5 sols par pied au propriétaire. Le tiers de ce qu'il achete, passe au domaine, qui, après avoir en long-tems la manie funeste de le faire exploiter pour son compte, a pris le parti de le vendre à qui veut le payer, & par préférence au mineur. Toutes les mines abandonnées tombent aussi dans les mains du

renonce ayant prouve que celles el

Il tire 420 livres de chaque quintal de mercure qu'on emploie. Inutilement les gens éclairés ont représenté souvent que ce prix excessif faisoit nécessairement languir les travaux: on s'est resusé à leurs instances. Tout ce qu'elles ont produit, c'est qu'on a accordé un crédit de deux ans, mais dont on se fait payer les intérêts. Rarement ceux qui entreprennent d'exploiter des mines, sont-ils hors d'état de se passer de ces facilités. On ne voit guère se livrer à ces entreprises incertaines & dangereuses, que des hommes dont les affaires sont équivoques, ou tout-à-sait ruinées.

Ce qui en éloigne sur-tout les gens sages & aisés, c'est l'obligation de livrer au gouvernement la cinquieme partie de l'argent, & la dixieme partie de l'or qu'on arrache des entrailles de la terre. L'état s'étoit long-tems refusé à cette différence d'imposition: mais il a été forcé d'y consentir, parce que les mines d'or plus casuelles que celles d'argent, étoient entierement abandonnées. Les unes & les autres seront bientôt hors d'état de paver le tribut qui leur est imposé. A mesure que leurs produits se multiplient dans le commerce, ils ont moins de valeur; ils représentent moins de marchandises. Cet avilissement des métaux auroit eu de plus grands effets qu'il n'en a eu, si les travaux qui les procu-

rent n'avoient été successivement simplifiés, Cette économie approche tous les jours de fon terme fensible; & lorsqu'elle y sera parvenue, la cour de Madrid ne pourra pas se dispenser de diminuer les droits, à moins qu'elle ne consente à voir tomber les meilleures mines, comme elle a vu négliger les médiocres. Peut-être la verrons-nous bientôt réduite à fe contenter de deux réaux ou de vingt-six sols par marc qu'elle tire pour les droits de marque & de fabrication.

Les monnoies du Mexique fabriquent annuellement environ 65 millions de livres; la fixieme partie à-peu-près en or, le reste en argent. Il en passe environ la moitié en Europe, le sixieme dans les Indes Orientales, un douzieme dans les isles Espagnoles. Le reste coule par une transpiration insensible, dans les colonies étrangeres, ou circule dans l'empire. Il y sert au commerce intérieur, & au payement des impositions qui sont considérables.

Tous les Indiens mâles payent, depuis dix-Impolitions établies au huit ans jusqu'à cinquante, une capitation de 11 livres 16 fols, dont les huit neuviemes doi-Mexique. vent être versés dans les caisses du gouvernement, & le reste est destiné à divers usages. Les métis, qui font censés Indiens dans les deux premieres générations, & les mulâtres libres, font asservis au même droit. On en exempte les esclaves négres, pour lesquels on a donné au roi 280 livres à leur entrée dans la colonie.

Les Espagnols qu'on n'a pas avilis jusqu'à leur imposer un tribut personnel, sont assujettis à toutes les autres taxes. La plus sorte est celle de trente-trois pour cent du prix de toutes les marchandises que l'Europe leur envoye. L'ancien monde en retient vingt-cinq sous diverses dénominations, & il en est payé huit à leur entrée dans le nouveau. Cet impôt ruineux n'empêche pas qu'elles ne soient soumises dans la suite à l'alcavala.

L'alcavala est un droit sur toutes les choses qui se vendent ou s'échangent, & que l'on paye autant de fois qu'elles se vendent ou s'échangent. Il fut établi dans la métropole en 1341, & s'est élevé peu-à-peu jusqu'à dix pour cent de la valeur de la marchandise vendue en gros, & jusqu'à quatorze de la marchandise vendue en détail. Philippe II, après le désastre de sa slotte, si connue sous le titre fastueux d'invincible, fut déterminé par ses besoins à introduire cette imposition dans le Mexique, comme dans fes autres colonies. Ouoiqu'elle ne dût exister qu'un tems, elle s'est perpétuée. Il est vrai qu'elle n'a pas été augmentée, & qu'elle est restée à deux & demi pour cent, où elle fut d'abord fixée. La cruciade n'a pas eu la même stabilité.

C'est une bulle qui donne de grandes indulgences, & qui permet l'usage des œufs, du beurre, du fromage, pendant le carême. Le gouvernement, à qui la cour de Rome en a abandonné le bénéfice, avoit distribué en quatre classes ceux qui voudroient en profiter. Elle étoit payée 2 livres 6 fols, par ceux qui vivoient du fruit de leur industrie. Ceux qui étoient parvenus à se faire un capital de 10, 500 livres, la payoient 5 livres 5 fols; elle coûtoit 10 livres 10 fols à ceux qui possédoient plus de 58, 600 livres; & 52 livres 10 fols au viceroi, & à ceux qui étoient revêtus des dignités les plus honorables. On s'en rapportoit à la conscience de chaque citoyen, en l'avertissant qu'il n'obtenoit rien, s'il ne proportionnoit sa contribution à sa fortune. Le Mexique feul rendoit alors environ 2,000,000 liv. Il est vraisemblable que cette superstition s'affoiblissoit, puisque le ministère a fixé en 1756, pour tous les états, la bulle à quarante fols. Le gouvernement n'oblige personne à la prendre; mais les prêtres refuseroient les consolations de la religion à ceux qui ne l'auroient pas achetée; & il n'y a peutêtre pas dans toute l'Amérique Espagnole un homme affez éclairé, ou affez hardi, pour s'élever au-dessus de cette tyrannie.

Un genre d'oppression qui n'a pas été porté si patiemment, c'est l'impôt qu'on a mis dans

les derniers tems sur le sel & sur le tabac. Les peuples, qui fouffroient leurs anciens maux sans murmurer, ont été révoltés de ces nouveautés. L'une leur a paru si opposée au droit naturel, & l'autre contrarioit si fort un de leurs goûts les plus vifs, que quoique faconnés de longue main au joug, ils se sont soulevés. La conduite atroce des fermiers a beaucoup ajouté au mécontentement. Il s'est manifesté d'un bout de l'empire à l'autre, avec un éclat qui a retenti insqu'en Europe. Des tempéramens ont pallié le mal; mais les efprits font toujours dans une fermentation que la métropole appaisera difficilement sans quelques sacrifices. Un des plus agréables à ses colonies seroit celui du papier marqué.

Indépendamment des tributs réguliers que l'Espagne exige de ses colonies, elle y leve dans des tems fâcheux, sous le nom d'emprunt, des sommes considérables dont on n'a jamais payé ni les intérêts, ni les capitaux. Cette vexation, qui a commencé du tems de Philippe II, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Elle a été plus souvent répétée sous Philippe V, que dans le cours des autres regnes, ce qui n'a pas peu contribué à rendre le nom François odieux dans ces contrées. La contribution, qui a porté sur tous ceux qui avoient quelque fortune, a été plus forte au Mexique qu'ailleurs; parce que les Européens,

les créoles, les métis, les mulâtres, les Indiens, fur-tout, y jouissoient d'une plus rande aisance. La prospérité publique y a été bien diminuée par ces loix tiscales, & l'st tous les jours encore plus par l'avidité du clergé.

Il tire rigoureusement la dîme de tout ce qui se récolte. Les fonctions de son état lui font payées à un prix extravagant. Ses terres font immenses, & acquierent tous les jours plus d'étendue. On le croit en possession du quart des revenus de l'empire. Le seul évêque d'Angeles, a 1,260,000 livres de rente. Ces richesses scandaleuses ont tellement multiplié les eccléfiaftiques, qu'ils forment aujourd'hui le cinquieme de toute la population des blancs. Quelques-uns sont nés dans la colonie. La plupart sont des avanturiers arrivés d'Europe, pour se soustraire à l'autorité de leurs supérieurs, ou pour faire promptement fortune.

Celle de la couronne n'est pas ce qu'elle devroit êrre. Les droits établis fur les marchandifes qui arrivent de Cadix & fur les mines, le vif-argent, la capitation, les impôts, le domaine, sont de si grands objets, qu'on ne peut revenir de sa surprise, quand on voit que le monarque ne retire annuellement du Mexique, quoique la mieux administrée de ses possessions, qu'environ 6, 300, 000 livres.

Le reste, c'est-à-dire, presque tout, est abforbé par le gouvernement civil & militaire du pays, qui sont l'un & l'autre dans le plus grand désordre.

Les finances sont en proie à une soule de commis répandus par-tout, aux corregidors, qui ont l'administration des provinces; aux commandans des places; à trois conseils supérieurs de justice, connus sous le nom d'Audience; à ceux qui ont la plénitude de l'autorité, ou aux subalternes qui gagnent la considere des gens en place. Une partie de ces rapines passe en Europe; l'autre sert à nourrir l'orgueil, la paresse, le luxe, le libertinage d'un petit nombre de villes du Mexique, de sa capitale singulierement.

Mexico, qui put quelque tems douter si les Espagnols étoient un essaim de brigands ou un peuple conquérant, se vit presque totalement détruit par les guerres cruelles dont il sut le théâtre. Cortez ne tarda pas à la rebâtir. On l'a dépuis augmentée & embellie.

Ses rues sont larges, droites, & se coupent à angles droits. Les maisons y sont assez spacieuses, mais sans commodités ni décoration. Aucun des édifices publics qu'on montre avec le plus d'ostentation aux voyageurs, ne rappelle à l'esprit les beaux jours de l'architecture, pas même les bons tems gothiques. Les places principales ont une sontaine au milieu,

& font affez régulieres; c'est tout leur mérite. On voit une promenade avec un jet-d'eau, où se réunissent huit allées, dont les arbres ont une forme & un feuillage peu agréables. La superstition a entassé les trésors de toutes les parties du monde dans d'innombrables églifes, fans qu'il y en ait aucune qui éleve l'ame à des idées sublimes, ou qui remplisse le cœur de sentimens agréables.

L'air qu'on respire dans cette ville est trèstempéré. On y supporte toute l'année des vêtemens de laine. Les moindres précautions fuffifent pour n'avoir rien à fouffrir de la chaleur. Charles-Quint demandoit à un Espagnol qui arrivoit de Mexico, combien il y avoit de tems entre l'été & l'hiver: Autant, réponditil avec vérité & avec esprit, qu'il en faut pour passer du soleil à l'ombre.

La ville est bâtie au milieu d'un grand lac, qu'une langue de terre fort étroite divise en deux parties. Celfe dont l'eau est douce, tranquille & poissonneuse, tombe dans l'autre qui est salée, communément agitée & sans poisson. La circonférence de tout ce lac, qui est inégal dans son étendue, est d'environ trente lieues.

On ne s'accorde pas sur l'origine de ces eaux. L'opinion la plus commune & la plus vraisemblable, les fait sortir d'une grande & haute montagne située au sud-ouest de Mexi-

co, avec cette différence que l'eau salée coule sous une terre remplie de mines qui lui communique sa qualité.

Avant la conquête, Mexico & beaucoup d'autres villes situées sur les bords du lac, étoient exposées à des inondations qui en rendoient le séjour dangereux. Des digues construites avec une dépense & des travaux incroyables, ne suffisoient pas toujours pour détourner les torrens qui se précipitoient des montagnes. Les Espagnols ont aussi éprouvé ces calamités. La plupart de leurs bâtimens, quoique élevés avec soin & sur pilotis, sont, après quelques années, ensoncés de quatre, de cinq & de six pieds dans un terrein qui n'est pas assez stable pour les soutenir.

Ces inconvéniens inspirerent le projet de ménager un écoulement aux eaux. Des relations d'une enslure gigantesque assurent qu'en 1604, quatre cents soixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens surent occupés à creuser ce canal. Pour trouver les sonds nécessaires, on exigea le centième du prix des maisons, des terres, des marchandises: impôt inconnu dans le nouveau-monde. L'ignorance, le découragement, les intérêts particuliers sirent échouer cette noble & sage entreprise.

Le Viceroi Ladeyrera pensa en 1635 qu'il seroit avantageux, qu'il étoit même indispen-

fable de bâtir ailleurs Mexico. L'avarice. qui ne vouloit rien sacrifier; la volupté, qui craignoit d'interrompre ses plaisirs; la paresse, qui redoutoit les soins: toutes les pasfions se réunirent pour traverser une idée, qui en elle-même étoit susceptible d'objections raisonnables.

Les nouveaux efforts qu'on a faits depuis pour rendre ce séjour aussi sûr qu'il est agréable, n'ont pas été tout-à-fait heureux; soit que l'art ait été mal employé; soit que la nature ait opposé au succès des obstacles infurmontables. Mexico reste toujours expofé à la fureur des eaux; & la crainte des débordemens a beaucoup diminué sa population. La plupart des historiens assurent qu'elle passoit autrefois deux cents mille ames: aujourd'hui elle n'est que de cinquante mille. Elle est formée par des Espagnols, des métis, des Indiens, des négres, des mulâtres, par tant de races différentes, depuis le blanc jusqu'au noir, qu'à peine parmi cent visages en trouveroit-on deux de la même couleur.

Avant cette émigration, les richesses s'és toient accumulées dans Mexico à un point incroyable. Tout ce qui ailleurs est de fer & de cuivre, fut d'argent ou d'or. On fit fervir ces brillans métaux, ainsi que les perles & les pierres pricieuses, à l'orne-

ment

ment des chevaux, des valets, des meubles les plus communs, aux plus vils offices. Les mœurs qui fuivent toujours le cours du luxe, se monterent au ton de cette magnificence romanesque. Les femmes, dans l'intérieur de leurs palais, furent servies par des milliers d'escalves, & ne parurent en public qu'avec un cortége réservé, parmi nous, à la majesté du trône. Les hommes ajoûtoient à ces profusions, des profusions encore plus grandes pour des négresses qu'ils élevoient publiquement au rang de leurs maitresses. Ce luxe si effréné dans les actions ordinaires de la vie, passoit toutes bornes à l'occasion de la moindre fête L'orgueil général étoit alors en mouvement, & chacun prodiguoit des millions pour justifier le sien. Les crimes nécessaires pour foutenir ces extravagances étoient effacés d'avance : la superstition déclaroit saint & juste tout homme qui donneroit beaucoup aux églises.

Les trésors, & le faste qui en est la suite, ont dû nécessairement diminuer à Mexico, à mesure que ceux qui les possédoient ont été chercher un asyle à Angeles, & dans d'autres villes. Cependant l'avantage qu'a cette capitale d'être au centre de la domination, le siège du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, le séjour des plus

Tome III. H

grands propriétaires des terres & des plus riches négocians, a toujours fixé dans fes mains la plupart des grandes affaires de

l'empire.

Celles qu'il fait avec les autres parties Liaisons du de l'Amérique, sont très-bornées. Par la vecile reste mer du Nord, il reçoit de Maracaïbo & de de l'Ameri- Caraque du cacao fort supérieur au sien, & que, avec les Indes 0- des négres par la voie de là Havane & de rientales, a- Carthagene: il donne en échange des farines vec l'Euro-pe. & de l'argent.

pe.

Ses liaisons avec la mer du Sud lui sont plus utiles, sans être beaucoup plus considérables. Dans les premiers tems, il fut permis au Pérou d'envoyer tous les ans à la Nouvelle-Espagne deux vaisseaux, dont les cargaisons réunies ne devoient pas valoir plus d'un million dix mille livres. Cette navigation fut réduite peu après à la moitié. On la supprima totalement en 1636, sous prétexte qu'elle ruinoit le commerce de la métropole, par l'abondance des marchandifes des Indes orientales qu'elle introduisoit. Les négocians de Lima se plaignirent longtems & inutilement, d'une loi barbare qui les privoit du double avantage de vendre le superflu de leurs denrées, & de recevoir celles qui leur manquoient. La communication entre les deux colonies fut enfin rétablie, mais avec des restrictions qui prouvent

que le gouvernement n'avoit pas acquis des lumieres, & qu'il ne faisoit que céder à l'importunité. Depuis cette époque, des bâtimens expédiés de Callao, & de Guayaquil, portent du cacao, des huiles, des vins, des eaux-de-vie, à Acapulco & à Sonfonate, fur la côte de Guatimala, & en rapportent du brai, du goudron, du rocou, de l'indigo, de la cochenille, du fer, des merceries d'Angeles, & autant qu'ils peuvent, en contrebande, des marchandises arrivées des Philippines; ces isles si célébres en Europe par les rapports qu'elles ont avec le Mexique. L'importance de cette communication paroît exiger que nous remontions à son origine.

Lorsque la cour de Madrid, dont les succès étendoient de plus en plus l'ambition, eut formé le plan d'un grand établissement en Asie, elle s'occupa sérieusement des moyens de le faire réussir. Ce projet devoit rencontrer de grandes dissicultés. Les richesses de l'Amérique attiroient si puissamment les Espagnols qui consentoient à s'expatrier, qu'il ne paroissoit pas possible de les engager à s'aller sixer aux Philippines, à moins qu'on ne consentit à leur saire partager ces trésors. On se détermina à ce sacrifice. La colonie naissante sut autorisée à envoyer tous les ansen Amérique des marchandises de l'Inde,

Cette liberté illimitée eut des fuites si considérables, qu'elle excita la jalousie de la métropole. On parvint à calmer un peu les esprits, en réduisant à 3, 150, 000 livres le commerce, que dans la suite il seroit permis de faire. Cette somme sut partagée en douze mille actions égales. Chaque chef de famille en devoit avoir une, & les gens en place, un nombre proportionné à leur élévation. Les communautés religieuses surent comprises dans l'arrangement, suivant l'étendue de leur crédit, & l'opinion qu'on avoit de leur utilité. On en accorda cinq cents aux Jésuites, dont les occupations & les entreprises paroissoient exiger de plus grands moyens.

Les vaisseaux qui partoient d'abord de l'isle de Cebu, & ensuite de celle de Luçon, prirent dans les premiers tems la route du Pérou. La longueur de cette navigation étoit excessive. On découvrit des vents alisés qui ouvroient une route au Mexique moins longue de la moitié; & cette branche de commerce se porta sur ses côtes, où il s'est fixé.

On expédie tous les ans, au milieu de juil. let, du port de Manille, un galion qui est communément de dix-huit cents à deux mille tonneaux. Après s'être débarrassé d'une fou-le d'isses & de rochers qui rallentissoient sa marche, il fait route à l'Est vers le Nord,

pour trouver à la hauteur de trente dégré de latitude les vents d'Ouest, qui le menent droit au terme de son voyage. Ce vaisseau extrêmement chargé, est six mois en route, parce que ceux qui le montent, navigateurs timides, ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amenent souvent toutes leurs voiles sans nécessité. Il atteint enfin le Mexique.

Les côtes de ce grand empire ne ressemblent pas à celles du Pérou, où le voisinage & la hauteur des Cordelieres font régner un printems éternel, des vents réguliers & doux. Dès qu'on a passé la ligne à la hauteur de Panama, la libre communication de l'athmosphere de l'Est à l'Ouest n'étant plus interrompue par cette chaîne prodigieuse de montagnes, le climat devient différent. A la vérité, la navigation est sûre & facile dans ces parages, depuis le milieu d'octobre jusqu'au commencement de mai; mais durant le reste de l'année. les coups de vent d'Ouest, les tourbillons violens, les pluies excessives, les chaleurs étouffantes, les calmes absolus; tous ces obstacles qui se réunissent, ou qui se succédent, rendent la mer fâcheuse, dangereuse même. Dans toute cette étendue de côtes qui est de plus de six cents lieues, on ne voit pas une seule barque, ni le moindre canot, soit pour le commerce, soit pour la pêche. Les ports même qu'on y trouve répandus, sont ouverts, sans défense, exposés aux caprices du premier corsaire qui voudra tourner son avidité de ce côté-là. Celui d'Acapulco où arrivent les galions, est le seul qui ait attiré l'attention du gouvernement.

On y arrive par deux embouchures, dont une petite isle forme la séparation, & on y entre de jour par un vent de mer, comme on en fort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort, quarante-deux piéces de canon, & une garnison de soixante hommes, le dé. fendent. Il est également étendu, sûr & commode. Le bassin qui forme ce port, est entouré de hautes montagnes si arides, qu'elles manquent même d'eau. On y respire un air embrasé, lourd & mal-sain, où personne ne peut s'accoutumer que des négres nés sous un climat à-peu-près semblable, ou que ques mulâtres. Cette foible & malheureuse population, est grossie à l'arrivée des galions du Mexique qui viennent échanger des bijoux d'Europe, leur cochenille, & environ dix millions d'argent, contre les épiceries, les mousselines, les toiles peintes, les soieries, les aromates, les ouvrages d'orfévrerie de l'Asie. Après un séjour d'environ trois mois, le vaisseau reprend la route des Philippines avant le premier avril, avec une ou deux compagnies d'infanterie destinées à recruter

la garnison de Manille. Une partie des richesses dont il est chargé, s'arrête dans la colonie, le reste se distribue aux nations qui avoient contribué à sormer sa cargaison.

L'espace immense que les galions ont à parcourir, a fait rechercher des lieux où ils pussent se rafraîchir. Le premier qu'on a rencontré, est sur la route d'Acapulco aux Philippines, dans des isses connues d'abord sous
le nom d'isses des Larrons, & depuis sous celui
d'isses Mariannes. Elles furent découvertes en
1521 par Magellan. On les perdit de vue. Les galions s'aviserent dans la suite d'y relâcher; mais
il n'y fut formé d'établissement sixe qu'en 1678.

Elles sont situées à l'extrémité de la mer du Sud, près de quatre cents lieues à l'Orient des Philippines. Leur position dans la Zone Torride n'empêche pas que le climat n'y soit assez tempéré. L'air y est pur, le ciel serein, & le terrein fertile. Avant leur communication avec les Européens, les habitans toujours nuds, ne vivoient que de fruits, de racines & de poisson. Comme la pêche étoit leur occupation ordinaire, leur seule occupation, ils étoient parvenus à imaginer, à construire les canots les plus parfaits qu'on ait trouvés dans le tour du globe.

Les peuples très-nombreux, répandus dans une douzaine d'isses, les seules habitées de cet archipel, ont péri successivement depuis l'invasion des Espagnols, ou par des maladies contagieuses, ou par les mauvais traite\_ mens qu'ils éprouvoient. Ce qui restoit, au nombre de deux mille sept cents personnes, a été concentré dans l'isle de Guam, qui peut avoir vingt-cinq à trente lieues de circuit Elle a une garnison de cent hommes, chargée de défendre deux petits forts situés sur deux rades, dont l'une reçoit un petit bâtiment qui arrive tous les deux ans des Philippines, & l'autre est destinée à fournir des rafraîchissemens au galion. Cette derniere est si mau. vaise, que le vaisseau n'y séjourne jamais plus de deux jours, & que dans ce court espace il est souvent exposé aux plus grands dangers. Il est bien extraordinaire que l'Espagne n'ait pas fait chercher un meilleur port, ou bien fingulier qu'on n'en ait point trouvé dans un fi grand nombre d'isles. La Californie préfente un afyle plus affuré aux galions, qui vont des Philippines à Acapulco.

La Californie est proprement une longue pointe de terre qui sort des côtes septentrionales de l'Amérique, & s'avance entre l'Est & le Sud jusqu'à la Zone Torride: elle est paignée des deux côtés par la mer Pacifique. La partie connue de cette peninsule a trois cents lieues de longueur, sur dix, vingt, trente & quarante de large.

Il est impossible que dans un si grand espa-

ce, la nature du sol & la température de l'air foient par-tout les mêmes. On peut dire cependant, qu'en général le climat y est sec & chaud à l'excès; le terrein nud, pierreux, montueux, sablonneux, stérile par conséquent, & peu propre au labourage & à la multiplication des bestiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve, le plus utile est le pitahaya, dont les productions font la principale nourriture des Californiens. Ses branches cannelées & perpendiculaires n'ont point de feuilles, & c'est des tiges que naît le fruit. Il est épineux comme le marron d'inde; mais sa chair ressemble à celle de la figue, avec cet avantage, qu'elle est encore plus douce & plus délicate.

La mer, plus riche que la terre, offre des poissons de toutes sortes, dans la plus grande abondance & du goût le plus exquis. Mais ce qui rend le golfe de la Californie plus digne d'attention, ce sont les perles, qui, dans la saison de la pêche, y attirent les habitans de toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne.

Les Californiens sont bien faits & fort robustes. Une pusillanimité extrême, l'inconstance, la paresse, la stupidité, & même l'insensibilité, forment leur caractere. Ce sont des ensans, en qui la raison n'est pas encore développée. Ils sont plus basannés que les Mexicains. Cette différence de couleur prouve que la vie policée de la société, renverse ou change entierement l'ordre & les loix de la nature, puisqu'on trouve sous la Zone Tempérée un peuple sauvage plus noir que ne le sont les nations civilisées de la Zone Torride.

Avant qu'on eût pénétré chez les Californiens, ils n'avoient aucune pratique de religion; & leur gouvernement étoit tel qu'on devoit l'attendre de leur ignorance. Chaque nation étoit un assemblage de plusieurs cabanes, plus ou moins nombreuses, toutes unies entr'elies par des alliances, mais sans aucun ches. L'obéissance siliale n'y étoit pas même connue. Les hommes n'y connoissoient aucune espece de vêtement, mais les semmes cachoient leur nudité avec un soin extrême.

Soit qu'on eût appris, soit qu'on ignorât ces particularités, le Mexique n'eut pas été plutôt réduit & pacisié, qu'on s'occupa de la conquête de la Californie. Cortez y aborda en 1526. Il n'eut pas seulement le tems de la reconnoître, parce qu'il su forcé de retourner à son gouvernement, où le bruit de sa mort avoit disposé les esprits au soulevement. Les dissérentes tentatives qu'on sit depuis pour s'y établir, échouerent toutes. Les essorts de la cour ne surent pas plus heureux que ceux des particuliers. Pour peu qu'on suive avec attention l'esprit qui les dirigeoit, on trouve un désaut d'humanité, de courage & de constance, qui

explique ce revers. Il n'y eut pas une seule expédition qui ne fût ou mal concertée, ou follement conduite.

L'Espagne fatiguée de ses pertes & de ses dépenses, avoit entierement renoncé à l'acquisition de la Californie, lorsque les Jésuites demanderent en 1697, qu'il leur fût permis de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent obtenu le consentement du gouvernement, ils commencerent l'exécution du plan de législation qu'ils avoient formé, d'après des nations exactes de la nature du fol, du caractere des habitans, de l'influence du climat. Le fanatisme ne guidoit point leurs pas. Ils arriverent chez les fauvages qu'ils vouloient civiliser, avec des curiosités qui pussent les amuser, des grains destinés à les nourrir, des vêtemens propres à leur plaire. La haîne de ces peuples pour le nom Espagnol, ne tint pas contre ces démonstrations de bienveillance. Ils y repondirent autant que leur peu de sensibilité & l'inconstance le pouvoient permettre. Ces vices furent vaincus en partie, par les religieux instituteurs qui suivoient leur projet avec la chaleur & l'opiniâtreté particulieres à leur corps. Ils se firent charpentiers, maçons, tisserands, cultivateurs, & réussirent par ces moyens à donner la convoissance, & jusqu'à un certain point, le goût des premiers arts à ces peuples sauvages. On les a tous réunis successivement. En 1745, ils formoient quarante-trois villages, féparés par la stérilité du terrein & la disette d'eau. Cette république augmentera, à messure que les successeurs de ceux qui l'ont formée pousseront leurs travaux vers le Nord, où, selon un plan judicieusement arrêté, devoit se faire la jonction des missions de la peninsule avec celles du continent. Elles ne sont

séparées que par le fleuve Colorado.

La subsistance de ces bourgades a pour base le bled & les légumes qu'on y cultive, les fruits & les animaux domestiques de l'Europe. qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Les Indiens ont chacun leur champ & la propriété de ce qu'ils récoltent; mais telle est leur peu de prévoyance, qu'ils dissiperoient en un jour ce qu'ils auroient recueilli, si leur missionnaire ne s'en chargeoit pour le leur distribuer à propos. Ils fabriquent déjà quelques étoffes groffieres. Ce qui peut leur manquer, est acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golfe, avec le vin, affez approchant de celui de Madere, qu'ils vendent à la Nouvelle Espagne & aux galions, & dont l'expérience a appris qu'il étoit important de leur interdire l'usage.

Une douzaine de loix fort simples, sussissent pour conduire cet état naissant. Le missionnaire choisit pour les faire observer, l'homme le plus intelligent du village; & celui-ci peut

infliger le fouet & la prison, les seuls châtimens que l'on connoisse.

Il n'y a dans toute la Californie que deux garnisons de trente hommes chacune, & un soldat auprès de chaque missionnaire. Ces troupes étoient choisies par les législateurs & à leurs ordres, quoique payées par le gouvernement. La cour de Madrid n'avoit pas vu d'inconvénient à laisser ces soibles moyens dans des mains qui avoient acquis sa consiance; & on lui a démontré qu'il n'y avoit que cet expédient pour empêcher l'oppression de ses nouveaux sujets.

Ils feront heureux tant qu'on ne connoîtra pas de mines sur leur territoire. S'il y en a. comme la grande quantité qui s'en trouve de l'autre côté du golfe le fait présumer, elles ne feront pas plutôt découvertes, que l'édifice élevé avec tant de foin & d'intelligence sera renversé. Ce peuple disparoîtra comme tant d'autres, de la surface de la terre. L'or que le gouvernement d'Espagne tireroit de la Californie, le priveroit des avantages que sa politique peut trouver aujourd'hui dans les travaux de ses missionnaires. Il faut plutôt les encourager à pousser plus loin leurs entreprises utiles. Elles mettront peut-être la cour de Madrid en état de bâtir des forts, qui lui permettroient de voir d'un œil tranquille la dé. couverte du passage que les Anglois cherchent

depuis si long-tems par le Nord-Ouest à la mer Pacisique. On a cru aussi que ces remparts pourroient être une barriere contre les Russes, qui, en 1741, ont pénétré jusqu'à douze dégrés du cap Mendocino, la position la plus septentrionale qu'on ait reconnue de Californie. Mais si l'on eût observé que cette navigation ne pouvoit être entreprise que des mers de Kamschatka, on auroit senti qu'il ne pouvoit s'y faire que de soibles armemens de simple curiosité, & hors d'état de causer la moindre inquiétude.

Un avantage plus certain, moins éloigné, c'est la facilité que donne la Californie, pour réduire les provinces qui s'étendent de l'autre côté du golse jusqu'au Colorado. Ces riches contrées sont si éloignées du Mexique, & d'un accès si difficile, qu'il paroissoit aussi dangereux d'en tenter la conquête, qu'inutile de la faire. La liberté, la sûreté de la mer de Californie, doivent encourager à l'entreprendre, donner les moyens d'y réussir, & en assurer le fruit. Les philosophes eux-mêmes inviteront la cour de Madrid à ces expéditions, lorsqu'ils lui auront vu abjurer solemnellement les principes fanatiques & destructeurs, qui ont été jusqu'ici la base de sa politique.

En attendant que l'Espagne se livre à ces vastes spéculations, la Californie sert de lieu de relâche aux vaisseaux qui vont des Philip-

pines au Mexique. Le cap San-Lucas, situé à l'extrémité méridionale de la peninsule, est l'endroit où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port, des rafraschissemens, & des signaux qui les avertissent s'il a paru quelque ennemi dans ces parages les plus dangereux pour eux, & ceux où ils ont été le plus souvent attaqués. Ce sut en 1734 que le galion y arriva pour la premiere sois. Ses ordres & ses besoins l'y ont toujours amené depuis.

Le système adopté par tous les gouvernemens de l'Europe, de tenir les colonies dans la dépendance la plus absolue de la métropole, a toujours rendu suspectes à beaucoup de politiques Espagnols, les liaisons du Mexique avec l'Asie. L'opinion où l'on a été, où l'on est encore, qu'il n'est pas possible de conserver les Philippines sans cette communication, les a seule empêchés de réussir à l'interrompre. Ils sont seulement parvenus à la borner, en empêchant le Pérou d'y prendre part. Ce vaste empire a été privé par des loix séveres & multipliées, de l'avantage de tirer directement de l'Orient les marchandises dont il avoit besoin, de la liberté même de les tirer indirectement de la Nouvelle-Espagne.

Ces entraves révoltoient le génie hardi & fécond d'Alberoni. Plein des vues les plus étendues pour la prospérité & pour la gloire de la monarchie qu'il ressuscitoit, il vouloit

y retenir les trésors du nouveau-monde, auxiquels elle n'avoit servi jusqu'alors que d'entrepôt. Dans son plan, l'Orient devoit sour-nir tout l'habillement aux colonies Espagnoles, à la métropole même, qui l'auroit reçu par le canal de ses colonies. Il s'attendoit bien que les puissances dont cet arrangement blesseroit les intérêts & ruineroit l'industrie, chercheroient à le traverser; mais il travailloit à braver leur courroux dans les mers d'Europe, & il avoit déjà donné ses ordres, pour qu'on mît les côtes & les ports de la mer du Sud en état de ne rien craindre des escadres satiguées qui pourroient les attaquer.

Ces vues manquoient de justesse. Alberoni entraîné par l'enthousiasme de ses opinions, par sa haîne pour des nations qui vouloient enchaîner sa politique, ne s'appercevoit pas que les soieries, les toiles arrivées en Espagne par la voie qu'il se proposoit, seroient d'un prix excessif, d'un prix qui en arrêteroit nécessairement la consommation. A l'égard du projet de saire habiller les deux Amériques par l'Asse, nous n'y voyons rien que de très-sensé.

Les colons seroient vêtus plus agréablement, à meilleur marché, d'une manière plus convenable au climat. Les guerres de l'Europe ne les exposeroient pas à manquer des choses de première nécessité. Ils seroient

roient plus riches, plus affectionnés à leur patrie principale, plus en état de se défendre contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces ennemis eux-mêmes feroient moins redoutables, parce qu'ils perdroient peu-à-peu les forces que l'approvisionnement du Pérou & du Mexique leur procure. Enfin l'Espagne, en percevant sur les marchandises des Indes les mêmes droits qu'elle perçoit sur celles que lui fournissent ses rivaux, ne perdroit aucune branche de sés revenus. Elle pourroit même, si ses besoins l'exigeoient, obtenir de ses colonies des secours qu'elles n'ont actuellement ni la volonté, ni le pouvoir de lui fournir. Nous n'insisterons pas davantage sur le commerce du Mexique avec les Indes orientales; il faut parler de fes liaisons avec l'Europe par la mer du Nord & commencer par celle que forment les productions du Guatimala.

La province de Guatimala, l'une des plus grandes de la Nouvelle-Espagne, sur conquise en 1524 & en 1525, par Pierre de Alvarado, un des lieutenans de Cortez. Il y bâtit plusieurs villes, & en particulier la capitale, qui porte le nom de la province. Elle est située dans une vallée large d'environ trois milles, & bornée par deux montagnes assez élevées. De celle qui est au Sud coulent des ruisseaux & des sontaines, Tome III.

qui procurent aux villages fitués fur la pente une frâicheur délicieuse, & y entretiennent perpétuellement des fleurs & des fruits. L'aspect de la montagne qui est au Nord est effroyable. Il n'y paroît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres, des pierres calcinées. Une espece de tonnerre, que les habitans attribuent au bouillonnement des métaux mis en fusion dans les cavernes de la terre, s'y fait entendre continuellement. Il fort de ces fourneaux interieurs des flammes, des torrens de soufie, qui rempliffent l'air d'une infection horrible. Guatimala, suivant l'expression du pays, est située entre le paradis & l'enfer.

Sa position, son éloignement de Mexico & de Guâdalaxara, la firent choisir pour être le siège d'une Audience, qui étend sa jurisdiction sur trois cens lienes au Sud, cent au Nord, soixante à l'Est, & douze à l'Ouest vers la mer du Sud. Les avantages que cette distinction lui procuroit, lui formerent de bonne-heure une affez grande population, & cette population fit valoir les dons qu'elle tenoit de la nature. Il n'y a point de contrée dans cette partie du nouveau-monde, où elle ait répandu ses bienfaits avec plus de profusion. L'air y est très-sain, & le climat fort tempéré. La volaille & le gibier y font d'une abondance

& d'une délicatesse extrêmes. La terre ne produit nulle part de meilleur bled. Les rivieres, les lacs, la mer, offrent de tous côtés du poisson exquis. Les bœuss s'y sont tellement multipliés, qu'il faut faire tuer tous ceux qui sont devenus sauvages dans les montagnes, de peur qu'ils ne nuisent à la culture

par leur nombre excessif.

Cette fertilité n'est pourtant pas ce qui rend le Guatimala précieux à la métropole. L'Espagne ne tient proprement à fa colonie, que par l'indigo qu'elle en retire. Il est fort supérieur à celui que produit le reste de l'Amérique. On employe à cette culture quelques négres, & une partie des Indiens qui ont furvécu à la tyrannie des conquérans. Les travaux de ces esclaves en fournissent annuellement, pour l'Europe seulement, deux mille cinq cens furrons, qui se vendent l'un dans l'autre à cadix 1680 l. Cette riche production est portée à dos de mulet, avec quelques autres objets peu importans, au bourg Saint-Thomas, situé à soixante lieues de Guatimala, dans le fond d'un lac très-profond qui se perd dans le golse de Honduras. Ces marchandises y attendent toujours, pour être échangées, celles qui sont envoyées d'Europe fur quelques bâtimens médiocres qui arrivent communément dans les mois de juillet ou d'août. Leur cargaison en retour est grosse

de quelques cuirs, quelque casse, quelque false-pareille, qui est tout ce que fournit au commerce la province de Honduras, quoiqu'elle ait cent cinquante lieues de long fur foixante & quatre-vingts de large. L'éclat que lui donnerent d'abord ses mines d'or ne fut que passager: elles tomberent dans un oubli entier, après avoir servi de tombeau à près d'un million d'Indiens. Le territoire qu'ils habitoient est resté inculte & désert c'est aujourd'hui la contrée la plus pauvre de l'Amérique. Les hommes & les terres s'y font fondus en or, & l'or est devenu à rien.

Guatimala fournit presque toute la valeur des 6, 000, 000 livres, que forment ses productions jointes à celles de Honduras. Le lac où ces richesses vont se réunir est tout-à-fait ouvert, quoiqu'il eût été facile de le mettre à l'abri de toute insulte. On le pouvoit d'autant plus aisément, que son entrée est rétrécie par deux rochers élevés, qui s'avancent de deux côtés à la portée du canon. Il est vraisemblable que l'Espagne ne changera de conduite, que lorsqu'elle aura été punie de sa négligence. Rien ne seroit plus aisé.

Les vaisseaux qui entreprendroient cette expedition, resteroient en toute sûreté dans la rade. Mille ou douze cens hommes débarqués à Saint-Thomas, traverseroient quinze lieues de montagnes, où ils trouveroient

des chemins commodes & des subsistances. Le reste de la route se feroit à travers des plaines peuplées & abondantes. On arriveroit à Guatimala qui n'a pas un foldat, ni la moindre fortification. Ses quarante mille ames, Indiens, négres, métis, Espagnols, qui n'ont jamais vu d'épée, seroient incapables de la moindre résistance. Ils livreroient à l'ennemi, pour fauver leur vie, les richesses immenfes qu'ils accumulent depuis deux fiécles; & la contribution seroit au moins de trente millions. Les troupes regagneroient leurs bâtimens avec ce butin; & si elles le vouloient avec des otages, qui affureroient la tranquillité de leur retraite. Le commerce de Campêche seroit exposé à la même invasion, s'il en valoit la peine.

On trouve entre les golfes de Campêche & de Honduras une grande péninsule, nommée Yucatan. Quoiqu'elle n'ait ni ruisseau, ni rivière, l'eau est par-tout si près de la terre, & les coquillages sont en si grand nombre, qu'il est visible que cet espace immense a fait autre-fois partie de la mer. Lorsque les Espagnols la découvrirent, ils y trouverent peu de population, peu de culture; & n'y trouverent point de métaux. Elle sut méprisée. On s'apperçut dans la suite que les arbres qui la couvroient étoient propres pour la teinture, & l'on y bâtit la ville de Campêche, qui devint

l'entrepôt de cette production précieuse, &

qui lui donna fon nom.

Si cet arbre étoit moins gros, il ressembleroit assez à l'aube-épine. Ses feuilles sont pe-tites & d'un verd pâle. Sa partie la plus intérieure, d'abord rouge, devient noire, quelque tems après que le bois a été abbatu. n'y a que ce cœur de l'arbre, qui donne le noir & le violet.

Campêche dut au seul commerce de cette production l'avantage d'être un marché trèsconsidérable. Elle recevoit tous les ans plufieurs vaisseaux, dont les cargaisons se distribuoient dans l'intérieur des terres, & qui prenoient en retour des bois & des métaux que cette circulation y attiroit. Cette prospérité al a toujours en augmentant, jusqu'à l'établis-

sement des Anglois à la Jamaïque.

Parmi la foule des corsaires qui sortoient tous les jours de cette isle devenue céiébre, plusieurs allerent croiser dans la baie de Campêche, pour intercepter les vaisseaux qui y naviguoient. Ces brigands connoissoient si peu la valeur du bois qui en étoit l'unique production, que forsqu'ils en trouvoient des carques chargées, ils n'en emportoient que les ferremens. Un d'entr'eux ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portoit pas autre chose. le conduisit dans la Tamise avec le seul projet de l'armer en courle; & contre son attente,

il vendit fort cher un bois dont il faisoit si peu de cas, qu'il n'avoit cessé d'en brûler pendant son voyage. Depuis cette découverte, les corsaires qui n'étolent pas heureux à la mer, ne manquoient jamais de se rendre à la rivière de Champeton, où ils embarquoient les piles de bois qui se trouvoient toujours formées sur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Espagne avant mis des entraves à leurs violences, plusieurs d'entr'eux se livrerent à la coupe du bois d'Inde. Le cap Catoche leur en fournit d'abord en abondance. Dès qu'is le virent diminuer, ils allerent s'établir entre Tabasco & la riviere de Champeton, autour du lac Trifte, & dans l'isle aux Bœufs qui en est fort proche. En 1675 ils y étoient deux cents soixante. Leur ardeur, d'abord extrême, ne tarda pas à se rallentir. L'habitude de l'oisiveté reprit le dessus. Comme ils étoient la plupart excellens tireurs, la chasse devint leur passion la plus forte; & leur ancien goût pour le brigandage, fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencerent à faire des courses dans les bourgs Indiens, dont ils enlevoient les habitans. Les femmes étoient destinées à les fervir, & on vendoit les hommes à la Tamaïque, ou dans d'autres isles. L'Espagnol tiré de sa léthargie par ces excès, les surprit au milieu de leurs débauches, & les enleva,

la plupart dans leurs cabanes. Ils furent conduits prisonniers à Mexico, où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Ceux qui avoient échappé, se resugierent dans le golse de Honduras, où ils surent joints par des vagabonds de l'Amérique septentrionale. Ils parvinrent, avec le tems, à former un corps de quinze cents hommes. L'indépendance, le libertinage, l'abondance où ils vivoient, leur rendoit agréable le pays marécageux qu'ils habitoient. De bons retranchemens assuroient leur sort & leurs substituances; & ils se bornoient aux occupations, que leurs malheureux compagnons gémissoient d'avoir négligées. Seulement ils avoient la précaution de ne jamais entrer dans l'intérieur du pays pour couper du bois, sans être bien armés.

Leur travail fut suivi du plus grand succès, A la vérité, la tonne qui s'étoit vendue jufqu'à neuf cents livres, étoit tombée insensiblement à très-bas prix, mais on se dédommageoit par la quantité de ce qu'on perdoit sur le prix. Les coupeurs livroient le fruit de leurs peines; soit aux Jamaïcains qui leur portoient du vin de Madere, des liqueurs fortes, des toiles, des habits, soit aux colonies Angloises du Nord de l'Amérique qui leur sournissoient leur nourriture. Ce commerce toujours interlope, & qui sut l'objet de tant de

déclamations, est devenu licite en 1763. On a assuré à la Grande-Bretagne la liberté de couper du bois, mais sans pouvoir élever des fortifications, avec l'obligation même de détruire celles qui avoient été construites. La cour de Madrid a fait rarement des sacrifices qui lui ayent plus coûté que celui d'établir au milieu de ses possessions une nation active, puissante, ambiticuse. Mais il est possible de rendre cette concession à-peu-près inutile, & voici comment.

L'Yucatan est coupé du Nord-Est au Sud-Ouest, c'est-à-dire, dans presque toute sa longueur, par une chaîne de montagnes. Au Nord de ces montagnes est la baie de Campêche, dont le terrein sec & aride donne un bois d'excellente qualité, & qui se vend dans tous les marchés à-peu-près le double de celui que coupent les Anglois à la baie méridionale de Honduras, où le fol gras & presque marécageux, n'en produit qu'une espece bâtarde, & qui donne moins de teinture. Si comme les expressions un peu vagues du traité portent à le penser, la Grande-Bretagne n'a acquis que le droit de s'établir dans les lieux que fes fujets avoient usurpés; l'Espagne peut mettre fin à ses inquiétudes, en encourageant la coupe de son excellent bois, de maniere à fournir la confommation de l'Europe entiere. Par cette politique judicieuse, elle ruinera la coIonie Angloise, & se débarrassera sans violence d'un voisinage encore plus dangereux qu'il ne lui paroît: alors elle regagnera une branche importante de commerce qui est réduite depuis long-tems à si peu de chose, que Campêche ne reçoit plus de la métropole qu'un vaisseau tous les trois ou quatre ans. Ce qu'il n'enleve pas est porté sur de petits bâtimens à la Vera-Cruz, qui est le vrai point d'union du Mexique avec l'Espagne.

Vieja Vera-Cruz fervit d'abord d'entrepôt. Cette ville, fondée par Cortez, dans le lieu même où il prit terre, est placée sur une riviere qui manque d'eau une partie de l'année, mais qui dans la faifon pluvieuse, peut recevoir les plus grands vaiffeaux. Le danger auquel ils étoient exposés, dans une position où rien ne les désendoit contre la violence des vents si communs dans ces parages, fit chercher un abri plus fûr; & on le trouva dixhuit milles plus bas fur la même côte. On y bâtit Vera-Cruz Nueva, à soixante-douze lieues de la capitale du Mexique.

Vera-Cruz Nueva est située sous un ciel, qu'un foleil brûlant & des pluies continuelles rendent alternativement fâcheux & mal-fain. Des sables arides la bornent au Nord, & des marais infects à l'Ouest. Ses rues sont droites, mais ses maisons bâties de bois. On n'y voit point de noblesse, & les négocians euxmêmes préférent le séjour d'Angeles. Le petit nombre d'Espagnols, sixés par l'avarice ou par l'indigence, dans un lieu si triste & si dangereux, vivent dans une retraite & avec une parcimonie ignorées dans les autres places de commerce.

La ville a pour fortifications un mur, huit tours placées de distance en distance, & deux bastions qui donnent sur le rivage. Ces ouvrages, foibles en eux-mêmes & mal-entendus, sont dans un désordre inexprimable; aussi ne compte-t-on pour la désense de la place, que sur la forteresse de Saint-Jean-d'Illua, bâtie sur un roc, en face & à un mille de la ville.

Ce port a l'inconvénient de ne contenir que trente ou trente-cinq bâtimens, qu'il ne met pas même toujours à l'abri de la fureur des vents du Nord. On n'y entre que par deux canaux fi refferrés, qu'il n'y peut paffer qu'un navire. Les approches même en sont rendues si dangereuses par plusieurs petites isles, que les Espagnols nomment Cayos, & par un grand nombre de rochers à fleur d'eau presque imperceptibles. Ces obstacles qu'on croyoit ne pouvoir être furmontés qu'avec des connoisfances locales acquifes par une expérience de plufieurs années, ayant été vaincus par des corfaires audacieux qui surprirent la place en 1712, on construisit sur le rivage des tours, où des sentinelles attentifs veillent continuellement à la fûreté commune.

C'est dans ce mauvais port, le seul proprement qui soit dans le golse, qu'arrive la slotte destinée à approvisionner le Mexique des marchandises de l'Europe. On l'expédie de Cadix tous les deux, trois ou quatre ans, suivant les besoins & les circonstances. Elle est ordinairement composée de quinze ou vingt bâtimens marchands, escortée par deux vaisseaux de guerre ou par un plus grand nombre, si la politique l'exige.

Des vins, des eaux-de-vie, des huiles, forment la partie la plus volumineuse de la cargaison. Les étoffes d'or & d'argent, les galons, les draps, les toiles, les soieries, les dentelles, les chapeaux, les bijoux, les diamans, les épiceries, en composent la partie la plus riche.

La flotte part d'Europe dans le mois de juillet, au plus tard dans les premiers jours d'août, pour éviter les dangers que lui feroit courir la violence des vents du Nord en pleine mer, surtout aux attérages, si elle étoit expédiée dans une autre saison. Elle prend en passant des rafraîchissemens à Porto-Rico, & se rend à la Vera-Cruz, d'où sa cargaison est portée à Xalapa. Dans cette ville, située à douze lieues du port, adossée à une montagne, commodément bâtie, se tient une foire, que les loix bornent à six semaines, mais qui quelquesois est prolongée, à la priere des négocians du pays ou de ceux d'Espagne. C'est la proportion des métaux avec les marchandises, qui détermine l'avantage ou la perte des échanges. Si l'un de ces objets abonde plus que l'autre, il en résulte de grands dommages pour le vendeur ou pour l'acheteur. Autresois le trésor royal étoit envoyé de la capitale à la Vera-Cruz, pour y attendre la stotte. Depuis que cette clef du nouveau-monde sut pillée par des corsaires, en 1683, il attend l'arrivée des vaisseaux, & s'arrête à Angeles, qui n'en est éloigné que de trente-cinq lieues.

Lorsque les affaires sont tinies, on embarque l'or, l'argent, la cochenille, les cuirs, la vanille, le bois de Campêche, quelques autres objets peu importans que sournit le Mexique. La flotte prend alors la route de la Havane, où après avoir été jointe par quelques vaisseaux de registre, expédiés pour différens ports, elle se rend à Cadix par le canal de Bahama.

Dans l'intervalle d'une flotte à l'autre, la cour d'Espagne fait partir deux vaisseaux de guerre qu'on appelle Azogues, pour porter à la Vera-Cruz le vis-argent nécessaire à l'exploitation des mines du Mexique. On le tiroit originairement du Pérou. Les envois étoient si incertains, si lents, si souvent accompagnés de fraude, qu'il sut jugé plus convenable en 1734, de les faire d'Europe même. Les mi-

#### 142 HISTOIRE, &c.

nes de Guadalcanal en fournirent d'abord les moyens. On les a depuis négligées pour les mines plus abondantes d'Almaden dans l'Eftramadoure. Les azogues, auxquels on joint quelquefois deux ou trois bâtimens marchands qui ne peuvent porter que des fruits d'Espagne, se chargent en retour du prix des marchandises, vendues depuis le départ de la flotte, ou du produit de celles qui avoient été données à crédit.

S'il reste encore quelque chose en arriere, il est communément rapporté par les vaisseaux de guerre que l'Espagne fait construire à la Havane, & qui passent toujours à la Vera-Cruz avant de se rendre en Europe. Les affaires se conduisent autrement au Pérou, comme on le verra dans le livre suivant.

Fin du sixieme Livre.



# HISTOIRE

# PHILOSOPHIQUE

ET

# POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

#### LIVRE SEPTIEME.

Conquête du Pérou par les Espagnols. Changemens arrivés dans cet empire, depuis qu'il a changé de domination.

Colomb ne s'étoit pas plutôt vu solidement xvi. établi dans l'isle de Saint-Domingue, qu'il Expéditions qui avoit continué ses découvertes. Dans un de ses précédevoyages il reconnut l'Orénoque, & dans l'au rent la détre la baie de Honduras. Il vit clairement que du Pérou ce qu'il trouvoit étoit un continent; & son génie lui sit plus que soupçonner, qu'au-delà de ce continent, il y avoit un autre Océan qui devoit aboutir aux Indes Orientales. Il étoit possible que ces deux mers eussent entr'elles

une communication, & il s'occupa du foin de la chercher. Pour parvenir à la trouver il rangea les côtes le plus près qu'il sui fut possible. Il touchoit à tous les lieux qui étoient accessibles: & contre l'usage des navigateurs de son siécle, qui se conduisoient dans les terres où ils arrivoient comme n'y devant jamais revenir, il traitoit les peuples avec juftice, des égards, une humanité qui lui concilioient leur affection. L'isthme de Darien fixa particulierement fon attention. Il prenoit les rivieres qui s'y jettent pour un bras du grand Océan, qui joignoit par un détroit les mers du Sud & du Nord de l'Amerique, & dès-lors sembloit ouvrir à ses vœux le passage & la communication qu'il cherchoit. Lorsqu'après avoir visité ces fleuves avec un soin extrême, il se vit déchu de ses espérances, il se réduisit à fonder une colonie. L'orgueil, l'avidité, l'imprudence de ses compagnons révolterent les naturels du pays, qui paroissoient assez disposés à souffrir cet établissement. On fut forcé de se rembarquer, & de s'éloigner avec des vaisseaux qui étoient hors d'état de tenir plus long-tems la mer.

Les lumieres qu'on avoit acquifes ne furent pas cependant tout-à-fait perdues. Vespuce, Ojeda, Lacosa, Pinçon, Roldan, Nino, Lopez, Bastidas, Solis, Nicuessa, fuivi-

fuivirent la route que Colomb leur avoit tracée. Ces avanturiers qui ne recevoient du gouvernement que la permission de faire des découvertes pour l'aggrandissement de son vain orgueil, plutôt que de sa domination, ne songeoient ni à établir des colonies qu'on pût cultiver, ni à former des liais fons de commerce avec les petites nations qu'ils trouvoient. La perspective des fortunes éloignées qu'on auroît pû faire par ces voies sages, étoit trop au-dessus des préjugés de ces tems barbares. Le raisonnement même qui auroit pu mener à la connoissance de ces avantages, n'auroit pas communiqué aux esprits une impulsion suffisante. Il n'v avoit que l'appât du gain présent qui pût pousser les hommes à des entreprises aussi hazardeuses que l'étoient celles de ce fiecle. L'or seul les attiroit au continent de l'Amerique, & faisoit braver les périls, les maladies & la mort qu'on rencontroit fur la route, à l'arivée ou dans le retour; & par une terrible, mais juste vengeance, la barbarie & la cupidité Européennes, épuifant à la fois d'habitans les deux hemispheres, à la destruction des peuples dépouillés, joignoient celle des peuples brigands & mentriers.

Dans la foule de scélérats qui ravageoient, qui dépeuploient, qui détruisoient ces mal-Tome III.

heureuses côtes d'un monde aussi-tôt anéanti que découvert, il se trouva un homme à qui la nature avoit donné un extérieur agréable, un tempéramment robuste, une valeur audacieuse, une éloquence populaire, & dans lequel une éducation honnête avoit fait germer quelques fentimens. Il se nommoit Vasco Nugnez de Balboa. Ayant trouvé au Darien, où les richesses abondoient plus qu'ailleurs, un petit nombre d'Espagnols, que cet attrait seul y avoit fixés, il se mit à leur tête, avec le projet de former un établissement solide. Le pays lui offrit d'abord de ces petits hommes blancs, dont on retrouve l'espece en Afrique, & dans quelques isles de l'Asie. Ils font converts d'un duvet d'une blancheur éclatante. Ils n'ont point de cheveux. Ils ont la prunelle rouge. Ils ne voyent bien que la nuit. Ils font foibles, & jeur instinct paroît plus borné que celui des autres hommes. Ces sauvages étoient en petit nombre; mais il s'en trouva fur la côte d'une espece différente, affez forts & affez hardis pour ofer défendre leur liberté. Ces derniers avoient une pratique bien extraordinaire: c'étoit que les maris à la mort de leurs femmes, les femmes à la mort de leurs maris, se coupoient le bout d'un doigt; ensorte que l'inspection seule de leurs mains, indiquoit s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été.

On n'a rien dit, vraisemblablement on ne dira jamais rien qui puisse expliquer le renversement de la raison humaine. Si les sem mes avoient seules été obligées de s'abbatre un doigt, lorsqu'elles perdoient leurs maris, il feroit naturel de foupçonner qu'on avoit voulu prévenir la fraude d'une veuve qui voudroit se donner pour vierge à un second époux, qui n'auroit aucune connoissance de son premier engagement, ce qui est facile chez des peuples errans. Mais cette conjecture ne pourroit convenir aux maris, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands inconvéniens, pour qu'on ait cherché à le constater par des signes indélébiles. Cet usage a été retrouvé ailleurs. En voici un particulier au Darien.

Lorsqu'une veuve mouroit, on enterroit avec elle ceux de ses enfans que la soiblesse de leur âge mettoit dans l'impuissance de pourvoir à leur subsistance. Comme personne ne vouloit se charger de ces orphelins, on les massacroit pour les empêcher de mourir de faim. La charité de ces barbares ne s'étendoit pas plus loin. C'est la plus grande atrocité où la déplorable constitution de la vie sauvage ait jamais pû pousser les hommes.

Malgré ces mœurs féroces, Balboa réussit à disperser les habitans du Darien, à les soumet-

tre ou à les gagner; & îl établit sa nation sur leur territoire.

Un jour qu'il y partageoit de l'or avec un de ses affociés, la division se mit entr'eux. Un fauvage indigné d'une avidité si éloignée de ses mœurs, secoua fortement la balance, & renversa tout l'or qui y étoit. Puisque vous vous brouillez pour si peu de chose, dit-il aux deux Espagnols, & que c'est ce métal qui vous a fait quitter votre patrie & troubler tant de peuples, je vais vous conduire dans un pays où vous ferez contens. Il remplit en effet l'engagement qu'il venoit de prendre, & mena à travers une langue de terre de feize ou dix-sept lieues, Balboa, avec cent cinquante Espagnols, fur les côtes de la mer du Sud.

Panama, qu'on y bâtit en 1518, ouvroit une nouvelle & vaste carriere à l'inquiétude & à l'avarice des Castillans. L'Océan, qui baignoit ses murs, conduisoit au Pérou dont on vantoit les richesses dans cette partie du nouveau-monde, mais d'une maniere vague. Ce qu'on publioit des forces de cet immense empire, n'intimidoit pas la cupidité qu'excitoient ses trésors; & l'on vit sans étonnement trois hommes nés dans l'obscurité, entreprendre de renverser à leurs frais un trône qui fubfiftoit avec gloire depuis plusieurs siecles.

François Pizarre, le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un gentilhomme d'Estrama-

doure. Son éducation fut si négligée, qu'il ne savoit pas lire. La garde des troupeaux, qui fut sa premiere occupation, ne convenant pas à son caractère, il s'embarqua pour le nouveau-monde. Son avarice & fon ambition lui donnerent une activité sans bornes. Il étoit de toutes les expéditions. Il se distingua dans la plupart; & il acquit, dans les diverses situations où il se trouva, cette connoissance des hommes & des affaires, dont on a toujours befoin pour s'élever; mais furtout nécessaire à ceux qui par leur naissance ont tout à vaincre. L'usage qu'il avoit fait jusqu'alors de ses forces physiques & morales, lui persuada que rien n'étoit au-dessus de ses talens, & il forma le projet de les employer contre le Pérou.

Il associa à ses vues Diego d'Almagro, dont la naissance étoit incertaine, mais dont le courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu sobre, patient, infatigable dans les camps où il avoit vieills. Il avoit puisé à cette école une franchise qui s'y trouve plus qu'ailleurs; & cette dureté, cette cruauté qui n'y sont que trop communes.

La fortune de deux foldats, quoique considérable, ne se trouvant pas suffisante pour la conquête qu'ils méditoient, ils se jetterent dans les bras de Fernand de Luques. C'étoit un prêtre avide, qui s'étoit prodigieusement

enrichi par toutes les voies que la superstition rend faciles à son état, & par quelques moyens particuliers qui tenoient aux mœurs du fiecle,

Les confédérés établirent pour fondement de leur fociété, que chacun mettroit tout, son bien dans cette entreprise; que les riches ses qu'elle produiroit seroient partagées également, & qu'on se garderoit mutuellement . une fidélité inviolable. Les rôles que chacun devoit jouer dans cette grande scène, furent distribués comme le bien des affaires l'exigeoit. Pizarre devoit commander les troupes, Almagro conduire les secours, & Luques préparer les moyens. Ce plan d'ambition, d'avarice & de férocité, fut scellé par le fanatisme. Luques consacra publiquement une hostie dont il consomma une partie, & partagea le reste entre ses deux associés; jurant tous trois par le sang de leur Dieu, de ne pas épargner, pour s'enrichir. celui des hommes.

L'expédition commencée fous ces horribles auspices, ne fut pas heureuse; continuellement traversée par la famine, par les maladies, par la méfintelligence, par une ignorance profonde de la théorie des vents & des courants, par les armes des Indiens; on fe vit réduit à revenir sur ses pas sans avoir rien fait qui fût digne de la postérité. Panama reçut avec une pitié orgueilleuse sur la fin de 1526 a

les débris d'un armement, qui, deux ans au-

Loin d'être découragés par les revers, les trois affociés furent enflammés d'une passion plus forte d'acquérir des trésors qui leur étoient mieux connus. Ils penserent qu'ils parviendroient sûrement à les obtenir, s'ils pouvoient fortir de la dépendance du gouverneur de Panama, qui les avoit traversés, tantôt ouvertement, & tantôt fous main. La cour d'Espagne leur accorda ce qu'ils demandoient, & leur audace prit un plus grand effor. Ils expédierent, en 1530, trois vaisseaux, sur lesquels on embarqua cent quatre-vingt-cinq foldats: trente-fept chevaux, des armes & des munitions. Ces forces, qui furent successivement groffies par quelques foibles renforts, étoient commandées par Pizarre, qui, après d'extrêmes difficultés que son intrépide avarice lui fit vaincre, arriva enfin à Tumbez fur les frontieres du Pérou.

Le Pérou étoit un empire étendu & policé XVII.

depuis quatre siecles, si l'on en croit les Esparou lorsqu'il
gnols. Il avoit été fondé par Manco-Capac, su décou& par sa femme Mama-Ocello-Huaço. On a vert.

soupçonné que ces deux personnages pouvoient
être les descendans de quelques navigateurs
d'Europe ou des Canaries, jettés par la tempête sur les côtes du Brésil.

Pour donner une base à cette conjecture,

Pon a dit: que les Péruviens divisoient comme nous l'année en trois cents soixante jours, & qu'ils avoient quelques notions astronomiques, telles que les points de l'horison où le soleil se couche dans les folstices & les équinoxes; bornes que les Espagnols détruisirent comme des monumens de la superstition Indienne. L'on a dit que la race des Incas étoit plus blanche que les naturels du pays, & que plusieurs individus de la famille du souverain avoient de la barbe: or, on fait qu'il y a des traits, foit difformes, foit réguliers, qui se conservent dans certaines races, quoique ces traits ne passent pas constamment de génération en génération. L'on a dit enfin que c'étoit une tradition généralement répandue dans le Pérou & transmise d'âge en âge, qu'un jour il viendroit par mer des hommes barbus, avec des armes si supérieures, que rien ne pourroit leur réfister.

S'il se trouvoit quelques-uns de nos lecteurs qui voulussent adopter cette opinion, ils ne pourroient s'empêcher de convenir qu'il avoit dû s'écouler un fort long espace de tems entre le naufrage & la fondation de l'empire du Pérou. Sans cet intervalle immense, le législateur n'auroit-il pas donné aux sauvages qu'il rassembloit, quelque notion de l'écriture, quand lui-même il n'auroit pas sû lire? Ne les auroit-il pas formés à plusieurs de nos arts & de nos

méthodes? Ne leur auroit-il pas persuadé quelques dogmes de sa religion? Ou ce n'est pas un Européen qui a fondé le trône des Incas, ou il faut croire nécessairement que le vaisseau de ses ancêtres s'étoit brisé sur les côtes de l'Amérique à une époque assez reculée, pour que les générations eussent oublié tout ce qui se pratiquoit dans le lieu de leur origine.

C'est sur un terrein montueux que Manco établit d'abord sa domination. Peut-être y trouva-t-il des peuples moins barbares, plus disposés à recevoir la lumiere, & qui avoient même un commencement de civilisation. Il n'est pas sans vraisemblance que la société se forme plus tard dans les contrées sertiles & riches en végétaux, que dans celles que la nature a traitées moins généreusement. C'est le besoin que les hommes ont les uns des autres, qui les dispose le plus à se réunir; & cette dépendance se sait sentir plutôt sur des montagnes arides, que dans des plaines abondantes.

Les deux législateurs se déclarerent ensans du soleil. Ils penserent sans doute que ce préjugé enslammeroit l'ame des Péruviens, éleveroit leur courage, leur inspireroit plus d'attachement pour leur patrie & plus de soumission aux loix. Cette siction étoit-elle plus absurde que celles qui ont été si avidement reçues par des nations célebres qui sont encore nos guides & nos modeles?

Avec le secours de cette illusion, l'empire des Incas avoit prospéré sous onze souverains, tous prudens, humains & justes, lorsque l'empereur Huyana-Capac s'empara de Quito. Pour s'en assurer la possession, il épousa l'unique héritiere du roi détroné, dont il eut un fils nommé Atabalipa. Ce jeune prince, après la mort de son pere, demanda l'héritage de sa mere. Huascar, son aîné, resusa de l'en mettre en possession. On prit les armes. Le plus ambitieux des deux freres sut battu, fait prisonnier & ensermé dans Cusco, où depuis il sut étranglé. Son heureux rival, plus élevé qu'il ne l'avoit espéré, se trouva le maître de toutes les provinces.

Ces troubles qui, pour la premiere fois, venoient d'agiter le Pérou, n'étoient pas entierement calmés, lorsque les Espagnols débarquerent dans l'empire. Les peuples qui vouloient appaiser le soleil, qu'ils croyoient irrité
contr'eux, comblerent ces étrangers de présens, leur rendirent les meilleurs offices, &
leur marquerent un respect qui tenoit de l'adoration. Dans la consusion où étoit encore
tout l'état, personne ne songea à s'opposer à la
marche de Pizarre, qui arriva sans le moindre obstacle à la maison royale de Caxomalca.
Il y étoit à peine, qu'il reçut de la part d'Atabalipa, qui n'étoit pas éloigné, des fruits,
des grains, des émeraudes, plusieurs vases

d'argent & d'or. L'accueil que fit la cour à fon frere Fernand, répondit à ces avances. On lui prodigua les caresses, les trésors & les distinctions. Cependant l'empereur ne dissimula pas qu'il desiroit que les Espagnols sortissent de ses provinces; & il annonça qu'il iroit le lendemain concerter avec leur chef les mesures de cette retraite.

Se préparer au combat sans laisser appercevoir le moindre appareil de guerre, sut la seule disposition que sit Pizarre pour recevoir le prince. Il mit sa cavalerie dans les jardins du palais, où elle ne pouvoit être apperçue; l'infanterie étoit dans la cour, & son artillerie sut tournée vers la porte où l'empereur devoit entrer.

Atabalipa vint avec confiance au rendezvous. Douze à quinze mille hommes l'accompagnoient. Il étoit porté sur un trône d'or, & ce métal brilloit dans les armes de ses troupes. Il se tourna vers les principaux officiers, & il leur dit: Ces étrangers sont les envoyés des dieux; gardez-vous de les offenser.

On étoit assez près du palais, occupé par Pizarre, lorsqu'un dominicain, nommé Vincent de Valverdé, le crucisix d'une main, son breviaire dans l'autre, pénetre jusqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince, & lui fait, par la voix de son interprete, un long discours, dans lequel il lui expose la religion chrétienne, le presse d'embrasser ce culte, & lui propose de se soumettre au Roi d'Espagne, à qui le pape avoit donné le Pérou.

L'empereur, qui l'avoit écouté avec beaucoup de patience, lui répondit: Je veux bien être l'ami du Roi d'Espagne, mais non son tributaire; il faut que le pape soit d'une extravagance extrême, pour donner si libéralement ce qui n'est pas à lui. Je ne quitte pas ma religion pour une autre; & si les chrétiens adorent un Dieu mort sur une croix, j'adore le soleil qui ne meurt jamais. Il demande enfuite à Vincent où il a pris tout ce qu'il vient de dire de Dieu & de la création. Dans ce livre, répond le moine, en présentant son breviaire à l'empereur. Atabalipa prend le livre, le regarde de tous les côtés, se met à rire, & jettant le breviaire: Ce livre, ajoute-t-il. ne me dit rien de tout cela. Vincent se tourne alors vers les Espagnols, en leur criant de toutes ses forces: Vengeance, mes amis, vengeance. Chrétiens, voyez-vous comme il méprise l'évangile? Tuez-moi ces chiens, qui foulent aux pieds la loi de Dieu.

Les Espagnols, qui, vraisemblablement, a-voient peine à retenir cette fureur, cette soif du sang, que leur inspiroit la vue de l'or & des insideles, obéirent au dominicain. Qu'on juge de l'impression que dûrent faire sur les Péruviens la vue des chevaux qui les écrafoient, le bruit & l'effet du canon & de la

mousqueterie qui les terrassoient comme la foudre. Ces malheureux prirent la suite avec tant de précipitation, qu'ils tomboient les uns fur les autres. On en fit un carnage affreux. Pizarre lui-même s'avança vers l'empereur, fit tuer par son infanterie tout ce qui entouroit le trône, fit le monarque prisonnier, & pourfuivit le reste de la journée ce qui avoit échappé au glaive de ses soldats. Une soule de princes de la race des incas, les ministres, la fleur de la noblesse, tout ce qui composoit la cour d'Atabalipa, fut égorgé. On ne fit point grace à la foule de femmes, de vieillards, d'enfans qui étoient venus des environs pour voir leur empereur & les Espagnols. Tant que ce carnage dura, Vincent ne cessa d'animer les assassins fatigués de tuer, les exhortant à se servir, non du tranchant, mais de la pointe de leurs épées, pour faire des blessures plus profondes. Au retour de cette infâme boucherie, les Espagnols passerent la nuit à s'enivrer, à danfer, à se livrer à tous les excès de la débauche.

Cependant Pizarre ne songea qu'à se désaire de son prisonnier. Vincent disoit que c'étoit un prince endurci qu'il falloit traiter comme Pharaon. Il y avoit à la suite du général Espagnol, un Indien qui avoit embrassé la soi chrétienne. Son nom étoit Philipillo, & sa sonction celle d'interprete. On se servit de

lui pour accuser l'empereur d'avoir voulu soulever ses sujets contre les tyrans. Sur cette déposition seule, Atabalipa sut condamné à mort: on ofa lui faire fon procès dans les formes, & cette comédie atroce eut les suites horribles qu'elle devoit avoir.

Après cet assassinat juridique, Pizarre pénétra dans l'intérieur de l'empire. Cusco lui ouvrit ses portes, & lui offrit plus de trésors qu'il n'y en avoit peut-être dans l'Europe entiere, avant la découverte du nouveau-monde. Ils furent la proie de deux cens Espagnols, qui, possesseurs de richesses immenfes, en cherchoient encore, par une suite de cette foif de l'or, qui s'augmente dans son ivresse même. Les temples & les maisons des particuliers furent également dépouillés d'une extrémité du royaume à l'autre. Les Péruviens furent opprimés par-tout, & partout on leur ravissoit leurs femmes & leurs filles.

Les peuples poussés au désespoir, prirent les armes. Ils affiégerent à la fois Cusco & Lima: mais ces malheureux ne purent tuer en différens combats que six cens de leurs ennemis, qui recevant sans cesse de nouveaux secours, finirent par être victorieux par-tout. En peu de tems les Espagnols se trouverent dans le Pérou au nombre de trois mille arquebusiers, fans compter les piquiers, les arbalêtriers, & la

cavalerie. Il fallut que les Peruviens subisfent le joug, tel qu'il plut aux tyrans de l'imposer.

Une révolution si étrange a été un sujet d'étonnement pour toutes les nations. Le Pérou est un pays très-difficile, où il faut continuellement gravir des montagnes, marcher fans cesse dans des gorges & des défilés. On y est réduit à passer & à repasser perpétuellement des torrens & des rivieres, dont les bords font toujours escarpés. Quatre ou cinq mille hommes, avec un peu de courage & d'intelligence, y feroient périr les armées les plus nombreuses, les plus aguerries. Comment donc est-il arrivé, qu'un peuple entier n'ait pas ofé même disputer un terrein dont la nature lui étoit si connne, contre quelques brigands qui n'en avoient pas la premiere idée ?

C'est que la peur est fille de l'ignorance & de l'étonnement; que la multitude sans ordre ne peut rien contre le petit nombre discipliné, & que le courage sans armes ne résiste pas à la foudre. Ainsi sans le secours de cette vaine prophétie, qui annonçoit les Espagnols comme les vengeurs des dieux, le Pérou devoit être asservi, quand même les disfensions domestiques qui le bouleversoient n'auroient pas préparé ses sers.

L'empire qui recevoit le joug Espagnol

avoit été gouverné durant quatre siécles, ou peut-être davantage, par une race de conquérans, qui sembloient n'avoir vaincu que pour le bonheur des hommes. Ils descendoient d'un législateur, auquel nul autre peut-être ne pourroit être comparé, si Confucius n'avoit eu fur lui l'avantage de ne pas employer la superstition, pour faire recevoir & observer la morale & les loix.

Manco Capac, qui raffembla les fauvages du Pérou épars dans les forêts, se disoit fils du foleil, envoyé par fon pere pour apprendre aux hommes à être bons & heureux. Il perfuada un grand nombre de fauvages qui le suivirent, & il fonda la ville de Cufco.

Il apprit à ses nouveaux sujets à cultiver la terre, à semer des grains & des légumes, à se vêtir, à bâtir des maisons. Sa femme apprit aux Indiennes à filer, à lisser le coton & la laine; elle leur enseigna tous les exercices convenables à leur fexe, tous les arts de l'économie domestique.

Il leur dit qu'il falloit adorer le foleil: il lui bâtit des temples, il abolit les facrifices humains, & même ceux des animaux Ses descendans furent les seuls prêtres de fa nation.

A une religion pleine d'humanité, se joignoient des loix paternelles. Une institution très-

très - sage ordonnoit qu'un jeune homme qui commettroit une saute, seroit légerement puni; mais que son pere en seroit responsable. C'est ainsi que la bonne éducation veilloit à perpétuer les bonnes mœurs.

La polygamie étoit défendue; l'adultere étoit puni dans les deux sexes. Il n'étoit permis d'avoir des concubines qu'à l'empereur, parce qu'on ne pouvoit trop multiplier la race du soleil. Il les choisissoit parmi les vierges consacrées au temple.

L'oissveté étoit punie comme la source du crime, & dès-lors comme le plus grand des crimes. Ceux que l'âge & les incommodités mettoient hors d'état de travailler, étoient nourris par le public; mais à la charge de préserver du dégât des oiseaux les terres ensemencées. Chacun étoit obligé de faire lui-même sa chaussure, sa maison, sa charrue. Les semmes faisoient les habits, & chaque samille savoit seule pourvoir à ses besoins.

Il étoit ordonné aux Péruviens de s'aimer, & tout les y portoit. Ces travaux communs, toujours égayés par des chants agréables; l'objet même de ces travaux, qui étoit d'aider quiconque avoit besoin de secours; ces vêtemens faits par les filles vouées au culte du soleil, & distribués par

Tome III.

les officiers de l'empereur aux pauvres, aux vieillards, aux orphelins; l'union qui devoit régner dans les décuries, où tout le monde s'inspiroit mutuellement le respect des loix, l'amonr de la vertu, parce que les châtimens pour les fautes d'un feul, tomboient sur toute la décurie; cette habitude de se regarder comme membres d'une feule famille, qui étoit l'empire, tous ces usages entretenoient parmi les Péruviens, la concorde, la bienveillance, le patriotifme. un certain esprit de communauté; & substituoient, autant qu'il est possible, à l'intérêt personnel, à l'esprit de propriété, aux ressorts communs des autres legislations, les vertus les plus sublimes & les plus aimables.

Elles étoient honorées, ces vertus, comme les fervices rendus à la patrie. Ceux qui s'étoient distingués par une conduite exemplaire, ou par des actions d'éclat utiles au bien public, portoient pour marque de décoration des habits travaillés par la famille des incas. Il est fort vraisemblable que ces statues que les Espagnols prétendoient avoir trouvées dans les temples du foleil, & qu'ils prirent pour des idoles, étoient les statues des hommes qui, par la grandeur de leurs talens, ou par une vie remplie de belles actions, avoient merité l'hommage ou l'amour de leurs concitoyens.

Ces grands hommes étoient encore les sujets ordinaires des poëmes composés par la famille des incas, pour l'instruction des peuples.

Il y avoit un autre genre de poëme utile aux mœurs. On représentoit à Cusco,
& dans les autres villes du Pérou, des tragédies & des comédies. Les premieres donnoient aux prêtres, aux guerriers, aux juges, aux hommes d'état, des leçons de
leurs devoirs, & des modeles de vertus
publiques. Les comédies servoient d'instruction aux conditions inférieures, & leur
enseignoient les vertus privées, & jusqu'à
l'économie domestique.

L'état entier étoit distribué en décuries, avec un officier chargé de veiller sur dix familles qui lui étoient consiées. Un officier supérieur avoit la même inspection sur cinquante familles; d'autres ensin sur cent, sur cinq cens, sur mille.

Les décurions, & les autres inspecteurs, en remontant jusqu'au millenaire, devoient rendre compte à celui-ci des bonnes & des mauvaises actions, solliciter le châtiment & la récompense, avertir si l'on manquoit de vivres, d'habits, de grains pour l'année. Le millenaire rendoit compte au ministre de l'inca.

Toutes les loix étoient séveres; mais cette

sévérité n'avoit eu que de bons effets. Les péruviens ne connoissoient pas le crime. Toutes leurs loix étoient censées leur venir par le soleil qui éclairoit leurs actions. violation d'une loi étoit un facrilége. Ils alloient révéler leurs fautes les plus fecretes, & demander à les expier. Ils disoient aux Espagnols, qu'il n'étoit jamais arrivé qu'un homme de la famille des incas eût mérité d'être puni.

Les terres du royaume, susceptibles de culture, étoient partagées en trois parts; celle du soleil, celle de l'inca, & celle des peuples. Les premieres se cultivoient en commun, ainsi que les terres des orphelins, des veuves, des vieillards, des infirmes, & des foldats qui étoient à l'armée. Celles-ci se cultivoient immédiatement après celles du foleil, & avant celles de l'empereur. Des fêtes annonçoient ce travail; on le commençoit, & on le continuoit au son des instrumens, & en chantant des cantiques.

L'empereur ne levoit aucun tribut, & n'exigeoit de ses sujets que la culture de ses terres, dont le produit déposé par-tout dans des magasins publics, suffisoit à toutes les dépenses de l'empire.

Les terres consacrées au foleil fournissoient à l'entretien des prêtres, & à la confécration de ces magnifiques temples, lambrissés d'or & couverts d'argent.

A l'égard des terres qui étoient entre les mains des particuliers, elles n'étoient ni un héritage, ni même une propriété à vie: leur partage varioit continuellement, & se régloit avec une équité rigoureuse sur le nombre de têtes qui composoient chaque famille. Les richesses se bornoient toujours au produit des champs dont l'état avoit consié l'ususfruit passager.

Cet usage des possessions amovibles a été universellement réprouvé par les hommes éclairés. Ils ont constamment pensé qu'un peuple ne s'éléveroit jamais à quelque force, à quelque grandeur que par le moyen des propriétés fixes, même héréditaires. Sans le premier de ces moyens, l'on ne verroit fur le globe que quelques sauvages errans & nuds, vivant misérablement de fruits, de racines; produit unique & borné de la nature brute. Sans le second, nul mortel ne vivroit que pour lui-même: le genre-humain feroit privé de tout ce que la tendresse paternelle, l'amour de fon nom, & le charme inexprimable qu'on trouve à faire le bonheur de sa postérité, font entreprendre de durable. Le systême de quelques spéculateurs hardis, qui ont regardé les propriétés, & sur-tout les propriétés héréditaires, comme des usurpations de quelques membres de la société sur d'autres, se trouve réfuté par le sort de toutes les institutions où l'on a réduit leurs principes en pratique. Elles ont toutes miférablement péri, après avoir langui quelque tems dans la dépopulation & dans l'anarchie. Le Pérou seul a prospéré sur une base si fra-

gile.

C'est, vraisemblablement, parce que les incas ne connoissant pas l'usage des impôts, & n'ayant, pour subvenir aux besoins du gouvernement que des denrées en nature, ils dûrent chercher à les multiplier. Ils étoient fecondés dans l'exécution de ce projet par leurs ministres, par les administrateurs inférieurs, par les soldats même, qui ne recevoient pour subsister, pour soutenir leur rang, que des fruits de la terre. De là tant de foins pour les augmenter. Cette attention pouvoit avoir pour but principal de porter l'abondance dans les champs du fouverain: mais son patrimoine étoit si confusément mêlé avec celui des sujets, qu'il n'étoit pas possible de fertiliser l'un sans fertiliser l'autre. Les peuples encouragés par ces commodités, qui laissoient peu de chose à faire à leur industrie, se livrerent à des travaux que la nature de leur fol, de leur climat & de leurs confommations rendoit très-légers. Mais malgré tous ces avantages; malgré la vigilance, toujours active du magistrat; malgré la certitude de ne pas voir leurs moissons ravagées par un voisin inquiet, les

Péruviens ne s'éleverent jamais au - dessus du plus étroit nécessaire. On peut assurer qu'ils auroient acquis les moyens de varier & d'étendre leurs jouissances, si des propriétés foncieres, commerçables, héréditaires, avoient aiguisé leur génie.

Les Péruviens à la source de l'or & de l'argent, ne connoissoient pas l'usage de la monnoie. Ils n'avoient ni commerce, ni luxe; & les arts de détail, qui tiennent aux premiers besoins de la vie sociale, étoient fort imparfaits chez eux. Ils n'avoient pas même d'hyéroglyphes, qui chez toutes les nations ont été la premiere écriture; & leurs quippos, qui leur tenoient lieu d'écriture, ne valoient pas les hyéroglyphes des Mexicains, pas même ceux des Iroquois.

Mais les Péruviens étant sans propriété, sans commerce, & presque sans relation d'intérêt entr'eux, gouvernés d'ailleurs par des maîtres, dont la volonté faisoit toutes les loix passageres, qui suppléent aux mœurs; un tel peuple n'avoit guere besoin d'écriture. Toutes leurs sciences étoient dans la mémoire, & tous leurs arts dans l'exemple. Ils apprenoient leur religion & leur histoire par des cantiques, leurs devoirs & leurs professions par le travail & l'imitation.

Leur législation étoit sans doute imparfaite & très-bornée, puisqu'elle supposoit le prince

toujours juste & infaillible, & les magistrats intégres comme le prince. Chez un peuple policé qui n'avoit pas l'art de l'écriture, les loix devoient être funestes, quand les mœurs n'en déterminaient pas l'application & l'usage; quand, non-seulement le monarque, mais fes préposés, un décurion, un centenaire, un millenaire, pouvoit changer à son gré la destination des peines & des récompenses. Chez un tel peuple, les loix les plus fages, fans aucun caractère de précision & de stabilité, s'y doivent altérer insensiblement. Il ne reste aucun moyen de les ramener à leur caractère primitif.

Les contre-poids de ces dangers se trouvoient dans l'ignorance absolue des monnoies d'or & d'argent: ignorance qui rendoit impossible dans un despote Péruvien la funeste manie de théfauriser. Ils se trouvoient dans la conftitution de l'empire, qui avoit déterminé la quotité du revenu du fouverain, en déterminant la portion des terres qui lui appartenoit. Ils se trouvoient dans des besoins peu étendus, toujours faciles à satisfaire, & qui rendoient le peuple heureux & attaché à son gouvernement. Ils se trouvoient dans la force des opinions religieuses, qui faisoient de l'observation des loix un principe de conscience. Le despotisme des incas étoit ainsi fondé sur une confiance mutuelle entre le sou-

verain & les peuples; confiance qui étoit le fruit des bienfaits du prince, de la protection constante qu'il accordoit à tous ses sujets, & de l'intérêt sensible qu'ils avoient à lui être soumis.

Un pyrrhonisme, quelquesois outré, qui a succédé à une crédulité aveugle, a voulu depuis quelque tems jetter des nuages fur ce qu'on vient de lire des loix, des mœurs, du bonheur de l'ancien Pérou. Ce tableau a paru à quelques philosophes l'ouvrage de l'imagination naturellement exaltée de quelques Espagnols. Mais entre les destructeurs de cette partie brillante du nouveau-monde, y avoit-il quelque brigand affez éclairé, pour inventer une fable si bien combinée? Y avoit-il quelqu'un d'affez humain pour le vouloir, quand même il en auroit été capable? N'auroit-il pas été retenu par la crainte d'augmenter la haîne que tant de dévastations attiroient à sa nation dans l'Univers entier? Ce roman n'auroit-il pas été contredit par une foule de témoins qui auroit vu le contraire de ce qu'on publioit avec tant d'éclat? Le témoignage unanime des écrivains contemporains, & de ceux qui les ont suivis, doit être regardé comme la plus forte démonstration historique qu'il soit possible de desirer.

Il n'en est pas ainsi des relations exagérées que les conquérans du Pérou publierent sur la grandeur & la magnificence des monumens de tous les genres qu'ils avoient trouvés. Le desir de donner plus d'éclat à la gloire de leurs triomphes, les aveugla peut-être. Peut-être, fans être persuadés eux-mêmes, voulurent-ils en imposer à leur nation, aux nations étrangeres? Les premiers témoignages, qui même se contrarioient, ont été infirmés par ceux qui les ont suivis, & enfin totalement détruits, Jorsque des hommes éclairés ont porté leurs pas dans cette partie si célebre du nouvel hémifphere.

Il faut donc reléguer au rang des fables. cette quantité prodigieuse de villes élevées avec tant de soin & de dépense. Pourquoi, s'il y avoit tant de cités superbes dans le Pérou, n'existe-t-il plus, à la réserve de Cusco & de Quito, que celles que le conquérant y a construites? D'où vient qu'on ne retrouve pas même les ruines d'aucune de celles dont on a publié de si pompeuses descriptions?

Il faut reléguer au rang des fables ces majestueux palais destinés à loger les incas dans le lieu de leur résidence & dans leurs voyages. Les maisons royales si vantées, n'étoient autre chose que des cailloux placés les uns fur les autres, & revêtus d'une argile rougeâtre.

Il faut reléguer au rang des fables ces places de guerre qui couvroient l'empire. Auroit-il été conquis en si peu de tems, s'il eût eu de si grands moyens de défense? M. de la Condamine qui a visité, avec l'attention scrupuleuse qui lui est propre, le fort de Cannar, le mieux conservé & le plus considérable, après celui de Cusco, ne lui a trouvé que peu d'étendue, & seulement dix pieds d'élévation. Un peuple qui ne connoissoit pas l'usage des poulies ne pouvoit guère élever ses bâtimens plus haut. On n'a pas moins exageré la grandeur des pierres employées à la construction de ces forteresses. Après un examen très-réfléchi, il ne s'en est trouvé aucune d'une grandeur remarquable. Quand on vouloit transporter ces masses, on y attachoit des cordes, & une foule d'hommes poussoit, tiroit, rouloit le fardeau. Une nation qui n'est pas plus avancée dans les méchaniques, ne sauroit faire de trèsgrandes choses.

Il faut reléguer au nombre des fables, ces réfervoirs, ces aqueducs, dignes, dit-on, des anciens Romains. Il n'y a jamais eu ni l'un, ni l'autre dans le Pérou, à moins qu'on ne veuille honorer de ces grands noms, des rigoles pratiquées aussi fouvent qu'il se pouvoit sur le penchant des collines, pour rassembler les eaux des pluies ou des sources, & les conduire dans les champs & dans les vallons.

Il faut reléguer au rang des fables, ces superbes voies qui rendoient les communications si faciles. Les grands chemins du Pérou
n'étoient autre chose que deux rangs de pieux
plantés au cordeau, & uniquement destinés à
guider les voyageurs. Il n'y avoit que celui
qui portoit le nom des incas, & qui traversoit
tout l'empire, qui eût de la grandeur. Ce monument, le plus beau du Pérou, sut entierement détruit durant les guerres civiles des
conquérans.

Il faut reléguer au rang des fables, ces ponts si vantés. Comment les Péruviens auroient-ils pu élever des ponts de pierre, eux qui ignoroient la construction des ceintres & des voûtes? Mais eussent-ils connû cet art, le défaut de chaux ne le leur eût-il pas rendu presqu'impraticable? Cependant le voyageur étoit arrêté à chaque instant, au passage des torrens si multipliés dans ces montagnes. Pour les pouvoir passer, on étendit d'une rive à l'autre une longue corde d'ofier, où gliffoit une corbeille qui contenoit au plus quatre hommes. Les cordes furent depuis multipliées, & l'on y plaça des claies sur lesquelles il passoit à la fois un plus grand nombre de personnes. Les Espagnols qui semblent nés pour détruire & non pour édifier, n'ont pas manqué d'adopter une invention si merveilleufe.

Il faut placer au rang des fables, ce qu'on a écrit sur la fignification des quippos. C'étoient, disent les Espagnols, des registres de cordes, où, par divers nœuds & des couleurs diverfes, on exprimoit tout ce qu'on vouloit exprimer. Le souvenir de ce qui appartenoit essentiellement à l'histoire, aux mœurs, aux cérémonies, étoit confacré par des nœuds; & de petits cordons attachés aux cordes principales, rappelloient les circonstances moins importantes. Des officiers établis par l'autorité publique, étoient les dépositaires de ces mémoires, & l'on avoit une confiance entiere en leur bonne-foi. Dans la vérité, ces singulieres annales n'avoient aucun fens suivi, & ne pouvoient servir qu'à quelques calculs, ou à confacrer quelque événement particulier.

Les Espagnols ne méritent pas davantage d'être crus, quand ils nous parlent de ces bains dont les cuves & les tuyaux étoient ou d'argent ou d'or; de ces jardins remplis d'arbres, dont les fleurs étoient d'argent & les fruits d'or, & où l'œil trompé prenoit l'art pour la nature; de ces champs de mays, dont les tiges étoient d'argent & les épis d'or; de ces bas-reliefs, où l'on auroit été tenté de cueillir les herbes & les plantes; de ces habillemens couverts de grains d'or plus fins que la semence de perle, & dont les plus habiles orsevres de l'Europe n'auroient pas égalé le

travail. Nous ne dirons pas que ces ouvrages n'ont pas mêrité d'être conservés, parce qu'ils ne l'ont pas été. Si les statuaires Grecs n'avoient employé dans leurs compositions que des métaux précieux, il est vraisemblable que peu des chefs - d'œuvre de la Grece seroient arrivés jusqu'à nous. Mais à juger de ce qui a péri par ce qui a été conservé, on peut asfurer que les Péruviens n'avoient fait nuls progrès dans la science du dessin. Les vases échappés au ravage du tems, pourront bien servir de preuve de l'industrie des Indiens, à suppléer aux outils de fer qui leur manquoient, mais ne seront jamais des monumens de leur génie. Quelques figures d'animaux, d'infectes d'or massif, long-tems conservées dans le tréfor de Quito, n'étoient pas plus parfaites. On n'en pourra plus juger : elles furent fondues en 1740, pour secourir Carthagéne affiégé par les Anglois; & il ne se tronva pas dans tout le Pérou un Espagnol affez curieux, pour acheter une seule pièce au poids.

On voit par tout ce qui a été dit, que les Péruviens n'étoient guére avancés dans les sciences un peu compliquées; les mots même leur manquoient, pour exprimer les notions morales ou métaphyfiques. La plupart des sciences dépendent du progrès des arts, & ceux-ci des hafards qui ne font produits par

la nature que dans la fuite des siécles, & dont la plupart sont perdus pour les peuples qui restent sans communication avec les peuples éclairés.

En réduisant les choses à la vérité, nous trouverons que les Péruviens étoient parvenus à fondre l'or & l'argent; qu'ils possédoient même le secret perdu en Europe, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que nous donnons à l'acier; mais que quoiqu'ils connussent le fer, ils ne s'étoient pas élevés jusqu'à forger ce métal, qui est l'ame des arts. Ils ne s'aviserent jamais de faire cuire des briques ni des tuiles, dont la matiere étoit sous leur main. Cependant ils exécuterent des choses moins commodes & plus difficiles. Le spectacle des torrens qu'ils voyoient se creuser un lit dans les rochers, leur donna vraisemblablement l'idée de tailler les pierres. Avec des haches de caillon & un frottement opiniâtre, ils parvinrent à les bien équarrir, à les rendre paralleles, à leur donner la même hauteur, & à les joindre fans ciment. Malheureusement ces instrumens n'avoient pas la même activité sur le bois que sur la pierre. Aussi les mêmes hommes qui travailloient le granit, qui foroient l'émeraude, ne furent-ils jamais affembler une charpente par des mortoises, des tenons & des chevilles; elle ne tenoit aux murailles

que par des liens de jonc. Les bâtimens les plus remarquables n'avoient qu'un couvert de paille foutenu par des mâts, comme les tentes de nos armées. On ne leur donnoit qu'un étage; ils ne prenoient du jour que par la porte, & ils n'avoient que des pièces détachées sans communication.

Quoi qu'il en soit des arts que les Espagnols trouverent au pays des incas, il fallut que l'empire se soumit à son vainqueur. Encore un moment de résistance, & peut-être les Péruviens étoient libres. Les conquérans avoient à terminer entr'eux des différends, qui ne souffroient pas le partage de leurs forces.

La premiere nouvelle des succès de Pizarre Guerres ci-n'avoit pas été plutôt portée à Panama qu'Alviles des Espagnols, magro, son associé principal, étoit accourt après qu'ils avec de nouveaux aventuriers, pour partager quis le Pé-les trésors, les terres, l'administration du Pérou. Il y avoit dans cette prétention une rou. justice, que l'auteur de la découverte ne voulut point sentir. Dès-lors la jalousie & la haîne s'emparerent de tous les cœurs. Il v eut deux chefs, deux partis, deux armées; & bientôt par un accommodement forcé. deux gouvernemens.

> Du choc de ces factions devoient naturellement fortir des troubles d'un genre nouveau. Les guerres civiles prennent ordinairement

rement leur source dans la tyrannie & dans l'anarchie. Un pouvoir illimité & une liberté sans frein, doivent avoir les mèmes suites. Le magistrat ne voit que des séditieux dans un peuple, qui de son côté ne voit qu'un usurpateur. La raison est un instrument trop foible, pour régler des prétentions si opposées. On remet la décision des droits à l'épée, & celui qui a les meilleures armes se trouve avoir la meilleure cause.

Quoique les intérêts qui divisoient les Espagnols dans le Pérou ne fussent pas de cette importance, ils se manifesterent par les mêmes éclats, par de plus grands encore. Almagro & ses partisans n'avoient passé la mer que pour avoir de l'or. Ils en avoient moins que leurs rivaux, & ils voulurent leur en arracher par le fer. Soit que Pizarre se crût nécessaire ailleurs, soit qu'il se sentit de la répugnance, comme il le disoit, à combattre son ancien ami, il se déchargea sur son frere Fernand du soin de le vaincre. Ses espérances ne furent pas trompées. Almagro fut battu fur les bords de l'Apurimac le 6 Avril 1538, & fait prisonnier. Le vainqueur. qui avoit des vengeances particulieres à exercer, jugea que l'auteur des troubles ne devoit pas vivre. Il immola cette grande victime. & ce fut, disoit-il, à la tranquillité publique.

Les partifans d'Almagro dispersés par la Tome III. M

mort de leur chef, se conduisirent avec une prudence très-résléchie. L'éloignement de Fernand qui étoit passé en Europe, ou pour demander des récompenses, ou pour justisser sa sévérité, selon les dispositions qu'il trouveroit à la cour de Madrid, paroissoit avoir étoussé dans leur ame tout ressentiment. On ne les voyoit occupés que du soin de gagner la bienveillance du distributeur des graces. A la faveur de cette consiance qu'ils avoient eu le bonheur d'inspirer, ils vécurent sans inquiétude, se rapprocherent insensiblement, & trouverent un point de réunion dans le sils d'un homme qu'ils n'avoient pas cessé un instant de pleurer. La mort de François Pizarre fut jurée d'une voix unanime.

Au jour marqué, c'étoit au mois de Juin 1541. les conjurés traverserent en plein midi les rues de Lima. Ils avoient préséré la lumiere à l'obscurité de la nuit, pour en imposer à la multitude sur la justice de leurs projets ou sur la justesse de leurs mesures & pour ôter jusqu'à l'idée de les faire avorter. Cette politique leur réussit, personne ne s'émeut; & le conquérant de tant de vastes états est paissiblement massacré au milieu d'une ville qu'il a fondée & dont tous les habitans sont ses créatures, ses serviteurs, ses parens, ses amis ou ses soldats. Ceux qu'on croit les plus disposés à venger son

Tout ce qui ose se montrer dans les rues & les places, est regardé comme ennemi, & tombe sous le glaive. Bientôt les maisons & les temples sont comblés de carnage, & ne présentent que des cadavres désigurés. L'avarice qui ne veut voir dans tous les riches que des partisans de l'ancien gouvernement, est encore plus active, plus soupçonneuse, plus implacable. L'image d'une place, remportée d'affaut par une nation barbare, ne donneroit qu'une soible idée du spectacle d'horreur qu'offrirent en ce moment des brigands, qui reprenoient sur leurs complices le butin dont ceux-ci les avoient frustrés.

Les jours qui suivent ces jours de destruction, éclairent des sorfaits d'un autre genre. L'ame du jeune Almagro paroît saite pour la tyrannie. Tout ce qui a servi l'ennemi de sa maison est inhumainement proscrit. On dépose les anciens magistrats. Les troupes reçoivent de nouveanx chess. Les trésors du prince & la fortune de ceux qui ont péri ou qui sont absens, deviennent la proie de l'usurpateur. Ses complices liés à son sort par les crimes dont ils se sont sont sont horreur. Ceux d'entr'eux qui laissent percer leur chragrin, sont immolés en secret, ou périssent sur un échasaut. Dans la consusion où

une révolution si peu attendue a plongé le Pérou, plusieurs provinces reçoivent les loix du monstre qui s'est fait proclamer gouverneur dans la capitale; & il va dans l'intérieur de l'empire, achever de réduire ce qui résiste ou balance.

Une foule de brigands se joignent à lui dans sa marche. Son armée ne respire que la vengeance ou le pillage. Tout plie devant elle. La guerre étoit sinie, si les talens militaires du général eussent égalé l'ardeur des troupes. Malheureusement pour Almagro il avoit perdu son guide Jean d'Herrada. Son inexpérience le fait tomber dans les pléges qui lui sont tendus par Pedro Alvarés, qui s'est mis à la tête du parti opposé. Il perd à débrouiller des ruses, le tems qu'il auroit dû employer à combattre. Dans ces circonstances, un événement que personne n'avoit pu prévoir, vient changer la face des affaires.

Le licencié Vaca de Castro, envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro, arrive au Pérou. Comme il devoit être chargé du gouvernement au cas que Pizarre ne sût plus, tous ceux qui n'étoient pas vendus au tyran, s'empresserent de le reconnoître. L'incertitude & la jalousie, qui les avoient tenus trop long-tems épars, ne surent plus un obstacle à leur réunion. Castro aussi décidé que s'il eut vieilli sous le casque, ne

fit pas languir leur impatience: il les mena à l'ennemi. Les deux armées combattirent à Chapas le 16 septembre 1542, avec une opiniâtreté inexprimable. La victoire, aprês avoir long-tems balancé, se décida sur la sin du jour pour le parti le plus juste. Les plus coupables des rébelles qui craignoient de languir dans de honteux supplices, provoquoient les vainqueurs à les massacrer, & crioient en désespérés: C'est moi qui ai tué Pizarre. Leur chef fait prisonnier, périt sur un échasaut.

Pendant que ces scènes d'horreurs se passoient en Amérique, on s'occupoit en Europe des moyens de les terminer. Il n'avoit été pris aucune mesure pour les prévenir. Le Pérou n'avoit été soumis qu'à l'Audience de Panama, trop éloignée pour veiller au maintien de l'ordre, trop peu accréditée pour faire respecter ses décrets. On établit pour Lima un tribunal suprême, qui devoit avoir le dépôt des loix, & une autorité sussissante pour arrêter le mal & faire le bien. Blasco Nunnez Vela qui le présidoit comme vice-roi, arriva en 1544 avec ses subalternes: il trouva tout dans une consusion horrible.

Il faut juger des révolutions que produisent les guerres civiles, par la cause qui les fait naître. Lorsque l'horreur de la tyrannie & l'instinct de la liberté mettent à des hommes braves les armes à la main, si la faveur de leur cause leur donne la victoire, le calme qui succede à cette calamité passagere, est l'époque du plus grand bonheur. Toutes les ames ont acquis de l'énergie, & l'ont communiquée aux mœurs. Le petit nombre de citoyens qui a été le témoin & l'instrument de ces troubles, réunit plus de forces morales que les nations les plus nombreuses. L'homme juste est devenu le plus fort, & chacun est étonné de se trouver à la place que lui avoit marquée la nature. Mais lorsque les guerres civiles ont une source impure; lorsque des esclaves se battent pour le choix d'un tyran, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager les dépouilles, la paix qui termine ces horreurs est à peine présérable à la guerre qui les enfanta. Des criminels prennent la place des juges qui les ont flétris, & deviennent les oracles des loix qu'ils avoient outragées. On voit des hommes ruinés par leurs profusions & leurs débauches, infulter par un faste infolent les vertueux citoyens dont ils ont envahi le patrimoine. Il n'y a dans ce cahos que les passions qui soient écoutées. L'avidité veut s'enrichir fans travail, la vengeance s'exercen fans crainte, la licence écarter tout frein, l'inquiétude tout renverser. De l'ivresse du carnage, on passe à celle de la débauche. Le lit facré de l'innocence ou du mariage, est fouillé

par le fang, l'adultere & le viol. La fureur brutale de la multitude se plait à détruire tout ce dont elle ne peut jouir. Ainsi périssent en quelques heures les monumens de plusieurs fiécles.

Si la lassitude, un épuisement entier, ou quelques heureux hazards fuspendent ces calamités, l'habitude du crime, des meurtres, du mépris les loix, qui subsiste nécessairement après tant d'orages, est un levain toujours prêt à fermenter. Les généraux qui n'ont plus de commandement, les soldats licencies sans paye, le peuple avide de la nouveauté dans l'espérance d'un meilleur sort; ces matieres & ces instrumens de trouble sont toujours sous la main du premier factieux qui saura les mettre

Telle étoit la disposition des esprits dans le Pérou, lorsque Nunnez s'y montra. Il falloit la changer. Il falloit adoucir des mœurs féroces, plier au joug des hommes qui avoient toujours vécu dans l'indépendance, réprimer une avidité insatiable, ramener à des principes d'équité l'injustice même, faire concourir au bien général ceux qui n'avoient connu que des intérêts particuliers, rendre citoyens des aventuriers qui avoient oublié jusqu'au nom de leur patrie, établir des propriétés où l'on n'avoit fuivi que la loi du plus fort, faire fortir l'ordre du sein du désordre même, conUn si grand ouvrage auroit exigé un genie prosond, le talent de la conciliation, une patience inaltérable, des vues étendues, un caractere sléxible, cent qualités qui se trouvent rarement réunies. Nunnez n'avoit aucun de ces avantages. La nature ne lui avoit donné que de la droiture, de la fermeté, de l'ardeur & il n'avoit rien ajoûté à ce qu'il avoit reçu de la nature. Avec ces vertus, qui étoient presque des désauts dans la situation où on se trouvoit, il commença à remplir sa mission, sans égard aux lieux, aux personnes, aux circonstances.

Contre l'opinion de tous les gens fages, qui vouloient qu'on attendît de nouvelles instructions d'Europe, il publia les ordonnances qui portoient que les terres dont les conquérans s'étoient emparés, ne passeroient pas à leurs descendans, & qui faisoient décheoir de leurs possessions, ceux qui avoient eu part aux troubles civils. Tous les Péruviens qui avoient été réduits en servitude par les moines, par les évêques, par les membres du gouvernement, furent déclarés libres. Ceux qui appartenoient à d'autres maîtres, devoient voir tomber leurs fers à la mort de leurs oppresseurs. On ne pouvoit plus les forcer à s'enterrer dans des mines, ni exiger d'eux aucun genre de travail sans les payer. Leur

tribut étoit reglé. Les Espagnols qui voyageoient à pied, étoient dépouillés du droit de prendre trois Indiens pour porter leur bagage, & ceux qui étoient à cheval, du droit d'en prendre cinq. On déchargea les caciques de l'obligation de fournir gratuitement au voyageur sa nourriture & celle de son cortége. D'autres établissemens tyranniques alloient subir la même proscription, & les peuples conquis se voyoient à la veille d'être mis fous la protection de loix qui modéreroient du moins les rigueurs du droit de conquête, si elles n'en réparoient pas entierement l'injustice; mais il sembloit que le gouvernement Espagnol ne dût être malheureux que dans le bien qu'il tenteroit.

Un changement si peu attendu consterna ceux qui se voyoient arracher leur fortune, ou qui perdoient l'espoir flatteur de transmettre la leur à leur postérité. Ceux mêmes qui n'étoient pas remués par cet intérêt, accoutumés à ne voir dans les Indiens que des instrumens & des victimes de leur avarice, ne concevoient point qu'on pût avoir d'autres idées, De l'étonnement, ils passerent à l'indignation, au murmure, à la sédition. Le vice-roi sut dégradé, mis aux fers, relegué dans une isle déserte, jusqu'à ce qu'on pût le faire passer en Espagne.

Gonzale Pizarre revenoit alors d'une expé-

dition difficile, qui l'avoit conduit jufqu'a la riviere des Amazones, & l'avoit occupé affez long-tems, pour l'empecher de jouer un rôle dans les révolutions qui s'étoient fuccédées fi rapidement. L'anarchie qu'il trouva établie, lui fit naître la pensée de se saisir de l'autorité. Son nom & ses forces ne permirent pas de la lui refuser; mais son usurpation sut scellée de tant d'atrocités, qu'on regretta Nunnez. Il fut tiré de son exil, & ne tarda pas à se voir asfez de forces pour tenir la campagne. Les troubles civils recommencerent. La fureur fut extrême dans les deux partis. Personne ne demandoit ni ne faisoit quartier. Les Indiens prirent part à cette guerre comme aux précédentes, les uns sous les étendarts du vice-roi les autres sous ceux de Gonzale. Quinze à vingt mille de ces malheureux, répandus dans chaque armée, traînoient l'artillerie, applanissoient les chemins, portoient le bagage, & s'égorgeoient mutuellement. Ils avoient appris de leurs vainqueurs à être fanguinaires. Après des succès long-tems variés, la fortune couronna la rébellion sous les murs de Quito, dans le mois de Janvier de l'an 1545. Nunnez, & la plupart des siens, furent massacrés dans cette exécrable journée.

Pizarre reprit le chemin de Lima. On y délibéra sur les cérémonies qu'on devoit saire à sa réception. Quelques officiers vouloient

qu'on portât un dais sous lequel il marcheroit à la maniere des roïs. D'autres, par une flatterie encore plus outrée, prétendoient qu'il falloit abattre une partie des murs de la ville, & même quelques maisons, comme on le pratiquoit à Rome, lorfqu'un général obtenoit les honneurs du triomphe. Gonzale se contenta d'entrer à cheval, précédé par fes lieutenans qui marchoient à pied. Il avoit à ses côtés, quatre évêques. Les Magistrats le suivoient. On avoit jonché les rues de fleurs. L'air retentissoit du son des cloches & de divers instrumens de musique. Ces hommages acheverent de tourner la tête d'un homme naturellement fier & borné. Il parla & agit encdespote. distinct capital story

Avec du jugement & l'apparence de la modération, il eût été possible à Gonzale de se rendre indépendant. Les principaux de son parti le desiroient. Le grand nombre auroit vu cet événement d'un œil indissérent, & les autres auroient été sorcés d'y consentir. Une cruauté aveugle, une avidité insatiable, un orgueil sans bornes, changerent ces dispositions. Ceux même dont les intérêts étoient plus liés avec ceux du tyran, soupiroient après un libérateur.

Il arriva d'Europe. Ce fut le licencié Pedro de la Gasca. L'escadre & les provinces des montagnes, se déclarerent d'abord pour un homme revêtu d'une autorité légitime pour les gouverner. Tous ceux qui vivoient cachés dans des déserts, des cavernes & des forêts, fortirent de leurs asyles, pour se joindre à lui. Gonzale, qui ne voyoit de ressource pour se soutenir que dans un grand succès, prit la route de Cusco, dans la résolution de combattre. Il rencontra l'armée royale à quelques lieues de cette place, & il l'attaqua le 9 de Juin 1548. Un de ses lieutenants le voyant abandonné dès la premiere charge par ses meilleurs soldats, lui conseilla de se précipiter dans les bataillons ennemis, & d'y périr en romain. Ce foible chef de parti aima mieux se rendre, & porter sa tête sur un échafaut. Carvajal plus capitaine & encore plus feroce que lui, fut écartelé. Ce furieux se vantoit en mourant d'avoir massacré de sa main quatorze cents Espagnols & vingt mille Indiens.

Telle fut la derniere scène d'une tragédie dont tous les actes avoient été fanglans. Le gouvernement fut affez moderé pour ne pas continuer les proscriptions; & le souvenir des maux horribles qu'on avoit foufferts, contint les Espagnols dans les bornes de la foumission. Ce qui restoit de commotion dans les esprits s'appaisa insensiblement, comme l'agitation des vagues après une longue & furieuse tempète.

A l'égard des Péruviens, on prit les mesures les plus cruelles pour les mettre dans l'impossibilité de remuer. Tupac Amaru, héritier de leur dernier roi, s'étoit refugié dans des montagnes éloignées où il vivoit en paix. Il s'y vit si resserré par des troupes qu'on avoit envoyées contre lui, qu'il fut forcé de fe rendre. Le vice-roi François de Tolede le fit accuser de plusieurs crimes qu'il n'avoit pas commis, & pour lesquels on lui fit trancher la tête en 1571. Tous les autres descendans des Incas eurent la même destinée, sous prétexte qu'ils avoient conspiré contre leurs vainqueurs. L'horreur de cet attentat excita une indignation si universelle, soit dans l'ancien, foit dans le nouveau-monde, que Philippe II crut devoir le désavouer; mais la politique atroce de ce prince étoit si connue, que personne n'ajoûta foi à cette démonstration de justice & d'humanité.

Depuis cette époque odieuse, il n'y a eu qu'un léger soulevement dans le Pérou. Un Indien de la province de Xauxa, qui se dissoit du sang des Incas, sut proclamé Roi en 1742. Ses compatriotes, qui se slattoient de recouvrer bientôt leur religion, leurs loix, leurs terres & leur gloire, se rangerent en soule sous ses étendarts. Ils surent battus & dispersés, après avoir fait d'assez grands progrès. Leurs prisonniers convinrent qu'on avoit

employé trente ans à former ce complot. Exemple unique dans l'histoire, & qui peut être regardé comme la preuve la plus authentique de la haîne des Péruviens contre les-Espagnols.

XIX Organisaque du Pé-

L'empire du Pérou, lorsqu'il fut subjugué. s'étendoit sur la mer du Sud, depuis la riviere tion physi- des Emeraudes jusqu'au Chili, & du côté de la terre jusqu'au Popayan, selon quelques géographes. Il renfermoit dans fon fein cette fameuse chaîne de montagnes, qui sortie de la terre Magellanique, va se perdre dans le Mexique, pour unir, ce semble, les parties méridionales de l'Amérique avec les septentrionales. Son terrein, qui est très-irrégulier, peut être divisé en trois classes.

Les principales Cordelieres forment la premiere: les cimes, dit M. de la Condamine. se perdent dans les nues, & presque toutes sont couvertes de masses énormes de neige aussi anciennes que le monde. De plusieurs de ces sommets en partie écroulés, de ces amas de neiges, on voit encore fortir des tourbillons de fumée & de flamme. Tels sont les sommets de Cotopaxi, de Tongourargua & de Sangaï. La plupart des autres ont été volcans autrefois, ou vraisemblablement le deviendrent un jour. L'histoire ne nous a conservé l'époque de leurs éruptions, que depuis la découverte de l'Amérique; mais les

pierres-ponces, les matieres calcinées dont ils font parsemés, & les traces visibles qu'a laissées la flamme, sont des témoignages authentiques de la réalité de leur embrâsement : leur élévation est prodigieuse.

Cayambour, situé sous l'équateur même, Antisona qui n'en est éloigné que de cinq lieues vers le Sud, ont plus de trois mille toises, à compter du niveau de la mer; & Chimboraco, haut de près de 3220 toises, surpasse d'un tiers le Pic de Tenerisse, la plus haute montagne de l'ancien hémisphere. Le Pitchincha & le Caraçon, où les académiciens François sirent la plupart de leurs observations pour la figure de la terre, n'ont que 2430 & 2470 toises de hauteur absolue; & c'est la plus grande où l'on ait jamais monté. La neige permanente a rendu jusqu'ici inacre cessibles les sommets d'une plus grande hauteur.

Depuis ce terme, qui est celui où la neige ne fond plus, même dans la Zone Torride, on ne voit guère, en descendant jusqu'à cent ou cent-cinquante toises au-dessous, que des rochers nuds ou des sables arides: plus bas, on commence à voir quelques mousses qui tapissent les rochers, diverses especes de bruye, res, qui, quoique vertes & mouillées, sont un seu clair; des mottes arrondies de terre spongieuse, où sont plaquées de petites plantes radiées & étoilées, dont les pétales sont semblables aux feuilles de l'if. Dans tout cet espace, la neige n'est que passagere, mais elle s'y conferve quelquefois des semaines & des mois entiers. Plus bas encore, le terrein est communément couvert d'une sorte de gramen délié, qui s'éleve jusqu'à un pied & demi ou deux pieds. Cette espece de foin, est le caractere propre qui distingue les montagnes que les Espagnols nomment Paramos. donnent ce nom qu'aux landes ou friches d'un terrein affez élevé, pour que le bois n'y croisse plus, ou que la pluie ne tombe guère autrement que sous la forme de neige, quoiqu'elle se fonde presque aussi-tôt. Ensin en descendant encore plus bas, jusqu'à la hauteur d'environ deux mille toises au-dessus du niveau de la mer, on voit neiger quelquefois, & d'autres fois pleuvoir.

En descendant de ces montagnes, on en trouve d'autres moins considérables qui occupent le milieu du Pérou. Leur sommet est communément froid, stérile, rempli de mines. Les valons qui les séparent sont couverts de nombreux troupeaux, & semblent offrir à la culture les moissons les plus abondantes. On n'y éprouve guère que deux mois d'hiver; & dans les plus grandes chaleurs, il suffit de passer du soleil à l'ombre, pour se sentir sous une zone tempérée. Cette alternative rapide de sensation

fensation, n'est pourtant pas invariable dans un climat, qui par la seule disposition du terrein, change souvent d'une lieue à l'autre. Mais quel qu'il soit, on le trouve toujours sain. Il n'y a point de maladie particuliere à ces contrées, & les nôtres ne s'y naturalisent guère. Cependant un vaisseau d'Europe y apporta en 1719, une épidemie qui coûta la vie à beaucoup d'Espagnols & de métis, & à plus de deux cens mille Indiens. Un présent plus funeste encore que ces peuples ont reçu en échange de leur or, c'est la petite vérole. Elle s'y manisesta pour la premiere sois en 1588, & n'a cessé depuis, d'y faire par intervalles, des ravages inexprimables.

On n'est pas moins exposé à cet horrible sléau sur les côtes connues sous le nom de vallées. Leur température n'est pas la même que celle qu'on trouve ailleurs dans une égale latitude. Elle est fort agréable; & quoique les quatre saisons de l'année y soient sensibles, il n'y en a aucune qui puisse passer pour incommode. L'hiver est la plus marquée. On en a cherché la cause dans les vents du pôle austral, qui portent l'impression des neiges & des glaces d'où ils sont partis. Ils ne la confervent en partie que parce qu'ils soussilent sous le voile d'un brouillard épais, qui couvre alors la terre. A la vérité, ces vapeurs grossieres ne s'élévent régulierement que vers

Tome III.

le midi, mais il est rare qu'elles se dissipent, Le ciel demeure communément affez couvert. pour que les rayons du foleil, qui quelquefois se montrent, ne puissent adoucir le froid que très-légerement.

Quelle que soit la cause d'un hiver si constant sous la Zone Torride, il est certain que ces vallées couvertes de monceaux de fable. font absolument stériles dans un espace de plus de cent lieues, depuis Truxillo jusqu'à Lima. Le reste de la côte est moins sablo. neux, mais il l'est encore trop pour être bien fertile. On n'y trouve des champs qu'on puisse appeller féconds, que dans les terres arrofées par les eaux qui tombent des montagnes.

Les pluies pourroient contribuer à donner au fol la fertilité qui lni manque; mais on n'en voit jamais dans le bas-Pérou. La phyfique a fait les plus grands efforts pour trouver la cause d'un phénomène si extraordinaire. Ne pourroit-on pas l'attribuer au vent du Sud-Ouest qui y regne la plus grande partie de l'année, & à la hauteur prodigieuse des montagnes dont la cime est couverte de glaces perpétuelles? Le pays situé entre deux, continuellement refroidi d'un côté, continuellement échauffé de l'autre, conserve une température si égale, que les nuages qui s'élevent ne peuvent jamais se condenser au point de

se résoudre en eaux formelles. Aussi les maisons, quoique bâties seulement de brique crue ou de terre mêlée avec un peu d'herbe, du rent-elles éternellement. Leur couverture est une simple natte, posée horisontalement, avec un doigt de cendre au-dessus, pour absorber l'humidité du brouillard.

Les mêmes raisons qui empêchent qu'il ne pleuve dans les vallées, en écartent sans doute austi les orages. Ceux de leurs habitans qui n'ont jamais voyagé dans les montagnes, ignorent ce que c'est que le tonnerre & les éclairs. Leur frayeur est égale à leur étonnement, la premiere fois qu'ils voient hors de leurs pays un spectacle si nouveau pour eux.

Mais ils ont à craindre un phénomene bien plus dangereux & qui laisse à sa suite des traces bien plus profondes dans l'imagination des hommes, que la foudre & les ravages qui l'accompagnent. Les tremblemens de terre, fi rares ailleurs, que des générations entieres passent sur la terre sans en voir un seul, sont si ordinaires dans les vallées du Pérou, qu'on y a contracté l'habitude de les compter, coma me une suite d'époque d'autant plus mémorables, que leur retour fréquent n'en diminue pas la violence. Il est peu d'endroits sur cette longue côte, qui n'offrent des monumens épouvantables de ces affreuses secousses de la enfins, les ismenincions des femmes,

Ce phénomene, toujours irrégulier dans ses retours inopinés, s'annonce cependant par des avant-coureurs fensibles. Lorsqu'il doit être considérable, il est précédé d'un frémissement dans l'air, dont le bruit est semblable à celui d'une grosse pluie, qui tombe d'un nuage disfous & crevé tout-à-coup. Ce bruit paroît l'effet d'une vibration de l'air qui s'agite en fens contraires. Les oiseaux volent alors par élancemens. Leur queue ni leurs aîles ne leur fervent plus de rames ni de gouvernail pour nâger dans le fluide des cieux. Ils vont s'écrâser contre les murs, les arbres, les rochers; soit que ce vertige de la nature seur cause des éblouissemens, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces & les facultés de maîtrifer leurs mouvemens.

A ce fracas des airs, se joint le murmure de la terre, dont les cavités & les autres sourds gémissent comme autant d'échos. Les chiens répondent à ce pressentiment d'un désordre général, par des hurlemens extraordinaires. Les animaux s'arrêtent, & par un instinct naturel, écartent les jambes pour ne pas tomber. A ces indices, les hommes suient de leurs maisons, la terreur peinte sur le visage, & courent chercher, dans l'enceinte des places publiques ou dans la campagne, un asyle contre la chûte de leurs toîts. Les cris des ensans, les lamentations des semmes, les té-

nebres subites d'une nuit inattendue: tout se réunit pour aggrandir les maux trop réeis d'un fléau qui renverse tout, par les maux de l'imagination qui se troubie, se confond, & perd dans la contemplation de ce désordre, l'idée & le courage d'y remédier.

Cependant une terre si peu stable sur ses fondemens, étoit habitée. Au milieu de ces horreurs de la nature, qui sembloit ne devoir faire que des tyrans ou des esclaves également féroces & farouches, il s'étoit formé un empire florissant. On ne fauroit guère révoquer en doute sa population, quand on voit que ce peuple heureux avoit couvert de ses colonies toutes les provinces qu'il avoit conquifes; quand on fait attention an nombre étonnant d'hommes employés au gouvernement, & tirant de l'état leur subsistance. Tant de leviers & de bras occupés à mouvoir la machine, ne supposent-ils pas une population immense, pour nourrir, des productions de la terre, une classe nombreuse de ses habitans qui ne la cultivoient pas?

Par quelle fatalité le Pérou se trouve-t-il donc aujourd'hui si désert? En remontant à l'origine des choses, on trouve que les conquérans des côtes de la mer au Sud, brigands sans naissance, sans éducation, & sans principes, commirent d'abord plus d'atrocités que ceux de la Nonvelle - Espagne. La

métropole tarda plus long-tems à donner un frein à leur férocité, nourrie continuellement par les guerres civiles longues & cruelles qui fuivirent la conquête. Il s'établit depuis un fystême d'oppression dont il convient d'examiner la marche, quelque horreur qu'elle nous inspire. Les Péruviens furent d'abord dépouillés de

XX. les Efpagnols ont réduit les Péruviens.

A quel état leurs possessions, comme l'avoient été les Mexicains. On leur laissa seulement en commun une partie des terres, qui, du tems des Incas, étoient confacrées aux befoins publics. Cette portion a été diminuée successivement par les usurpations des gens puissans, & surtout des moines. Les productions des terres qui restent pour l'entretien des insirmes, des vieillards, des veuves & des orphelins, ne font pas plus respectées. Elles passent la plupart dans les greniers de leurs oppresseurs.

La liberté des Indiens eut la même destinée que leurs propriétés. Ceux qui furent efclaves du gouvernement, & qu'on employa aux travaux inféparables des nouveaux établiffemens, furent mal nourris, mal vêtus. Lorfqu'on n'eut plus d'occupation à leur donner, ils fu ent cédés aux particuliers dont les fiefs manquoient de cultivateurs. A la vérité ils ne devoient à ces nouveaux maîtres qu'un fervice de six mois, après lequel ils pouvoient retourner à leurs cabanes; mais l'avarice trouva bientôt des moyens pour rendre perpétuel-

le une servitude passagere. Le traitement réglé pour ces malheureux, ét oit insuffisant. On les tenta par des avances que le besoin leur fit accepter. Des-lors ils se trouverent la plupart engagés pour leur vie; parce qu'ils n'avoient droit de se retirer qu'après avoir payé les dettes qu'ils avoient contractées, ce que leur pauvreté les mettoit hors d'état de faire. La tyrannie fut poussée plus loin contre cette forte de débiteurs infolvables, qui avoient une famille. On les mit en prison. Pour les en tirer, leurs femmes, leurs enfans se firent leur caution; & ce furent autant de nouveaux esclaves. C'est ainsi que le joug sut perpétué. L'unique considération qui auroit pu servir de frein à cette barbarie, c'est que pendant qu'on avoit ces Indiens, on ne pouvoit avoir d'autres esclaves, mais c'étoit toujours un grand avantage de conserver des hommes qu'on avoit formés felon ses besoins; les manufacturiers sur-tout qu'il eût été toujours difficile, souvent impossible de rempla-

Tan dis que les Péruviens de la couronne tomboient ainsi la plupart dans la servitude, ceux qui avoient été réduits en commande au tems de la conquête, étoient encore plus malheureux. Quoique le maître du département où ils étoient sixés ne sût en droit d'exiger d'eux qu'un tribut qu'il partageoit avec le nie fut poussée si loin, qu'elle réveilla le gouvernement. Il a successivement supprimé toutes ces autorités particulieres, & il n'en restoit plus en 1750. Cependant les Indiens, que ce nouvel arrangement sembloit rendre libres, n'ont fait que changer de fers. On les a destinés à remplir le vuide des Mitayos ou Indiens royaux, qui ont péri au service de ceux auxquels on les accordoit, & leur condition

est aussi misérable qu'auparavant.

Indépendamment de cette oppression méthodique & légale qui porte sur toute la nation; il y a mille cruautés de détail dont l'humanité n'est pas moins révoltée. Il est désendu formellement par la loi de forcer les Péruviens à travailler aux mines souterraines, & il n'y a point de mineur, qui, avec du crédit ou des facrifices d'argent, ne puisse les y réduire. Ces malheureux font condamnés à payer 26 liv. 5 fols de capitation, depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans dans la plus grande partie du Pérou : les fermiers exigent ce tribut énorme au-delà du terme fixé, l'exigent même deux fois dans un an, lorsque la quittance a été égarée. Tout propriétaire de terre, qui a fait périr un Indien en l'excédant de travail, ou en le laissant manquer du nécessaire, en doit perdre un autre de son privilege; & il n'y a pas peut-être deux exemples de cette lége-

re punition, pour un crime qui se renouvelle tous les jours. On doit prendre tous les habitans d'un village à tour de rôle, pour remplir les obligations imposées à la communauté: cette destination n'est jamais remplie que par ceux qui sont hors d'état de se rédimer de la vexation. Lorsqu'un Espagnol a cédé une portion de terre à un Péruvien pour le fixer dans son domaine, il n'est en droit de l'en dépouiller qu'après qu'un arrêt a déclaré les clauses du contrat violées: le plus fort méprise ces formalités, & rentre dans sa possession aussi-tot que son intérêt ou ses caprices le demandent. Les voyageurs qui ne devroient rien prendre que de gré à gré, s'emparent audacieusement de tout ce qu'ils trouvent dans les cabanes. Ce pillage continuel empêche les Indiens de rien avoir, même des vivres. Les chefs de famille ont seuls le secret de ce dépôt, & vont tous les huit jours y chercher des provisions pour la semaine. Les corrégidors, enfin, se sont la plupart approprié le droit exclusif de vendre aux Indiens de leur département les marchandises d'Europe, ou les leur font payer trop cher, ou les forcent à en acheter dont ils n'ont pas besoin.

Si la cour de Madrid a prétendu prévenir ces excès crians, en donnant aux Péruviens un protecteur Espagnol obligé de les désendre, & un cacique du pays chargé de suivre leurs affaires, elle s'est trompée. Le protesteur reçoit annuellement de chacuu d'eux 13 sols, & le cacique, 6 sols & demi, dans sa jurisdiction particuliere; & voila toute la résorme. L'un vend les Indiens à qui veut les acheter, & l'autre est trop avili pour pouvoir s'opposer à

cette oppression.

La religion n'a pas plus de force que les loix; elle en a moins encore. Les curés font les plus grands ennemis des Péruviens. Ils les font travailler fans les payer; ils les accablent de coups pour les fujets les plus légers. Quand quelqu'un de ces malheureux manque aux instructions, il en est puni sur le champ; & les coups de bâton font la correction paternelle qu'infligent ces pasteurs. On n'ose les aborder sans quelques présens. Ils ont laissé à leurs paroissiens celles de leurs anciennes superstitions qui sont utiles à l'église, comme la coutume de porter beaucoup de vivres fur le tombeau des morts. Les curés fixent un prix arbitraire à leurs fonctions; & ils ont toujours quelques inventions pieuses qui leur donnent occasion d'exiger de nouveaux droits. Les quêtes des moines font de véritables exécutions militaires. C'est un brigandage autorisé, presque tou. jours accompagné de violences. Cette conduite ne pouvoit manquer de rendre le christianisme odieux aux Indiens. Ces peuples vont

à l'Eglise comme à la corvée, en detestant les barbares étrangers qui entassent les jougs & les fardeaux sur leurs corps & sur leurs ames.

Ils ont généralement conservé la religion de leurs ancêtres; & dans les grandes villes même où ils font fous les yeux de leurs tyrans, ils ont des jours folemnels où ils prennent leurs anciens habillemens, où ils portent daus les rues les images du foleil & la lune. Quelquesuns d'entre eux représentent une tragedie dont le sujet est la mort d'Atabalipa. L'auditoire qui commence par fondre en larmes, entre ensuite dans une espece de fureur. Il est rare que dans ces fêtes il n'y ait pas quelque Espagnol de tué. Peut-être un jour cette tragedie finira-t-elle par le maffacre de toute la race des meurtriers d'Atabalipa; & les prêtres qui le facrifierent, seront à leur tour les victimes de tout le fang qu'ils ont fait verser sur l'autel d'un dieu de paix.

Les Péruviens sont d'ailleurs un exemple de ce prosond abrutissement où la tyrannie peut plonger les hommes. Ils sont tombés dans une indifférence stupide & universelle. Eh que pourroit aimer un peuple dont la religion élevoit l'ame, & à qui l'esclavage le plus avilissant a ôté tout sentiment de grandeur & de gloire! Les richesses que leur pays leur a données, ne les tentent point; le luxe où la nature les invite, n'a point d'attrait pour eux. Ils ont la même

insensibilité pour les honneurs. Ils sont ce que l'on veut, sans chagrin ni préférence, caciques ou Mitayos, l'objet de la considération ou de la rifée publique. Ils ont perdu tous les refforts de l'ame. Celui de la crainte même, est fouvent fans effet, par le peu d'attachement qu'ils ont à la vie. Ils s'enivrent, ils dansent: voilà tous leurs plaisirs, quand ils peuvent oublier leurs malheurs. La paresse est leur état d'habitude. Je n'ai pas faim, disent-ils, à qui veut les payer pour travailler.

C'est la condition de presque tous les peuples qui n'ont pas de propriété. Dans les pays chauds, où l'on subsiste à peu de frais, où la terre donne beaucoup & demande peu, quiconque ne peut que vivre sans posséder, se repose & mendie; on ne travaille ni pour le lendémain, ni pour sa postérité. Le vice univerfel des mauvais gouvernemens, & ils le font presque tous, est dans le code législatif sur la propriété. Ou il faudroit dire qu'on n'en doit admettre aucune, ou il faut le plus grand équilibre possible dans cette balance fociale. Mais de toutes les légiflations, la plus destructive & la moins durable, est celle d'une nation composée de grands propriétaires oisifs, & d'esclaves pauvres & surchargés. Ce n'est bientôt qu'une fainéantise générale: cruautés, gibets & tortures d'une part; haînes, poisons & foulevemens de l'autre; ruines & destruc-

tions des deux côtés; dépérissement & dissolution de la société.

Celle du Pérou fut réduite à un tel état de dépopulation, qu'il fallut y suppléer par l'achat d'une race étrangere; mais ce supplément imaginé par le rafinement de la barbarie Européenne, fut plus nuifible à l'Afrique, qu'utile au pays des Incas. On n'en retire pas tout le fruit qu'on s'étoit promis. Le gouvernement y a su mettre obstacle par les monopoles & les taxes qu'il imposa de tout tems sur les vices comme fur les vertus, fur l'industrie & la paresse, sur les bons & les mauvais projets, sur le droit d'exercer des vexations & la permiffion de s'y soustraire, sur la faculté de pouvoir faire exécuter les loix, & le privilege de les enfreindre ou de les éluder. Indépendamment des droits excessis, mis sur l'introduction des négres dans le Pérou, il a fallu les recevoir d'un privilege exclusif, d'une main étrangere. les faire arriver à travers des mers immenses. des climats malfains; foutenir la dépense de plusieurs débarquemens & rembarquemens. La nécessité plus forte que les obstacles, a cependant plus multiplié cette espece d'hommes au Pérou qu'au Mexique. Les Espagnols s'v trouvent en ausi bien plus grand nombre; & voici pourquoi.

Au tems des premieres conquêtes, lorsque A quel les émigrations étoient les plus fréquentes, le Point les

Espagnols fe font multipliés au Pérou. ment ils ont établissemens. Quelduffrie ils ont introduit dans l'empire.

pays des Incas avoit une plus grande réputa tion de richesses que la Nouvelle-Espagne, & il en sortit en effet pendant long-tems beau-Où, & com- coup plus de tréfors. La passion de les partaformé leurs ger devoit y attirer & y attira réellement un plus grand nombre de Castillans. Quoiqu'ils les cultures, y fussent tous ou presque tous passés avec & quelle in- l'espoir de venir jouir dans leur patrie de la fortune qu'ils y auroient faite, ils se fixerent la plupart dans la colonie. La douceur du climat, la falubrité de l'air, la bonté des denrées les y attachoit. Le Mexique n'offroit pas les mêmes avantages; & ne permettoit pas d'espérer une aussi grande indépendance qu'un pays infiniment plus éloigné de la métropole.

Cufco attira les conquérans en foule. Ils trouverent cette capitale bâtie sur un terrein fort irrégulier, & divifée en autant de quartiers qu'il y avoit des provinces dans l'empire. Chacun des habitans pouvoit suivre les usages du pays de sa naissance; mais tout le monde étoit obligé de pratiquer le culte donné par le fondateur de la monarchie. Aucun édifice n'avoit de la grandeur, de l'agrément, des commodités; parce qu'on ignoroit les premiers principes de l'architecture. La magnificence de ce qu'on appelloit les palais du fouverain, des princes de son fang, des grands de son empire, confistoit dans l'abondance des métaux prodigués pour leur ornement. On dis-

tinguoit sur-tout le temple du soleil, dont les murailles étoient incrustées ou lambrissées d'or & d'argent, ornées de diverses figures, & chargées des idoles de tous les peuples que les Incas avoient éclairés & soumis.

Des moines libertins & fainéans, ont pros titué ces riches métaux à d'autres superstitions, remplacé les préjugés utiles du climat, par des préjugés destructeurs, les erreurs naturels & analogues au genie des habitans, par des dogmes étrangers, absurdes, ennemis de l'esprit-humain & contraires à toute société. La même fatalité qui bouleverse l'univers, les mers, la terre, les empires, les nations; qui jette successivement autour du globe, la lumiere des arts & les ténebres de l'ignorance; qui transplante les hommes & les opinions, comme les vents & les courans pouffent les poissons & les herbes marines sur les côtes: la destinée a voulu que des moines bisarrement sastueux, énervés à la fois par la paresse & par la volupté, dormissent insolemment fur les cendres des vertueux Incas, au milieu d'un empire autrefois si fortuné sous ces législateurs. Une si triste révolution n'empêche pas que les Péruviens, qui détestent en général le féjour des villes, parce qu'el. les font habitées par les Espagnols ne se fixent volontiers à Cufco. Il aiment encore à voir le lieu respectable d'où partoient les saintes

loix, qui rendoient heureux leurs ancêtres. Ce souvenir leur inspire de la fierté; & on les trouve moins abrutis sur ce théâtre célebre, que dans le reste de leur empire.

Sur une colline, au nord de la capitale, étoit une citadelle que les Incas avoient fait bâtir avec beaucoup de foin, de tems, de travail & de dépense. Les Espagnols parlerent long-tems de ce monument de l'industrie Péruvienne, avec une admiration qui subjugua l'Europe entiere. On a vu les ruines de cette forteresse; le merveilleux a disparu; & il n'est resté que l'étonnement que doivent causer des masses énormes conduites d'assez loin, sans le secours des leviers & des autres machines connues des peuples éclairés.

A quatre lieues de cette forteresse, est une vallée délicieuse, où les Incas & les grands de l'empire avoient leurs maisons de campagne. Ce séjour enchanté conserve si bien sa réputation, que les plus riches habitans de Cusco croient qu'il manque quelque chose à leur bonhenr, lorsqu'ils ne peuvent s'y procurer quelque portion de terre. Les malades y vont ordinairement chercher la santé; & il est rare qu'ils ne l'y trouvent.

Comme ce n'étoit pas le foin de leur confervation qui occupoit les Espagnols dans les premiers tems, ils n'eurent pas plutôt pillé les richesses immenses accumulées à Cusco depuis

depuis quatre siécles, qu'ils partirent en grand nombre en 1534, sous les ordres de Sébastien de Benalcazar, pour la ruine de Quito. Les autres villes ou bourgades de l'empire furent parcourues avec le même esprit de ravage; & par-tout les citoyens & les temples furent dépouillés.

Ceux des conquérans qui ne se sixerent pas dans les établissemens qu'ils trouvoient sormés, bâtirent des villes sur les côtes. Il n'y en avoit point. La stérilité du sol n'avoit pas permis aux Péruviens de s'y multiplier beaucoup; & ils n'avoient pas été invités à y venir du sond des terres, parce qu'ils naviguoient sort peu. Paita, Truxillo, Callao, Pisco, Arica, surent les rades que les Espagnols jugerent les plus convenables, pour les communications qu'ils vouloient avoir entr'eux & avec la métropole. Ces nouvelles cités prospérerent en raison de leur position.

Celles qu'on éleva depuis dans l'intérieur du pays, ne furent point placées dans les contrées qui offroient un terroir fertile, des moisfons abondantes, des pâturages excellens, un climat doux & fain, toutes les commodités de la vie. Ces lieux si bien cultivés jusqu'alors par des peuples nombreux & florissans, n'attirerent pas un seul regard. Bientôt ils ne présentement que le tableau déplorable d'un désert affreux, & cette confusion plus triste & plus

Tome III.

hideuse que ne devoit l'être l'aspect sauvage de la terre avant l'origine des sociétés. Le voyageur, conduit par le hazard ou la curiofité dans ces plaines désolées, ne put s'empêcher d'abhorrer les barbares & sanguinaires auteurs de ces dévastations, en songeant que ce n'étoit pas même aux cruelles illusions de la gloire, au fanatisme des conquêtes; mais à la stupide & vile cupidité de l'argent, qu'on avoit sacrifié tant de richesses plus réelles & une fi grande population.

Cette soif insatiable de l'or, qui n'avoit égard, ni aux subsistances, ni à la sûreté, ni à la politique, décida seule des établissemens nouveaux. Quelques-uns se sont soutenus. Plusieurs sont tombés & il s'en est formé d'autres. Tous ont suivi la découverte, la progression, la décadence des mines auxquelles ils étoient subordonnés.

On s'égara moins dans les moyens de se procurer des vivres. Les naturels du pays n'avoient guère vécu jusqu'alors que de mays' de fruits & de légumes, où il n'entroit d'antre affaisonnement que du sel & du piment. Leurs liqueurs composées de différentes racines, étoient plus variées. La chica étoit la pius commune. C'est du mays trempé dans l'eau, & retiré du vase lorsqu'il commence à pousser son germe. On le fait sécher au soleil, puis un peu rôtir, & enfin moudre. La farine bien pétrie, est mise avec de l'eau dans

de grandes cruches. La fermentation ne se fait pas attendre plus de deux ou trois jours, & ne doit pas durer plus long-tems. Le grand inconvénient de cette boisson, qui, prise avec peu de modération, enivre infailliblement, est de ne pouvoir pas se conserver plus de huit jours sans s'aigrir. Son goût ressemble assez à celui du cidre inférieur. Elle est rasraschissante; elle est nourrissante; elle est apéritive. On lui attribue l'avantage qu'ont les Indiens, de n'être jamais sujets à des suppresassions d'urine.

Les conquérans ne s'accommoderent ni des boissons, ni de la nourriture du peuple vaincu. Ils firent venir de l'ancien monde des ceps de vigne, qui se multiplierent bientôt affez dans les fables de la côte, à Ica, à Pisco, à Masca, à Moquequa, à Truxillo, pour fournir les vins & les eaux-de vie nécessaires à la colonie. Les oliviers réuffirent encore mieux, & donnerent une grande abondance d'huiles fort supérieures à celles de la métropole. Les autres fruits furent transplantés avec le même fuccès. Le fucre réuffit au point qu'il n'y en a pas dans l'univers qu'on puisse comparer à celui qui croît dans ces lieux où il ne pleut jamais. L'intérieur du pays cultiva le froment & l'orge; enfin on vit bientôt au pied des montagnes tous nos quadrupedes naturalisés

C'étoit un grand pas de fait, mais il en restoit un plus grand à faire. Après avoir pourvu à une subsissance meilleure & plus variée, les Espagnols voulurent avoir un habillement plus commode & plus agréable que celui des Péruviens. C'étoit pourtant le peuple de l'Amérique le mienx vétu. Il devoit cette supériorité à l'avantage qu'il avoit d'avoir seul des animaux domestiques qui lui servoient à cet usage, le lama & le paco.

Le lama est nn animal haut de quatre pieds & long de cinq ou fix; mais le cou feul occupe la moitié de cette longueur. Il a la tête bien faite, avec de grands yeux, un museau allongé, & les lévres épaisses. Sa bouche n'a point de dents incisives à la machoire supé-Il a les pieds fourchus comme le bœuf, mais aidés d'un éperon en arriere qui lui fert à s'accrocher dans les endroits escarpés où il aime à grimper. Une laine courte fur le dos, mais longue fur les flancs & fous le ventre, fait partie de son utilité. Quoique très-lascif, il s'accouple avec peine. Envain la femelle, qui se prosterne pour le recevoir. l'invite par ses soupirs; ils sont queiquesois un jour entier à gémir, à gronder, sans pouvoir jouir, si l'homme ne les aide à remplir le vœu de la nature. Ainsi plusieurs de nos animaux domestiques, enchaînés, domptés, forcés & contraints dans les mouvemens & les fenfa-

tions les plus libres, perdent en de vains efforts, dans des étables, les germes de leur reproduction, quand on ne supplée pas par les
soins & les secours d'une attention économique, à la liberté qu'on leur a ôtée. Les semelles du lama n'ont que deux mammelles,
jamais plus de deux petits, & communément
un seul qui suit la mere en naissant; son accroissement est prompt, & sa vie assez courte. A trois ans il se reproduit, conserve sa
vigueur jusqu'à douze, puis dépérit jusqu'à
quinze, usé par le travail.

On emploie les lamas. comme les mulets, à transporter sur le dos des charges d'environ cent livres. Ils marchent lentement d'un pas grave & ferme, mais assuré; faisant quatre ou cinq lieues par jour, dans des pays impraticables pour les autres animaux; descendant des ravines & gravissant des rochers oû les hommes ne peuvent les suivre. Après quatre ou cinq jours de marche, ils prennesse d'eux-mêmes un repos de vingt-quatre heures.

La nature les a faits pour les hommes du climat où ils naissent; donx & flegmatiques, mesurés & prudens comme les Américains. Pour s'arrêter, ils plient les genoux & baissent le corps avec la précaution de ne pas déranger leur charge. Au coup de sisse leur conducteur, ils se relevent avec la même

attention, & marchent. Ils brouttent en chemin l'herbe qu'ils rencontrent, & ruminent la nuit, même en dormant, appuyés sur la poitrine & les pieds repllés sous le ventre. Le jeûne ni le travail ne les rebutent point, tandis qu'ils ont des forces; mais quand ils sont excédés, ou qu'ils succombent sous le faix, il est inutile de les harceler & de les frapper ils s'obstinent jusqu'à se tuer en frappant la tête à droite & à gauche contre la terre. Jamais ils ne se désendent ni des pieds ni des dents; & dans la sureur de l'indignation, ils se contentent de cracher à la face de ceux qui les insultent.

Le paco est au lama, ce que l'âne est au cheval, une espece succursale, plus petite avec des jambes plus courtes, un musse plus ramassé; mais du même naturel, des mêmes mœurs, du même tempérament que le lama; fait, commé lui, à porter des fardeaux, plus obstiné dans ses caprices, peut-être parce qu'il est plus foible.

Les lamas & les pacos font d'autant plus utiles à l'homme, que leur fervice ne lui coûte rien. Leur fourrure épaisse leur tient lieu de bat. Le peu d'herbe qu'ils trouvent en marchant, sussit à les nourrir, & leur fournit une salive abondante & fraîche qui les dispense de boire.

Parmi les lamas, il y en a d'une espece sau-

vage qu'on nomme guanacos, plus forts, plus vifs & plus légers que les lamas domestiques courant comme le cerf, grimpant comme le chamois, couverts d'une laine courte & de couleur fauve. Quoique libres, ils aiment à se rassembler en troupe, quelquesois de deux ou trois cents. S'ils voyent un homme, ils le regardent d'abord d'un air plus étonné que curieux. Enfuite fouffiant des narines & henniffant, ils courent tous ensemble au sommet des montagnes. Ces animaux cherchent le Nord, voyagent dans les glaces, féjournent au-deffus de la ligne de neige, crafgnant la chaleur des terres baffes; vigoureux & nombreux dans les fierras, qui font les hauteurs des cordelieres; chétifs & rares dans les landes qui font au bas des montagnes. Quand on en fait la chasse pour avoir leur toison, s'ils gagnent leurs rochers, les chasseurs ni les chiens ne peuvent les atteindre.

Les vigognes, espece sauvage de pacos, aiment encore plus la hauteur des montagnes, la neige & la glace. Elles ont une laine plus longue, plus toussue & beaucoup plus sine que celle des guanacos. Elle est d'une couleur de rose seche, & tellement sixée par la nature, qu'elle ne peut s'altérer dans les mains qui mettent la laine en œuvre. Les vigognes sont si timides, que leur frayeur même les livre au chasseur. Des hommes les entourent

& les poussent dans des défilés à l'issue desquels on a suspendu des morceaux de drap ou de, linge, fur des cordes élevées de trois à quatre pieds. Ces lambeaux agités par le vent leur font tant de peur, qu'elles restent attroupées & serrées l'une contre l'autre, se laissant tuer plutôt que de s'enfuir. Mais s'il se trouve parmi les vigognes quelque guanaco, qui plus hardi, faute par-dessus les cordes, elles le sui-

vent & s'échappent.

Tous ces animaux appartiennent tellement à l'Amérique méridionale, & fur-tout aux plus hautes cordelieres, qu'on n'en voit jamais du côté du Mexique, où ces montagnes s'abbaissent considérablement. On a tenté de les naturalifer en Europe; mais ils y ont tous péri. Les Espagnols, sans penser que ces animaux, au Pérou même, cherchoient le froid, les ont transportés dans les plaines brûlantes de l'An. dalousie. Ces especes auroient peut-être réussi au pied des Alpes ou des Pyrenées. Cette conjecture de M. de Buffon, à qui nous devons tant de confidérations utiles & profondes fur les animaux, est digne de l'attention des hommes d'état, que la philosophie doit éclairer dans toutes leurs démarches.

La chair des lamas est bonne à manger, quand ils sont jeunes. La peau des vieux, sert aux Indiens de chaussure, aux Espagnols pour les harnois. Les guanacos peuvent aussi se

manger; mais les vigognes ne sont recherchées que pour leur toison & pour les bézoards qu'elles produisent.

En gênéral la laine des lamas, des pacos, des guanacos, des vigognes, étoit utilement employée par les Péruviens, avant la conquête. Cusco en fabriquoit pour l'usage de la cour, des tapisseries où l'on voyoit des fleurs. des oiseaux, des arbres assez bien imités. Elle servoit ailleurs à faire des mantes, qui couvroient une chemise de coton. On les retrousfoit pour avoir les bras libres. Les grands les attachoient avec des agraphes d'or & d'argent; leurs femmes avec des épingles de ces mêmes métaux, ornées d'émeraudes, & le peuple avec des épines. Dans les pays chands, les mantes des hommes en place étoient de toile de coton affez fine, & teinte de couleurs. Les gens du commun, sous le même climat, n'avoient pour tout vêtement, qu'une ceinture tissue de filamens d'écorce d'arbre, qui couvroit dans les deux fexes ce que la pudeur défend de montrer.

Après la conquête, on obligea tous les Indiens à s'habiller. Comme l'oppression sous laquelle ils gémissoient ne leur permettoit pas de suivre leur ancienne industrie, ils eurent recours à de mauvais draps d'Europe, qu'on leur faisoit payer fort cher. Lorsque l'or & l'argent, qui avoient échappé à la rapacité des

conquérans eurent été épuisés, on pensa à rétablir les manufactures nationales. Elles furent interdites quelque tems après, à caufe du vuide qu'elles occasionnoient dans les exportations de la métropole, L'impossibilité où se trouverent les Péruviens d'acheter des étoffes étrangères & de payer leur tribut, fit confentir au bout de dix ans à leur renouvellement. Elles n'ont pas discontinué depuis, & se sont persectionnées autant qu'il étoit possible fous une tyrannie continuelle.

On fabrique à Cusco & sur son territoire, avec de la laine de vigogne, des bas, des mouchoirs, des écharpes. Ces ouvrages feroient plus multipliés, si l'esprit de destruction ne s'étoit porté sur les animaux comme sur les hommes. La même laine mêlée avec la laine extrêmement dégénerée des moutons venus d'Europe, sert à saire des tapis, & d'affez beaux draps. Les toisons inférieures sont employées en serges, en droguets, en toutes

fortes d'étoffes groffieres.

Les manufactures de luxe sont établies à Arequipa, à Cusco & à Lima. On fabrique dans ces trois villes une grande abondance de bijoux d'or, de vaisselle pour les particuliers, d'argenterie pour les églises. Tous ces ouvrages sont groffierement travaillés, & mêlés de beaucoup de cuivre. On ne trouve guère plus de goût dans les galons, dans les brode-

ries, qui sortent des mêmes atteliers. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi des dentelles, qui mêlées avec celles de l'Europe, ont assez d'éclat. Cette industrie est communément entre les mains des religieuses; elles y occupent les jeunes Péruviennes, les jeunes métisses des villes, qui, avant de se marier, passent la plupart quelques années dans le clostre.

D'autres mains s'exercent à peindre, à dorer des cuirs pour les appartemens, à faire avec du bois & de l'ivoire des morceaux de marqueterie & de sculpture, à tracer des figures sur du marbre trouvé à Cuenca, ou sur des toiles de lin apportées d'Europe. Ces différens ouvrages qui fortent presque tous de Cufco, servent à l'ornement des maisons, des palais, des temples. Le dessin n'en est pas mauvais, mais les couleurs manquent de vérité & ne font pas durables. Si les Indiens qui n'inventent rien, mais qui savent imiter, avoient des maîtres habiles, d'excellens modeles, on en auroit fait au moins de bons copistes. On porta à Rome sur la fin du dernier siécle des ouvrages d'un peintre Péravien, nommé Michel de Saint-Jacques, où les connoisseurs trouverent du génie.

Ces détails intéresseront ceux de nos lecteurs à qui nous aurons eu le bonheur d'inspirer quelque amour pour un des meilleurs peuples qu'il y ait jamais eu, quelque estime pour

une des plus belles institutions qui ayent honoré l'espece humaine. Ceux qui n'ont pas dans le cœur cette bienveillance universelle qui embrasse toutes les nations & tous les âges, auront éprouvé d'autres sentimens. Accoutumés à ne voir dans le Pérou que le produit de ses mines, ils doivent regarder avec mépris tout ce qui n'a pas un rapport direct avec leur avarice. Elle diminueroit, elle cesseroit peut-être, s'ils vouloient se retracer fouvent ce qu'elle a coûté de barbarie & de crimes.

du Pérou.

Sans connoître l'usage des monnoies, les Des mines Péruviens connoissoient l'usage de l'argent & de l'or. On les employoit à différentes especes d'ornemens. Indépendamment de ce que les torrens & le hasard procuroient de ces métaux, on avoit ouvert quelques mines qui avoient peu de profondeur. Les Espagnols ne nous ont point transmis la maniere dont ces riches productions étoient tirées du fein de la terre. Leur orgueil, qui nous a dérobé tant de connoissances précieuses, leur fit croire, fans doute, que dans les inventions d'un peuple qu'ils appelloient barbare, il n'y avoit rien qui méritat d'être conservé.

Cette différence pour la maniere dont les Péruviens exploitoient leurs mines, ne s'étendit pas aux mines même. Les conquérans en ouvrirent de tous les côtés. Celles d'or

tenterent d'abord la cupidité du plus grand nombre. Des expériences funestes en dégoûterent ceux que la passion n'aveugloit pas. Ils virent clairement que pour quelques fortunes énormes que ce genre d'industrie élevoit, il en détruisoit un très-grand nombre de médiocres. Ces mines tomberent dans un tel discrédit, que pour qu'on ne les abandonnât pas, le gouvernement se vit sorcé de se réduire au vingtieme de leur produit, au lieu du cinquieme qu'il recevoit d'abord.

Les mines d'argent furent plus communes, plus égales & plus riches. Il y en eut même d'une espece singuliere qu'on a vu rarement ailleurs. Vers les côtes de la mer, on trouve dans les sables de grands morceaux de ce métal. Les embrâsemens souterrains, les volcans, les révolutions que l'Amérique a esfuyées, essuie encore, semblent indiquer les causes de la transposition des masses métalliques que l'on rencontre en plusieurs endroits de ce continent.

Il y a beaucoup d'autres mines infiniment plus importantes. On les trouve dans les rochers & sur les montagnes. Plusieurs donnent de fausses espérances. Telle sut en particulier celle d'Ucuntaya, découverte en 1713. Ce n'étoit qu'une croute d'argent presque massif, qui rendit d'abord plusieurs millions, mais qui sut bientôt épuisée.

D'autres qui avoient plus de profondeur. ont été également abandonnées. Leur produit, quoi-qu'égal à celui des premiers tems, ne suffisoit plus pour soutenir les dépenses d'exploitation, devenues tous les jours plus considérables. Les mines, de Quito, de Cusco, d'Arequipa, ont éprouvé cette révolution que le tems réserve à beaucoup d'autres.

Il en est un grand nombre de très-riches, dont les eaux se sont emparées. La disposition du terrein, qui du sommet des cordelieres, va toujours en pente jusqu'à la mer du Sud, a dû rendre ces événemens plus communs au Pérou qu'ailleurs. Cet inconvénient qu'avec plus de soin & d'intelligence, on auroit pû souvent prévenir ou diminuer, a été réparé dans quelques circonstances. Un seul exemple fuffira pour montrer que l'avarice des humains peut lutter contre celle de la nature, quand elle nous cache ou nous retire fes tréfors.

Joseph Salcedo, avoit découvert vers l'an 1660, non loin de la ville de Puno, la mine de Laycacota. Elle étoit si abondante, qu'on coupoit fouvent l'argent au cifeau. La prospérité, qui rabbaisse les petites ames, avoit tellement élevé celle du propriétaire de tant de richesses, qu'il permettoit à tous les Espagnols qui venoient chercher fortune dans

cette partie du nouveau-monde, de travailler quelques jours pour leur compte, fans pefer ni mesurer le don qu'il leur faisoit. Cette générosité attira autour de lui une infinité de gens que leur avidité brouilla. L'argent leur mit les armes à la main; ils se chargerent; & leur bienfaiteur, qui n'avoit négligé aucun moyen de prévenir & d'étouffer leurs divisions sanglantes, sut pendu comme en étant l'auteur. Pendant qu'il étoit encore en prison, l'eau gagna sa mine. La superstition sit bientôt imaginer que c'étoit en punition de l'attentat commis contre lui. On respecta longtems cette idée de la vengeance céleste. Mais enfin, en 1740, Diego de Baena s'associa avec d'autres personnes opulentes, pour détourner les sources qui avoient noyé tant de trésors. Les travaux qu'exigeoit cette entreprise difficile, n'ont été finis qu'en 1754. La mine rend autant aujourd'hui que dans fa nouveauté. On en connoît de plus riches encore qui n'ont éprouvé aucune révolution. Telle est, en particulier, celle de Potofi, découverte dans la même contrée où les Incas faisoient exploiter celle de Porco.

Un Indien nommé Hualpa, qui en 1545 poursuivoit des chevreuils, saisst pour escalader des rocs escarpés, un arbrisseau dont les racines se détacherent, & laisserent apperce-

voir un lingot d'argent. L'Indien s'en fervit pour ses usages, & ne manqua pas de retourner à fon trésor toutes les fois que ses besoins ou ses desirs l'en sollicitoient. Le changement arrivé dans sa fortune, fut remarqué par son compatriote Guanca, auquel il avoua fon fecret. Les deux amis ne surent pas jouir de leur bonheur. Ils se brouillerent; l'indiscret confident découvrit tout à son maître Villaroel, Espagnol établi dans le voisinage. La mine fut reconnue & exploitée. On en trouva un grand nombre dans le voisinage. Les principales font dans la partie septentrionale de la montagne, & leur direction est du Nord au Sud. Les plus habiles gens du Pérou ont observé que c'est en général la direction des mines les plus riches.

Le bruit de ce qui se passoit au Potosi, ne tarda pas à se répandre; & bientôt il se sorma au bas de la montagne une ville composée de soixante mille Indiens, & de dix mille Espagnols. La stérilité du terroir ne retarda pas d'un instant la population. Les grains, les fruits, les troupeaux, les étosses de l'Amérique, le luxe de l'Europe y arrivoient de toutes parts. L'industrie qui suit par-tout le cours de l'argent, ne pouvoit mieux le trouver qu'à sa source. Il est prouvé qu'en 1738, il étoit sorti par an de ces mines 22, 338, 975 liv. sans compter ce qui n'avoit pas été enrégistré & qui

s'étoit écoulé en fraude. Les produits ont si fort diminué depuis ce tems-là, que la monnoie ne bat plus que la huitieme partie de ce qu'elle fabriquoit autre sois.

La mine de Potosi, & toutes les mines de l'Amérique méridionale, emploient pour purisser leur or & leur argent, le mercure que leur fournit celle de Guancavelica. Le mercure, dit un habile naturaliste, se trouve en deux états dissérens dans le sein de la terre; ou il est tout pur & sous la sorme sluide qui lui est propre, & alors on le nomme mercure vierge, parce qu'il n'a point éprouvé l'action du seu pour être tiré de la mine; ou bien il se trouve combiné avec le sousre, & alors il forme une substance d'un rouge plus ou moins vis que l'on nomme cinnabre.

Jusqu'à la mine de mercure vierge, découverte dans les derniers tems à Montpellier sous les édifices de la ville même, & que pour cette raison on n'exploitera vraisemblablement jamais, il n'y en avoit pas d'antres bien connues en Europe, que celles d'Ydria dans la Carniole. Elles sont dans une vallée, au pied des hautes montagnes appellées par les Romains, Alpes fulie. Le hazard les sit découvrir en 1497. Lenr prosondeur est d'environ neus cents pieds. On y descend par des puits, comme dans toutes les autres mines. Il y a sous terre une infinité de gale.

ries dont quelques-unes font fi baffes, que l'on est obligé de se courber pour pouvoir y pasfer; il y a des endroits où il fait si chaud, que pour peu qu'on s'y arrête, on est dans une sueur très-abondance: c'est de ces souterrains que l'on tire le mercure. Quelques pierres en font tellement remplies, que lorfqu'on les -brife, cette substance en sort sous la forme de globules ou de gonttes. On le trouve aussi dans une espece d'argile; quelquesois même l'on voit ce mercure couler en forme de pluie, & fuinter si copieusement au travers des rochers qui forment les voûtes des fouterrains, qu'un homme en a fouvent recueilli jusqu'à trente-six livres en un jour.

Il y a quelques hommes passionnés pour le merveilleux qui préférent ce mercure à l'autre: c'est un préjugé. L'expérience prouve que le meilleur mercure qu'on puisse employer, & dans la pharmacie, & dans la métallurgie, est celui qui a été tiré du cinnabre. Pour séparer la combinaison que la nature a faite du foufre & du mercure, deux matieres volatiles, il faut avoir nécessairement recours à l'action du feu & y joindre un intermede. C'est ou de la limaille de fer, ou du cuivre, ou du régule d'antimoine, ou de la chaux, ou du sel alkali fixe. On tire cette derniere espece de mercure, de Hongrie, d'Esclavonie, de Bohême, de la Carinthie,

du Frioul, de la Normandie; sur-tout d'Almaden en Espagne, mine célébre du tems même des Romains, & qui partage depuis peu le service des colonies Espagnoles avec celle de Guancavelica.

L'opinion commune veut que cette derniere mine ait été découverte en 1564. Le commerce du mercure étoit alors encore libre. Il devint exclusif en 1571. A cette époque, toutes les mines de mercure furent fermées, & on se borna à exploiter celles de Guancavelica, dont le Roi se réserva la propriété. On ne s'apperçoit pas qu'elle diminue.

Cette mine est creusée dans une montagne fort vaste, à soixante lieues de Lima. On voit dans ses absmes, des rues, des places, une chapelle où l'on célébre les mysteres de la religion tous les jours de sête. Des milliers de slambeaux l'éclairent continuellement.

La terre qui contient le vis-argent de cette mine est, selon l'opinion d'un voyageur célébre, d'un rouge blanchâtre comme de la brique mal cuite. On la concasse, & on la met dans un fourneau de terre, dont le chapiteau est une voûte, en cul de four un peu sphéroïde. Elle est étendue sur une grille de fer recouverte de terre, sous laquelle on entretient un petit seu avec de l'herbe icho, qui est plus propre à cette opération que toute autre matiere combustible, & que pour cette

raison il est défendu de couper à vingt lieues à la ronde. La chaleur qui perce cette terre, échauffe tellement le minéral concassé, que le vif-argent en sort volatilisé en fumée. Mais comme le chapiteau est exadement bouché, la fumée ne trouve d'illue que par un petit trou qui communique à une suite de cucurbites de terre, rondes & emboîtées par le cou les unes dans les autres. Là, cette fumée circule & se condense par le moyen du peu d'eau qui est au fond de chaque cucurbite. Le vif-argent tombe alors en liqueur bien formée. Il s'en ramaffe moins dans les premieres que dans les dernieres. Les unes & les autres s'échaufferoient affez pour se casser, si l'on n'avoit l'attention de les rafarîchir exté. rieurement avec de l'eau.

Des particuliers exploitent à leurs frais la mine de Guancavelica. Ils sont obligés de livrer au gouvernement à un prix convenu, tout le mercure qu'ils en tirent. Dès qu'on a la provision que les besoins d'un an exigent, les travaux font fuspendus. Une partie du mercure se vend sur les lieux; le reste est envoyé dans les magasins royaux de tout le Pérou, qui le distribuent au même prix qu'il est vendu dans le Mexique. Cet arrangement qui a fait tomber beaucoup de mines, & qui a empêché que d'autres ne s'ouvrissent, est inexcusable dans le système Espagnol. La cour

de Madrid mérite à ce sujet, les mêmes reproches qu'on feroit ailleurs à un ministère assez aveugle pour mettre des impôts sur les instrumens de labourage.

La mine de Guancavelica, qui communique généralement des mouvemens convulsifs à ceux qui y travaillent, & les autres mines qui ne sont guère moins mal-saines, sont toutes exploitées par des Péruviens. Ces infortunées victimes d'une avidité insatiable, sont entassées toutes nues dans des absmes, la plupart prosonds, tous extrêmement froids. La tyrannie a imaginé ce rafinement de cruauté pour qu'il fût impossible de rien soustraire à son inquiéte vigilance. S'il se trouve quelques malheureux qui survivent long-tems à tant de barbaries, c'est l'usage du coca qui les conserve.

Le coca est un arbrisseau qui ne s'éleve guère que de trois à quatre pieds; son fruit est disposé en grappes. Il est rouge lorsqu'il commence à mûrir, & noir lorsqu'il a atteint sa maturité. Sa feuille molle, d'un verd pâle, & assez semblable à celle du myrthe, sait les délices des Péruviens. Ils la mâchent après l'avoir mêlée avec une terre blanche qu'ils nomment mambis; elle leur tient lieu de nourriture; elle fortisse leur estomac: elle soutient leur courage. Si ceux qui sont enterrés dans les mines en manquent, ils cessent de travailler, quelques moyens qu'on employe pour les y

forcer. Aussi leurs oppresseurs leur en fournisfent-ils autant qu'ils veulent, en rabattant son prix sur leur salaire journalier. Les environs de Cusco sournissent le meilleur coca.

XXIII: Communication des différentes Provinces du Pérou gutr'elles.

Cette plante, les autres productions du pays, tous les fruits de l'Industrie, se répandent dans l'empire par trois voies différentes. Les villes situées sur la côte sont approvisionnées par des bâtimens convenables à ces mers, toujours paisibles. Une multitude innombrable de mulets tirés du Tucuman, servent aux liaisons qu'ont entr'elles plusieurs provinces. La plus grande circulation se fait par le Guayaquil.

Sur les bords de ce fleuve, qui prend sa source dans les cordelieres, les Espagnols bâtirent au tems de la conquête une ville assez considérable, à six lieues de la mer. Elle est protègée par trois sorts nouvellement élevés, & désendus seulement par une garde bourgeoise. Ils sont composés de grosses piéces de bois, disposées en palissades. La nature du bois, qui est à l'épreuve de l'eau, convient à l'humidité du sol.

On lit dans les relations d'un philosophe Espagnol que sur cette côte, aussi-bien qu'à celle de Guatimala, se trouvent les limaçons qui donnent cette pourpre si célébrée par les anciens, & que les modernes ont cru perdue. La coquille qui les renserme, est attachée à

des rochers que la mer baigne. Elle a le volume d'une grosse noix. On peut extraire la liqueur de cet animal de deux manieres; les uns le tuent, après l'avoir tiré de sa coquille. le pressent avec un couteau depuis la tête jusqu'à la queue, séparent du corps la partie où s'est amassée la liqueur, & jettent le reste. Quand cette manœuvre, répétée sur plusieurs limaçons, a donné une certaine quantité de liqueur, on voplonge le fil qu'on veut teindre, & l'opération est faîte. La couleur, d'abord blanc de lait, devient ensuite verte, & n'est pourpre que lorsque le fil est sec. Ceux qui n'aiment pas cette méthode, tirent en partie l'animal de sa coquille, & en le comprimant. lui font rendre une liqueur qui teint: on répete cette opération jusqu'à quatre fois en différens tems, mais toujours moins utilement. Si l'on continue, l'animal meurt, à force de perdre ce qui fait le principe de sa vie, & qu'il n'a plus la force de renouveller. On ne connoît point de couleur qu'on puisse comparer à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la vivacité, ni pour la durée; elle réusit mieux avec le coton qu'avec la laine, le lin ou la foie.

Outre cet objet de curiosité, Guayaquil fournit à l'intérieur de l'empire, des bœuss, des mulets, du sel, du poisson salé; il sournit une grande abondance de cacao à l'Europe

& au Mexique; mais peu au Pérou, où l'on préfére généralement l'herbe du Paraguay. C'est le chantier universel de la mer du Sud. & il pourroit le devenir en partie de la métropole. On ne connoît point de contrée sur la terre qui foit aussi riche en bois de construction & de mâture, foit pour la qualité, foit pour la quantité. Le chanvre & le goudron qui lui manquent, lui seroient aisément fournis par le Chilli & le Guatimala.

Mais ce qui rend Guayaquil plus confidérable encore, c'est l'avantage qu'il a d'être l'entrepôt nécessaire & le lien de communication des montagnes du Pérou avec ses vallées. avec Panama, avec le Mexique. Toutes les marchandises que ces pays échangent, passent par les mains de ses négocians. Les plus gros vaisseaux s'arrêtent au port de l'isle de Puna, placée à l'entrée du goife; les autres remontent environ quarante lieues dans le fleuve.

Malgré tant de moyens de s'élever, Guavaquil, dont la population est de vingt mille ames, n'a que de l'aisance. Les fortunes y ont été successivement renversées par neuf incendies, qu'on y a attribués au mécontentement des négres, & par des corsaires qui ont deux fois saccagé la ville. Celles qui ont été faites depuis ces funestes époques, n'y sont pas reftées. Un climat où les chaleurs sont intolérables toute l'année, où les pluies font conti-

nuelles pendant six mois, où des insectes dangereux & dégoûtans ne laissent pas un instant
de tranquillité, où paroissent s'être réunies
les maladies des températures les plus opposées, où l'on vit dans la crainte continuelle
de perdre la vûe; un tel climat n'est guère
propre à fixer ses habitans. On n'y voit que
ceux qui n'ont pas acquis assez de bien, pour
aller couler ailleurs des jours heureux dans
l'oissveté & dans les délices. Un goût qui est
général dans l'empire, conduit les plus opulens à Lima.

Cette capitale du Pérou, si renommée dans toutes les parties du monde, est située à deux lieues de la mer dans une plaine délicieuse. environ à une égale distance de l'équateur & du tropique du Sud, comme pour réunir toutes les richesses & les douceurs de l'Amérique méridionale. Sa vûe se promene d'un côté sur un Océan tranquille, & de l'autre elle s'étend à trente lieues jusqu'aux cordelieres. Le fol de fon territoire n'est qu'un amas de pierres à fusil que la mer y a sans doute entaffées avec les siécles, mais couvertes d'un pied de terre, que les eaux de source qu'on y trouve par-tout en creusant, y ont amené des montagnes. En vain les Espagnols veulent attribuer l'origine de ces eaux à la filtration de la mer; la théorie du globe & sa construction physique, déposent contre une opinion que d'ailleurs toutes les expériences démentent.

Des cannes à sucre, des multitudes incroyables d'oliviers, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de fel qui donnent au mouton un goût exquis, de menus grains destinés à élever des volailles qui sont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les especes, quelques autres cultures, couvrent ces campagnes fortunées. Une mer poissonneuse, acheve d'y rendre les vivres abondans à un prix modéré. La récolte de l'orge & du froment augmentoit autrefois cette heureuse ressource; mais un tremblement de terre y fit, il y a près d'un siècle, une si grande révolution, que les semences pourrissoient sans germer. Après quarante ans de stérilité, le laboureur voyant le fol s'améliorer, voulut reprendre ses anciens travaux. Le Chili, qui, par un privilége exclusif, approvisionnoit Lima, s'opposa à la cultivation de son territoire; & la capitale de l'Espagne ne permit qu'en 1750 à celle du Pérou, de revivre de son propre fonds.

Lima fondé il y a plus de deux siécles, & bâti par les destructeurs du Pérou, a été renversé en détail par onze tremblemens de terre. Le douzième, qui arriva le 28 Octobre 1746, engloutit en trois minutes, la ville, son port de Callao, tous les vaisseaux de la côte, avec quinze cens millions, dit-on, en argent, foit monnoyé, foit ouvré, foit en lingots. Les esprits tombés depuis long-tems comme en léthargie, ont été réveillés par cette violente secousse. Une nouvelle activité, une nouvelle émulation, ont produit le travail & l'industrie. Lima, quoique moins riche, est actuellement plus agréable qu'en 1682, lorsque ses portes offrirent à l'entrée du duc de Palata, des rues pavées d'argent.

Elles ne sont aujourd'hui que bie alignées, avec des maisons agréables & des édifices publics, où l'on remarque de l'intelligence & du goût. Les eaux de la riviere qui baigne ses murs, ont été affervies & distribuées pour la commodité des citoiens, pour l'ornement des jardins, pour la fertilité des campagnes.

Mais ces murs péchent par la folidité même de leurs fondemens. On en voit à quelques lieues de Lima, d'anciennement bâtis ou jettés fur la fuperficie de la terre fans ancun ciment, qui cependant avoient résisté aux affauts & aux convulsions qui ont renversé les édifices profonds des Espagnols. Les naturels du pays, quand ils virent ouvrir des sondemens & bâtir avec du mortier, dirent que s'enterrer. C'étoit peut-être une consolation au malheur du vaincu, de prévoir que la terre elle-même le vengeroit de ses dévastateurs; mais deux siécles de châtimens ne les ont pas corrigés. Le

plaisir d'avoir des maisons commodes, ou la vanité d'en élever de spacieuses, l'emporte encore sur le danger d'en être écrasé.

Les fléaux de la nature, qui ont introduit le besoin des arts à Lima, n'y ont produit aucune heureuse révolution dans les mœurs. La superstition qui regne sur toute l'étendue de la domination Espagnole, tient au Pérou deux sceptres dans fes mains; l'un d'or, pour la nation usurpatrice & triomphante; l'autre de fer, pour ses habitans esclaves & dépouillés. Le scapulaire & le rosaire, sont toutes les marques de religion que les moines exigent des Espagnols. C'est sur la forme & la couleur de ces especes de talismans, que le peuple & les grands fondent la prospérité de leurs entreprifes, le succès de leurs intrigues amoureuses, l'espérance de leur falut. L'habit religieux fait au dernier moment la fécurité des riches malversateurs: ils sont convaincus qu'enveloppés de ce vêtement redoutable au démon, il n'ofera descendre dans leurs tombeaux & s'emparer de leurs ames. Si leurs cendres reposent près de l'autel, ils esperent participer aux facrifices & aux prieres des prêtres, beaucoup plus que les pauvres & les esclaves. D'après d'aussi funestes préjugés, que ne se permet-on pas pour acquérir des richesses qui affurent le bonheur dans l'un & l'autre monde? La vanité d'éterniser son nom, & la promesse

d'une vie immortelle, transmettent à des moines une fortune dont on ne sauroit plus jouir ; & les familles sont frustrées d'un héritage bien ou mal acquis, par des legs qui vont enrichir ces hommes qui ont trouvé le secret d'échapper à la pauvreté en s'y dévouant. Ainsi l'ordre des sentimens, des idées & des choses est renversé; & des enfans de parens opulens sont condamnés à une misere forcée, par la pieuse rapacité d'une foule de mendians volontaires. Le François, le Hollandois, l'Anglois, perdent de leurs préjugés nationaux en voyageant; l'Espagnol traîne avec lui les siens dans tout l'univers; & telle est la manie de léguer à l'église, qu'au Pérou tous les biensfonds appartiennent au facerdoce, ou en relevent par des redevances. Le monachisme a fait au Pérou ce que la loi du Vacuf fera tôt ou tard à Constantinople. Ici l'on attache sa fortune à un minaret pour l'affurer à son héritier; là on en dépouille un héritier en l'attachant à un monastere, par la crainte d'être damné. Les moyens font un peu divers; mais à la longue, l'effet est le même. Dans l'une & l'autre contrée, l'église est le gouffre où toute la richesse va se précipiter; & ces Castillans, autrefois si redoutés, sont aussi petits devant la fuperstition, que des esclaves Asiatiques en présence de leur despote.

A juger des créoles d'après ces extravagan-

ces, on seroit tenté de les croire entierement abrutis. On se tromperoit. Les habitans des vallées ont de la pénétration, & ceux des montagnes n'en manquent pas. Les uns & les autres s'estiment fort supérieurs aux Espagnols Européens, qu'ils traitent entr'eux de cavallos, c'est-à-dire de bêtes.

Ils ont plus d'ésprit que de courage. Mécontens du gouvernement, tous ces peuples lui font egalement foumis. L'homme par-tout oublie son nombre & sa force. Là on redoute jusqu'au nom des officiers royaux; & quatre foldats envoyés par le vice-roi, font trembler des villes entieres à quatre cents lieues de la capitale.

Cette timidité du Péruvien, est le principe ou la fuite de sa mollesse. Il est chez des courtifannes, ou il s'occupe dans sa maison à boire de l'herbe du Paraguay. Il craint d'ôter des plaisirs à l'amour, en lui donnant des nœuds légitimes. La plupart des habitans se marient derriere l'église; c'est leur expression, qui fignifie vivre dans le concubinage. Si les enfans issus de ce commerce sont avoués par leurs peres, ils héritent, & leur naissance n'en garde aucune tache. Les évêques anathématisent tous les ans à Paques, les personnes engagées dans ces liens illicites. Mais que peuvent ces vains foudres contre l'amour, autorisé par l'usage, la tolérance ou l'exemple

des ecclésiastiques du second ordre, & le climat qui lutte sans cesse, & l'emporte à la fin, sur toutes les loix civiles & religieuses contraires à son influence?

Les femmes du Pérou ont plus de charmes que les armes spirituelles de Rome n'inspirent de terreur. La plupart, sur-tout celles de Lima, ont des yeux brillans de vivacité, une peau blanche, un teint délicat, animé, plein de fraîcheur & de vie, une taille moyenne & bien prise qui semble aller au-devant de l'amour. Mais ce qui met les hommes à leurs genoux, c'est la petitesse d'un joli pied, qu'on leur saçonne dès l'ensance par une chaussure étroite. On laisse les grands pieds des Espagnoles pour admirer ceux d'une Péruvienne, qui joint à l'artisse de les cacher ordinairement, l'heureuse adresse de les montrer quelquesois.

A ces petits pieds joignez une longue chevelure, qui pourroit servir de voile à la pudeur, tant elle est épaisse & noire, tant elle se plaît à croître & à descendre. Les semmes de Lima en relevent quelques tresses sur la tête, & laissent flotter le reste autour de leurs épaules en sorme de cercles, sans boucles ni frisure. Elles sont si jalouses de leur conserver leur propre beauté, qu'elles n'y mettent pas le moindre ornement. Les perles, les diamans sont réservés pour les pendans d'o-

reille, pour les larges colliers, pour les bracelets, pour les bagues, pour une plaque d'or fuspendue au milieu du sein par un ruban qui fait le tour du corps. Une femme sans titre & fans noblesse ne sort guère dans toute sa parure, qu'elle n'étale en pierreries la valeur de cent à cent cinquante mille livres; encore estil du bel air d'affecter de l'indifférence pour ces miseres-là. Il faut en perdre ou en laisser tomber, fans y prendre garde; il faut qu'il y ait toujours à réparer ou à ajouter.

Mais ce qui séduit les yeux, & jette le trouble dans l'ame, c'est un habillement qui. laissant à découvert le sein & les épaules, ne descend qu'à mi-jambe. De-là jusqu'à la cheville du pied tombe une dentelle, au travers de laquelle on apperçoit les bouts des jarretieres brodés d'or ou d'argent, & garnis de perles. Le linge, le jupon, l'habit, tout est surchargé de dentelles les plus fines. Une femme ne paroit guère en public fans être accompagnée de trois ou quatre esclaves, la plupart mulâtresses en livrée comme les laquais, en dentelles comme leur maitreffe.

Ces dames aiment beaucoup les odeurs. Ou ne les furprend jamais fans ambre; elles en répandent dans leur linge & leurs habits, même dans leurs bouquets, comme s'il manquoit quelque chose au parfum naturel des fleurs

fleurs. L'ambre est sans doute une ivresse de plus pour les hommes, & les sleurs donnent un nouvel attrait aux semmes. Elles en garnissent leurs manches & quelquesois leurs cheveux, comme des bergeres. On voit tous les jours dans la grande place de Lima, où il se vend pour quinze ou vingt mille francs de sleurs, les dames en caleches dorées, acheter ce qu'il y a de plus rare, sans regarder au prix; & les hommes en soule adorer & contempler ce que la nature a fait de plus charmant pour embellir, pour enchanter le songe de la vie.

Où pourroit-on mieux jouir de ses délices qu'au Pérou? c'est aux femmes qu'il appartient de les sentir & de les communiquer. Celles de Lima aiment entr'autres plaisirs celui de la musique qu'elles portent jusqu'à la passion. De toutes parts on n'entend que des chansons, des concerts de voix & d'inftrumens. Les bals font fréquens. On y danse avec une légéreté surprenante; mais on néglige les graces des bras pour s'attacher à l'agilité des pieds, & furtout aux inflexions du corps: images des vrais mouvemens de la volupté, comme l'expression du visage est le véritable accompagnement de la danse. Si les bras aident à l'attitude, à l'ensemble, le corps exprime mieux le plaisir. Dans les pays où les fenfations font les plus vives, la danfe

agitera plus les pieds & le corps que les bras.

Tels sont les plaisirs que les semmes goûtent & répandent à Lima. Parmi tant de chosses qui relevent & conservent leurs agrémens, elles ont un usage auquel on a desiré qu'elles voulussent renoncer; c'est le limpion. On donne ce nom à de petits rouleaux de tabac, de quatre pouces de long sur neuf lignes de diametre, envelopés d'un sil très-blanc, d'où le tabac sort par dégrés à mesure qu'on en use. Les dames ne sont que porter le bout du limpion à la bouche, pour le mâcher un instant.

Cette mastication est sur-tout d'usage dans les lieux d'affemblée, où les femmes recoivent compagnie. C'est une chambre de parade, où regne d'un côté tout le long du mur, une eftrade d'un demi-pied de haut sur cinq ou six pieds de large: c'est-là que nonchalamment assifes, & les jambes croisées sur des tapis & des carreaux superbes, elles passent les journées entieres sans changer de posture, même pour manger; on les fert sur de petites tables placées devant elles pour les ouvrages dont elles s'amusent. Les hommes qu'elles admettent à leur conversation s'assévent sur des sauteuils, à moins qu'une grande familiarité n'appelle ces adorateurs jusqu'à l'estrade, qui est comme le sanctuaire du culte & de l'idole. Cependant les divinités aiment mieux y être libres que fieres; & bannissant le cérémonial,

elles jouent de la harpe & de la guitarre, ou chantent & dansent quand on les en prie.

Leurs maris ne sont pas ceux qui ont le plus à se louer de leur complaisance. Comme la plupart des citoyens considérables de Lima se livrent à des courtisannes, les riches héritieres se réservent à des Européens qui viennent en Amérique. L'avantage qu'elles ont de faire la fortune de leurs maris, les porte naturellement à vouloir dominer. Mais qu'on leur cede l'empire, dont elles sont jalouses, & elles seront constamment sidelles. Tant la vertu se joint à une certaine sierté.

Les mœurs des métis, des mulâtres libres. qui forment la plus grande population de Lima, & qui tiennent les arts dans leurs mains, ne s'éloignent guère des mœurs des Espagnols. L'habitude qu'ils ont contractée de dormir après leur dîné, & de se reposer une partie de la journée, rend leur industrie plus chere qu'elle ne devroit l'être. Il faut que le tems qu'ils donnent au travail leur procure une vie commode, & fournisse à leur luxe, ordinairement porté fort loin. Leurs femmes en particulier, se piquent de magnificence dans leurs meubles & dans leur parure. Elles ne sortent jamais qu'en voiture, & copient les dames du plus haut rang jusques dans leur chaussure. Elles se pressent habituellement les pieds pour en cacher la grandeur naturelle;

rarement corrigée par l'éducation. Quoiqu'elles portent l'imitation jusqu'à former des cercles, des affemblées comme leurs modeles. elles ne parviennent jamais à leur ressembler. Leurs maris approchent encore moins du ton de l'Espagnol Européen ou du créole, quoiqu'il y ait peu de mérite réel ou d'adresse à le copier. Ils font rudes, altiers, inquiets; mais ces défauts fâcheux dans la fociété, ne sont guère poussés à des excès ou des éclats qui troublent l'ordre public.

Tout le commerce qui se fait à Lima est exercé par les Espagnols, dont le nombre est de quinze à seize mille. Les capitaux qu'ils y employent font immenses. Il n'v a pas, à la vérité, plus de dix ou douze maifons dont le fonds excede deux millions; mais celles d'un million sont communes, & celles de cinq cents mille livres beaucoup davantage. Le desir de jouir, la vanité de paroître, la passon d'orner les églises, empêchent les fortunes des créoles de s'élever aussi haut que la nature des affaires le comporteroit. Les Espagnols Européens uniquement occupés du projet de retourner dans leur patrie, font voir qu'avec de l'activité & de l'économie, on peut s'enrichir fort vîte. Les négocians qui ont besoin de fecours, sont sûrs d'en trouver dans la postérité des conquérans du Pérou. Si quelques-unes de ces familles distinguées ont perpétué leur

éclat à la faveur de leurs majorats, & par les feuls revenus de leurs biens-fonds, la plupart ne se sont soutenus qu'en prenant part aux affaires de commerce. Un genre d'industrie si digne de l'homme dont il étend à la fois les lumieres, la puissance & l'activité, ne leur a pas paru déroger à leur noblesse; & sur ce point unique, elles ont abandonné les idées fausses & romanesques de leurs ancêtres. Ces moyens réunis aux immenses dépôts qui viennent de l'intérieur des terres, ont rendu Lima le centre de toutes les affaires que les provinces du Pérou ne cessent de faire, soit entr'elles, foit avec le Mexique & le Chili, foit avec la métropole, in animagnamia acaptavo ciov

Le détroit de Magellan paroissoit la seule voie ouverte pour cette derniere liaison. La Communilongueur du trajet, la frayeur qu'inspiroient Pérou avec des mers orageuses & peu connues, la crainte l'Europe. d'exciter l'ambition des autres nations, l'impoffibilité de trouver un affile dans des évenemens malheureux; d'autres considérations, peut-être, tournerent toutes les vues vers Panama bar all and ver bed

Cette ville qui avoit été la porte par où l'on étoit entré au Pérou, s'étoit élevée à une grande prospérité, lorsqu'en 1670 elle fut pillée & brûlée par des pirates. On la rebâtit dans un lieu plus avantageux, à quatre ou cinq milles de sa premiere place. Son port, nommé Péri-

co, est très-sûr. Il est formé par un archipel de quarante-huit petites isles, & peut contenir les plus nombreuses flottes.

La place, peu de tems après sa fondation, devint la capitale du royaume de Terre-Ferme. Les trois provinces de Panama, de Darien & de Veraguas qui le composoient, donnerent d'abord quelques espérances. Cette prospérité s'évanouit comme un éclair. Les fauvages du Darien recouvrerent leur indépendance; & les mines des deux autres provinces ne se trouverent ni assez abondantes, ni d'affez bon aloi, pour qu'on pût continuer à les exploiter. Cinq ou six bourgades, où l'on voit quelques Européens tout nuds, & un fort petit nombre d'Indiens qu'on est parvenu à fixer, forment tout cet état, que les Espagnols ne craignent pas d'honorer du grand nom de royaume. Il est généralement stérile, malfain, & n'offre au commerce que des perles.

Cette pêche se fait dans les isles du golfe. La plupart des habitans y emploient ceux de leurs négres qui font bons nageurs. Ces esclaves plongent & replongent dans la mer pour y chercher des perles, jusqu'à ce que cet exercice violent ait épuisé leurs forces ou laffé leur courage.

Chaque négre doit rendre un nombre fixe d'huitres. Celles où il n'y a point de perle, celles où la perle n'est pas entierement for-

mée, ne sont pas comptées. Ce qu'il peut trouver au-delà de l'obligation commune, lui appartient incontestablement: il peut le ven-dre à qui bon lui semble; mais pour l'ordinaire, il le cede à son maître pour un prix modique,

Des monstres marins, plus communs aux isses où se trouvent les perles que sur les côtes voisines, rendent cette pêche dangereuse. Quelques-uns dévorent en un instant les plongeurs. Le mantas, qui tire son nom de sa sigure, les enveloppe, les roule sous son corps, & les étousse. Pour se désendre contre de tels ennemis, chaque pêcheur est armé d'un poignard: aussi-tôt qu'il apperçoit quelqu'un de ces poissons voraces, il l'attaque avec précaution, le blesse, & le met en suite. Cependant il périt toujours quelques pêcheurs, & il y en a un grand nombre d'estropiés.

Les perles de Panama sont ordinairement de très-belle eau. Il y en a même de remarquables par leur grosseur & par leur figure. On les vendoit autresois à l'Europe. Depuis que l'art est parvenu à les imiter, & que la passion pour les diamans en a fait tomber ou prodigieusement diminuer l'usage, elles ont trouvé un nouveau débouché plus avantageux que le premier. On les porte au Pérou, où elles sont extrêmement recherchées.

Cette branche de commerce a pourtant in-

finiment moins contribué à donner de la célébrité à Panama, que l'avantage dont il a joui long-tems, d'être l'entrepôt de toutes les productions du pais des incas, destinées pour l'ancien monde. Ces richesses arrivées par une flottille, étoient voiturées, les unes à dos de mulet, les autres par le châgre à Porto-Belo, situé sur la côte septentrionale de l'ifthme qui fépare les deux mers.

Quoique la position de cette ville eût été reconnue & approuvée par Colomb en 1502, elle ne sut bâtie qu'en 1584 des débris de Nombre de Dios. Elle est disposée en forme de croissant, sur le penchant d'une montagne qui environne le port. Ce port célebre, autrefois très-bien défendu par des forts que l'amiral Vernon détroisit en 1740, paroît offrir une entrée large de fix cents toises; mais elle est tellement retrécie par des rochers à sleur d'eau, qu'elle se trouve réduite à un canal étroit. Les vaisseaux n'y arrivent qu'à la toue, parce qu'ils trouvent toujours des vents contraires, ou un grand calme. Ils y jouissent d'une sûreté entiere.

L'intempérie du climat de Porto-Belo est fi connue, qu'on a furnommé cette ville le tombeau des Espagnols. Plus d'une fois on y a abandonné les galions, qui y avoient perdu la plupart de leurs équipages. Les Anglois qui bloquerent cette place en 1726, n'auroient pas eu la force de regagner la Jamaïque, s'ils avoient attendu quelques jours de plus. Les habitans eux-mêmes n'y vivent pas long-tems, & ont tous un tempérament foible. Il est comme honteux d'être réduit à y demeurer. n'y voit que quelques négres, quelques mulatres, un très-petit nombre de blancs qui y sont fixés par les emplois que le gouvernement leur confie. La garnison même, quoique composée seulement de cent cinquante hommes, n'y reste jamais plus de trois mois de suite. Jusqu'au commencement du siécle, aucune femme n'avoit ofé y accoucher. Elle auroit cru vouer ses enfans, se vouer elle-même a une mort certaine. Il est établi que les animaux domestiques de l'Europe, qui se sont prodigieusement multipliés dans toutes les parties du nouveau-monde, perdent leur fécondité en arrivant à Porto-Belo; & à en juger par le peu qu'il y en a, malgré l'abondance des pâturages, on feroit porté à croire que cette opinion n'est pas mal fondée. Les plantes transplantées dans cette région funeste, où la chaleur, l'humidité, les vapeurs sont excessives & continuelles, n'ont jamais prospéré. Il seroit trop long de rapporter tous les maux qu'on y éprouve, difficile d'en trouver les causes, & peut-être impossible d'en indiquer le remede.

Ces inconvéniens n'empêcherent pas que

Porto-Belo ne devînt d'abord le théâtre du plus riche commerce qui ait jamais existé. Tandis que les richesses du nouveau-monde y arrivoient pour être échangées contre l'industrie de l'ancien, les vaisseaux partis d'Espagne, & connus sous le nom de galions, s'y rendoient de leur côté, chargés de tous les objets de nécessité, de commodité, de luxe, qui pouvoient tenter les possesseus mines.

Les députés des deux commerces, régloient à bord de l'amiral le prix des marchandises. fous les yeux du commandant de l'escadre & du président de Panama. L'estimation ne portoit pas sur la valeur intrinséque de chaque chose, mais sur sa rareté ou son abondance. L'habileté des agens consistoit à si bien former leurs combinaisons, que la cargaison apportée d'Europe, absorbat tous les trésors venus du Pérou. On régardoit la foire comme mauvaise, lorsqu'il se trouvoit des marchandises négligées faute d'argent, ou de l'argent sans emploi faute de marchandises. Dans ce cas feulement, il étoit permis aux négocians Efpagnols d'aller faire leur commerce dans la mer du Sud, & aux négocians Péruviens, de faire des remises à la métropole pour leurs achars.

Dès que les prix étoient réglés, les négociations commençoient. Elles n'étoient ni lon-

gues, ni difficiles. La franchise la plus noble en étoit la base. Des échanges se faisoient avec tant de bonne-foi, qu'on n'ouvroit pas les caisses de piastres, qu'on ne vérifioit pas le contenu des ballots. Cette confiance réciproque ne fut jamais trompée. Il se trouva plus d'une fois des facs d'or mêlés parmi des facs d'argent, des articles qui n'étoient pas portés fur les factures. Tout étoit exactement restitué avant le départ des galions ou à leur retour. Seulement il arriva en 1654, un évenement qui auroit pu altérer cette confiance. On trouva en Europe, que toutes les piaftres reçues à la derniere foire avoient un cinquième d'alliage. La perte fut supportée par les commerçans Espagnols; mais comme le trésorier de la monnoie de Lima fut reconnu pour auteur de cette malversation, la réputation des marchands Péruviens ne souffrit aucune atteinte.

La foire, dont la mauvaise qualité de l'air avoit sait sixer la durée à quarante jours, se tenoit régulierement. On voit, par des actes de 1595, que les galions devoient être expédiés d'Espagne tous les ans, au plus tard tous les dix-huit mois; & les douze slottes parties depuis le 4 Août 1628, jusqu'au 3 Juin 1645, prouvent qu'on ne s'écartoit pas de cette regle. Elles revenoient au bout de onze, de dix, quelques même de huit mois, avec cent millions & plus, en or, en argent & en marchandises.

Cette prospérité continua sans interruption jusqu'au milieu du dix-septieme siécle. Avec la perte de la jamaïque, commença une contrebande confidérable, qui, jusqu'alors avoit été peù de chose. Le sac de Panama en 1670 par le pirate Anglois Jean Morgan, eut des fuites encore plus funestes. Le Pérou, qui y envoyoit ses fonds d'avance, ne les y sit plus passer qu'après l'arrivée des galions à Cartagêne. Les retards, les incertitudes, la défiance furent les suites de ce changement. Les foires diminuerent, & le commerce interlope augmenta.

Un plus grand mal menacoit l'Espagne. Les Ecossois porterent en 1608, dans le golfe de Darien, douze cents hommes de débarquement. Leur projet étoit de gagner la confiance des sauvages que les Castillans n'avoient pu dompter, de leur mettre les armes à la main contre une nation qu'ils détestoient, de former un établissement sur leur territoire, de rompre la communication de Chartagêne avec Porto-Belo, d'intercepter les galions, & de combiner leurs forces avec celles de la Jamaïque, pour prendre une supériorité décidée dans cette partie du nouveau-monde.

Ce plan, qui n'avoit rien de chimérique, déplut à Louis XIV, qui offrit à la cour de Madrid une flotte pour le faire échouer: aux Hollandois, qui craignoient avec raison que la nou-

velle compagnie ne partageât un jour le commerce interlope dont ils étoient en possession dans ces parages: à l'Espagne, qui menaça de confisquer les effets des sujets de la Grande-Bretagne, qui négocioient dans ses royaumes. Il blessa sur-tout les Anglois, qui prévoyoient que leurs colons abandonneroient des plantations ufées, pour aller se fixer sur un territoire abondant en or; & que l'Ecosse, devenue riche, voudroit fortir de l'espece de dépendance où fa pauvreté l'avoit jusqu'alors réduite. Cette opposition violente & universelle, détermina le Roi Guillaume à révoquer une permission que ses favoris lui avoient arrachée. Il défendit de plus à toutes ses possessions du nouveau-monde, de fournir ni armes, ni vivres, ni munitions à une colonie naissante, dont la ruine devoit affurer la tranquillité publique. Ainsi fut étouffée au berceau une peuplade dont la grandeur ne paroissoit pas éloignée, & devoit être un jour très-considérable.

On eut à peine le loisir de se réjouir de cet heureux hazard. L'élévation d'un prince François sur le trône de Charles-Quint, alluma une guerre générale; & dès les premieres hostilités, les galions surent brûlés dans le port de Vigo, où l'Impossibilité de gagner Cadix les avoit forcés de se résugier. La communication de l'Espagne avec Porto-Belo, sur alors tout-à-fait interrompue; & la mer du Sud eut plus que jamais des liaisons directes & fuivies avec l'étranger.

La pacification d'Utrecht, qui faisoit espérer la fin du désorde, y mit le comble. Philippe V, qui recevoit la loi, se vit réduit à retirer le traité de l'Assento aux François, qui, malheureux dans tout le cours de la guerre & peu instruits alors dans le commerce maritime, en jouissoient, depuis 1702, sans grand avantage. Ils furent remplacés par les Anglois.

La compagnie du Sud, qui exerça le privilege, devoit fournir quatre mille huit cents Africains, & payer au Roi d'Espagne 160 livres par tête de négre. Elle n'étoit obligée d'en donner que la moitlé pour ceux qu'elle introduiroit au-dessus de ce nombre, pendant les vingt-cinq premières années de l'arrangement. Dans les cinq dernieres, il lui étoit défendu d'en porter au-delà de ce qui étoit spécifié dans le contrat.

Il lui étoit permis d'envoyer d'Europe, sur des bâtimens de cent cinquante tonneaux, dans la mer du Nord, des habits, des médicamens, des provisions, des agrêts pour ses esclaves, ses facteurs & ses navires. Elle pouvoit vendre toutes ces marchandises aux vaisseaux Espagnols, qui en auroient besoin pour leur retour.

A cause de l'éloignement, la compagnie étoit autorisée à bâtir des maisons sur la riviere de la Plata, à prendre des terres à serme dans le voisinage de ses comptoirs, à les faire cultiver par des négres ou par des naturels du pays; c'est-à-dire, à s'emparer, par le moyen de cet entrepôt, de tout le commerce du Chily & du Paraguay.

Elle n'avoit pas moins de facilité pour la mer du Sud. Il lui étoit permis de freter à Panama & dans tous les autres ports de cette côte, des bâtimens de quatre cents tonneaux, pour transporter ses négres sur toutes les côtes du Pérou, de les équiper à son gré, d'en nommer les officiers, de rapporter le produit de ses ventes en denrées, en or, en argent, sans être assujettie à aucun droit d'entrée ou de sortie. Elle pouvoit envoyer à Porto-Belo & faire passer de-là à Panama, tout ce qui étoit nécessaire pour l'équipement des navires qu'elle expédieroit.

Quoique ces sacrifices dussent coûter beaucoup à l'Espagne, l'Angleterre, qui savoit prositer de sa supériorité, lui en arracha un plus douloureux encore. Elle obtint la permission d'envoyer tous les ans un vaisseau chargé de marchandises à la soire de Porto-Belo. Il arrivoit toujours avec mille tonneaux, au lieu de cinq cents qu'il avoit la liberté de porter. On ne lui donnoit ni eau, ni vivres.

Quatre ou cinq bâtimens qui le suivoient. fournissoient à ses besoins; & substituoient souvent des marchandises à celles qui étoient vendues. Les galions, écrâfés par cette concurrence, l'étoient encore par tout ce que les Anglois versoient dans les ports où ils portoient des négres. Enfin, il fut impossible, après l'expédition de 1737, de soutenir plus long-tems ce commerce; & l'on vit finir ces fameuses foires si enviées des nations, quoiqu'on pût les regarder comme le trésor commun de tous les peuples. Depuis cette époque, Panama & Porto-Belo sont infiniment déchus. Ces deux villes ne fervent plus que de passage aux négres qui sont portés dans la mer du Sud, & à quelques-autres branches peu importantes d'un commerce languissant. Les affaires plus considérables ont pris une autre direction

On fait que Magellan découvrit en 1520 le fameux détroit qui porte son nom, & qui sépare l'extrémité de l'Amérique méridionale de la terre de Feu. On lui donne cent dix lieues de long, & en quelques endroits moins d'une lieue de large. Quoique ce sût longtems le seul passage connu pour arriver à la mer du Sud, les dangers qu'on y couroit le sirent presque oublier. La hardiesse du célébre navigateur Drake, qui porta par cette voie le ravage sur les côtes du Pérou, déter-

détermina les Espagnols à former, en 1582, au détroit de Magellan, un établissement destiné à devenir la clef de cette partie du nouveau-monde. La nouvelle colonie périt toute entiere, faute de vivres. Trois ans après, il n'y restoit que Fernando Gomez, que le corsaire Anglois Thomas Cawendish ramena en Europe.

Ce fut un moindre maiheur qu'on ne le craignoit. Le détroit de Magellan cessa bientôt d'être la route des Pirates, que leur avidité conduisoit dans ces regions éloignées. Quelques navigateurs hardis ayant doublé le cap de Horn, ce fut dans la suite le chemin que suivirent les ennemis de l'Espagne, qui vouloient passer dans la mer du Sud. Il fut encore plus fréquenté par les vaisseaux François, durant la guerre qui bouleversa l'Europe au commencement du siécle. L'impossibilité où fe trouvoit Philippe V d'approvisionner luimême ses colonies, enhardit les sujets de son aveul à aller au Pérou. Le besoin où l'on y étoit de toutes choses fit recevoir les François avec joie; & ils gagnerent dans les premiers tems jusqu'à huit cents pour cent. Ces profits énormes ne se soutinrent pas. La concurrence à la fin fut si considérable, les marchandises tomberent dans un tel avilissement, qu'il fut impossible de les vendre, & que plusieurs aumateurs les brûlerent pour n'être pas réduits

Tome III. R

à les rapporter dans leur patrie. L'équilibre ne tarda pas à se rétablir; & ces négocians étrangers faisoient des bénéfices assez considérables, lorsque la cour de Madrid prit en 1718, des mesures essecces pour les éloigner de ces parages qu'on trouvoit qu'ils fréquentoient de-

puis trop long-tems.

Alors s'arrêterent les expéditions pour la mer du Sud par le cap de Horn. Les Espagnols les reprirent eux-mêmes en 1740, avec une utilité médiocre. Ils se flattoient qu'à l'expiration du traité de l'Affiento, le commerce du Pérou redeviendroit ce qu'il avoit été. Les fuites ont dû les désabuser. La colonie n'a pas fourni plus de quinquina, de laine de vigogne, de cacao, qu'elle n'en donnoit & ses mines se sont trouvées si considérablement diminuées, que les retours annuels en or & en argent n'ont pas passé dix-sept millions. Il n'y a même eu rien dans cette fomme pour le gouvernement ; parce que, quoiqu'il ait établi les mêmes impôts au Pérou que dans le Mexique & dans tous ses autres établissemens. les frais d'administration ont tout absorbé.

Notions gé-d'intelligence, de probité & d'économie dans nérales sur la vice-royauté de la nouvelle-Grenade, qui Grenade, est un démembrement de celle du Pérou. qui a été dé-Cette nouvelle domination, formée en 1718, tachée du Pérou. s'étend sur la mer du Sud depuis Panama jus-

qu'au golse de Guyaquil; sur la mer du Nord, depuis le Mexique jusqu'à l'Orenoque; & elle s'enfonce si avant dans les terres, qu'elle embrasse un terrein immense.

Les nombreuses provinces qui forment ce grand gouvernement, sont couvertes de forêts immenses, séparées par de hautes montagnes, remplies de terres incultes. Ces vastes contrées ne sont pas entierement soumises. On y voit par-tout des sauvages qui n'ont de passion que celle de furprendre & de massacrer des Espagnols. Ceux même d'entre les Indiens qui ont été forcés de subir le joug, ont voué à leurs tyrans la haîne la plus implacable. Leur soin le plus cher, est de perpétuer cette animosité dans leur famille. Ils rappellent sans cesse à leurs enfans les calamités qui marquerent les premiers pas des destructeurs du nouveau-monde, & l'esprit sanguinaire qui n'a jamais cessé d'animer leurs successeurs.

Au tems de la conquête, le pays étoit habité par une infinité de nations peu nombreus ses, la plupart errantes, presque toutes féroces & paresseuses. Les hommes y étoient plus agiles, les femmes pius belles & plus blanches que dans les climats voisins. Loin des grandes rivières, on fait quelquesois vingt, trente & quarante lieues sans trouver une cabane. Depuis l'invasion, cette foible population n'a guère diminué; parce qu'il ne s'est

point établi de culture meurtriere, & que les peuples soumis n'ont pas été condamnés aux travaux des mines. On exige rarement autre chose d'eux, que le tribut qu'on leur a imposé. Les uns le payent en denrées; les autres avec l'or qu'ils trouvent dans les torrens ou les rivieres. Il y en a même qui remplissent cette espece d'obligation avec les bénésices qu'ils sont sur quelques marchandises d'Europe qu'ils vendent aux Indiens qui n'ont pas été assujettis.

Notions sur qu'on appelle le Nouveau-royaume, en est la le pays de partie la plus connue & la plus agréable.

Rien en particulier, ne peut être comparé au vallon que forme la double chaîne des Cordelieres.

Au centre de la Zone Torride, sous l'équateur mème, on jouit sans cesse de tous les charmes du printems. La douceur de l'air, l'égalité des jours & des nuits, sont trouver mille délices dans un pays que le soleil embrasse d'une ceinture de seu. On le présere au climat des Zones Tempérées, où le changement des saisons occasionne des sensations trop opposées, pour n'être pas sâcheuses par leur inégalité même. La nature semble avoir réuni sous la ligne qui couvre tant de mers & si peu de terre, un concours de choses qui servent à tempérer l'ardeur du soleil; l'élévation

du globe dans cette sommité de sa sphére; le voisinage des montagnes d'une hauteur, d'une étendue immenses, & toujours couvertes de neiges; des vents continuels qui rafraîchissent les campagnes toute l'année, en interrompant l'activité des rayons perpendiculaires de la chaleur. L'univers entier n'offriroit point de séjour plus agréable que le territoire de Quito, si tant d'avantages n'étoient balancés par quelques inconvéniens.

A une ou deux heures après midi, tems où finit une matinée presque toujours belle, les vapeurs commencent à s'élever, l'air se couvre de sombres nuées qui se convertissent en orages. Alors tout luit, tout paroît embrâsé du seu des éclairs. Le tonnerre fait retentir les montagnes avec un fracas horrible. Il s'y joint de tems en tems d'affreux tremblemens. Quelquesois la pluie ou le soleil sont constans quinze jours de suite; & alors la consternation est universelle. L'excès de l'humidité ruine les semences, & la sécheresse produit des maladies dangereuses.

Mais hormis ces contre-tems, qui sont sort rares, le climat de Quito est un des plus sains. L'air y est généralement si pur, qu'on n'y connoît pas ces insectes dégoûtans qui affligent la plupart des provinces de l'Amérique. Quoique le libertinage & la négligence y rendent les maladies vénériennes presque générales, on

s'en ressent très-peu. Ceux qui ont hérité de cette contagion ou qui l'ont méritée, vieillissent également sans danger & sans incommodité.

La fertilité du terroir répond à la douceur du climat. L'humidité & l'action du foleil étant continuelles & toujours suffisantes pour développer & fortifier les germes, on a continuellement sous les yeux l'agréable tableau des trois belles faisons de l'année. A mesure que l'herbe se desséche, il en revient d'autre. & l'émail des prairies est à peine tombé, qu'on le voit renaître. Les arbres font sans cesse couverts de feuilles vertes, ornés de fleurs odoriférantes; fans cesse chargés de fruits dont les couleurs, la forme & la beauté varient par tous les degrés de développement qui vont de la naissance à la maturité. Les grains s'élevent dans les mêmes progressions d'une fécondité toujours naissante. On voit d'un feul coup d'œil germer les femences nouvelles, d'autres grandir & se hérisser d'épics. d'autres jaunir, d'autres enfin tomber fous la faux du moissonneur. Toute l'année se passe à semer & à recueillir, dans l'enceinte d'un même champ ou du même horizon. Cette variété constante dépend de la situation des montagnes, des collines, des plaines & des vallées.

L'abondance du bled, du mays, du fucre,

des troupeaux, de toutes les denrées, & le bas prix où les tient nécessairement l'impossibilité de les exporter, ont plongé dans la plus grande oissiveté & dans les plus grands défordres, la province entiere, sur-tout la capitale.

Quito, conquis par les Espagnols en 1534, & bâti sur le penchant de la célébre montagne de Pitchincha dans les Cordelieres, peut avoir cinquante mille habitans, livrés la plupart à une débauche honteuse & habituelle. Quoique ces mœurs soient assez communes dans toutes les colonies Espagnoles, elles n'ont été poussées nulle part à cet excès de corruption. Entre les passions qui y ont franchi toutes les bornes, le jeu a toujours causé les plus grands ravages.

Quoique la loi défende de porter des poignards, il est rare que les métis, les négres libres ou esclaves n'en soient pas armés. Aussi toutes les semaines, presque tous les jours sont marqués par des assassinats. L'abus des asyles qui assure l'impunité à ces horreurs, est la principale cause du désordre. Il faut espérer que l'excès du mal sera sentir la nécessité du remede.

La métropole ne cesse d'accuser cette dépravation de mœurs d'avoir sait tomber les mines d'or & d'argent qu'on ouvrit au tems de la conquête, & d'avoir sait négliger celles qui ont été découvertes successivement. La province pourroit, dit-on, se livrer à ce genre d'industrie avec d'autant plus de succès, qu'elle est mieux peuplée en Indiens & en Espagnols qu'aucune autre contrée du nouveaumonde, & qu'elle tire de son sein une prodigieuse abondance d'excellens vivres, qu'ailleurs il faut faire venir de sort loin, & à très-grands frais. Alors cette contrée autresois si opulente, pourroit redevenir ce qu'elle a été, & reprendre un éclat que le préjugé & la disposition des lieux l'empêcheront toujours d'obtenir de son agriculture & de ses manusactures.

Les Espagnols nés à Quito, & ceux qu'on y envoie d'Europe pour le gouverner, trouvent ces reproches mal fondés. Ils pensent généralement que les mines de cette province ne sont pas assez abondantes pour couvrir les frais de leur exploitation. Il seroit téméraire de prononcer sur cette contestation. Ce. pendant pour peu qu'on veuille se rappeller la passion que ce peuple conquérant a toujours montrée pour ce genre de richesses, qui sans aucun travail de sa part ne lui a coûté que le fang de ceux qui le possédoient, on présumera qu'il n'y a qu'une entiere impossibilité fondée sur l'expérience, qui puisse déterminer cette nation à se refuser à son penchant naturel, & aux pressantes sollicitations de la métropole.

La province de Quito a voulu remplacer le produit des mines par celui des manufactures. On y fabrique une quantité prodigieufe de chapeaux, de draps communs, d'étamines & de bayettes. Indépendamment de ce qui s'en consomme dans son sein, elle en exportoit annuellement, il n'y a pas long-tems, pour cinq ou fix millions de livres. Avec ce fecours, elle payoit les vins, les eaux-de-vie, les huiles qu'il ne lui a jamais été permis de tirer de son sot; le poisson sec & salé qui lui venoit des côtes; le savon qui se fait à Truxillo, avec la graiffe des chevres qui s'y font extrêmement multipliées; le fer nécessaire aux travaux de son agriculture; tous les objets de luxe que lui fournissoit l'ancien monde. Ce commerce est diminué de plus de la moitié. Dans tous les tems, on avoit eu l'ambition de s'habiller de draps d'Europe, connus dans toute l'Amérique sous le nom de draps de Castille. Cette fantaisse est devenue générale, depuis que les vaisseaux de registre ont remplacé les galions. La facilité d'avoir continucliement de ces étoffes, & de les avoir à meilleur marché, a fait tomber celles de Ouito, qui s'est trouvé réduit à une misere excessive.

Le pays ne sortira pas de cet état de langueur par ses liaisons avec l'Espagne, à laquelle il ne sournit que du quinquina. L'arbre qui donne ce fameux remede, a rarement plus de deux toises & demie de haut; son tronc & ses branches sont d'une grosseur proportionnée: il croît dans les forêts au milieu de beaucoup d'autres plantes, & se reproduit par les graines qui tombent naturellement à terre. Sa seule partie précieuse, c'est son écorce, à laquelle on ne donne d'autre préparation que de la faire sécher. La plus épaisse a été présérée, jusqu'à ce que des analyses savantes saites en Angleterre, & des expériences répétées, ayent démontré que la plus mince avoit plus de vertu.

On a cru long-tems que l'arbre du quinquina ne se trouvoit que sur le territoire de Loxa, ville sondée en 1546, par le capitaine Alonso de Mercadillo. Le plus estimé étoit celui qui croissoit à deux lieues au Sud de cette place sur la montagne de Cajanuma; & il n'y a pas plus de cinquante ans que les négocians cherchoient à prouver par des certificats, que l'écorce qu'ils vendoient venoit de ce lieu renommé. Ce remede a été trouvé dans les derniers tems aux environs de Riobamba, de Cuenca, & dans quelques autres campagnes, toutes de la province de Quito.

Les Jesuites qui l'y avoient porté, le distribuerent gratuitement aux pauvres & le ven-

dirent très-cher aux riches. L'année suivante, Jean de Vega, médecin d'une vice-reine du Pérou, qui en avoit ressenti les salutaires effets, l'établit en Espagne à cent écus la livre. Ce remede eut bientôt une grande réputation, qui se soutint jusqu'à ce que les habitans de Loxa, ne pouvant fournir aux demandes qu'on leur faisoit, s'aviserent de mêler d'autres écorces à celle qui étoit si recherchée. Cette infidélité diminua la confiance qu'on avoit au quinquina, & par conféquent son prix. Les mesures que prit la cour de Madrid pour remédier à un désordre si dangereux, n'eurent pas un succès complet. Les nouvelles découvertes doivent avoir rendu cette production si commune, qu'il ne paroît pas vraisemblable qu'on continue à la falsifier.

C'est une opinion généralement reçue, que les naturels du pays ont connu fort anciennement l'usage du quinquina. Ils le faisoient dit-on, infuser un jour entier dans l'eau, & donnoient la liqueur à boire au malade sans le marc. La crainte d'indiquer aux Espagnols, leurs tyrans, un remede si salutaire, les y sit renoncer eux-mêmes. Ils en avoient si bien perdu le souvenir, qu'ils pensoient que l'Europe ne l'employoit que dans ses teintures Jussieu, botaniste François, leur ouvrit les yeux il y a environ trente ans. Il leur apprit

à distinguer les médiocres especes de quinquina des bonnes, des excellentes; & les accoutuma à recourir, comme nous, à sa vertu spécifique contre les fiévres intermittentes.

Ce peuple n'a pas été aussi docile aux instructions des hommes éclairés qui ont voulu lui persuader de s'attacher à la culture de la cochenille. On en trouve dans quelques contrées de la province, semblable en tout à celle de la Nouvelle-Espagne. Elle est employée dans les manufactures de Loxa & de Cuenca, ce qui assure la supériorité à leurs étoffes & à leurs tapis sur ceux de Ouito, où l'on n'en fait pas usage. Si les Espagnols peuvent jamais fortir de leur inaction pour suivre ce genre d'industrie, ils s'ouvriront avec l'Europe une branche de commerce qu'on grossira si l'on veut du produit de la canelle.

Vers le côté oriental des Cordelieres, sont situés le pays de Quixos & celui de Macas, qui furent conquis en 1550, & annexés à la province de Quito. On n'y trouve que quelques villages épars & très-misérables. La premiere de ces contrées n'a jamais été utile à la métropole; & la seconde a cessé de l'être, depuis que le foulevement des Indiens a fait abandonner les riches mines qu'on y avoit ouvertes. L'une & l'autre produisent de la cannelle, qui est d'un usage commun dans le Pérou, & qui pourroit s'étendre beaucoup plus

loin, si on vouloit donner à sa culture les soins nécessaires.

En attendant que la province de Quito ou- xxvII. vre les yeux sur les avantages naturels, les Notions sur le Porichesses de la Nouvelle-Grenade sont bornées payan & le aux métaux du Popayan & du Choco, deux Choco. provinces conquises en 1536. La stérilité de ces contrées sit d'abord juger peu favorablement de leur acquisition, mais des découvertes importantes leur donnerent bientôt un prix. On trouva des mines d'or, d'autant plus précieuses, que l'exploitation n'en est ni chere, ni difficile, ni dangereuse.

Le mineral est répandu & mélé dans la terre & dans le gravier: ce melange est porté dans un réservoir, où il est broyé jusqu'à ce que les parties les plus légeres foient forties du réservoir par un conduit qui sert à l'écoulement des eaux. Alors les ouvriers prennent les matieres pesantes, c'est-à-dire, le sable & le metal qui sont restés au fond & les mettent dans des baquets de bois qu'ils remuent circulairement par un mouvement promt & uniforme. Ils changent l'eau, & continuent à féparer les matieres les plus légeres des plus pefantes. Enfin il ne reste au fond de ces baquets que l'or purgé de tous les corps étrangers avec lesquels il étoit mêlé. Ordinairement il s'y trouve en poudre, quelquefois en grains de différentes grosseurs. La même opération

fe répéte dans un second & troisseme réservoirs, placés au-dessous du premier pour recevoir les parties légeres d'or qui peuvent avoir été emportées du premier bassin par le mouvement de l'eau. Une partie des ouvriers est employée dans les lavoirs, tandis que les autres remuent & charient la terre des mines. Il n'y a point d'interruption dans les travaux.

Ils font le partage d'environ huit mille noirs. Ces esclaves qui ne sont jamais employés dans les mines qui ont de la profon. deur, parce que la fraîcheur les y fait périr, sont réservés pour les mines qui sont à la superficie de la terre. Par-tout ils peuvent être employés fans risque de leur vie: on les préfére à l'Indien, qui a moins d'intelligence, de force qu'eux, & fur-tout moins de cette bonne volonté qui donne la force & l'intelligence. L'usage universel au Popayan & au Choco, est qu'ils rendent chaque jour à leur maître une certaine portion d'or; ce qu'ils en peuvent ramasser de plus leur appartient; ainsi que ce qu'ils trouvent les jours consacrés à la religion & au repos, où ils font les mais tres de leur loifir, mais sous la condition de pourvoir pendant cette fête à leur nourriture. Cette convention met les plus laborieux, les plus économes, les plus heureux d'entr'eux en état d'acheter plutôt ou plus tard leur li-

berté. Alors ils mêlent leur sang avec celui des Espagnols par des mariages. Les deux nations ne sormeut plus qu'un même peuple.

Le fruit de son industrie est porté à Santa- XXVIII. Fé de Bogota, bâti en 1536 par Gonsaive Xi- Santa-Fé. menès de Queseda, dans un lieu où il étoit monté de la mer du Nord par la riviere de la Magdelaine, au même tems précisement que Sébastien de Benalcazar y descendoit du Popayan. Il y eut pour les limites entre les deux conquérans, de grands démêlés qui se terminerent à l'avantage de Queseda. La cité qu'il avoit élevée devint la capitale du nouveau royuame de Grenade, où se formerent successivement les villes de Marequita, de Pampelune, de Tocayma, & quelques autres moins considérables.

Cette colonie dnt son premier éclat à l'émeraude, pierre précieuse, transparente, de couleur verte, & qui n'a pas plus de dureté que le crystal de roche.

Quelques contrées de l'Europe fournissent des émeraudes, mais très-imparfaites & peu recherchées.

On a cru long-tems que les émeraudes d'un verd gai venoient des grandes Indes, & c'est pour cela qu'on les a nommées orientales. Cette opinion a été abandonnée, depuis qu'on s'est vu dans l'impuissance de nommer les lieux où elles se formoient. Il passe aujour-

d'hui pour constant que l'Asie ne nous a jamais vendu de ces premieres, que ce qu'ellemême en avoit recu du nouveau-monde.

C'est donc à l'Amérique seule qu'appartiennent les belles émeraudes. Les premiers conquérans du Pérou en trouverent beaucoup qu'ils briserent sous des enclumes; dans la perfuasion où l'on étoit qu'elles ne devoient pas se casser si elles étoient fines. Cette perte devenoit plus sensible par l'impossibilité de découvrir la mine d'où les Incas avoient tiré tant de tréfors. Les montagnes de la Nouvelle-Grenade remplirent enfin le vuide; elles fournirent une grande quantité d'émeraudes qui furent portées en Europe, d'où elles se répandirent dans le monde entier.

Les historiens Espagnols parlent avec enthousiasme des émeraudes & des métaux que fournissoit dans les premiers tems cette colonie. Quelques-uns en font monter le produit à des fommes qui étonnent les imaginations les plus avides du merveilleux. Jamais peutêtre l'exagération n'a été poussée plus loin. Si la réalité étoit seulement approchée des fables qu'on a débitées, les colons se seroient multipliés en proportion des richesses, comme il est arrivé dans tous les établissemens dont l'opulence n'est pas contestée. Cette population n'existe pas, & l'on ne peut citer aucune époque où il se soit fait des émigrations sensibles.

Quoi qu'il en soit, ces contrées qu'on suppole avoir été autrefois si renommées, sont tombées dans l'obscurité la plus profonde : si Santa-Fé lui-même s'est un peu sauvé de l'oubli, il ne tire pas cet avantage des ses productions, qui se réduisent à un peu de tabac de médiocre qualité qu'on répand dans l'intérieur des terres; à un peu de bled qui sert à l'approvisionnement de Carthagène; à un petit nombre d'émeraudes, & quelques foibles parties d'or que lui fournit la vallée de Neyva. L'attention qu'on lui accorde encore, est une suite du bonheur qu'il a d'être le siége du gouvernement, le centre de toutes les affaires. l'entrepôt des richesses du Popayan & du Choco.

Elles sont portées à dos de mulet l'espace de cinquante lieues, & embarquées à Honda sur la riviere de la Magdelaine, dans des bâtimens légers. Après quelques jours de navigation, on entre dans un canal que la nature avoit formé, qui fut élargi au milieu du dernier siécle, & qui conduit jusqu'à Carthagène. Dans les saisons où il manque d'eau, & bientôt il en manquera dans toutes par la négligence du gouvernement, on continue à suivre le sleuve jusqu'à trois journées de cette ville cé-lébre, où l'on se rend par terre.

Le lieu où l'on voit aujourd'hui Carthagè- XXIX ne, fut découvert en 1502 par Bastidas, qui Notions sur Tome III. s'y feroit établi s'il n'avoit été répoussé par les fauvages. Plusieurs aventuriers de sa nation, qui suivirent ses traces, éprouverent la même résistance. Héredia parut enfin en 1527, avec des forces suffisantes pour donner la loi. Il bâtit & peupla la ville.

La prospérité de cet établissement y attira en 1544 des corsaires François qui le pillerent. Il fut brûlé en 1585 par le célébre Drake. Pointis le prit, & le rançonna en 1697. L'amiral Vernon se vit réduit en 1741 à en lever le siége, quoiqu'il l'eût formé avec ving-cinq vaisseaux de ligne, six brûlots, deux galiotes à bombes, & assez de troupes de débarquement pour conquérir l'Amérique entiere.

Après tant de révolutions, Carthagène subfifte avec éclat dans une prefqu'ille de fable qui ne tient au continent que par deux langues de terre, dont la plus large n'a pas trente-cinq toises. Ses fortifications font régulieres. La nature a placé à peu de distance une colline de hauteur médiocre, sur la quelle on a construit la citadelle de Saint-Lazare. En tems de paix, ces ouvrages font gardés par une garnison de six à sept cents hommes. La ville est une des mieux bâties, des mieux percées, des mieux disposées du nouveau-monde. Elle peut contenir vingtcinq mille ames. Les Espagnols forment la fixieme partie de cette population; les Né-

gres, les Indiens, les races formées de mélanges variés à l'infini, composent le reste.

Cette bigarrure est plus commune à Carthagène, que dans les autres colonies Espagnoles. On y voit arriver continuellement gne foule d'aventuriers sans emploi, sans biens, sans recommandation. Dans un pays où n'étant connus de personne, aucun citoyen n'ose prendre confiance en leurs services, leur destinée est de vivre misérablement d'aumônes conventuelles, & de coucher au coin d'une place ou à la porte d'une église. Si le chagrin d'un si triste état leur cause quelque maladie grave, ils font communément secourus par des négresses libres, dont ils reconnoissent les soins & les bienfaits en les épousant. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être dans une situation assez désespérée pour intéresser la pitié des femmes, sont réduits à fe retirer dans quelque village pour y vivre de la culture des terres & du fruit de leur travail; ce que la paresse orgueilleuse des habitans regarde comme la derniere des ignominies. L'indolence est, en effet, poussée si loin, que les hommes & les femmes riches ne quitent leurs hamacs que rarement, & pour peu de tems. As the condition to the wall make

Le climat a paru, à deux célébres Espagnols, un des grands principes de cette inaction. Les chaleurs sont excessives & continuelles à Carthagène. Les torrens d'eaux qui tombent sans interruption depuis le mois de Mai jusqu'en Novembre, ont cette fingularité qu'ils ne rafraîchissent jamais l'air, quelquefois un peu tempéré dans la saison seche par les vents du Nord-Est. La nuit n'est pas moins étoussée que le jour. Une transpiration habituelle donne aux habitans la couleur pâle & livide des malades. Lors même qu'ils fe portent bien, leurs mouvemens se ressentent de la mollesse du climat, qui relâche sensible. ment leurs fibres. On s'en apperçoit jusques dans leurs paroles, toujours prononcées lentement & à voix basse. Ceux qui arrivent d'Europe conservent leur fraîcheur & leur embonpoint trois à quatre mois. Ils perdent ensuite l'un & l'autre, dans des sueurs qui ne font jamais interrompues.

Cet état est l'avant-coureur d'un mal plus fâcheux encore, mais dont la nature est peu connue. On conjecture qu'il vient à quelques personnes parce qu'elles se sont refroidies, à d'autres pour n'avoir pas digéré. Il se déclare par un vomissement accompagné d'un si violent délire, qu'il faut lier le malade pour l'empêcher de se déchirer. Souvent il expire au milieu de ces transports, qui durent rare. ment plus de trois ou quatre jours. Ceux qui ont échappé à ce danger, dans les premiers tems, ne courent aucun risque. Des témoins

éclairés assurent même que lorsqu'on revient à -Carthagène après une longue absence, l'on n'a rien à craindre.

Cette ville & son territoire présentent le spectacle d'une lepre hideuse, qui attaque indifféremment les nationaux & les étrangers. Les physiciens qui ont voulu attribuer cette calamité à la chair de porc, n'ont pas fait attention que la maladie n'est pas connue dans les autres contrées de l'Amérique, où cette nounriture n'est pas moins commune. Pour en arrêter la contagion, on a fondé un hôpital à la campagne. Tous ceux qu'on en croit attaqués y sont renfermés, sans distinction de fexe, de rang & d'âge. Le fruit d'un établisfement si sage, est perdu par l'avarice des administrateurs qui, sans être arrêtés par les dangers de la communication, permettent aux pauvres de fortir & d'aller mendier. Aussi le nombre des malades est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a une étendue immenfe. Chacun y jouit d'un petit terrein qu'on lui marque à son entrée. Il s'y bâtit une habitation relative à sa fortune, où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours, qui sont souvent longs, quoique malheureux. Cette maladie excite si vivement au plaisir, dont l'attrait est le plus impérieux, qu'on a cru devoir permettre le mariage à ceux qui en sont attaqués. C'est une démangeaison ajoutée à une démangeaison. Elles semblent s'irriter par la satisfaction des besoins qu'elles donnent : elles croisfent par leurs remédes, & se reproduisent l'un par l'autre. Le défagrément de voir ce mal ardent qui coule avec le fang, se perpétuer dans les enfans, a cédé à la crainte d'autres désordres peut-être chimériques.

Si la négligence des Espagnols nous étoit moins connue, nous les inviterions à faire une épreuve, qui vraisemblablement auroit du succès. Il est des peuples en Afrique situés à peu-près à la même latitude, qui sont dans l'usage de se frotter le corps avec une huile que rend le fruit d'un arbre semblable au palmier. Cette huile est d'une odeur défagréable, mais elle a la propriété falutaire de boucher les pores de la peau, & d'arrêter les fueurs que la chaleur du climat rendroit excessives, sur-tout dans les trois mois de l'année où un calme affreux s'appesantit fur. ces contrées. Qu'on essaye une méthode àpeu-près semblable à Carthagène, peut-être y verra-t-on diminuer, cesser même totalement la lépre? On fait que ceux qui en sont attaqués ne transpirent plus, qu'ils ont la peau dure & farineuse. S'écarteroit-on des principes d'une saine physique, en l'attribuant à une transpiration trop abondante, qui appauvrit les sibres de la peau, & les met hors d'état de faire leurs fonctions? Une huile, une grais-

se propres à diminuer cette transpiration extrême, à en empêcher en même tems la suppression totale, ne sont-ce pas des moyens indiqués par la nature pour prévenir la calamité que nous déplorons?

Malgré cette maladie, malgré le vice du climat, malgré beaucoup d'autres inconvéniens, l'Espagne a toujours montré une grande prédilection pour Carthagène à cause de son port, l'un des meilleurs que l'on connoisse. Il a deux lieues d'étendue, un fond excellent & profond. On y éprouve moins d'agitation que fur la riviere la plus tranquille. Le seul canal de Bocachique y conduisoit autresois. Il étoit si étroit qu'il n'y pouvoit passer à la fois qu'un vaisseau, canonné de près par les batteries croifées des forts établis fur ses deux bords Les Anglois ayant détruit en 1741 les fortifications qui défendoient ce passage, il fut fermé par les Espagnols. On rouvrit un ancien canal, disposé de façon qu'il ne sera pas facile aux escadres enhemies de le forcer. C'est parlà que tous les bâtimens entrent aujourd'hui dans le port.

Du tems que le commerce du Pérou se saifoit par la voie des galions, ces vaisseaux se rendoient à Carthagène avant d'aller à Porto-Belo, & y repassoient à leur retour. Au premier voyage, ils déposoient les marchandises nécessaires pour les provinces intérieures, & ils en recevoient le prix au second. Cet arrangement blessa les négocians de Lima, qui prétendirent que lorsqu'ils revenoient de la foire, ils trouvoient tout leur pays approvisionné des mêmes choses qu'ils avoient été chercher fort loin. Ils demanderent, & ils obtinrent, que Carthagène ne sût pourvu

qu'après Porto-Belo.

Les provinces de Santa-Fé, de Popayan, de Ouito, étoient réduites par cette contrainte. ou à tirer à grands frais & avec de grands rifques leurs besoins de la foire même, ou à se contenter de ce qui y auroit été rebuté. Cette disposition qui dura plusieurs années, les aigrit excessivement. On imagina en 1730, un tempérament qui parut propre à concilier les esprits. Il fut arrêté que les choses seroient rétablies sur l'ancien pied, mais qu'à l'arrivée des galions, le commerce des marchandises d'Europe cesseroit entre les deux vice-royautés. L'Espagne n'étoit pas encore assez avancée dans la connoissance de l'économie politique, pour fentir à quel point un pareil réglement blessoit la raison & ses intérêts.

La suppression des galions n'a rien changé à cette conduite. Les vaisseaux qui se rendent successivement à Carthagène, pour l'approvisionnement de la Nouvelle-Grenade, n'en rapportent pas annuellement au-delà de cinq millions, Ceux qui sont instruits qu'il s'en fabri-

que plus du double dans la monnoie de Santa-Fé, la feule qui existe dans le pays depuis la suppression de celle de Popayan, & qui ne peuvent ignorer d'ailleurs qu'ils s'en faut beaucoup que tout l'or qui sort des mines n'y soit fabri-qué, seront étonnés de la modicité de ces retours. Leur surprise cessera, s'ils font attention à la quantité d'or qui sort en fraude.

La contrebande se fait en cent endroits de la côte. Les richesses du Choco s'écoulent principalement par la riviere d'Arrato qui se jette dans le golse de Darien. & celles du Popayan par les différentes émbouchures de la Magdelaine qu'il est impossible de garder. L'Espagne ne réuffira jamais à rompre le cours de ces liaisons interlopes, à moins qu'elle n'abandonne ses anciennes maximes. Un système plus raisonnable ne retiendroit pas seulement dans ses mains les trésors qui lui échappent, il donneroit encore une nouvelle valeur aux seules terres de la vice-royauté qui soient cultivées avec quelque utilité pour la métropole.

Entre la riviere de la Magdelaine & le fleuve Orénoque, est une longue suite de côtes sur les conqui occupent un espace immense. Elles su-trées situées rent découvertes en 1499 par Ojeda, Jean de entre la rila Cosa, & Améric Vespuce, qui aborderent Magdelaine avec quatre vaisseaux à un endroit qu'ils nom- "l'Orénomerent Venezuela, à cause de la ressemblance qu'ils lui trouverent avec Venise. Les éta-

avoit dépeuplées. 2 2

Notions

-Onlone

bliffemens que ces aventuriers & leurs imitateurs tenterent dans le continent, ne se formerent pas avec autant de facilité que ceux des isles. Les sauvages, accoutumés à se faire mutuellement la guerre, opposerent de la résistance, quelquesois même une résistance àssez opiniâtre. Ensin ces petites nations isolées qui par caractere ou par leur état de guerre avoient raremeut une demeure sixe, prirent le parti de s'ensoncer dans les terres ou de se soumettre.

On bâtit alors un affez grand nombre de petites villes, dont les plus connues ont été Cumana, Caraque, Verine, Coro, Maracaibo, & Sainte-Marthe. Le territoire de quelques-unes offrit des mines d'or qui furent d'abord exploitées. Leur produit fut assez considérable dans les premiers tems; mais ce succès ne sut que passager; soit qu'elles ne fussent pas abondantes; foit, comme il est plus vraisemblable, qu'on n'en ait jamais attaqué que les branches. Il fallut bientôt les abandonner. Dans les établissemens qui manquoient de mines, les Espagnols, altérés d'or & de sang, alloient dans l'intérieur du pays massacrer les Indiens, ou leur arracher ce qu'ils avoient ramassé de ce fable précieux dans les rivieres, pour en former divers ornemens. Enfin la dernière ressource de ces furieux étoit de faire des esclaves. pour les transporter aux isles que leur barbarie avoit dépeuplées.

L'horreur de cette conduite échauffa Las Cafas. En 1519, il proposa pour cette côte une colonie, où personne ne pourroit s'établir que de son aveu. Ses colons devoient être vêtus de maniere à faire croire qu'ils n'étoient pas de la nation qui s'étoit rendue si odieuse. Leur habit devoit être blanc, avec une croix de la couleur, & à peu de chose près de la figure de celle de Calatrava. Il affuroit qu'avec ces especes de chevaliers, & avec des missionnaires formés de sa main, il réussiroit fans guerre, fans violence, fans esclavage, à apprivoiser les fauvages, à les civiliser, à établir une bonne culture, à exploiter même les mines qu'on découvriroit. Son ambition fe bornoit à obtenir, pour ses dépenses, le douziéme de ce que le gouvernement retireroit des contrées dont il méditoit la félicité.

Ce plan étoit trop favorable à l'humanité, pour n'être pas rejetté. Les ambitieux qui gouvernent les états & les peuples, les conforment comme une denrée, & traitent de chimere tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs & plus heureux. Charles-Quint engagea la province de Venezuela, fituée au milieu de la côte qui nous occupe, à la famille des Velfers. Ces riches négocians d'Ausbourg y envoyerent en 1528 quatre cents quatre-vingts Allemands, dont l'avarice & la férocité furpasserent tout ce qu'on avoit

vu jusqu'alors dans le nouveau-monde. L'histoire les accuse d'avoir massacré ou fait périr un million d'Indiens. Leur tyrannie finit par une catastrophe horrible, & on ne pensa pas à les remplacer. On fut réduit à regarder comme un bonheur, que la contrée qu'ils avoient dévastée rentrât sous la domination

Espagnole.

Malheureusement les scènes d'horreur qu'avoient données les Allemands, furent renouvellées par Carjaval, qui fut chargé du gouvernement de ce pays infortuné. Le monstre, il est vrai, porta sa tête sur un échafaut; mais ce châtiment ne rappella pas du tombeau les victimes qu'il y avoit plongées. La dépopulation étolt si entiere, qu'on transporta d'Afrique, en 1550, un grand nombre de négres, fur lesquels on fondoit l'espoir d'une prospérité sans bornes. L'habitude de la tyrannie fit traiter ces esclaves avec tant de dureté, qu'ils se révolterent. On s'autorisa de leur rébellion pour massacrer tous les mâles; & la colonie redevint encore un désert mêlé des cendres des négres, des Espagnols, des Indiens & des Allemands.

Elle retomba dans un profond oubli, où sont aussi restées les provinces voifines de l'Orénoque & de la Magdelaine, quo que l'étendue, l'excellence, la variété de leur sol dussent solliciter la métropole à en tirer plusieurs pro-

ductions, la plupart fort riches. Il n'y a que le centre de cette côte prodigieuse qui s'occupe de la culture du cacao.

Le cacaotier est un arbre de grandeur moyenne, qui vient de sa graine, qu'on seme de distance en distance. Lorsqu'il commence à pousser, il se divise en trois, quatre, cinq ou six troncs, suivant la vigueur de sa racine. A mefure qu'il croît, ses branches, toujours éloignées les unes des autres, se penchent vers la terre. Ses feuilles longues, lisses, agréables à l'odorat, terminées en pointe, ressembleroient affez, si elles étoient luisantes, à celles de l'oranger. De la tige, ainsi que des branches, naît une fleur jonquille, dont le pistil renferme la gousse qui contient le fruit. Cette gousse qui a la figure d'un melon pointu & divisé en côtes bien marquées, acquiert la longueur de fix à sept pouces, sur quatre ou cinq de large, & renferme vingt à trente petites amandes. Elle est verte pendant qu'elle croît; lorsqu'elle devient jaune, c'est une marque que son fruit commence à prendre de la confistance. Dès qu'elle a une couleur de musc foncé, il faut la cueillir, & la faire sécher fans délai. Chaque grain de cacao se trouve renfermé dans les divisions des membranes de la gousse. On fait deux récoltes par an: elles font égales pour la qualité & pour l'abondance.

Le cacaotier qui commence à récompenser les travaux du cultivateur au bout de deux ou trois ans, exige un terrein humide. Si l'eau lui manque, il cesse de produire, se desséche & périt. Un ombrage qui le garantisse continuellement des ardeurs du soleil ne lui est pas moins nécessaire. On doit l'entourer d'arbres plus robustes, à l'abri desquels il puisse prospérer. Les soins qu'il exige d'ailleurs ne sont ni pénibles, ni dispendieux. Il sussit d'arracher les herbes qui le priveroient de sa nourriture.

Ouoique le cacaotier soit cultivé avec succès dans plusieurs contrées de l'Amérique, qu'il croisse même naturellement dans quelques-unes; il ne réussit nulle part aussi bien que fur la côte que nous décrivons. Toutes fes parties en recueillent un peu; mais il n'est devenu un objet important que sur le territoire de Caraque. On estime que la récolte de ce fruit précieux passe cent mille fanégues de cent dix livres chacune. Le Pays ou Santa-Fé en confomment vingt mille; le Mexique un peu plus; les Canaries une petite cargaison; & l'Europe cinquante à soixante mille. Cette culture occupe dix ou douze mille négres. Ceux d'entr'eux qui ont obtenu successivement la liberté, ont fondé la petite ville de Nirua où ils ne souffrent point de blancs.

Le commerce de Caraque, auquel la Guay-

ra, qui en est à deux lieues, sert de port, sut long-tems ouvert à tous les sujets de la monarchie Espagnole, & il l'est encore aux Américains. Ceux d'Europe font moins bien traités. Il s'est formé en 1728 à Saint-Sébastien une compagnie, quî a obtenu le droit exclusif d'entretenir des liaisons avec cette partie du nouveau-monde. Les quatre ou cinq vaisseaux qu'elle expédie tous les ans partent du lieu de fon origine; mais leur retour se fait à Cadix. La fanegue de cacao, qui coûte rarement dans la colonie plus de 35 livres, payées en marchandises, est livrée en Espagne au prix fixe de 199 livres. Il n'y a point de taux arrêté pour les foibles parties de coton, d'indigo, & de cuirs qui viennent de cette possession du nouveau-monde.

Quand on considere que c'est là tout le produit d'une côte qui a neuf cents lieues de long sur vingt, trente & quarante de prosondeur, dans un terrein le plus souvent susceptible de culture; il est bien difficile de ne pas tomber dans un étonnement mêlé d'indignation. Que l'Espagne prenne des mesures essicaces pour mettre le travail en honneur; & les brigands qui vivent misérablement de la contrebande à Sainte-Marthe, sur la riviere de la Hache, dans d'autres endroits encore, deviendront cultivateurs. Qu'à cet esprit de destruction qui a fait jusqu'ici la base de sa po-

litique, elle substitue des principes de modération & d'humanité; & l'on verra les Motilones, les Guajaros, tous les sauvages qui environnent les derrieres de ses établissemens, ou qui en interceptent la communication, s'empresser de former des liaisons qui deviendront nécessairement & réciproquement utiles. Alors les provinces situées entre la Magdelaine & l'Orénoque, s'éleveront à l'éclat auquel la nature les appelle. Elles surpasseront en productions riches & variées, tant de colonies dont on vante depuis si long temps la fertilité. Ces grands objets sont si sensibles, qu'il seroit inutile de s'y arrêter davantage. Nous nous hâterons de parler du Chili.

Fin du septième Livre.



port a fact the property of the ball of the pow

# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

ET

# POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

#### LIVRE HUITIEME.

Conquête du Chili & du Paraguay par l'Espagne. Principes sur lesquels cette nation conduit ses colonies.

Le pays connu sous le nom de Chili, est XXXI. borné à l'Orient par d'immenses déserts qui par quels moyens les aboutissent au Paraguay. Du côté de l'Occi-Epagnols dent, il s'étend sur la mer du Sud, des fron-se sont rentieres du Pérou au détroit de Magellan. Les du Chili. Incas soumirent à leurs sages loix une partie de cette vaste contrée, & ils se proposoient d'assujettir le reste; mais ils trouverent des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

Ce grand projet fut repris par les Espagnols aussi-tôt qu'ils eurent sait la conquête des principales provinces du Pérou. Almagro parti de Cusco au commencement de 1535, traversa les Cordelieres; & quoiqu'une grande partie des soldats qui le suivoient eussent péri dans ce trajet, il sut reçu avec une soumission entiere par les peuples anciennement dependans du trône qu'on venoit de renverser. La terreur de ses armes lui auroit fait obtenir vraisemblablement de plus grands avantages, si des intérêts particuliers ne l'eussent ramené au centre de l'empire où il trouva une mort tragique.

Les Espagnols reparurent au Chili en 1541. Valdivia, qui les conduisoit, y pénétra avec une facilité extrême. Les nations qui l'habitoient vouloient faire leur récolte. Dès qu'elle fut finie, on prit les armes. La guerre dura dix ans sans interruption. A la vérité quelques cantons, découragés par les pertes continuelles qu'ils faisoient, avoient pris le parti de se soumettre; mais d'autres désendoient toujours leur liberté, quoiqu'avec un désavantage presque continuel.

Un capitaine Indien, à qui son âge & ses infirmités ne permettoient pas de sortir de sa cabane, entendoit toujours parler de ces malheurs. Le chagrin de voir les siens constamment battus par une poignée d'étrangers, lui donna des forces. Il forma treize compagnies de mille hommes chacune, qu'il mit à la

queue l'une de l'autre, & les mena à l'ennemi. Si la premiere étoit mise en déroute, elle devoit, au lieu de se replier sur la seconde. aller se rallier sous la protection de la derniere. Cet ordre, qui fut fidelement suivi, déconcerta les Espagnols. Ils enfoncerent successivement tous les corps, sans en retirer aucun avantage. Les hommes & les chevaux ayant également besoin de repos, Valdivia ordonna la retraite vers un défilé, où il prévovoit qu'il seroit aisé de se désendre. On ne lui donna pas le tems d'y arriver. Les Indiens de l'arriere-garde s'en étant emparés par des voies détournées, tandis que ceux de l'avant-garde suivoient ses pas avec précaution, il fut enveloppé & massacré avec les cent cinquante cavaliers qui formoient sa troupe. On lui versa, dit-on, de l'or fondu dans la bouche. Abreuve-toi donc de ce métal dont tu es si altéré. lui crioient des fauvages.

Ils profiterent de leur victoire pour porter la défolation & le feu dans les établissemens Européens. Plusieurs furent détruits, & tous auroient eu la même destinée, si des forces considérables arrivées à propos du Pérou, n'eussent mis les vaincus en état de désendre leurs postes les mieux fortisses. On s'étendit un peu dans la suite, mais on ne sit jamais un pas sans combattre. De toutes les contrées du nouveau-monde oû les Espagnols ont voulu

établir leur domination, c'est celle où ils ont toujours trouvé, où ils trouvent encore une

plus grande résistance.

Leurs plus irréconciliables ennemis, font les habitans d'Arauco & de Tucapel, ceux qui habitent au Sud de la riviere de Biobio on qui s'étendent vers les Cordelières. Leurs mœurs, qui ressemblent beancoup plus à celles des sauvages de l'Amérique septentrionale qu'aux mœurs des Péruviens leurs voisins, les rendent redoutables. Ils ne portent à la guerre que leurs corps, & ne trainent après eux ni tentes, ni bagages. Les mêmes arbres dont ils tirent leur nourriture, leur fournissent les lances & les javelots dont ils font armés. Affurés de trouver dans un lieu ce qu'ils avoient dans un autre, ils abandonnent sans regret le pays qu'ils ne peuvent plus défendre. Tout féjour leur est égal. Leurs troupes, sans embarras de vivres ni de munitions, se meuvent avec une agilité surprenante. Ils exposent leur vie en hommes qui n'y font pas attachés; & s'ils perdent leur champ de bataille, ils retrouvent leurs magafins & leurs campemens par-tout où il y a des terres couvertes de fruits.

Ils invitent quelquefois leurs voisins à se joindre à eux pour attaquer l'ennemi commun, ce qui s'appelle faire courir la fléche; parce que cet appel vole d'une habitation à

l'autre avec autant de célérité que de secret. Le plus souvent un ivrogne crie qu'il faut prendre les armes. Les esprits s'èchaussent; on chosit un chef, & voilà la guerre. Dans les ténebres de la nuit sixée pour commencer les hostilités, on tombe sur le premier village où il y a des Espagnols, & de-là le carnage est porté dans d'autres. Tout y est massacré, excepté les semmes blanches, qu'on ne manque jamais d'amener. C'est-là l'origine de tant d'Indiens blancs & blonds.

Avant que l'ennemi ait pû rassembler ses forces, ils se réunissent. Leur armée, quoique plus redoutable par le nombre que par la discipline, ne craint pas d'attaquer les postes les mieux sortisses. Ces emportemens leur réussissent souvent, parce qu'ils reçoivent continuellement des secours qui les empêchent de sentir leurs pertes. S'ils en sont d'assez marquées pour se rebuter, ils se retirent à quelques lieues, & cinq ou six jours après ils vont sondre d'un autre côté.

Ces barbares ne se croient battus que lorsqu'ils sont enveloppés. S'ils peuvent gagner un lieu d'un accès difficile, ils se jugent vainqueurs. La tête d'un Espagnol qu'ils portent en triomphe, les console de la mort de cent Indiens. Un tel peuple vaincra.

Le pays est si vaste, que lorsqu'ils se voient prop pressés, ils abandonnent leurs possessions,

& s'enfoncent dans des forêts impraticables. Fortifiés par d'autres Indiens, ils ne tardent pas à revenir dans les contrées qu'ils habitoient. C'est ce mélange de fuite & de réssstance, d'audace & de crainte, qui les rend indomptables.

La guerre est pour eux une espece d'amusement. Comme ils la font sans frais & sans embarras, ils n'en craignent pas la durée. & ont pour principe de ne jamais demander la paix. La fierté Espagnole doit se plier à en faire toujours les premieres ouvertures. Lorsqu'elles sont favorablement reçues, on tient une conférence. Le gouvernement du Chili & le général Indien, accompagnés des capia taines les plus distingués des deux partis, réglent dans les plaisirs de la table, les conditions de l'accommodement. Il en coûte toujours quelques présens aux Espagnols, qui après cent tentatives inutiles, ont été forcés. de renoncer à l'espoir d'étendre leur territoire, & réduits à couvrir leurs frontieres par des forts placés de distance en distance. Ces précautions ont pour objet, d'empêcher les Indiens foumis de se réunir aux sauvages indépendans, & ceux-ci de faire des incursions dans les colonies.

Etat actuel des Efpagnols au Chilis

Elles sont répandues sur les bords de la mer du Sud. Un désert de quatre-vingts lieues les sépare du Pérou. & l'isle de Chiloé les borne

du côté du détroit de Magellan. Sur cette grande étendue de côtes, on ne trouve de peuplades que Valdivia, la Conception, Valparayfo, Coquimpo, ou la Sérena, qui font en même tems des ports. Dans l'intérieur des terres foumifes, est Sant-Iago, capitale de la colonie. Loin de ces bourgades, il n'y a ni cultures, ni habitations. Les bâtimens font bas par-tout, de brique crue, & le plus fouvent couverts de paille. Cette maniere de se loger convient également & à la nature du pays, où les tremblemens de terre sont frequens, & à l'indolence des habitans.

Ils sont robustes, bien faits, mais en petit nombre. Dans ce grand établissement, il n'y a pas vingt mille blancs, & pas plus de foixante mille négres ou Indiens, en état de porter les armes. Le militaire de cette colonie étoit autrefois de denx mille hommes; leur entretien fut trouvé trop cher, on les réduisit à cinq cents au commencement du siécle. La tranquillité n'y a pas été altérée par ce change. ment, parce que les Indiens n'y payent point de capitation, & qu'ils y font traités avec plus d'humanité que dans les autres provinces conquifes. La valeur avec laquelle ils avoient défendu leur liberté, leur fit obtenir des conditions plus avantageuses, lors même qu'ils eurent le malheur de la perdre; & la crainte de les voir se réunir aux nations voisines & indépendantes, a toujours empêché depuis qu'on ne violat cette capitulation.

Si le Chili est un désert, ce n'est pas la faute du Climat, un des plus sains que l'on connoisse. Le voisinage des Cordelieres lui donne nne délicieuse temperature, que sa position ne permettroit pas d'espérer. Il n'y a point de province dans la métrople, dont le séjour puisse être plus agréable.

On a trop exalté la richesse de ses mines d'or. Leurs produits réunis ne passent pas annuellement cinq millions. On les exportoit autrefois en nature. Depuis 1749, ils font fabriqués dans l'hôtel des monnoies établi à Sant-Iago. L'excellent cuivre qui fort des mines de Coquimbo, se repand dans tout le Pérou.

Une richesse plus réelle, quoique moins agréable à ses possesseurs, c'est la fertilité du sol. Elle est prodigieuse. Tous les fruits de l'Europe se font perfectionnés fous cet heureux climat. Le vin en seroit exquis, si la nature étoit secondée par l'art. La recolte des grains passe pour mauvaise, lorsqu'elle ne rend pas au-delà de cent pour un.

Malgré ces avantages le Chili n'a point de XXXIII. Liaisons du liaison directe avec la métropole. Toutes ses les Indiens, opérations de commerce se font avec le Péavec le Pé- rou, le Paraguay, & les sauvages de sa propre rou , & avec frontiere,

On vend à ces barbares des marchandises

communes & de peu de valeur. Ils donnent en échange des bœufs, des chevaux, leurs propres enfans, qu'ils facrifient aux plus vils objets.

Quelque passion qu'ils aient pour ces bagatelles quand ils les voient, ils n'y pensent point lorsqu'elles ne sont pas exposées à leurs regards avides: aussi ne sortent-ils pas de leur désert pour se les procurer; on est réduit à les leur apporter. L'Espagnol qui veut entreprendre ce commerce, s'adresse d'abord aux chefs de famille, seuls dépositaires de l'autorité publique. Lorsqu'il a obtenu la permission de vendre, il parcourt les habitations, & donne indifféremment ses marchandises à tous ceux qui en demandent. Quand il ne lui refte plus rien, il annonce son départ, & tous les acheteurs s'empressent de lui livrer dans le premier village où il s'est montré, les effets dont on est convenu. Il n'y a jamais eu d'exemple de la moindre infidélité. On lui donne une escorte, qui l'aide à conduire jusqu'à la frontiere les troupeaux & les esclaves qu'il a recus en paiement.

Jusqu'en 1724, on vendoit à ces sauvages du vin & des liqueurs fortes, dont ils ont la passion comme presque tous les peuples. Dans leur ivresse ils prenoient les armes; ils massacroient tous les Espagnols qu'ils rencontroient; ils sondoient inopinément sur les forts; ils portoient la désolation dans les campagnes de leur voisinage. Ces expériences cent sois répétées, ont fait sévérement proscrire un genre de commerce si dangereux. On recueille tous les jours le fruit de cette politique. Les mouvemens de ces peuples sont moins fréquens à moins dangereux. C'est à la faveur de cette tranquillité, que s'accroissent sensiblement les liaisons qu'on entretenoit avec eux. Mais il n'est guère possible qu'elles deviennent jamais aussi considérables que celles qu'on a avec le Pérou.

Le Chili fournit au Pérou chaque année une grande abondance de cuirs, de fruits fecs, de cuivre, de viande salée, de chevaux, de chanvre, de fain-doux, de froment & d'or. Il en tire par voie d'échange, du tabac, du fucre, du cacao, de la fayence, des draps, des toiles, des chapeaux fabriqués à Quito, tous les objets de luxe arrivés d'Europe. C'étoit autrefois à la Conception, c'est maintenant à Valparayfo qu'abordent les vaisseaux expédiés de Callao pour former cette communication. Les voyages furent quelque tems, fi longs, qu'il falloit compter sur une année entiere pour l'aller & le retour. Jamais on n'avoit ofé perdre les terres de vue; & on s'étoit réduit à louvoyer continuellement. Un pilote Européen qui avoit observé les vents, n'employa qu'un mois à cette navigation. On le crut for-

cier. L'inquisition, qui est ridicule par son ignorance quand elle n'est pas odieuse par ses sureurs, le sit arrêter. Son journal sut sa justification. On reconnut que pour avoir le même succès, il ne salloit que s'éloigner des côtes. Bientôt sa méthode sut adoptée universellement.

Celle que suit le Chili dans son commerce avec le Paraguay, est bien dissérente. La communication des deux colonies ne se fait point par mer. Il faudroit, ou passer le détroit de Magellan, ou doubler le cap de Horn, deux routes que les Espagnols ne prennent jamais sans la plus grande nécessité. On a trouvé plus court, plus sûr, & même moins dispendieux, de se fervir de la voie de terre, quoiqu'il y ait trois cents lieues de Sant-Iago à Buenos-Ayres, & qu'il en faille saire quarante dans les neiges & les précipices des Cordelieres.

VSUSST.

Le Chili envoie au Paraguay des étoffes de laine, appellées ponchos, qui servent à saire des manteaux. Il envoie des vins, des eaux-devie, des huiles, sur-tout de l'or. Il reçoit en payement de la cire, un suis propre à saire du savon, l'herbe du Paraguay, des marchandises d'Europe, & autant de négres que Buenos-Ayres peut lui en sournir. Ceux qui viennent par Panama, détruits en partie par une longue navigation & par des climats diversisés, sont plus chers & moins robustes.

Le Chili forme un état tout-à-fait distinct du Pérou. Son chef, abfolu dans les affaires politiques, civiles & militaires, est indépendant du vice-roi, dont l'autorité se réduit à nommer par provision à ce gouvernement lorsque la mort surprend celui qui en est pourvu, avant que la métropole lui ait désigné un successeur. Si dans quelques occasions il s'est mêlé de l'administration du Chili, il y a été autorisé par une confiance particuliere de la cour, par la déférence qu'on a eue pour l'émi. nence de sa place, ou par l'ambition que les hommes puissans ont d'étendre les bornes de leur pouvoir. Le Paraguay y jouit de la même indépendance.

XXXIV. Le Paraguay est borné au Nord par la rivie-Etablisfement des re des Amazones, au Midi par la terre Magellani-Espagnols que, au Levant par le Bresil, au Couchant par dans le Pale Chili & le Pérou. Il tire son nom d'un grand raguay. fleuve qui fort du lac des Xarayès, qui coule à peu-près du Nord au Sud, & qui aprês avoir fait de longs détours dans un cours immense, va se perdre dans la mer par les trente-cinq degrés de latitude méridionale.

> Cette région, qui a environ cinq cents lieues de long sur trois cents de large, présente de grandes variétés. On y trouve de vaîtes forêts, de longues chaînes de montagnes, des terres basses submergées une grande partie de l'année, des marais dont les eaux corrompent

l'air habituellement. Les peuples errans dans ces déserts ont tous le teint plus ou moins olivâtre, la taille au-dessus de la médiocre, le visage plat. Les hommes, les enfans, vont nuds ordinairement, fur-tout dans les pays chauds; & les femmes ne sont couvertes qu'autant que l'exige la pudeur la plus relâchée. Il n'y a pas de voyageur qui n'ait peint ces nations de couleurs odienses. Tous les témoignages se réunissent pour assurer qu'elles font stupides, inconstantes, persides, voraces, adonnées à l'ivrognerie, fans aucune prévoyance, d'une indolence excessive. Les événemens attestent leur lâcheté. Si quelque s-uns ont montré dans certaines occasions une efpece de fureur, elles l'ont due à l'attrait du brigandage ou à la passion de la ven-

La chasse, la pêche, les fruits sauvages, le miel, qui est commun dans les forêts, les racines qui croissent sans culture, forment leur nourriture ordinaire. Peu y ajoutent le mays & le manioc. Pour trouver une plus grande abondance de ces productions, les Indiens changent souvent de demeure. Comme ils n'ont à porter avec eux que quelques vases de terre, & qu'on trouve par-tout des branches d'arbres pour former des cabanes, ces émigrations sont extrêmement faciles. Quoique chaque individu se croie libre, & qu'ils vivent

vent tous dans une indépendance absolue les uns des autres, la nécessité de se désendre leur a appris à sormer entr'eux une espece de société. Quelques familles se réunissent, sous la direction d'un conducteur de leur choix. Ces associations plus ou moins nombreuses, selon la réputation & la capacité du chef, se dissipent avec la même facilité qu'elles se sont formées.

La découverte du fleuve Paraguay, appellé depuis Rio de la Plata, fut faite en 1516 par Diaz de Solis, grand pilote de Castille. Il fut mis à mort, avec la plupart des siens, par les sauvages, qui, pour éviter les sers qu'on leur préparoit, traiterent quelques années après de la même maniere les Portugais du Brésil.

Les deux nations rivales, également effrayées par ces revers, perdirent le Paraguay de vue, & tournerent leur avarice d'un autre côté. Le hazard y ramena les Espagnols en 1526.

Sebastien Cabot, qui en 1496 ayoit sait la découverte de Terre-Neuve pour l'Angleter. re, la voyant trop occupée de ses affaires domestiques pour songer à sormer des établissemens dans le nouveau-monde, porta ses talens en Espagne, où sa réputation le sit choissir pour une expédition brillante.

La Victoire, ce navire fameux pour avoir

été le premier qui ait fait le tour du monde, le seul de l'escadre de Magellan qui fût revenu en Europe, avoit rapporté beaucoup d'épiceries des Moluques. L'avantage qu'on retira de cette vente, fit décider un nouvel armement, qui fut confié aux soins de Cabot. En suivant la route qui avoit été tenue dans le premier voyage, ce navigateur arriva à l'embouchure de la Plata. Soit qu'il manquât de vivres pour pousser plus loin, soit, comme il est plus vraisemblable, que ses équipages commençassent à se mutiner, il s'y arrêta. Il remonta le fleuve, & bâtit une forteresse à l'entrée de la riviere de Riotercero, qui fort des montagnes du Tucuman. Tous les événemens qui suivirent cet établissement, furent marqués par des prodiges dans les histoires Espagnoles. Pour en faire voir l'imposture, il suffira d'en conserver le ton & le style.

Nuno de Lara fut chargé de garder le premier boulevard, bâti sur les heureux bords du Paraguay, pour mettre aux mains des Espagnols toutes les richesses d'un monde créé par le ciel, pour le peuple de la chrétienté le plus sidele à Dieu. Si le gouverneur avoit eu seulement autant de soldats qu'il y avoit de nations à combattre ou à repousser, il se sût reposé de la conquête du Paraguay sur le sang Espagnol, sécond en victoires. Mais on ne lui avoit donné que cent vingt hommes contre des peuples innombrables. Il crut donc devoir affurer sa situation par une alliance avec les Timbuez, nation voifine de son gouvernement. Mangora, leur cacique, fut charmé du caractere de Nuno, accepta des propositions qui devoient l'honorer & le distinguer de cette foule de fauvages, destinés un jour à n'être que les esclaves de la nation maîtresse du nouveaumonde. L'Espagnol reçut avec bonté les visites de son allié. Mais admirez la puissance de l'amour, qui, non content de triompher des dieux & des héros, se plaît encore à vaincre la férocité des nations barbares. Son carquois a des fléches plus fûres & plus morteltelles, que les dards empoisonnés de l'Indien.

Un de ses traits partit des yeux d'une Espagnole. C'étoit Luce Miranda, épouse de l'invincible capitaine Sebastien Hurtado. Dès ce moment, le cacique blessé devint furieux. & fentit qu'en vain l'Amérique espéroit résister à un peuple, dont chaque soldat détruisoit des armées, & dont chaque femme pouvoit mettre à ses pieds tous leurs chefs. Il ofa avouer sa défaite à celle qui ne daignoit pas s'en appercevoir. Mais pour surprendre par la ruse une proie qu'il ne se flattoit pas d'enlever par force, il tendit un piége à l'ambition de Hurtado. Il l'invita donc à venir recevoir

cevoir avec Miranda les hommages de toute sa nation, en lui faisant entendre qu'une beauténée pour triompher dans les deux mondes, acheveroit d'attacher sans retour à l'alliance des Espagnols ceux des Timbuez qui pourroient douter de la supériorité d'un peuple si renommé, quand ils verroient à quelle source d'héroïsme les Européens puisoient ce courage qui les rendoit si facilement les maîtres de la terre: car le bruit des conquêtes de l'Espagne avoit volé d'un tropique à l'autre sur les aîles de la terreur, plus fortes, plus rapides que celles de la victoire.

Hurtado, que sa chaste compagne avoit instruit de la funeste passion du cacique, crut, par pitié, devoir tromper un amour qu'il n'auroit pu éteindre que dans le sang de cet infortuné. Il lui répondit, qu'un soldat Européen n'oseroit quitter son camp ou sa garnifon, sans la permission du général ou du gouverneur, ni demander fans honte une pareille grace, à moins que ce ne fût pour combattre & vaincre. Le cacique éclairé par l'amour, qui semble ne garder son bandeau que pour les amans heureux, vit bien que l'Espagnol se jouoit de sa passion; & sentant qu'il ne seroit heureux que par la mort de fon rival, il résolut de le perdre. Ce devoit être par une trahison. Hurtado ne pouvoit craindre que les lâches.

Tome III.

Le cacique apprit que ce brave Espagnol étoit sorti de la garnison avec cinquante de fes invincibles foldats, pour aller chercher des vivres à la pointe de l'épée. La garnison se trouvoit extrêmement affoiblie par l'éloignement de ce capitaine. Mangora ne tarde pas à former un corps de quatre mille Indiens; il les cache, bien armés, dans un marais couvert, voisin de la citadelle. Ensuite marchant aux portes de la place avec trente des siens chargés de subsistances, il fait dire à Lara qu'ayant appris que les Espagnols, ses amis, manquoient de vivres, il s'étoit empressé de venir leur en offrir, en attendant le retour du convoi qui devoit leur en apporter. La générosité du général étoit trop éloignée de la méfiance, pour soupconner les piéges de la perfidie dans les présens & les offres volontaires d'un allié. Lara reçut le cacique avec les témoignages les plus finceres de la reconnoisfance, & voulut le régaler avec sa troupe. de tout ce qu'il put joindre des provisions étrangeres de l'Europe, aux mets naturels du pays. On fit un festin de ce mélange; & de l'ivresse de la débauche, on tomba dans les silets du sommeil, ou plutôt de la mort.

Le cacique avoit prémuni son escorte & sa troupe embusquées. Tout etoit prévu & concerté pour consommer la plus lâche des trahifons. A peine les Espagnols s'étoient endor-

mis, que la lueur des flammes qui dévorient le magasin, avertit les Timbuez de marcher au saccagement de la place. Les soldats qui devoient la garder, mal éveillés par le bruit & la clarté de l'incendie, coururent, encore ivres, pour l'éteindre. Durant ce désordre, les auteurs de la trame ouvrent les portes à leurs compagnons, & tous ensemble fondent le poignard à la main sur les Espagnols, qui ne savent fuir ni le feu, ni l'ennemi. Lara mortellement blessé, songe moins à retirer la sléche de ses flancs, qu'à enfoncer son épée au cœur de Mangora. Le cacique & lui tombent, en se déchirant mutuellement: ils expirent ensemble dans un torrent formé du fang des Espagnols & des sauvages, de ce sang qui ne pouvoit se mêler & se confondre que dans le carnage.

Il ne restoit dans la place que quatre semmes & quatre ensans avec Miranda, cause innocente & malheureuse d'une scène si tragique. Ces tristes victimes surent emmenées à Siripa, frere & successeur du perside cacique. L'amour de celui-ci passa dans le cœur de son frere, comme un seu échappé de ses cendres. Semblable au soleil même qui luit sur les riches bords du Paraguay, Miranda ne pouvoit briller aux yeux, sans embrâser tout ce qui la voyoit. Mais ses traits portoient dans les ames éprises, tantôt la rage du désespoir, &

tantôt les douces foiblesses de la soumission & de la priere. Siripa se jette à ses pieds, lui déclare que non-seulement elle est libre, mais qu'elle doit régner sur le chef & le peuple, que ses charmes eussent soumis à l'Espagne plus fûrement que les armes d'une nation victorieuse. Comment pourroit - elle encore, ajouta-t-il, ne pas oublier un époux malheureux, & sans doute tombé sous les fléches des Indiens conjurés ?

Miranda, plus irritée encore de l'amour du nouveau cacique, qu'elle n'avoit été insensible à celui de son frere, y répondit par des traits sanglans de mépris & d'insulte, aimant mieux la mort que la courronne de la main d'un fauvage. Avoit-elle traversé les mers avec son époux, pour l'abandonner & le trahir dans un monde où les femmes de l'Europe devoient l'exemple de la vertu, comme les hommes y donnoient celui de la bravoure? Mais Siripa n'imaginant pas une fidélité d'une espece aussi extraordinaire à ses yeux que l'héroisme des Espagnols, crut que le tems affoibliroit ces sentimens dans un sexe qui n'étoit pas fait pour une longue réfistance; ou que du moins tant de fierté ne pouvoit être vaincu que par la douceur. C'est en vain que Miranda repoussoit opiniâtrément les attentions du cacique: il n'opposa que les soins & les respects à la constance de ses refus.

Cependant Hurtado revenu de fon expédition, ne trouva qu'un amas de cendres enfanglantées, à la place où il avoit laissé une citadelle. Ses yeux chérchent par-tout Miranda, fans découvrir même l'ombre de cette épouse fidele, ni les traces de ses pieds. Il apprend enfin qu'elle est chez les perfides Indiens, qui, dans une feule nuit, avoient commis tant de crimes. Aucun danger n'arrête la réfolution qu'il prend d'arracher Miranda à ses ravisseurs. Sa présence allume toutes les fureurs de la jalousie dans l'ame du cacique. Il ordonne aussi-tôt la mort de cet Espagnol, dont l'aspect lui étoit odieux à tant de titres. Miranda fléchit le cœur du barbare, & fait révoquer l'arrêt prononcé contre son époux. Elle obtient même la liberté de le voir quelquefois; mais à condition que s'ils ofent écouter l'amour & s'abandonner à ses transports, le premier moment de leur félicité sera le dernier de leur vie. O loi plus cruelle cent fois que celle dont le roi des enfers accabla le malheureux Orphée! Comment posséder une épouse adorée, & ne pas la voir! Comment la voir long-tems, sans jouir une fois de ses embrassemens! Qu'espéroit Siripa du tourment où il avoit condamné ces époux ? L'amour se nourrit des facrifices volontaires & des privations qu'il s'impose; mais il s'irrite contre les loix qu'on lui prescrit. La défense éveille ses

desirs, le danger accroît son audace, & la mort même semble l'inviter à goûter la vie. Après avoir passé des jours heureux à se confoler de leur esclavage, à se baigner de ces larmes qui s'attirent, s'essuient, & se renou. vellent fans cesse dans les tendres embrassemens d'un amour vertueux & persécuté; les deux époux oferent fouhaiter un de ces momens délicieux qui rachetent des années de souffrance. Après s'être vus cent fois, s'être tout promis & tout refusé, dans l'espérance de se revoir encore pour acquitter les droits & les sermens de l'hymen; enfin l'amour plus fort que les fers, les tyrans & la mort, exigea ce doux tribut de plaisir, dont la vertu même fait un hommage au ciel dans les bras de la fidélité conjugale. Ils jouirent enfin de ce plaisir que les anges bénissent autour du lit nuptial, en se couvrant le visage de leurs ailes, de peur d'envier aux hommes un bonheur inconnu dans le paradis. Un jour le barbare Siripa surprit Hurtado dans les bras de Miranda. Leur mort fut ordonnée : & tous deux traînés de la couche nuptiale au poteau du supplice, expirerent lentement à lavue l'un de l'autre, dans les foupirs d'un amour éternel.

Pendant que cette scène se passoit, Moschera, devenu le chef de ce qui restoit d'Espagnols, s'embarqua avec sa petite troupe sur un bâtiment qui étoit demeuré à l'ancre. Par

cette retraite, le Paraguay se trouvoit totalement délivré de la nation qui avoit menacé sa liberté. Cette tranquillité sut courte. Des forces plus considérables parurent sur le sleuve en 1535, & sonderent Buenos-Ayres. La nouvelle colonie manqua bientôt de vivres. Tous ceux qui se permettoient d'en aller chercher, étoient massacrés par les sauvages; & l'on se vit réduit à désendre, sous peine de la vie, de sortir de l'enceinte du nouvel établissement.

Une femme à qui la faim, fans doute, avoit donné le courage de braver la mort, trompa la vigilance des gardes qu'on avoit établis autour de la colonie, pour la garantir des dangers où l'exposoit la famine. Maldonata, c'étoit le nom de la transfuge, après avoir erré quelque tems dans des routes inconnues & désertes, entra dans une caverne pour s'y reposer de ses fatigues. Quelle fut sa frayeur d'y rencontrer une lionne, & sa surprise, quand elle vit cette bête formidable s'approcher d'elle d'un air à demi tremblant. la caresser & lui lécher les mains, avec des cris de douleur plus propres à l'attendrir qu'à l'épouvanter! L'Espagnole s'apperçut bientôt que la lionne étoit pleine, & que ses gémissemens étoient le langage d'une mere qui réclamoit du fecours pour se délivrer de son fardeau. Maldonata prend courage; elle aide la nature dans ce moment douloureux, où elle femble

n'accorder qu'à regret à tous les êtres naissans, le jour & cette vie qu'elle leur laisse respirer si peu de tems. La lionne heureusement délivrée, va bientôt chercher une nourriture abondante, & l'apporte aux pieds de sa bienfaitrice. Celle-ci la partageoit chaque jour avec les jeunes lionceaux, qui, nés par ses soins & élevés avec elle, sembloient reconnoître par des jeux & des morsures innocentes, un bienfait que leur mere payoit de ses plus tendres empressemens. Mais quand l'âge leur eut donné l'instinct de chercher eux-mêmes leur proie, avec la force de l'atteindre & de la dévorer, cette famille se dispersa dans les bois; & la lionne, que la tendresse maternelle ne rappelloit plus dans sa caverne, disparut elle-même & s'égara dans un désert que sa faim dépeuploit chaque jour.

Maldonata seule, & sans subsistance, se vit réduite à s'éloigner d'un antre redoutable à tant d'êtres vivans, mais dont sa pitié avoit su lui faire un asyle. Cette femme privée avec douleur d'une société chérie, ne fut pas longtems errante, sans tomber entre les mains des fauvages Indiens. Une lionne l'avoit nourrie, & des hommes la firent esclave. Bientôt après elle fut reprise par les Espagnols, qui la ramenerent à Buenos-Ayres. Le commandant, plus féroce lui seul que les lions & les sauvages, ne la crut pas sans doute assez punie de son

évasion par tous les dangers & les maux qu'elle avoit essuyés. Le barbare ordonna qu'elle fût attachée à un arbre au milieu d'un bois, pour y mourir de saim, ou devenir la pâture des monstres dévorans.

Deux jours après, quelques foldats allerent favoir la destinée de cette malheureuse victime. Ils la trouverent pleine de vie, au milieu des tigres affamés, qui, la gueule ouverte sur cette proie, n'osoient approcher devant une lionne couchée à ses pieds avec des lionceaux. Ce spectacle frappa tellement les soldats, qu'ils en étoient immobiles d'attendrissement & de frayeur. La lionne en les voyant s'éloigna de l'arbre, comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice: mais quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint à pas lents confirmer, par des caresses & de doux gémissemens, les prodiges de reconnoissance que cette femme racontoit à ses libérateurs. La lionne suivit quelque tems les traces de l'Espagnole avec ses lionceaux, donnant toutes les marques de regret & d'une véritable douleur qu'une famille fait éclater quand elle accompagne jusqu'au vaisseau un pere ou un fils chéri, qui s'embarque d'un port de l'Europe pour le nouveau-monde, d'où peut-être il ne reviendra jamais.

Le commandant, instruit de toute l'aventure par ses soldats, & ramené par un monstre des bois aux sentimens d'humanité que son cœur farouche avoit dépouillés sans doute en passant les mers, laissa vivre une semme que le ciel avoit si visiblement protégée.

Cependant les Indiens, qui erroient toujours autour de la colonie Espagnole, avec la
résolution de l'affamer, la resservoient de plus
en plus dans ses palissades. Le retour en Europe paroissoit le seul remede à de si grands
maux; mais les Espagnols s'étoient persuadés
que l'intérieur des terres regorgeoit de mines,
& ce préjugé soutint leur constance. Ils abandonnerent Buenos-Ayres, & allerent sonder
l'Assomption à trois cents lieues de la mer,
toujours sur les bords du sleuve. C'étoit s'éloigner visiblement des secours de la métropole: mais dans leurs idées, c'étoit s'approcher des richesses; & leur avidité étoit encore
plus grande que leur prévoyance.

Les fauvages habitans d'un pays plus voisin du tropique, étoient moins courageux que ceux de Buenos-Ayres, ou plus aisés à policer. Loin de troubler les travaux des Espagnols, ils leur fournirent des vivres. Cette conduite sit espérer qu'il seroit possible de se les attacher, si on pouvoit les attirer à la religion chrétienne; & l'on pensa qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen, que de leur en donner une grande idée. Dans cette persuasion, on imagina pour les jours saints une procession, où, suivant l'usage de la

métropole, tous les colons devoient paroître les épaules découvertes, avec les instrumens de la flagellation à la main. Les Indiens invités à cette horrible farce, qui respire le fanatisme des Corybantes, & plus propre, sans doute, à faire abhorrer le christianisme qu'à le faire aimer, se trouverent à cette barbare cérémonie au nombre de huit mille hommes armés de leurs arcs & de leurs sléches, qu'ils ne quittoient jamais. Ils étoient résolus de noyer ces étrangers dans leur propre sang, dont leur religion ne pouvoit être avide, sans les rendre en même tems séroces & cruels.

Le moment de la catastrophe approchoit; lorsqu'Irala fut averti par un Indien qui étoit à fon fervice, d'une conspiration si peu soupçonnée. Ce général Espagnol fait courir le bruit que les Topiges, ennemis de tout le pays, s'approchent pour attaquer la piace. Il ordonne à ses troupes de prendre les armes; il appelle les chefs des fauvages, pour délibérer avec eux fur un danger commun à leur nation & à la sienne. Dès que ces hommes se sont livrés à la merci des Espagnols, Irala les fait mourir, & menace les Indiens qui les avoient accompagnés, du même traitement. Ces malheureux se jettent à ses genoux, & n'obtiennent leur pardon, qu'en jurant pour eux & pour toute leur nation, une obéissance éternelle & fans bornes. Cette réconciliation fut scellée par le mariage de quelques Indiennes avec les Espagnols, fête ou cérémonie bien plus agréable au ciel & à la terre, que cette procession de flagellans, qui devoit se terminer par un massacre. De l'union de deux peuples si étrangers l'un à l'autre, fortit la race des métis, qui est si commune dans l'Amérique méridionale. Ainsi le sort des Espagnols dans tous les pays du monde, est d'être un sang mêlé. Celui des Maures coule dans leurs veines en Europe, & celui des fauvages dans l'Amérique. Peut-être même ne perdent-ils pas à ce mélange, s'il est vrai que les hommes gagnent comme les animaux, à croifer leurs races. Et plût au ciel qu'elles se fussent déjà toutes fondues en une seule, qui ne conservât aucun de ces germes d'antipathie nationale, qui éternisent les guerres & toutes les passions destructives! Mais la discorde semble naître d'elle-même entre des freres. Comment espérer que le genre-humain devieune jamais une famille, dont les enfans suçant à-peu-près'le même lait, ne respirent plus la soif du sang? Elle s'engendre, cette cruelle foif, elle croît & se perpétue avec la soif de l'or.

C'est cette passion honteuse, c'est cette cruelle avidité, qui engageoit les Espagnols à fe tenir de plus en plus éloignés de la mer, & voisins des montagnes. Le danger qu'ils avoient couru d'être exterminés par les fauvages, en s'enfonçant trop avant dans les terres, ne les avoit rendus ni plus fages, ni plus humains. Ils sembloient; par les cruautés qu'ils exerçoient contre le peuple Indien, le punir de leur propre obstination à chercher des métaux où il n'y en avoit pas. Le naufrage de plufieurs vaisseaux qui périrent avec les troupes & les munitions dont ils étoient chargés, en voulant remonter trop haut dans le fleuve, ne put faire revenir leur avarice trompée, d'une opiniâtreté funeste. Il fallut des ordres réitérés de la métropole, pour les déterminer à rétablir Buenos-Ayres.

Cette entreprise si nécessaire étoit devenue facile. Les Espagnols multipliés dans le Paraguay, étoient affez forts pour contenir ou pour détruire les peuples qui pouvoient la traverfer. Elle n'éprouva, comme on l'avoit prévu, que de légers obstacles. Jean Ortiz de Zarate l'exécuta en 1580, fur un fol abandonné depuis quarante ans. Les petites nations qui étoient dans le voisinage de la place, subirent le joug, ou se réfugierent dans des contrées éloignées, pour continuer à jouir de leur liherté.

Dès que la colonie eut un point d'appui, et XXXV le prit de la consistance. Avec le tems, on actuelle des parvint à former quatre grandes provinces, le Espagnols dans le Pa-Tucuman, Santa-Cruz de la Sierra, le Para-raguay. guay particulier, & Rio de la Plata. Dans

cet espace immense sont comme perdues une douzaine de villes, qui seroient en Europe des bourgs médiocres. Elles sont composées d'un petit nombre de maisons ou cabanes disposées fans ordre, & séparées par de petits bois, qui donnent à chaque habitation un air isolé. On voit tout autour quelques petites peuplades d'Indiens soumis. Le reste du Pays est désert ou habité par des Indiens indépendans. Leur rage contre ceux qui les ont réduits à se résugier dans des montagnes inaccessibles, est inexprimable. Ils en fortent continuellement, dans l'espoir de massacrer quelques-uns de leurs tyrans. Ces courses empechent les établissemens Espagnols d'avoir aucune communication entr'eux.

La capitale même de la colonie, a des vices déstructeurs de toute industrie. BuenosAyres réunit à la verité quelques avantages.
La situation en est saine & agreable. On y respire un air tempéré. Ses campagnes offrent
un aspect riant, & seroient très-sertiles, si
l'on daignoit les cultiver. Les bâtimens qui
étoient tous de terre il y a quarante ans, ont
acquis de la solidité, des commodités même,
depuis qu'on fait cuire de la brique & faire de
la chaux. On y trouve une population de seize mille ames, dont les blancs peuvent former
le quart. Une forteresse gardée par une garnison de mille hommes, désend un côté de la

ville, & les eaux du fleuve environnent le reste de son enceinte. Tout cela est bien en soi, mais insuffisant pour l'objet qu'on doit s'être

proposé.

La place est située à soixante dix lieues de la mer. Les gros vaisseaux ne peuvent pas y arriver, & les moindres courent de grands dangers dans un fleuve qui manque de profondeur, qui est semé d'isles, d'écueils, de rochers, & où les tempêtes sont plus communes, beaucoup plus terribles que sur l'Océan. Ils sont obligés de mouiller tous les soirs à l'endroit où ils se trouvent; & il faut que dans les jours les plus calmes, des pilotes les précédent dans des chaloupes, la sonde à la main, pour leur tracer la route qu'ils doivent suivre. Les périls ne finissent pas même au port, situé à trois lieues de la ville. La précaution qu'ont les bâtimens d'y jetter toutes leurs ancres & d'affurer leurs cables avec de groffes chaînes de fer, n'empêche pas qu'ils ne courent le risque d'etre submergés par un vent furieux, qui, parti des frontieres du Chili n'a rien trouvé dans une plaine de trois cents lieues qui pût modérer son impétuosité, & dont la furie augmente lorsqu'il enfile directement le canal du fleuve.

Si les Espagnols n'avoient pas formé au hafard la plupart de leurs établissemens du nouveau-monde, ils auroient occupé le port de l'Infenada, de Baragon, qu'on trouve à l'embouchure de la riviere de la Plata, du côté du couchant, ou à celui de Maldonado, qui est sur la même ligne du côté oriental. La cour de Madrid, à qui des raisons politiques & des haufrages fréquens ont enfin ouvert les veux sur les inconvéniens de Buenos-Ayres, a bâti en 1726, quarante lieues plus bas, à Monte-Video, une citadelle flanquée de quatre bastions, défendue par une artillerie nombreuse & par une garnison de deux cents hommes. On s'est apperçu dans la suite que le nouveau port n'étoit bon que pour de petits navires, & on s'est établi à Maldonado, dont les fortifications, ainsi que celles de Buenos-Ayres & de Monte-Video, ont été construites sans folde par les Guaranis. La nature seule y a formé un des meilleurs havres du monde. peut contenir les plus nombreuses flottes; & son entrée, qui est fort étroite, est très-aisée à défendre. L'air y est excellent, le bois en abondance, & la terre d'une grande fertilité. Lorsqu'on aura soumis les naturels du pays qui font fiers, belliqueux, robustes, & que les familles Canariennes, qu'on y transporte successivement auront mis le sol en valeur, ce sera un établissement parfait. Les vaisseaux qui pafferont d'Europe à la mer du Sud, y trouveront un relâche fûr & tous les rafraîchissemens dont ils auront besoin. Ce sera, avec

le tems, l'entrepôt naturel du commerce du Paraguay. Il pourra recevoir des accroissemens, lorsque les Espagnols auront adopté les bons principes. Actuellement il n'est pas considérable.

La plus riche production, qui foit naturelle XXXVI. à ce continent, est l'herbe du Paraguay. C'est du Parala feuille d'un arbre de grandeur movenne guay. Son goût approche de celui de la manve, & sa figure de celle de l'oranger. On la divise en trois classes. La premiere nommée caacuys, est le bouton qui commence à peine à deployer ses feuilles. Elle est fort supérieure aux deux autres, mais elle ne se conserve pas si long-tems, & il est difficile de la transporter au loin. La seconde qui s'appelle caamini, est la feuille qui a toute sa grandeur, & dont on a tiré les côtes. Si les côtes restent. c'est la caaguazu, qui forme la troisieme espece. Les feuilles, après avoir été grillées, se conservent dans des fosses creusées en terre & couvertes d'une peau de bœnf.

Les montagnes de Maracayu, situées à l'Orient du Paraguay, sournissent les seuilles qui ont le plus de réputation. L'Arbre qui les donne ne croît pas sur les hauteurs, mais dans les sonds marécageux qui les séparent. L'Assomption, qui porte le nom de la capitale du Paraguay, quoiqu'elle ne soit rien, donna d'abord de la célébrité dans des contrées

Tome III.

éloignées à cette herbe précieuse, qui faifoit les délices des sauvages. L'exportation
qu'elle en sit, lui procura des richesses considérables. Cette prospérité ne sut qu'un éclair. La ville perdit dans le long trajet qu'il
falloit faire, tous les Indiens de son territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un désert de quarante lieues, & il lui fallut renoncer à cette unique source de son opulence.

La nouveile Villa-Rica, qui s'étoit formée dans le voifinage de Maracayu, s'empara de cette branche de commerce. Bien-tôt il fallut la partager avec les Guaranis, qui, d'abord ne cueilloient de l'herbe que pour leur boisson, & qui ne tarderent pas à en ramasser pour vendre. Cette occupation & un voyage de quatre cents lieues pour l'aller & le retour, les tenoit éloignés de leurs habitations une grande partie de l'année. Pendant ce tems-là, ils manquoient d'instruction, ce qui les détachoit de la religion & de la colonie. Plusieurs périssoient par le changement de climat ou par la fatigue. Il y en avoit mê. me, qui, rebutés par ce travail, s'enfuyoient dans des déserts où ils reprenoient leur premier genre de vie. D'ailleurs, les peuplades privées de leurs défenseurs, restoient expofées aux irruptions de l'ennemi. Pour remédier à ces inconvéniens, les missionnaires si-

rent venir de Maracayu, des graines qu'ils semerent dans la partie de leur sol, qui approchoit le plus de celui de ces montagnes. Ces arbres se sont extrêmement multipliés, & n'ont point dégénéré, au moins d'une manière sensible.

Le produit de ces plantations, joint à celui que la nature donne ailleurs d'elle-même, est fort considérable. Une partie reste dans le Paraguay. Le Chili & le Pérou en consomment annuellement cent mille arrobes, qui, à raison de 23 livres 12 sols 6 deniers, forment un objet d'exportation de 2, 362, 500 livres.

Cette herbe, dans laquelle les Espagnols de l'Amérique méridionale croyent trouver un remede ou un préservatif contre la plupart des maladies, est d'un usage général dans cette partie du nouveau-monde. On la jette séchée & presque en poussière dans une coupe, avec du sucre, du jus de citron, & des passièles d'une odeur fort douce. On verse par dessus de l'eau bouillante, qu'il faut boire sur le champ, pour ne pas donner à la liqueur le tems de noircir.

L'herbe du Paraguay est indifférente à l'Europe; mais cette région l'intéresse par d'autres côtés, & en particulier par les cuirs qu'elle lui fournit. Lorsque les Espagnols abandonnérent en 1532 Buenos-Ayres, ils lais serent dans les campagnes quelques bêtes à corne, qu'ils avoient amenées de leur patrie. Elles se multiplierent tellement dans ces pâturages, que personne ne daigna se les approprier lorsqu'on eut retabli la ville. On imagina dans la fuite de les affommer, uniquement pour en avoir la peau. La maniere dont on s'y prend est remarquable.

Plusieurs chasseurs à cheval se rendent dans les lieux où ils favent qu'il y a le plus de bœufs fauvages. Ils poursuivent chacun le leur, & lui coupent le jarret avec un long baton armé d'un fer taillé en croissant & bien aiguifé. Cet animal abattu, fon vainqueur en poursuit d'autres qu'il abat de même. Après quelques jours d'un exercice si violent, les chasseurs retournent sur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terrafsés, les écorchent, en prennent la peau, quelquefois la langue ou le fuif, & abandonnent le reste à une nuée de vautours & d'autres oiseaux de proie.

Les cuirs étoient à si bon marché dans les premiers tems, qu'ils coûtoient à peine une liv. fix fols, quoique ceux qui les achetoient en rebutassent un grand nombre qui n'avoient pas la grandeur qu'on leur désiroit. Leur prix a augmenté à mesure que le nombre des bœufs a diminué. Cette diminution est moins l'ouvrage des chasseurs, que des chiens sau-

vages. Ces animaux destructeurs sont un tel ravage, qu'on est menacé de perdre entierement une branche de commerce assez lucrative. Le gouvernement de Buenos-Ayres a tenté de prévenir ce malheur, en chargeant une partie de la garnison de tuer à coups de fusil ces chiens devenus féroces. Les soldats revenus de cette expédition nécessaire, furent reçus avec des huées si pleines de mépris, qu'ils n'ont plus voulu recommencer des courses qui les couvroient de ridicule aux yeux de leurs compatriotes.

Le vuide que laissera la diminution des cuirs, sera rempli par le tabac qu'on a commencé à cultiver avec succès dans le Paraguay. Il en arrive déja tous les ans une assez grande quantité avec la laine de Vigogne qui vient des montagnes, & avec les métaux, productions tout-à-fait étrangeres à la colonie.

Les premiers Espagnols qui arriverent au Paraguay, ne douterent pas qu'un pays si voisin du Pérou, ne rensermât de grandes richesses.
Leur conduite se régla sur ces espérances, qui furent soutenues pendant un siècle par divers incidens plus frivoles les uns que les autres. Il fallut ensin renoncer à cette chimere; mais des motifs particuliers la sirent encore répandre long-tems après qu'on eut cessé d'y croire. Tout le monde sait aujourd'hui que le Paraguay n'a d'or & d'argent que ce

qui lui en vient du Chili & du Potofi. Une partie circule dans la colonie. Il en passe beaucoup plus en fraude dans les établissemens Portugais. On embarque tous les ans à Buenos-Ayres, environ cinq millions pour la métropole.

célébrité aux établiffemens que més. Idée bliffemens.

xxxvII. Ce que nous avons dit du phyfique, du mo-Le Para-ral, des richesses du Paraguay, n'étoit guère propre à lui donner de la célébrité. Il n'a dû l'attention qu'on n'a cessé de lui accorder, les Jésuites qu'à un établissement formé dans son centre, y ont for- qui, après avoir long-tems partagé les esprits, de ces éta a obtenu l'approbation des sages. Le jugement qu'on en doit porter, paroît désormais fixé par la philosophie, devant qui l'ignorance, les préjugés, les factions doivent disparoître comme les ombres devant la lumiere.

Les Jésuites chargés des missions du Pérou, instruits de la maniere dont les Incas gouvernoient leur empire & faisoient leurs conquêtes, les ont pris pour modeles dans l'exécution d'un grand projet qu'ils avoient formé. Les descendans de Manco-Capac, se rendoient sur leurs frontieres avec de puissantes armées composées de soldats qui savoient du moins obéir, combattre ensemble, se retrancher, & qui, avec des armes offensives meilleures que celles des fauvages, avoient des boucliers & des armes défensives que leurs ennemis n'avoient pas. Ils proposoient à la

nation qu'ils vouloient ajouter à leur empire, d'adopter leur religion, leurs loix & leurs mœurs; de quitter les forêts & de vivre en société. Ils trouverent souvent de la résistance. La plupart de ces peuples défendoient long-tems leurs préjugés & leur liberté. Les Incas s'armoient alors de patience. Ils envoyoient de nouveaux députés, qui tentoient encore de persuader. Ces députés étoient quelquefois massacrés. Quelquefois les sauvages venoient fondre sur l'armée de l'Inca. Elle combattoit avec courage, & toujours avec fuccès. Elle s'arrêtoit à l'instant de la victoire. Si l'on faisoit quelques prisonniers, on les traitoit avec tant de douceur, qu'enchantés du joug de ces vainqueurs humains, ils alloient les faire aimer à leur nation. Il n'est guère arrivé qu'une armée Péruvienne ait attaqué la premiere; & il est arrivé souvent qu'après avoir vu plusieurs de ses soldats masfacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'Inca ne permettoit pas encore les hostilités.

Les Jésuites, qui n'avoient point d'armée, se sont bornés à la persuasion. Ils ont été dans les sorêts pour chercher des sauvages; & ils les ont déterminés à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embrasser une religion à laquelle ces peuples n'entendoient

rien, & pour goûter les douceurs de la société qu'ils ne connoissoient pas.

Les Incas avoient encore un avantage sur les Jésuites, c'est la nature de leur religion qui parloit aux sens. Il est plus aisé de faire adorer le soleil, qui semble révéler lui-même son culte aux hommes que de leur persuader nos dogmes & nos mystères inconcevables. Aussi les Jésuites ont-ils eu la sagesse de civiliser jusqu'à un certain point les sauvages, avant de penser à les convertir. Ils n'ont essayé d'en saire des chrétiens, qu'après en avoir fait des hommes. A peine les ont-ils rassemblés, qu'ils leur ont procuré tous les biens qu'ils leur avoient promis. Ils leur ont fait embrasser le christianisme, quand à sorce de les rendre heureux, ils les avoient rendus dociles.

La division des terres en trois parts, pour la religion, le public & les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards & les soldats; les prix accordés aux belles actions, l'inspection ou la censure des mœurs, le reffort de la bienveillance, les sêtes mêlées aux travaux, les exercices militaires, la subordination, les précautions contre l'oissveté, le respect pour la religion & les loix, l'union de l'autorité politique & religieuse dans les mêmes mains: tout ce qu'on admiroit dans la législation des incas, se retrouve au Paraguay, ou même y est persectionné.

Les Incas & les Jésuites ont également établi un ordre qui prévient les crimes, & dispense des punitions. Il n'y a rien de si rare au Paraguay que des délits. Les mœurs y sont belles & pures, par des moyens encore plus doux qu'au Péron. Les loix étoient séveres dans cet empire; elles ne le sont pas chez les Guaranis. On n'y craint pas les châtimens; on n'y craint que sa conscience.

A l'exemple des Inças, les Jésuites ont établi le gouvernement théocratique; mais avec un avantage particulier à la religion chrétienne, qui en fait la base: c'est la pratique de la confession infiniment utile, tant que ses instituteurs n'en abuseront pas. Elle seule tient lieu de loix pénales, & veille à la pureté des mœurs. Dans le Paraguay, la religion qui commande par l'opinion plus puissante que la force des armes, conduit le coupable aux pieds du magistrat. C'est-là, que loin de pallier ses crimes, le repentir les lui fait aggraver. Au lieu d'éluder sa peine, il vient la demander à genoux. Plus elle est sévere & publique, plus elle rend le calme à la conscience du criminel. Ainsi le châtiment, qui par-tout ailleurs effraie les coupables, fait ici leur consolation, en étouffant les remords par l'expiation. Les peuples du Paraguay n'ont point de loix civiles, parce qu'ils ne connoissent point de propriété; ils n'ont point de loix

X 5

criminelles, parce que chacun s'accuse & se punit volontairement: toutes leurs loix sont des préceptes de religion. Le meilleur de tous les gouvernemens, s'il étoit possible qu'il se maintint dans sa pureté, seroit celui de la théocratie; mais il saudroit qu'il sût toujours dirigé par des hommes vertueux, pénétrés de ses vrais principes; il saudroit que la religion n'inspirât que les devoirs de la société; n'appellât crime que ce qui blesse les droits naturels de l'humanité; ne substituât pas dans ses préceptes, des prieres aux travaux, de vaines cérémonies de culte à des œuvres de charité, des scrupules à des remords sondés.

Mais peut-on se flatter que des Jésuites Espagnols ou Italiens, n'ayent pas fait passer au Paraguay des idées & des usages monastiques de Rome ou de Madrid? Cependant s'ils y ont transporté des abus, il saut convenir que c'est avec des avantages si supérieurs, qu'il est peut-être impossible de faire nulle part autant de bien aux hommes, avec si peu de mal.

Il y a plus d'arts & de commodités dans les républiques des Jésuites, qu'il n'y en avoit dans Cusco même, & il n'y a pas plus de luxe. L'usage de la monnoie y est même ignoré. L'horloger, le tisserand, le serrurier, le tailleur déposent leurs ouvrages dans des magasins publics. On leur donne tout ce qui

leur est nécessaire: le laboureur a cultivé pour cux. Les Jésuites veillent sur les besoins de tous, avec des magistrats qui sent élus par le peuple même.

Il n'y a point de distinction entre les états; & c'est la seule société sur la terre où les hommes jouissent de cette égalité qui est le second des biens; car la liberté est le premier.

Les Incas & les Jésuites ont sait également respecter la religion par la pompe & l'appareil imposant du culte public. Rien de si magnifique, de si grand que l'étoient les temples du foleil; & les églifes du Paraguay font comparables aux plus belles de l'Europe. Les Jéfuites ont rendu le culte agréable, sans en faire une comédie indécente. Une musique qui plaît au cœur, des cantiques touchans, des peintures qui parlent aux yeux, la majesté des cérémonies, attirent les Indiens dans les églises où le plaisir se confond pour eux avec la piété. C'est-là que la religion est aimable, & c'est d'abord dans ses ministres qu'elle s'y fait aimer. Rien n'égale la pureté des mœurs; le zèle doux & tendre, les soins paternels des Jésuites du Paraguay. Chaque pasteur est véritablement le pere, comme le guide de ses paroissiens. On n'y sent point son autorité; parce qu'il n'ordonne, ne défend & ne punit, que ce que punit, défend & ordonne la religion qu'ils adorent & chérissent tous comme lui-même.

Il semble que les hommes devroient s'être extrêmement multipliés sous un gouvernement où personne n'est oisif, où personne n'est exciédé de travail; où la nourriture est saine, abondante, égale pour tous les citoyens qui font commodément vétus; où les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades ont des fecours inconnus fur le reste de la terre; où le monde se marie par choix, sans intérêt, & où la multitude des enfans est une consolation fans pouvoir être une charge; où la débauche inséparable de l'oissveté qui corrompt l'opulence & la misere, ne hâte jamais le terme de la dégradation ou plutôt de la décadence de la vie humaine; où rien n'irrite les passions factices, & ne contrarie les passions réglées par la nature & la raison; où l'on jouit des avantages du commerce, fans être exposé à la contagion des vices du luxe; où des magafins abondans, des secours gratuits entre des nations confédérées par la fraternité d'une même religion, font une reffource affurée contre la disette qu'amenent l'inconstance ou l'intempérie des faisons; où la vengeance publique n'a jamais été dans la trifte nécessité de condamner un seul criminel à la mort, à l'ignominie, à des peines de quelque durée; où l'on ignore jusqu'au nom d'impôt & de procés, deux terribles fléaux qui travaillent partout l'espece humaine: un tel pays devroit être, ce femble,

le pays le plus peuplé de la terre. Cependant il ne l'est pas.

Cette domination commencée en 1610, s'étend depuis le Parana qui se jette dans le Paraguay, sous le vingt-septieme dégré de latitude méridionale, jusqu'à l'Uruguay, qui se perd dans le même fleuve vers le trente-quatrieme dégré de latitude. Sur le bord de ces deux grandes rivieres qui descendent des montagnes voisines du Brésil, dans les plaines fertiles qui separent ces rivieres, les Jésuites avoient formé dès l'an 1676, vingt-deux peuplades dont on ignore la population. En 1702, on y en comptoit vingt-neuf, composées en total de vingt-deux mille sept cents soixante-une familles, qui formoient quatre-vingt-neuf mille quatre cents quatre-vingt-onze têtes. Les habitations & les habitans ont augmenté depuis, & l'état peut avoir aujourd'hui deux cents mille ames.

On a long-tems soupçonné les religieux législateurs de diminuer la liste de leurs sujets, pour priver l'Espagne du tribut auquel on s'étoit soumis; & la cour de Madrid a montré sur cela quelques inquiétudes. Des recherches exactes ont dissipé ce soupçon aussi injurieux que peu sondé. Etoit-il vraisemblable qu'une compagnie qui a toujours été sensiblé à la gloire, sacrissat à un intérêt obscur & bas, un sentiment de grandeur proportionné à la ma-

jesté de l'édifice qu'elle élévoit avec tant de foins & de travaux?

Ceux qui connoissoient assez le génie de la fociété pour ne pas la calomnier si grossièrement, répandoient que les Guaranis ne se multiplioient pas, parce qu'on les faisoit périr dans les travaux des mines. Cette accusation intentée il y a plus d'un siécle, s'est perpétuée par une suite de l'avarice, de l'envie & de la malignité qui l'avoient formée. Plus le ministère Espagnol a fait chercher cette source de richesses, plus il s'est convaincu que c'étoit une chimere. Si les Jésuites avoient trouvé des mines, ils se seroient bien gardés de faire ouvrir cette porte à tous les vices qui auroient bientôt désolé leur empire & ruiné leur puissance.

L'oppression du gouvernement monacal a dû, felon d'autres, arrêter la population des Guaranis, Mais comment concilier cette idée vague avec la confiance aveugle & l'attachement excessif qu'on reproche aux Guaranis pour les missionnaires qui les gouvernent? L'oppression n'est que dans les travaux & dans les tributs forcés; dans les levées arbitraires, foit d'hommes, soit d'argent, pour composer des armées & des flottes destinées à périr; dans l'exécution violente des loix, imposées fans le consentement des peuples & contre la réclamation des magistrats; dans la violation des priviléges publics & l'établissement des

priviléges particuliers; dans l'incohérence des principes d'une autorité qui, se disant établie de Dieu par l'épée, veut tout prendre avec l'une & tout ordonner au nom de l'autre; s'armer du glaive dans le fanctuaire, & de la religion dans les tribunaux. Voilà l'oppression. Mais elle n'est jamais dans une foumission volontaire des esprits, ni dans la pente & le vœu des cœurs, en qui la persuafion opere & précéde l'inclination, qui ne font que ce qu'ils aiment à faire, & n'aiment que ce qu'ils font. C'est-là ce doux empire de l'opinion, le seul peut-être qu'il soit permis à des hommes d'exercer sur des hommes; parce qu'il rend heureux les peuples qui s'y abandonnent. Tel est sans doute celui des Jésuites au Paraguay, puisque des nations entieres font venues d'elles-mêmes s'incorporer à leur gouvernement, & qu'on n'a pas vu une seule de leurs peuplades secouer le joug. On n'oseroit dire que cinquante Jésuites ont pû forcer à l'esclavage deux cents mille Indiens, qui pouvoient ou massacrer leurs pasteurs, ou s'ensuir dans des déserts. Cet étrange paradoxe révolteroit également les esprits les plus foibles & les plus audacieux.

Il s'est trouvé des hommes qui ont sonpconné que les Jésuites avoient répandu dans leurs peuplades cet amour du célibat, auquel les fiecles de barbarie avoient attaché parmi nous une forte de vénération qui n'est pas encore généralement tombée, malgré les réclamations continuelles de la nature, de la raison, de la société. Rien n'est plus éloigné de la vérité. Ces missionnaires n'ont pas seulement donné à leurs néophites l'idée d'une superstition à laquelle le climat apportoit des obstacles insurmontables, & qui auroit sussi pour décrier & faire détefter leurs meilleures institutions.

Enfin, nos politiques ont cru voir dans le défaut de propriété, un obstacle insurmontable à la population des Guaranis. On ne fauroit douter que la maxime qui nous fait regarder la propriété comme la fource de la multiplication des hommes & des subsistances. ne soit une vérité incontestable. Mais, tel est le fort des meilleures inftitutions, que nos erreurs politiques parviennent presque à les détruire. Sous la loi de la propriété, quand elle est jointe à la cupidité, à l'ambition, au luxe. à une multitude de besoins factices, à mille autres désordres qui prennent naissance dans les vices de nos gouvernemens, les bornes de possessions, tantôt beaucoup trop reserrées, tantôt beaucoup trop étendues, arrêtent toutà-la-sois la fécondité de nos terres, & celle de notre espece. Ces inconvéniens n'existent point dans le Paraguay. Tous y ont une fubfistance

sistance assurée; tous y jouissent par conséquent des grands avantages du droit de propriété, sans pourtant avoir proprement ce droit. Ce n'est donc pas précisément parce qu'ils en sont privés que la population n'a pas fait chez eux de grands progrès. On en peut assigner d'autres causes.

En premier lieu, les Portugais de Saint-Paul détruisirent, en 1631, douze à treize peuplades formées dans la province de Guayara, la plus voisine du Brésil. Le plus grand nombre des quatre-vingt-dix-sept mille Indiens qui les habitoient, périt par le ser ou dans l'esclavage, de saim & de misere dans les forêts. Il n'en échappa que douze mille, qui trouverent un asyle dans des lieux plus éloignés des Portugais.

Cette destruction, qui ne pouvoit être réa parée que par des siécles, a été suivie de pertes lentes & continuelles. Les nations sauvages qui erroient autour des habitations des Guaranis, pour enlever leurs provisions, massacroient sans pitié tout ce qui s'opposoit

à leurs brigandages.

Ces malheurs n'ont cessé que pour faire place à un sléau plus redoutable encore. Les Européens ont porté aux Guaranis la petite vérole, plus meurtriere sur les bords du Paraguay, qu'en aucun lieu de la terre. Elle enleve par milliers & en très-peu de tems, presente leve par milliers & en très-peu de tems, presente le leve par milliers & en très-peu de tems, presente le leve par milliers & en très-peu de tems, presente le leve par milliers & en très-peu de tems, presente le leve par milliers & en très-peu de tems, presente le leve par milliers & en très-peu de tems, presente le leve par milliers & en très-peu de tems, presente le leve par milliers & en très-peu de tems, presente le leve par milliers & en très-peu de tems, presente le leve par milliers & en très-peu de tems, presente le leve par milliers & en très-peu de tems, presente le leve par milliers & en très-peu de tems, presente le leve par milliers & en très-peu de tems, presente le leve par milliers & en très-peu de tems, presente le leve par milliers & en très-peu de tems, presente le leve par milliers & en très-peu de tems, presente le leve par milliers & en très-peu de tems, presente le leve par milliers & en très-peu de tems, presente le leve par milliers & en très-peu de tems, presente le leve par milliers & en très-peu de tems par le leve par milliers & en très-peu de tems par le leve par milliers & en très-peu de tems par le leve par milliers & en très-peu de tems par le leve par milliers & en très-peu de tems par le leve par le leve par le leve par le leve par milliers & en très-peu de tems par le leve par leve par le leve par leve par

que tous ceux qui en sont attaqués. Il est étonnant que les Jésuites, qui ne pouvoient ignorer les salutaires essets de l'inoculation sur la riviere des Amazones, aient toujours négligé un moyen si sûr & si facile de sauver la vie à leurs néophites. Ces législateurs éclairés, auroient-ils été retenus par les ridicules objections de quelques ecclésiastiques ignorans, contre une pratique universellement autorisée par les plus heureuses expériences.

Outre ces causes de dépopulation, les Guaranis en ont encore dans leur propre climat qui produit des maladies contagieuses, sur tout aux bords du Parana, où des brouillards épais, immobiles & continuels, fous un ciel embrafé, rendent l'air humide & mal - sain. Les Guaranis réfistent d'autant moins à la malignité de ces vapeurs, qu'ils sont très-voraces, quoique dans un pays chaud. Ils mangent des fruits encore verds, des viandes presque crues. De-là les mauvaises digestions, les humeurs corrompues, & les infirmités qui passent des peres aux enfans. Ainsi la masse du fang altérée par l'air & les alimens, ne peut former une population abondante & de longue durée.

Les Chiquites, quoiqu'ils s'avancent dans la Zone Torride, sont beaucoup plus robustes que les Guaranis qui sortent & s'éloignent du Tropique. Sous le nom de Chiquites, on

comprend plusieurs petites nations semées dans un espace qui sétend depuis le quatorzieme dégré de latitude australe, jusqu'au vingt & uniéme. Ce pays est chaud, montueux, sertile; traversé à l'Occident par trois rivieres, qui, jointes ensemble, vont, sous le nom de la Madere, se perdre dans le grand sleuve des Amazones.

Les premiers conquérans du Pérou connu rent les Chiquites, & ne purent les subjuguer. Leurs successeurs ne furent pas plus heureux. Les Jésuites entreprirent en 1692, ce que la force n'avoit pu exécuter. Ce projet allarma les Espagnols de Santa-Cruz de la Sierra, qui trouvoient un grand avantage à faire des courses dans ces contrées, & à y enlever des esclaves qu'ils vendoient fort cher pour les mines du Potosi & pour d'autres usages. On n'ignoroit pas que les missionnaires, qui, foit religion, foit ambition, avoient d'autres vues & d'autres maximes, ne souffriroient pas l'oppression de leurs néophites, & que les moyens ne leur manqueroient pas pour l'empêcher. Leurs travaux furent traversés par la ruse, par la violence, par la calomnie, par tous les moyens qu'une avidité féroce peut inspirer. Leur constance triompha des contradictions, & l'édifice s'éleva fur le plan qui avoit été concu.

Dès l'an 1726, on comptoit chez les Chi-

quites six grandes peuplades séparées les unes des autres par une assez grande étendue de terrein, & des forêts immenses. La population passoit quarante mille ames. Ce nombre a été toujours en augmentant; & il étoit presque doublé, lorsque la nouvelle république reconnut, en 1746, la domination de l'Espagne aux mêmes conditions qu'elle avoit été reconnue plus anciennement par les Guaranis, qui lui avoient servi en tout de modele.

Les deux états ont également élevé en. tr'eux & les Espagnols, une barrière insurmontable. Ils ont établi la même communauté de biens. C'est la cité qui fait le commerce. Leurs manufactures sont les mêmes, ainsi que leurs travaux champêtres. On cultive par-tout le fucre, le tabac, le coton, les fruits, les grains naturels au pays, tous ceux de l'Europe. La plupart de nos animaux s'y font multipliés; les bœufs & les chevaux ne sont pas dégénérés. La feule différence qu'il y ait entre les deux nations, c'est que les Chiquites font plus forts, plus fobres, plus constans, plus actifs, plus laborieux que les Guaranis. Ces mêmes qualités ne les rendent pas moins fupérieurs aux Moxes.

Les Moxes habitent sous le douzieme dégré de latitude méridionale. A l'Orient, leur pays est séparé du Pérou par les Cordelieres. Du

côté du Midi, il n'est pas éloigné du Paraguay. Au Nord & à l'occident, sont des terres inconnues. L'état de ces sauvages sans culture, sans religion, sans mœurs, toucha, vers l'an 1670, l'ame sensible, noble & courageuse d'un Jésuite Espagnol nommé Baraze. Il sixa ces hommes errans; il les gouverna par les loix des Guaranis. Ses travaux, & ceux de ses successeurs, avoient rassemblé trente mille ames au commencement du siécle. Nous ignorons les progrès que cet établissement a faits depuis; mais si l'on en juge par les soins, il doit être aujourd'hui très-considérable.

Les lésuites travailloient sans relâche à réunir les trois républiques, en civilifant les peuples vagabonds dispersés dans les déserts qui séparoient ces sociétés. Mais leur projet, dont l'exécution étoit douteuse ou du moins trèséloignée, ne s'accordoit pas avec le vil intérêt des aventuriers Espagnols. Ces barbares usurpateurs du nouveau-monde, avoient trèsbien servi la religion, tant qu'il n'avoit fallu que verser du sang pour avoir de l'or; ils ne l'écoutoient plus, depuis qu'elle ne parloit que d'humaniser des sauvages pour les rendre heureux. Ces exterminateurs ne voyoient dans les Américains, qui avoient échappé à leur férocité, que des instrumens de leur avarice. Après les avoir dépouillés de leurs

Y 3

possessions, ils les réduisirent à l'esclavage, & les condamnerent aux travaux des mines. Cette insatiable cupidité fut trompée par les Jésuites, qui obtinrent du gouvernement la liberté de tous les Indiens qu'ils pourroient saire vivre en société, après les avoir arrachés des antres & des forêts qui leur servoient d'afyle. Bientôt cette premiere précaution ne parut pas suffisante aux législateurs, pour affurer le fort de leur république. Sa stabilité parut exiger que les conquérans en fussent exclus, sous quelque nomination qu'ils voulussent y paroître. On prévit que s'ils y étoient admis comme négocians ou même comme simples voyageurs, ils affecteroient une fierté dédaigneuse; ils exciteroient des orages; ils rempliroient de troubles ces lieux paifibles; ils y apporteroient l'exemple & le germe de toutes les especes de corruption. Les mesures qu'on prenoit contr'eux les blesserent d'autant plus profondément, qu'elles avoient l'approbation des fages. Dans leur désespoir, ils remplirent l'univers d'imputations odieuses, que de légeres apparences firent regarder comme des démonstrations.

Les missionnaires faisoient le commerce pour la nation. Ils envoyoient à Buenos-Ayres les ouvrages de leurs artifans, l'herbe du Paraguay. Ils recevoient en échange une somme fur laquelle on prélevoit le tribut de 5 liv. 5

fols, que chaque citoyen, au-dessus de dixhuit ans, & au dessous de cinquante, payoit au Roi. Le reste s'employoit en marchandises d'Europe, nécessaires aux commodités de la colonie. Telle sut la base des principales accusations qu'on forma contre les Jésuites. Ils furent traduits au tribunal des quatres parties du monde, commé une société de marchands, qui, sous le voile de la religion, n'étoient occupés que d'un intérêt sordide.

On avouera, du moins, que les fondateurs des premieres institutions du Paraguay, ne mériterent pas un pareil reproche. Les déserts qu'ils parcouroient, ne produisoient ni or, ni denrées. Ils n'y trouverent que des forêts, des serpens, des marais; quelquesois la mort ou des tourmens horribles, & toujours des fatigues excessives. Ce qu'il leur en coûtoit de foins, de travaux, de patience, pour aborder les sauvages & les faire passer d'une vie errante à l'état social, étoit fort au-dessus de ce que des hommes ordinaires auroient pû faire. Jamais ils ne fongerent à s'approprier le produit d'une terre, qui, cependant sans eux, n'auroit été habitée que par des bêtes féroces. Peut-être leurs successeurs auront eu des motifs moins purs & moins désintéressés, mais s'ils ont eu la baffesse de chercher un accroissement de richesses où ils ne devoient voir que la gloire de la religion & de l'humanité;

Y 4

s'ils ont acquis des terres, amassé des trésors en Amérique pour acheter du crédit en Europe, & augmenter leur influence dans le monde entier; c'est une ambition qui n'a jamais altéré la félicité de leurs néophites. Ce peuple a continué à jouir d'un calme inaltérable & d'une aisance qui ne lui laissoit regretter, ni la propriété dont il n'avoit pas le defir, ni le fuperflu dont il ignoroit le besoin.

Mais ceux qui n'ont pas accusé d'avarice les Jésuites du Paraguay, ont censuré leurs établiffemens, comme l'ouvrage d'une aveugle fuperstition. Si nous avons une idée juste de la superstition, elle retarde les progrès de la population; elle confacre à des pratiques inutiles, le tems destiné aux travaux de la société; elle dépouille l'homme laborieux, pour enrichir le folitaire oisif & dangereux; elle arme les citoyens les uns contre les autres, pour des sujets frivoles; elle donne au nom du ciel, le fignal de la révolte; elle foustrait ses ministres aux loix, aux devoirs de la fociété: en un mot, elle rend les peuples malheureux, & donne des armes au méchant contre le juste. Est-ce là ce qu'on voit au Paraguay? Si c'est la superstition qui a créé les heureuses institutions de ces chrétiens ignorés du reste de la terre, c'est la premiere fois qu'elle aura fait du bien aux hommes.

La politique toujours inquiéte, parce qu'el-

le est ambitieuse, qui craint tout, parce qu'elle veut tout; la politique soupconnoit avec plus de vraisemblance que les républiques fondées par les Jésuites pourroient bien aspirer un jour à une indépendance entiere, & peutêtre même former le projet de renverser l'empire à l'ombre duquel elles s'étoient élevées. Ces hommes si doux, si parfaitement unis entr'eux, si attachés à leurs occupations, étoient en même-tems les meilleurs foldats du nouveau-monde. Ils étoient très-exercés. Ils obéissoient par principe de religion. combattoient avec le fanatisme, qui conduisit les martyrs du christianisme sur l'échafaut, & qui brisa tant de couronnes par les mains des disciples d'Odin & de Mahomet. Ils étoient dans la force que donnent des mœurs & des loix naissantes; tandis que les Espagnols de l'Amérique, énervés par la mollesse qui fuit les triomphes de la cruauté, n'étoient plus ce qu'ils avoient été au tems de leurs conquêtes. Ainsi la défiance qu'on avoit conçue, offroit plus que de vains soupçons & de fausses allarmes.

Dans les gouvernemens qui précéderent l'origine du christianisme, & dans la plupart de ceux qui ne l'ont point admis, on a constamment vu l'autorité civile & l'autorité religieuse se réunir dans les mêmes mains, comme partant de la même source pour un seul but; ou

l'une tellement subordonnée à l'autre, que le peuple n'osoit l'en séparer dans ses idées & dans ses craintes. Les législateurs les plus fages, ont toujours fenti que la religion qui préparoit les ames à l'obéissance, devoit les y tenir affervies. Mais en Europe, où le christianisme vint s'établir sur les ruines d'une religion barbare & d'un grand empire, il se forma dès l'origine une rivalité entre les deux pouvoirs, celui des armes & celui de l'opinion, qui travaillerent en même-tems à s'emparer des hommes & de lears biens. Quand les barbares du Nord fondirent fur les terres de la domination Romaine, les chrétiens, persécutés par les empereurs payens, ne manquerent pas d'implorer le secours des ennemis du dehors, contre l'état qui les opprimoit. Ils prêcherent à ces vainqueurs une religion nouvelle, qui leur imposoit le devoir de détruire l'ancienne; ils demanderent les décombres des temples, pour bâtir des églises. Les sauvages donnerent fans peine ce qui ne leur appartenoit pas; ils firent tomber aux pieds du christianisme tous leurs ennemis & les siens: ils prirent des terres & des hommes, & en céderent à l'église. Ils exigerent des tributs, & en exempterent le clergé qui préconisoit leurs usurpations. Des seigneurs se firent prêtres, des prêtres devinrent seigneurs. Les grands attacherent les prérogatives de leur

naissance au sacerdoce qu'ils embrassoient. Les évêques imp imerent le sceau de la religion aux terres qu'ils possédoient. De ce mélange & de cette confusion du sang avec le rang, des titres avec les biens, des personnes avec les choses, il se forma un pouvoir monstrueux dès sa naissance, & qui devint énorme avec le tems; un pouvoir qui se distingua d'abord du seul & véritable pouvoir qui est celui du gouvernement, qui prétendit ensuite l'emporter sur le plus fort; & qui depuis se sentant le plus soible, s'est contenté de s'en séparer & de dominer en setret fur ceux qui voudroient bien en dépendre. Ces deux pouvoirs sont tellement discordans par leur nature, qu'ils troublent sans cesse l'harmonie des états.

Les Jésuites du Paraguay, qui connoissoient cette source de division, ont prosité du mal que leur société avoit sait quelquesois en Europe, pour établir un bien solide en Amérique. Ils ont réuni les deux pouvoirs en un seul, subordonnant tout à la religion; ce qui seur donnoit la disposition entiere des pensées, des affections & des forces de leurs néophites. Etoit-ce pour eux-mêmes, ou pour leurs sujets?

La facilité inattendue avec laquelle ces miffionnaires proscrits par la cour de Madrid ont évacué un empire qu'il leur étoit si aisé de dé-

fendre, les a justifiés aux yeux d'une grande partie du public, du reproche d'ambition dont leurs ennemis ont fait retentir l'Europe. Mais la philosophie, qui voit autrement que le vulgaire, attend, pour juger ces législateurs, que la conduite des habitans du Paraguay parle & dépose en leur faveur ou contr'eux. Si ces peuples se soumettent à l'Espagne, qui n'a ni droit. ni forces à leur opposer, on dira que les léfuites sont plus occupés d'inspirer l'obéissance aux hommes, que de les éclairer sur les principes d'équité naturelle dont ces sauvages étoient si près; & qu'en les pliant à la soumission par l'ignorance, s'ils les ont rendus d'abord plus heureux qu'ils n'étoient, c'est en se réservant le droit d'en faire nn jour les instrumens de leurs volontés arbitraires. Mais si les peuples armés & disciplinés, repoussent les barbares oppresseurs de leur patrie; s'ils vengent ces immenses contrées de l'effusion du sang dont l'Espagne s'est enivrée; les philofophes diront que les Jésuites ont travaillé au bonheur du genre-humain avec le défintéressement de la vertu; qu'ils n'ont dominé les habitans du Paraguay que pour les instruire; qu'en leur donnant une religion, ils leur ont laissé les notions fondamentales de la justice, qui font les premieres loix de la vraie religion; qu'ils ont sur-tout gravé dans leur ame ce principe de toute société légitime & durable: que

c'est un crime à des hommes rassemblés, de consentir à une forme de gouvernement qui, leur ôtant la liberté de statuer sur leur destinée, peut un jour mettre des crimes au nombre de leurs devoirs. Ainsi la tranquillité de l'Amérique Espagnole dépend des opinions qui sont établies dans le Paraguay.

Indépendamment de ce danger, qu'on peut re- XXXVIII. garder comme domestique, elle reste toujours A quelles exposée aux invasions étrangeres, sur-tout dans est exposée la mer du Sud. On l'a crue long-tems inatta-l'Amérique quable de ce côté par l'éloignement, les périls Expédiens de la navigation, & le peu d'expérience qu'on convenables avoit de cet Océan. Les Hollandois, qui ne ju-pêcher. geoient pas cette côte de l'Amérique si inaccessible, y envoyerent en 1643 une foible escadre, qui s'empara sans peine de Baldivia, le premier port du Chili, le seul fortissé, & la clef de ces mers paisibles. Ils dévoroient dans leur cœur les trésors de ces riches contrées, lorsque la disette & les maladies commencerent à ébranler leurs espérances. La mort de leur chef augmenta leurs inquiétudes, & les forces qu'on envoya du Pérou contre eux acheverent de les déconcerter. Leur courage mollit dans cet éloignement de leur patrie; & la crainte de tomber dans les fers d'une nation dont ils avoient si souvent éprouvé la haîne, les détermina à se rembarquer. Avec plus de constance, ils se seroient vraisemblablement

E- I SUP

.0160 CQ

ALL GEORGIES

maintenus dans leurs conquêtes jusqu'à l'arrivée des secours qui seroient partis du Zuyderzée, lorsqu'on y auroit appris leurs premiers succès.

Ainsi le pensoient ceux des François qui, en 1698, unirent leurs richesses & leur audace pour former un établissement dans le détroit de Magellan & sur la partie de la côte du Chili, négligée par les Espagnols. Ce plan ent l'approbation de Louis XIV, qui y imprima le sceau de l'autorité publique. Les liaisons intimes que les circonstances formerent peu de tems après entre ce prince & les maîtres du nouveau-monde, empêcherent l'exécution d'un projet, qui avoit plus d'étendue qu'on n'en laissoit paroître.

Les Anglois n'avoient pas attendu que la Hollande & la France leur ouvrissent les yeux sur la mer du Sud, pour s'en occuper. Ses mines les tenterent dès 1624; mais la soiblesse du prince qui gouvernoit alors la nation, sit tomber une association considérable qu'un si grand interêt avoit sormée. Charles II reprit cette idée brillante; il sit partir le chevalier Norborough pour observer ces parages peu connus, & pour essayer d'ouvrir quelque communication avec les peuples du Chili. Ce monarque étoit si impatient d'apprendre le succès re cette expédition, qu'averti que son navigateur de consiance étoit de retour aux Dunes,

il se jetta dans sa berge & alla au-devant de lui jusqu'à Gravesend. Quoique cette tentative n'eût rien produit d'utile, le ministère ne se découragea pas. Il forma en 1710 la compagnie de la mer du Sud, qui trouva plus commode, ou peut-être plus humain, de s'approprier par le commerce les trésors des pays commis à fon privilége, que d'y faire des conquêtes. Elle s'enrichissoit assez paisiblement, lorsqu'une guerre fanglante changea la fituation des chofes. Une escadre, commandée par Anson, remplaça ces négocians avides. Il est vraisemblable qu'elle auroit exécuté les terribles opérations dont elle étoit chargée, sans les malheurs qu'elle éprouva pour avoir été sorcée, par des arrangemens vicieux à doubler le cap de Horn dans une saison où il n'est pas praticable. Depuis 1764, l'Angletere s'occupe tranquillement d'un établissement dans la mer du Sud. Ses amiraux y ont déja découvert plusieurs isles bien peuplées. Le tems nous apprendra de quelle utilité elles peuvent être, & quels secours elles fourniront pour précipiter les révo lutions.

Ce sont des moyens bien lents pour l'ambition. Mais si le desir noble & légitime d'affranchir la moitié de l'Amérique du joug des Espagnols, & l'émulation d'en partager les richesses par le commerce & l'industrie; si des vues aussi élevées se mêloient à l'intérêt qui di-

vise les nations & allume la guerre, il seroit aisé, en suivant le plan d'attaque tracé par Anson, d'enlever, d'un seul coup, à l'Espagne tout ce qu'elle posséde en Amérique au-delà du tropique du Sud. Douze vaisseaux de guerre, partis d'Europe avec trois ou quatre mille hommes de débarquement, tenteroient fans risque cette entreprise. D'abord ils trouveroient des rafraîchissemens au Brésil, à Rio-Janeiro, à Sainte-Catherine; dans tous les établiffemens Portugais qui ont le plus vif intéret à l'abaissement des Espagnols. Si dans la fuite ces vaisseaux avoient besoin de quelques réparations, elles pourroient se faire avec si reté sur la côte inhabitée & inhabitable des Patagons, dans le Port Désiré, ou dans celui de Saint-Julien. Ils doubleroient le cap de Horn dans les mois de décembre & de Janvier, tems de l'année où ces mers ne sont pas plus orageuses que les autres. En cas de separation, on se réuniroit à l'isle déserte de Socoro, & l'on se porteroit en force sur Baldivia.

Cette place est moins redoutable qu'elle ne le paroît. Ses fortifications sont à la vérité considérables, mais elles sont toujours en mauvais état. On y compte cent canons, mais ils ont rarement des affuts qui puissent servir. On n'y a jamais vu des munitions de guerre & de bouche, pour soutenir un siège. Quand mê

même une administration attentive, dont il n'y a point d'exemple dans ces contrées, remédieroit à ces désordres, la résistance ne seroit pas beaucoup plus opiniâtre. Une garnison composée d'officiers & de soldats slétris par leurs crimes & par l'exil auquel ils font condamnés, manqueroit toujours des principes d'honneur, de l'expérience, de la capacité nécessaires pour une défense glorieuse. Les vainqueurs trouveroient un port fûr, d'excellens bois de construction, du chanvre, des grains, toutes les commodités desirables après une longue navigation. Les troupes, aisément rétablies dans un pays si sain & si abondant, attaqueroient le reste du Chili avec une grande supériorité.

Ce royaume qui étoit autrefois défendu par deux mille foldats, n'en a plus aujourd'hui que cinq cents, moitié cavalerie & moitié infanterie. Il est vrai que tous les Espagnols en état de porter les armes, & distribués par compagnies, sont obligés de se joindre aux troupes, mais que pourroient des bourgeois amoilis & inexpérimentés, contre des hommes vieillis dans les exercices de la guerre & de la discipline? Ce n'est pas tout. Les Araucos & leurs amis ne verroient pas plutôt cette diversion, que, même sans y être excités, ils se mettroient en campagne. Leur cruauté est si connue, que tous les efforts des Espa-

Tome III. Z

1

qu'on ne songeroit guère à s'opposer aux entreprises des Européens.

Les côtes du Pérou feroient encore moins de résistance. Callao, le seul lieu fortissé qui les couvre, n'a qu'une garnison de six cents hommes. La prise de ce port ouvriroit le chemin de Lima, qui n'en est éloigné que de deux lieues, & qui est sans défense. Les secours qui leur viendroient de l'intérieur des terres où il n'y a pas un foldat, ne les sauveroient pas; & l'escadre ennemie intercepteroit aisément tous ceux que Panama pourroit leur envoyer par mer. Panama lui-même, qui n'a qu'un mur sans fossé & sans ouvrages extérieurs, seroit bientôt obligé de se rendre:sa garnison, continuellement affoiblie par les détachemens qu'elle envoie pour la garde de Darien, du Châgre & de Porto-Belo, seroit hors d'état de repousser une attaque vive.

Nous n'ignorons pas que l'ennemi, quoique maître des côtes, ne le feroit pas pour cela du Pérou. Il y a fans doute fort loin de la prife de deux mauvaises places à la conquête d'un si vaste empire. Qu'on sasse cependant attention aux mauvaises dispositions des Indiens, au mécontentement des créoles, à leur mollesse, à leur inexpérience; à leur ignorance dans le maniement des armes; & peut-être qu'une si grande révolution ne sera pas jugée aussi chi-

mérique qu'elle le paroît au premier coupd'œil. La nation qui attaqueroit les Espagnols, n'auroit guère moins d'avantage sur eux, qu'ils en eurent eux-mêmes fur les Américains lorsqu'ils les découvrirent. Que seroit-ce si les Jésuites, avec l'esprit d'ambition qu'on leur suppose, & le ressentiment que la religion n'aura pas éteint dans leur ame, se livroient aux ennemis de leurs persécuteurs, & vouloient les conduire chez des peuples qui doivent les regretter? Avec quelle facilité ils entraîneroient tous les babitans du Paraguay dans un soulevement général, & dans une guerre de toute l'Amérique contre l'Espagne! Quelle jouissance pour cette société qu'on nous peint si rafinée & si ardente dans tous ses mouvemens cachés, de chasser à son tour, du nouveau-monde, une nation qui l'a expulsée elle même de tous ses états!

Quand même les succès du vainqueur se borneroient à la prise de Callao & de Panama, l'Espagne ne se trouveroit-elle pas privée des trésors qu'elle reçoit de la mer du Sud? Il saudroit, pour r'ouvrir la communication, qu'elle sît des armemens considérables; qu'ils ne sûssent pas interceptés; qu'ils franchissent le cap de Horn, ou le détroit de Magellan. Il saudroit que, sans ports, pour se refaire & pour se recruter, les Espagnois pûssent battre une escadre qui auroit reçu par

l'isthme de Panama tous ses besoins; & qu'après leur victoire, ils sûssent encore en état de former deux sièges & de forcer deux places vaillamment désendues. De pareilles dissicultés sont-elles faciles à surmonter?

Sans exécuter dans toute fon étendue le plan que nous venons de tracer, on peut intercepter la navigation de la mer du Sud. Il fusit pour cela que deux vaisseaux de force v arrivent sans être découverts. En établisfant leur croifiere au Sud & au Nord de Lima, où tout aboutit comme à un centre commun, rien de ce qui en part, rien de ce y arrive, ne peut échapper. Les bâtimens, qui, à raison des vents & des courans, suivent tous exactement la même ligne, doivent tomber nécessairement sous les voiles ennemies. Lorsque le commerce, averti par ses malheurs, suspend ses armemens, on cesse à la vérité de faire des prises; mais si des officiers plus fideles à leur patrie que touchés de leur intérêt personnel', perséverent dans leur station, l'Espagne reste toujours privée de ses avantages.

Tous ces malheurs, que la hardiesse des navigateurs en général, & en particulier les découvertes récentes des Anglois dans la mer du Sud, rendent tous le jours plus prochains, ne sauroient être écartés que par l'établissement d'une forte escadre. La puissance qui a

besoin de ce soutien, en a tous les matériaux fous fa main. Ils fe trouvent dans la mer du Sud, & font de la qualité convenable pour ces climats. On ne peut se dissimuler que les équipages, composés en grande partie d'Indiens ou de négres, ne seront jamais comparables aux équipages Européens; mais qu'on les exerce avec soin, qu'on les accoutume à la mer, au feu, à la manœuvre, à la discipline; & ils feront suffisans pour arrêter des hommes, qui, fatigués par une longue traverfée, par un ciel brûlant, par des maladies, par une mauvaise nourriture, n'auroient aucun afyle sur cette plage éloignée. Nous oferons même ajouter, que si l'Espagne pouvoit faire aimer sa domination aux Indiens, & les former à la navigation avec une force navale telle que nous venons de la proposer pour la mer du Sud, il n'y auroit point de peuple fur la terre qui ofât y faire voir son pavillon.

Quand cette espérance seroit vaine, il n'en faudroit pas moins construire & tenir dans une adivité continuelle, une escadre, que les malheurs de la guerre ne pourroient occuper que par intervalles. Son loisir seroit utilement employé à ramasser sur les côtes des denrées, qui périssent faute d'occasions & de moyens pour leur exportation. Cet arrangement tireroit vraisemblablement les colons de la léthar-

gie où ils sont ensevelis depuis deux fiécles. Affurés que leurs produits arriveroient sans frais à Panama, & qu'ils seroient embarqués fur le Châgre pour passer en Europe avec des frais médiocres, ils aimeroient des travaux dont ils seroient sûrs de recueillir les fruits. Peut-être avec le tems leur émulation deviendroit-elle affez vive, pour déterminer le ministère à creuser un canal de cinq lieues, qui acheveroit la communication des deux mers, déjà si avancée par un sleuve navigable. Le gouvernement partageroit nécessairement avec les peuples la prospérité qui naîtroit de l'exécution de ce projet; si cependant les Espagnols ne se croient pas intéressés à tenir l'isthme de Panama fermé, comme autrefois les califes à ne pas ouvrir l'isthme de Suez. Le bien général des peuples & l'utilité du commerce, demandent à grands cris que la terre ouvre ces deux portes à la navigation; raproche les limites du monde, & lie les nations par une communication rapide & non interrompue. Le despotisme oriental & l'indolence Espagnole s'opposent à une liberté de commerce, à un esprit d'égalité sociale qu'ils ne connoissent point. On aime mieux affamer un monde de richesses, & voir l'autre périr dans la misere & l'esclavage, que de partager la terre & ses trésors entre les peuples qui l'habitent. Mais peut-être que la jonction des

deux mers exposeroit la cour de Madrid au danger de voir le Pérou & le Chili envahis par la mer du Nord: c'est ce qu'il faut examiner.

Les possessions Espagnoles sur cette derniere mer, s'étendent depuis le golfe du Mexique jusqu'à l'Orenoque. Dans cet espace immense, il y a une infinité d'endroits où il n'est pas possible de débarquer, & un plus grand nombre encore où un débarquement ne serviroit de rien. Tous les postes qu'on a regardés jusqu'ici comme importans, tels que la Vera-Cruz, Châgre, Porto-Belo, Carthagène, sont fortisiés; & quelques-uns le sont d'une maniere redoutable.

L'expérience a cependant prouvé, qu'aucune de ces places n'étoit imprenable. On connoît plus d'un peuple en état de s'emparer de celle dont il aura le plus d'intérêt à se rendre maître. Peut-être même y a-t-il quelque puissance qui a assez d'hommes, d'argent & de vaisseaux, pour les prendre toutes successivement; &, ce qui est bien plus dissicile, pour garder. Qu'est-ce qui arriveroit? L'air de ces riches contrées, presque toutes situées entre les tropiques, dévoreroit les conquérans en soule. Ce climat, dangereux dans toutes les saisons pour les Européens, mortel pendant six mois de l'année, pestiféré pour des étrangers accoutumés à un ciel tempéré, à

une vie commode, à une nourriture abondante, deviendroit leur tombeau. Les calculs les plus modérés font monter la perte des François qui passent aux isles de l'Amérique, à trois dixiémes; & celles des Anglois, à quatre; tandis que les Espegnols ne perdent pas dans le continent, beaucoup plus mal-sain, au delà d'un dixiéme.

Quand même l'esprit humain parviendroit à dompter la malignité du climat, le vainqueur ne resteroit-il pas nécessairement confiné dans les forteresses qu'il auroit prises, sans aucun espoir de partager le produit des mines placées à une distance immense des côtes? Imagine-t-on comment les génies les plus hardis & les plus féconds en ressources s'y prendroient, pour pénétrer sans aucune resfource pour les vivres, dans un pays qui n'est point cultivé? Pour se présenter avec de l'infanterie seulement, devant une cavalerie nombreuse & impétueuse; pour avancer à travers des précipices, dans des contrées où il n'y a jamais eu qu'un mauvais chemin qu'on ne manqueroit pas de rompre; pour forcer des défilés, que cinq cents poltrons défendroient contre une armée de vingt mille hommes?

Admettons tous ces prodiges opérés: peut-on croire que les Espagnols Américains subiront le joug d'un ennemi, quel qu'il puisse être?

Idolâtres par goût, par paresse, par ignorance, par habitude, par orgueil de leur religion, & de leur gouvernement, jamais ils ne s'accoutumeront à des loix étrangeres. Leurs préjugés leur fourniront des armes sufsisantes pour chasser leur vainqueur, de même que les Portugais poussés dans un coin de terre, chasserent autresois du Bresil les Hollandois qui l'avoient envahi presqu'entierement.

Il ne restéroit pour assurer la conquête, que d'exterminer tous les Européens qui s'y font établis: car telle est la malheureuse destinée des conquérans, qu'après s'être emparés d'un pays, il leur en faut détruire les habitans. Mais outre qu'il seroit odieux & injuste de soupçonner une nation policée de ce dernier excès de cruauté qui a voué les Espagnols à l'exécration de tous les siécles, cet expédient ne seroit pas moins insensé en politique, qu'horrible en morale. Tout peuple feroit forcé, pour tirer parti de ses nouvelles possesfions, de leur facrifier sa population, son activité, son industrie, & avec elles toute sa. puissance. Il n'y en a point d'assez peu éclairé, pour ignorer que depuis l'origine du monde, tous les états qui ont tourné leur aclministration du côté des mines, ont péri misérablement, ou langui dans la pauvreté & la dépendance.

Z 5

Cependant l'enthousiasme pourroit aveugler quelque puissance maritime, au point qu'elleformât le projet de s'approprier exclusivement des avantages qu'elle partage aujourd'hni avec des rivaux. Son ivresse lui feroit voir les mines poussées au double, & la culture au centuple de ce qu'elles font; les ouvriers quittant les états où ils manqueroient d'occupation. pour s'incorporer dans la nation qui fourniroit des subsistances & des vêtemens au nouveaumonde; les vaisseaux qui porteroient aux extrémités de la terre le fruit de leur industrie, pourrissant dans des ports où la cessation du travail anéantiroit la navigation; toutes les branches de commerce tombant nécessairement dans les seules mains par qui découleroient tous les trésors; l'univers entier recevant en quelque maniere la loi de la nation qui en auroit envahi toutes les richesses.

Cette erreur brillante entraîneroit sûrement la ruine de la puissance qui en feroit la base de sa conduite; mais eile engageroit l'Espagne dans des guerres longues & ruineuses, qu'il lui est aisé & important de prévenir. Elle le peut, par le moyen d'une escadre qu'on construiroit dans l'isle de Cuba. Ses atteliers sont d'autant mieux placés à la Havane, que les côtes les plus fréquentées par ses vaisseaux, se trouvent la plupart situées sous la Zone Torride. Les bois d'Europe, trop tendres

pour résister aux chaleurs excessives de ces régions, s'y desséchent, tandis que ceux du pays élevés & durcis sous les rayons d'un soleil brulant, s'y conservent, avec quelques soins, durant des siécles.

Ce feroit un grand désordre en lui-même, & le principe de beaucoup d'autres désordres, si l'utilité de cette marine se bornoit à désendre les côtes Espagnoles. Elle doit ressuré la communication entre les colonies nationales, interrompue autresois par les corfaires, & qui depuis a toujours été languissante. Elle doit prévenir les versemens frauduleux, & les brouilleries qui en sont trop souvent la suite. Elle doit assurer la navigation qui se trouve plus en danger que jamais, depuis que le traité de 1763 a fait passer la Floride sous la domination Angloise.

Des esprits inquiets, qui voyent souvent le danger où il n'est pas, tandis qu'ils ne soupconnnent pas même celui qui frappe les yeux de tout le monde, ont voulu faire craindre à l'Espagne que sa navigation ne sut interceptée au débouquement du canal de Bahama.
Outre que le port Saint-Augustin n'offre d'asyle qu'à des vaisseaux de grandeur médiocre,
ces parages ont des courans si rapides, ils sont semés de tant d'écueils, agités de si fréquentes tempêtes, qu'il est impossible aux plus hardis navigateurs d'y établir une croisiere.

Un malheur plus réel pour l'Espagne, seroit que les côtes de la Floride situées dans le golse du Mexique, & jusqu'ici assez peu connues, offrissent aux recherches de la Grande-Bretagne un port propre à recevoir des slottes. Il est possible que cela ne soit pas; mais comme la cour de Madrid n'en a pas la certitude, elle doit s'occuper des moyens de rendre cet événement inutile, par la formation d'une bonne escadre.

Cette force auroit encore une destination non moins importante. Les colonies Angloises de l'Amérique septentrionale, prennent tous les jours des accroissemens qui étonnent l'univers. Elles peuvent rester asservies à leur métropole; elles peuvent en fecouer le joug. Quoi qu'il arrive, leurs besoins augmenteront avec leur population. Déjà elle est si considérable, que les anciens débouchés ne suffisent plus à l'extraction de leurs denrées; que les anciens retours ne fuffifent plus à leurs confommations. Ce vuide doit être l'origine de cete grande fermentation, qui s'est manifestée depuis peu par de grands éclats. La Grande Bretagne, qui ne paroît pas avoir démêlé jufqu'ici les causes d'une inquiétude qui lui cause de si vives allarmes, s'éclairera tôt ou tard Elle fentira qu'elle ne peut rétablir la tranquillité dans ses possessions éloignées, qu'en donnant plus d'extension à leur commerce. La nécessité, autant que l'ambition, la rendra conquérante en Amérique; & il est vraisemblable que l'orage fondra d'abord sur le Mexique. Il n'y a que les forces maritimes de l'Espagne qui puissent prévenir ou détourner la révolution dont elle est menacée.

L'entrepôt de ces forces seroit mal placé à la Havane, à Saint-Domingue, à la Vera-Cruz, à Porto-Belo, & à Carthagène, lieux tous mal-fains & fous le vent. Qu'elles fe concentrent à Bayahonda, situé entre Sainte-Marthe & Maracaybo: Cette position, quoique peu connue, réunit tous les avantages qu'on peut desirer; un port excellent, d'un accès facile, & qu'il est aisé de rendre imprenable; une grande abondance de bois de construction; un air très-salubre; un territoire également propre à la culture & à la multiplication des troupeaux. Les fauvages qui habitent cette contrée, & qui font la pêche des perles au cap de Vela, ou s'éloigneroient, ou continueroient leurs occupations paifibles, fi on les traitoit avec humanité. De cet afyle, les vaisseaux Espagnols menaceroient les établissemens ennemis, & protégeroient les possesfions de leur nation.

Il est vrai que lorsqu'ils auroient une fois tourné leur pavillon vers les mers situées sous le vent, leur retour seroit difficile. Les vents réguliers du Sud-Est au Nord-Est, les courans toujours dirigés vers l'Ouest, rendroient nécessairement leur marche pesante & longue. Mais cet inconvénient ne doit pas faire abandonner un projet, dont tout démontre la nécessité. Ce seroit un grand avantage, si cette force pouvoit, au besoin, se porter dans la mer du Sud. Par malheur, la nature des choses s'oppose invinciblement à cet objet d'utilité. L'escadre, avant de faire route vers l'Equateur, seroit obligée de s'élever à la hauteur du détroit de Gibraltar; ce qui l'exposeroit aux mêmes inconvéniens que si elle partoit d'Europe. Tout ce qu'elle pourroit, ce feroit de faire passer par terre des matelots tout formés, aux bâtimens qui protégeroient les côtes du Pérou.

Le plan de défense que nous venons de tracer à l'Espagne, est susceptible de grandes disficultés. Peut-être cette monarchie n'est-elle pas en état de faire les avances nécessaires, pour fonder la marine dont elle doit sentir le besoin. Peut-être ne peut-elle pas assigner les fonds indispensables, pour son entretien. Peutêtre n'a-t-elle pas assez de consiance en ses administrateurs du nouveau-monde pour leur consier des soins aussi importans. Ces objections, que nous n'avons pu nous dissimuler, semblent en esset insolubles, dans l'état d'épuisement, d'inaction, d'ignorance, de découragement où se trouve aujourd'hui cette puissance,

autrefois si redoutable. Mais une réforme éclairée, prompte, hardie, soutenue par le zele & l'autorité du gouvernement pour animer les esprits à penser, à tenter, à agir, sera disparoître en peu de tems une soule d'obstacles que la timidité grossit, multiplie & perpétue.

Des abus profondément enracinés, les protecteurs interessés de ces abus énormes, croiseront ces vues d'utilité publique dans les colonies. Mais ils seront bientôt dissipés, si on a le courage de les attaquer d'abord dans la

métropole.

Les écrivains politiques qui ont voulu remon- XXXIX ter à l'origine des plaies dont l'Espagne est de- Causes de la décadence puis si long-tems affligée, ont tous répété, de l'Espaque se voyant maîtresse des trésors du nou-gne. veau-monde, elle avoit reconcé d'elle-même aux manusactures, à l'agriculture. Cette idée n'a jamais pu entrer dans le système daucun peuple. Les nations ne raisonnent point. Elles sont conduites ou entraînées par les événemens, qui sont dans les mains de ceux qui gouvernent. Loin que les richesses de l'Amérique aient anéanti les arts, elle leur donnerent d'abord, & devoient leur donner une nouvelle activité.

Ferdinand, par la conquête du royaume de Grenade, avoit acquis toutes les manufactures d'Espagne, qui étoient la plupart entre les mains des Maures; mais il en avoit const

dérablement diminué la vente par l'expulsion des Juiss. La découverte du nouveau-monde ranima bientôt l'industrie & le commerce. Ils augmenterent prodigieusement l'un & l'autre fous Charles-Quint, & même fous Philippe II. Dans les dernieres années du régne de ce Prince, la feule ville de Seville contenoit foixante mille métiers en soie. Les draps de Segovie passoient pour les plus beaux de l'Europe. Le Levant & l'Italie préféroient ceux de Catalogne à ceux des autres nations. L'armement contre l'Angleterre, connu dans l'histoire fous le nom de flotte invincible, & composé de cent cinquante gros vaisseaux, prouve que l'Espagne avoit alors une puissante marine, & par conféquent un commerce de mer très-étendu. Elle fit, dans l'espace d'un siécle, des entreprises immenses & très-dispendieuses. Les seules guerres des Pays-Bas & de la ligue, lui coûterent trois mille millions de livres. Par ces opérations, elle jetta infiniment plus de numéraire chez les étrangers, qu'elle ne l'a fait depuis par la voie du commerce.

Si cette puissance avoit été obligée d'acheter dans ces tems-là les marchandises qu'elle envoyoit dans le nouveau-monde, l'Europe auroit joui dès-lors des trésors de l'Amérique, comme elle en jouit aujourd'hui. En ce cas, l'Espagne auroit été hors d'état de faire ces prodigieux armemens de terre & de mer, de

fou-

de foudoyer tant d'armées étrangeres, d'entretenir la division dans les états voisins, de tout bouleverser par ses intrigues, de donner le branle à tous les événemens politiques, d'être la premiere & presque la seule puissance de l'univers.

L'expulsion totale, & la proscription des Maures & des Juifs en 1611, fut la premiere époque sensible de la décadence de l'Espagne. Cette dégradation fut si rapide, qu'on vit des écrivains Espagnols former, dès l'an 1619. des projets pour le rétablissement politique de leur empire. On imaginera fans peine le vuide immense que devoient laisser dans leur patrie un million d'hommes laborieux, dans un tems où la noblesse, retenant encore tous les préjugés & les priviléges barbares des Visigoths, dont elle se faisoit honneur de descendre, renvoyoit le travail à la classe du peuple la plus méprifée, quoique la plus utile. La guerre, qui détruit tout, étoit alors la feule profession distinguée; & les arts, qui créent, conservent ou réparent, deshonoroient, pour ainfi dire, tous les hommes qui s'en occupoient. S'il y avoit de l'agriculture, c'est parce qu'il v avoit des esclaves. S'il y avoit du commerce, c'est parce qu'il y avoit des Juifs. Enfin fi l'Espagne avoit des manufactures, elles les devoit aux Maures, qui vivoient dans le travail & dans l'opprobre. Cette puissance ne Tome III. Aa

sentit pas que le vrai moyen de retenir dans la métropole les trésors du nouveau-monde, étoit de savoriser l'industrie qui les y attiroit. La seule capable de remplir ce grand objer, fut ignominieusement proscrite. Envain ces malheureux offrirent vingt millions au gouvernement, & ils en auroient donné le triple, pour qu'il leur sût permis de continuer à vivre où ils étoient nés; la superstition qui avoit prononcé l'arrêt de leur destruction, ne permit pas à la politique de les écouter. Il ne se trouva même aucune puissance en Europe assez éclairée pour leur offrir un asyle, & ils surent réduits à se disperser en Afrique & en Asse.

Tandis que le déses poir conduisoit ces malheureux sur des côtes barbares, l'Espagne s'applaudissoit de son fanatisme aveugle. Elle se croyoit toujours la plus riche puissance de l'univers, parce qu'elle ne soupçonnoit pas que les vaisseaux qui remplissoient ses ports, étoient des éponges qui commençoient à boire sa substance. Lorsqu'elle s'apperçut de la diminution de son numéraire, elle l'attribua au nausrage de quelques bâtimens qui revenoient des Indes, à l'enlevement de ses galions par les Hollandois, à de mauvaises ventes. Elle crut qu'il ne falloit pour remplir ces vuides, qu'augmenter les droits sur les manusactures & sur les ouvriers. Mais un fardeau qui eût été trop

pesant, même pour un grand nombre, sut encore plus insupportable au peu d'artisans qui restoient. Ils se réfugierent en Flandre & en Italie, ou sans sortir d'Espagne, ils abandonnerent leur profession. Les soies de Valence, les belles laines d'Andalousie & de Castille cesserent d'être travaillées par les mains des Espagnols.

Le fisc n'ayant plus de manufactures à opprimer, opprima les cultivateurs. Les impôts qu'on en exigea, furent également vicieux par leur nature, par leur multiplicité, & par leur excès. Aux impositions générales, se joignirent ce qu'on appelle en finance, affaires extraordinaires, qui est une maniere de lever de l'argent sur une classe particuliere de citoyens; imposition qui, sans aider l'état, ruine les contribuables, pour enrichir le traitant qui l'a imaginée. Ces ressources ne se trouvant pas suffisantes pour les besoins urgens du gouvernement, on exigea des financiers des avances considérables. A cette époque. ils devinrent les maîtres de l'état: ils furent autorisés à sous-affermer les diverses parties de leur bail. Les commis, les gênes & les vexations, se multiplierent avec ce désordre. Les loix que ces hommes avides eurent la liberté de faire, ne furent que des piéges tendus à la bonne-foi. Avec le tems, ils usurperent l'autorité souveraine, & parvinrent à

décliner les tribunaux du prince, à se choisir des juges particuliers, & à les payer. Ils devinrent juges & parties.

Les propriétaires des terres écrâsés par cette tyrannie, ou renoncerent à leurs possessions, ou en abandonnerent la culture. Bien. tôt cette fertile peninsule, qui, malgré les fréquentes fécheresses qu'elle éprouve, nourriffoit treize à quatorze millions d'habitans avant la découverte du nouveau-monde, & qui avoit été plus anciennement le grenier de Rome & de l'Italie, se vit converte de ronces. On contracta la funeste habitude de fixer le prix des grains; on imagina de former dans chaque communauté des greniers publics, qui étoient nécessairement dirigés sans intelligence, sans zele, sans probité. D'ailleurs, que pent-on attendre de ces perfides ressources? Qui jamais imagina de s'opposer au bon prix des bleds, pour les multiplier; de groffir les frais des subsistances, pour les rendre moins cheres; de faciliter le monopole, pour l'écarter?

Quand la décadence d'un état a commencé. il est rare qu'elle s'arrête. La perte de la population, des manufactures, du commerce, de l'agriculture, fut suivie des plus grands maux. Tandis que l'Europe s'éclairoit rapide. ment, & qu'une industrie nouvelle animoit tous les peuples, l'Espagne tomboit dans l'in-

action & la barbarie. Les droits des anciennes douanes, qu'on avoit laisse subsister dans le passage d'une province à l'autre, furent poussés à l'excès, & interrompirent entr'elles toute communication. Il ne fut pas permis de porter l'argent de l'une à l'autre. Bientôt on n'apperent pas la trace d'un chemin public. Les voyageurs se trouvoient arrêtés au passage des rivieres, où il n'y avoit ni pont, ni bateaux. Il n'y eut pas un feul canal, pas un seul sleuve navigable. Le peuple de l'univers que la superstition condamne le plus à faire maigre, laissa tomber ses pêcheries, & acheta tous les ans pour douze millions de poisson. Hors un petit nombre de bâtimens mal armés, qui étoient destinés pour ses colonies, il n'y eut pas un seul navire national dans ses ports. Les côtes furent en proie à l'avidité, à l'animosité, à la sérocité des Barbaresques. Pour éviter de tomber dans leurs mains, on fut obligé de fréter de l'étranger jusqu'aux aviso qu'on envoyoit aux Canaries & en Amérique. Philippe IV, avec toutes les riches mines de l'Amérique, vit tout-à-coup fon or changé en cuivre, & fut réduit à donner aux monnoies de ce vil métal, un prix presqu'aussi fort qu'à l'argent.

Ces désordres n'étoient pas les plus grands de la monarchie. L'Espagne remplie d'une vénération stupide & superstitiense pour le siècle de ses conquêtes, rejettoit avec dédain tout ce qui n'avoit pas été pratiqué dans ces tems brillans. Elle voyoit les autres peuples s'éclairer, s'élever, se fortifier, sans vouloir rien emprunter d'eux. Un mépris décidé pour les lumieres & les mœurs de ses voisins, formoit la base de son caractere.

L'inquisition, cet effroyable tribunal établi d'abord pour arrêter les progrès du judaïsme & du mahométisme, avoit porté un coup mortel aux arts, aux sciences, à toutes les connoisfances utiles. L'Espagne ne fut, il est vrai ni troublée, ni dévastée par les querelles de religion; mais elle resta stupide dans une profonde ignorance. L'objet de ces disputes, quoique toujours miférable & ridicule, exerce au moins l'esprit. On lit, on médite. On remonte aux fources primitives. On étudie l'histoire, les langues anciennes. La critique nait. On prend un goût folide. Bientôt le sujet qui échauffoit les esprits, tombe dans le mépris. Les livres de controverse passent, mais l'érudition reste. Les matieres de religion ressemblent à ces parties acides & volatiles, qui existent dans tous les corps propres à la fermentation. Elles troublent d'abord la l'impidité de la liqueur; mais elles mettent bientôt en action toute la masse. Dans ce mouvement, elles se dissipent ou se précipitent. Le moment de la dépuration arrive,

& il furnage un fluide doux, agréable & vigoureux, qui sert à la nutrition de l'homme. Mais dans la fermentation générale des disputes théologiques, toute la lie de ces matieres resta en Espagne, La superstition y avoit abruti les esprits, au point que l'état s'applaudissoit de son aveuglement.

Au lieu de cette activité qui auroit été nécessaire pour porter la vie dans toutes les parties d'une domination trop étendue & trop dispersée, s'établit une lenteur qui ruinoit toutes les affaires. Les formalités, les précautions, les conseils, qu'on avoit multipliés à l'infini pour n'être pas trompé, empêchoient seulement d'agir

La guerre n'étoit pas mieux conduite que la politique. Une population, qui suffisoit à peine pour les nombreuses garnisons qu'on entretenoit en Italie, dans les Pays-Bas, en Amérique & dans les Indes, ne laissoit nuls moyens de mettre des armées en campagne. Aux premieres hostilités, il falloit recourir à des étrangers. Loin que le petit nombre d'Espagnols qu'on faisoit combattre avec ces troupes mercenaires pussent les contenir, leur sidélité étoit souvent altérée par ce commerce. On les vit se révolter plusieurs sois de concert, & ravager ensemble les provinces commises à leur désense.

Une solde réguliere auroit infailliblement prévenu, ou bientôt dissipé cet esprit de sédition. Mais pour payer des armées, & les tenir dans cette dépendance & cette subordi nation nécessaires à la bonne discipline, il a u roit fallu supprimer cette foule d'officiers inutiles, qui, par leurs appointemens & leurs brigandages, absorboient la plus grande partie des revenus publics; ne pas aliéner à vil prix ou ne pas laisser envahir les droits les plus anciens de la couronne; ne pas diffiper ses tréfors à entretenir des espions, à acheter des traîtres dans tous les états. Il auroit fallu fur-tout ne pas faire confifter la grandeur du Prince, à accorder des pensions & des graces à tous ceux qui n'avoient d'autre titre pour les obtenir, que l'audace de les demander.

Cette noble & criminelle mendicité étoit devenue une mode générale. L'Espagnol né généreux, & devenu sier, dédaignant les occupations ordinaires de la vie, ne respiroit qu'après les gouvernemens, les prélatures, les principaux emplois de la magistrature.

Ceux qui ne pouvoient parvenir à ces emplois brillans, se glorifiant d'une superbe oisiveté, gardoient le ton de la cour, & mettoient autant de gravité dans leur ennui public, que les ministres dans les fonctions du gouvernement.

Le peuple même auroit cru souiller ses mains victorieuses, en les employant à des travaux

paisibles. Les campagnes & les atteliers étoient abandonnés à des étrangers, qui venoient s'enrichir de l'indolence des habitans, & rapportoient dans leur patrie un argent qui la fertilisoit.

Les hommes nés sans propriété, présérant bassement une servitude oisve à une liberté laborieuse, briguoient de grossir ces légions de domestiques que les grands traînoient à leur suite, avec ce saste qui étale magnissquement l'orgueil de la condition la plus inutile, & la dégradation de la classe la plus nécesfaire.

Ceux qui, par un reste de vanité, ne vouloient pas vivre sans quelque considération, se précipitoient en soule dans les cloîtres, où la superstition avoit préparé depuis long-tems un asyle commode à leur paresse, & où l'imbécillité alloit jusqu'à leur prodiguer des distinctions.

Les Espagnols même qui avoient dans le monde un bien honnête, languissoient dans le célibat, aimant mieux renoncer à leur postérité, que de s'occuper à l'établir. Si quelques-uns, entraînés par l'amour & la vertu, s'engageoient d'ans le mariage, à l'exemple des grands, ils consioient d'abord leurs enfans à l'éducation superstitieuse des colléges, & dès l'âge de quinze ans, les livroient à des courtissnes. Le corps & l'esprit de ces jeunes

Aa5

gens vieillis de bonne heure, s'épuisoient également dans ce commerce infâme, qui se perpétuoit même parmi ceux qui avoient contracté des nœuds légitimes. Ce désordre poussé jusqu'aux derniers excès, sut la premiere & la seule cause de la stérilité des semmes Espagnoles, autresois aussi fécondes que celles des états les pius peuplés.

C'est parmi ces hommes abrutis, qu'étoient pris ceux que la faveur destinoit à tenir les rêmes du gouvernement. Leur administration rappelloit à chaque instant l'école d'oisiveté & de corruption d'où ils sortoient. Rien n'étoit si rare que de leur voir des sentimens de vertu, quelques principes d'équité, le plus léger desir de faire le bonheur de leurs semblables. Ils n'étoient occupés qu'à piller les provinces consiées à leurs soins, pour aller dissiper à Madrid, dans le sein de la volupté, le fruit de leurs rapines. Cette conduite étoit toujours impunie; quoiqu'elle occasionnât souvent des séditions, des révoltes, des conspirations, quelquesois même des révolutions.

Pour comble de malheur, les états unis par des mariages ou par des conquêtes à la Caftille, confommoient sa ruine. Les Pays-Bas ne donnoient pas de quoi payer les garnisons qui les défendoient. On ne tiroit rien de la Franche-Comté. La Sardaigne, la Sicile & le Milanois étoient à charge. Naples & le

Portugal voyoient leurs tributs engagés à des étrangers. L'Arragon, Valence, la Catalogne, le Roussillon, les isles Baléares & la Navarre, prétendoient ne devoir à la monarchie qu'un don gratuit que leurs députés régloient toujours, mais rarement au gré d'une cour avide & épuisée par ses solles largesses.

Pendant que tout tomboit ainsi dans la confusion en Espagne, les trésors de l'Amérique, qui n'avoient d'abord passé aux autres états de l'Europe que par des combinaisons destructives de guerre & de politique, y couloient par une route heureuse & paisible. L'impossibilité où se trouvoit la métropole de sournir aux besoins de ses colonies, anima l'industrie des autres peuples, qui jusqu'alors avoit été extrêmement bornée. Les maîtres naturels des richesses du nouveau-monde, ne purent guère retenir que les droits de quint, d'indult, de garde-côte, de douane, de commisfion: droits qui ont ajouté aux marchandises une valeur qui ne prend fur les négocians étrangers, que parce qu'elle resserre les confommations; mais qui sont payés par les Péruviens & les Mexicains, qui les confomment. C'est par cette voie que l'or & l'argent, dont l'Amérique a inondé l'Europe, ont passé dans plus de mains & se sont distribués plus également.

En vain une loi sévere, portée par Ferdi-

nand & Isabelle, & confirmée par leurs successeurs, avoit exclu les nations étrangeres des ports de l'Amérique & des affaires qui s'v faisoient. L'impérieuse loi de la nécessité anéantit cet arrangement qui devoit être perpétuel. & fit tomber ce commerce dans leurs mains. D'environ cinquante millions de denrées ou de marchandiles qui partent tous les ans de Cadix pour les Indes Occidentales, la huitieme partie appartient à peine à la métropole. Le reste est fourni par les autres peuples, amis ou ennemis de l'Espagne, sous le nom des Espagnols même, toujours fideles aux particuliers, & toujours infideles à la loi. La bonne-foi des Espagnols, qui n'a jamais recu d'atteinte, fait dans ce commerce la sûreté des étrangers.

Le gouvernement ne pouvant se dissimuler l'inconvénient inévitable de ces contraventions perpétuelles, crut en réparer le préjudice par une loi encore plus absurde. Il défendit, sous des peines capitales, l'exportation de l'or & de l'argent; comme si les Espagnols eûssent pu se dispenser de payer les marchandises qu'ils avoient besoin d'acheter. Lorsqu'on tenoit la main à l'exécution de cette loi, l'Espagnol, qui est à Cadix le facteur des autres nations, confioit les lingots à des Braves, appellés Météores, qui, bien armés, alloient porter les lingots numérotés au rem-

part, & les jettoient à d'autres météores qui les portoient aux chaloupes chargées de les recevoir. Les facteurs, les commis & les gardes ne les troubloient jamais: tous avoient leur droit sur cette fraude, justifiée par l'iniquité de la loi; & le marchand étranger n'étoit jamais trompé. Ces frais ajoutoient aux marchandises un nouveau prix, que le confommateur étoit obligé de payer. La défense de fortir l'or & l'argent étoit si inutile, que quoiqu'il en arrivât tous les ans d'Amérique une quantité prodigieuse, on n'en voyoit que peu dans le royaume. Plus de sévérité n'auroit fait que hausser le prix des marchandises, par la dimculté d'en retirer la valeur. Si, conformément à la rigueur des ordonnances, on cût faifi, jugé & condamné à mort quelque contrevenant, & qu'on eût confisqué ses biens; cette atrocité, loin d'empêcher la sortie de l'argent, l'auroit augmentée; parce que ceux qui s'étoient contentés jusqu'alors d'un bénéfice médiocre, exigeant un salaire proportionné au risque qu'ils devoient courir, eussent multiplié leurs profits par leurs risques, & fait passer beaucoup d'argent, pour en avoir euxmêmes davantage.

La cour de Madrid a senti enfin le vice de cette tyrannie. Les gouvernemens anciens qui avoient pour les loix le respect qu'elles méritent, n'auroient pas manqué d'en abroger une, dont l'observation auroit été démontrée chimérique. Dans nos tems modernes, où les empires font plus conduits par les caprices des administrateurs, que sur des principes raisonnés, l'Espagne s'est contentée de régler, il v a quelques années, que le commerce étranger retireroit, en payant trois pour cent, la valeur des marchandises qu'il auroit fait passer dans le nouveau-monde. Il devoit la recevoir par le canal des banquiers, qu'on eut soin d'établir dans les principales places de l'Europe. L'objet du ministère étoit de se rendre maître du commerce des piastres, & par conséquent du change. Ce plan, qui, peut-être étoit plus vaste que juste, n'a pas réussi. Les agens qu'on avoit choisis, ont trahi la consiance qui leur avoit été accordée. La cour d'Espagne ne s'est pas obstinée à soutenir un édifice qui crouloit de toutes parts. Tous les particuliers font maintenant autorifés à extraire directement leurs fonds, en se soumettant aux droits établis, & qui, en 1768, ont été portés de trois à quatre pour cent. S'ils étoient plus modérés, le gouvernement en tireroit de plus grands avantages. Il y a des tems où les fraudeurs Espagnols peuvent fournir les piastres à bord des vaisseaux, au-dessous de l'imposition; & on sent bien que ces facilités momentanées, sont saisses avec une avidité extrême.

Pendant que la métropole dépérissoit, il n'etoit pas possible que les colonies prospéras- la décadenfent. Si les Espagnols eussent connu leurs vrais ce des cointérêts, peut-être à la découverte de l'Amé-lonies Esparique se fussent-ils contentés de former avec gnoles. les Indiens des nœuds honnêtes, qui auroient établi entre les deux nations une dépendance & un profit réciproques. Les productions des atteliers de l'ancien-monde, eussient été échangées contre celles des mines du nouveau & le fer ouvragé eût été payé, à poids égal, par de l'argent brut. Une union stable, suite nécessaire d'un commerce paisible, se seroit formée sans répandre du sang, sans dévaster des empires. L'Espagne n'en seroit pas moins devenue maîtresse du Mexique & du Pérou; parce que tout peuple qui cultive les arts, sans en communiquer les procédés & la pratique, aura une supériorité réelle sur ceux auxquels il en vend les productions.

On ne raisonna pas ainsi. La facilité qu'on avoit trouvée à subjuguer les Indiens, l'ascendant que Charles-Quint prit sur toute l'Europe, l'orgueil si ordinaire aux conquérans, le caractère particulier des Espagnols, l'ignorance des vrais principes du commerce; toutes ces raisons & plusieurs autres, empêcherent qu'on ne donnât d'abord aux pays conquis du nouveau-monde, des loix sages, une bonne administration, une consistance inébranlable.

La dépopulation de l'Amerique fut le déplorable effet de cette confusion. Les premiers pas des conquérans furent marqués par des ruisseaux de sang. Aussi étonnés de leurs victoires, que le vaincu l'étoit de sa désaite, ils prirent, dans l'ivresse de leurs succès, le parti d'exterminer ceux qu'ils avoient dépouillés. Des peuples innombrables disparurent de la terre, à l'arrivée de ces barbares; & c'est la soif de l'or, c'est le fanatisme qu'on a accusés jusqu'ici de tant de cruautés abominables.

Mais la férocité naturelle de l'homme, qui n'étoit enchaînée ni par la frayeur des châtimens, ni par aucune espece de honte, ni par la présence de témoins policés, ne déroboitelle pas aux yeux des Espagnols, l'image d'une organisation semblable à la leur, base primitive de la morale: & ne les portoit-elle pas à traiter fans remords leurs freres nouvellement découverts, comme ils traitoient les bêtes sauvages de l'ancien hémisphere? La cruauté de l'esprit militaire ne s'accroît-elle pas à raison des périls qu'on a courus, de ceux qu'on court, & de ceux qui restent à courir? Le foldat n'est-il pas plus sanguinaire à une grande distance, que sur les frontieres de sa patrie? Le sentiment de l'humanité ne s'affoiblit-il pas à mesure qu'on s'éloigne de son pays? Pris dans les premiers momens pour des dieux, les Espagnols ne craignirent-ils pas d'être démas-

qués, d'être massacrés? Ne se désierent ils pas des démonstrations de bienveillance qu'on leur prodiguoit? La premiere goutte de sang versée, ne crurent-ils pas que leur sécurité exigeoit qu'on le répandît à slots? Cette poignée d'hommes enveloppée d'une multitude innombrable d'indigenes, dont elle n'entendoit pas la langue, & dont les mœurs & les usages lui étoient inconnus, ne sut-elle pas saisse d'allarmes & de terreurs bien ou mal sondées? Mais le phénomene incompréhensible, c'est la stupide barbarie du gouvernement qui approuvoit tant d'horreurs, & qui stipendioit des chiens exercés à poursuivre & à dévorer des hommes.

Semblables aux Visigots, dont ils étoient les déscendans ou les esclaves, les Espagnols partagerent entr'eux les terres désertes & les hommes qui avoient échappé à leur épée. La plupart de ces misérables victimes ne survécurrent pas long-tems au carnage, dans un état d'esclavage pire que la mort. Les loix faites de tems en tems pour modérer la dureté de cette servitude, ne produisirent que peu de soulagement. La férocité, l'orgueil, l'avidité se jouoient également des ordres d'un monarque trop éloigné, & des larmes des malheureux Indiens.

Les mines furent encore une plus grande cause de destruction. Depuis la découverte Tome III. B b

du nouveau-monde, ce genre de richesse absorboit tous les fentimens des Espagnols. Inutilement quelques hommes plus éclairés que leur siécle: leur crioient, laissez l'or: si la furface de la terre qui le couvre peut produire un épi dont vous fassiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puissent paître. Le fenl métal dont vous ayez vraiment befoin, c'est le fer. Construisez-en vos scies, vos marteaux, les socs de vos charrues; mais ne les transformez pas en outils meurtriers. La quantité d'or nécessaire aux échanges des nations est si petite; pourquoi donc la multiplier sans fin? Quelle importance y a-t-il à représenter cent aunes de toile ou de drap, par une livre ou par vingt livres d'or! Les Espagnols ont fait comme le chien de la fable, qui lâcha l'aliment qu'il portoit à sa gueule, pour se jetter fur fon image qu'il voyoit au fond des eaux. où il fe nova.

Malheureusement les Indiens devinrent les victimes de cette erreur funeste. Précipités dans des abymes profonds, où ils étoient privés de la lumiere du jour, de la douceur de respirer un air libre & sain, des principaux soutiens de la vie, de la consolation de pleurer avec leurs amis & leurs proches; ces infortunés creusoient leur tombeau sous des voûtes ténébreuses, qui recélent aujourd'hui plus de cendre de morts, que de poussière ou de

grains d'or. Quand on jette les yeux sur des traitemens si barbares, on est bien étonné d'entendre l'avare & stupide Espagnol, se plaindre de ce que les Indiens lui resusent la connoissance de plusieurs mines découvertes avant ou depuis la conquête. Ces malheureux, en trahissant le secret qu'ils ont reçu de leurs peres ou que le hazard leur a donné, que seroient-ils autre chose que multiplier les moyens de les détruire?

Aussi voit-on ceux même que la destinée avoit foumis au joug, déserter les terres qu'ils cultivoient pour leur avides maîtres; & se réfugier en grand nombre parmi les fauvages qui errent dans les forêts ou les déserts des Cordelieres. Ces lieux impénétrables, font devenus l'asyle d'une infinité d'Indiens qui menacent toujours les provinces Espagnoles d'une guerre ouverte ou d'une invasion furtive. Ils contractent dans ces âpres climats un caractere féroce qui les rend redoutables, au point qu'on a été forcé d'abandonner des mines trèsabondantes qui étoient exposées à leurs incursions. Ce que la stérilité du sol, le défaut de prévoyance, & le manque des ressources de la societé fait perdre de population à ces sauvages, est continuellement réparé par les escla, ves fugitifs, qui se dérobent à la tyrannie Eu-ropéenne. C'est dans ces montagnes que se régénere en secret une race légitime qui doit un jour, & peut-être bientôt, retirer ses biens, ses droits & sa liberté des mains avides & cruelles de l'usurpateur du nouveau-monde.

Il se dépeuple encore, par les besoins que les Européens leur ont apportés, en leur ôtant les moyens d'y subvenir. Avant la conquête, les Indiens alloient nuds, ou ce qui servoit à leur parure, ils le fabriquoient eux-mêmes; c'étoit une occupation & une forte de métier. Leurs soins se réduisoient à la culture d'un champ de mays. L'argent n'étoit point une richesse. Toutes choses s'échangeoient entr'eux. Depuis que l'Indien, comme l'Efpagnol, vit en société, il est dans la nécessité de se loger, de se nourrir, de se vêtir le plus fouvent d'étoffes étrangeres. Faute d'arts & de métiers, il ne fauroit pourvoir à ces nouveaux besoins. Quand même il ne seroit pas tombé dans un découragement excessif, son travail suffiroit à peine aux dépenses de premiere nécessité. Ainsi le luxe & l'indigence qui le pressent, l'ont réduit à cacher à l'écart fa nudité, à vivre seul, & à renoncer à sa postérité.

De cette cause de dépopulation en naît une autre plus affreuse encore, & dont la seule idée sit autresois frémir l'Europe, Le célébre Drake ayant pris la ville de Saint-Domingue, en 1586, eut la preuve que parmi ces insulaires, les hommes en étoient venus à ce point

de désespoir, que, pour ne pas mettre au monde des enfans qui fûsseut les victimes du conquérant, ils avoient tous unanimement résolu de n'avoir aucun commerce avec leurs semmes. Cette triste conjuration contre la nature & contre le plus doux de ses plaisirs, l'unique événement de cette espece, que l'histoire ait transmis à la mémoire des hommes, semble avoir été réservée à l'époque de la découverte du nouveau-monde, pour caractériser à jamais la tyrannie Espagnole. Que pouvoient opposer les Américains à la sois de détruire, que l'horrible vœu de ne se réproduire jamais? Ainsi la terre sut doublement souillée, du sang des peres, & du germe des enfans.

Dès-lors, cette terre fut comme maudite pour ses barbares conquérans. L'empire qu'ils avoient sondé s'écroula bientôt de toutes parts. Les progrès du désordre & du crime, surent rapides. Les forteresses les plus importantes tomberent en ruine. Il n'y eut dans le pays ni armes, ni magasins. Le soldat qui n'étoit ni exercé, ni nourri, ni vêtu, devint mendiant ou voleur, On oublia jusqu'aux élémens de la guerre & de la navigation, jusqu'au nom des instrumens propres à ces deux arts si nécessaires.

Le commerce ne fut que l'art de tromper. L'or & l'argent, qui devoient entrer dans les coffres du souverain, furent continuellement diminués par la fraude, & réduits au quart de ce qu'ils devoient être. Tous les ordres corrompus par l'avarice, se donnoient la main pour empêcher la vérité d'arriver au pied du trône, ou pour sauver les prévaricateurs que la loi avoit proscrits. Les premiers & les derniers magistrats, agirent toujours de concert pour appuyer leurs injustices réciproques.

Le cahos où ces brigandages plongerent les affaires, amena le funeste expédient de tous les états mal administrés; des impositions sans nombre On paroissoit s'être proposé la double sin d'arrêter toute industrie, & de multiplier les vexations.

L'ignorance marchoit de front avec l'injustice. " J'ai vu, disoit un voyageur célèbre, porter dans le même tribunal, & presqu'à la presqu'à la même heure, une même sentence sur deux cas directement opposés. En vain s'efforçate ton d'en faire comprendre la différence aux juges. Cependant le chef sortant ensin des ténebres, se leva sur son siège, retroussant la moustache, & jura par la Sainte Vierge Apar tous les Saints, que les Luthériens Anglois lui avoient enlevé parmi ses livres ceux du pape Justinien, dont il se servoit pour juger les causes équivoques; mais que si ces chiens reparoissoient, ils les servit prûler tous. "

, , , ,

"Le hazard, dit le même voyageur, fit "tomber un jour les métamorphoses d'Ovide "entre les mains d'un créole. Il remit ce "livre à un religieux qui ne l'entendoit pas "mieux que lui, & qui sit croire aux habi-"tans de la ville que c'étoit une bible Angloi-"fe. Sa preuve étoit les figures de chaque "métamorphose qu'il leur montroit, en di-"fant: voilà comme ces chiens adorent le dia-"ble, qui les change en bêtes. Ensuite la "prétendue bible sut jettée dans un seu qu'on "alluma exprès, & le religieux sit un grand "discours qui consistoit à remercier Saint "François de cette heureuse découverte".

Comme l'aveuglement est toujours favorable à la superstition, les ministres de la religion, sans être beaucoup plus éclairés que les autres, prirent un ascendant décidé dans toutes les affaires. Plus affurés de l'impunité, ils furent toujours plus hardis à violer tout principe d'équité, toute régle de mœurs & de décence. Les moins corrompus faisoient le commerce; les autres abusoient de leur ministère & de la terreur des armes ecclésiastiques', pour arracher aux Indiens tout ce qu'ils avoient. Un moine Espagnol passoit pour mal adroit, lorsqu'un court voyage dans le nouveau-monde ne lui valoit pas au moins cent mille francs. Le plus fouvent on prévenoit leur avidité par des dons immenses. On au-

roit cru que ce n'étoit que pour embellir des églises, & pour enrichir le clergé que l'Amérique avoit été conquise.

La haîne qui se mit entre les Espagnols nés dans le pays, & ceux qui arrivoient d'Europe, acheva de tout perdre. La cour avoit imprudemment jetté les semences de cette division malheureuse. De faux rapports lui peignirent les créoles comme des demi-barbares, presque comme des Indiens. Elle ne crut pas pouvoir compter fur leur intelligence, fur leur courage, fur leur attachement; & elle prit le parti de les éloigner de tous les postes utiles ou honorables. Cette résolution injurieuse les aigrit. Loin de travailler à les appaifer, les dépositaires de l'autorité se firent un art d'envenimer leur chagrin par des partialités humiliantes. Il s'établit entre les deux classes, dont l'une étoit accablée de faveurs & l'autre de refus, une aversion insurmontable. Elle s'est manifestée par des éclats, qui ont plus d'une fois ébranlé l'empire de la métropole dans le nouveau-monde. Ce levain fermente toujours, & doit amener tôt ou tard des révolutions. Elles paroissent d'autant plus fûres & plus prochaines, que le clergé créole & le clergé Européen, qui ont contracté la contagion de ces haînes, de ces divisions, ne se rapprocheront jamais, & travailleront, felon l'esprit dont ils ne se sont jamais écar-

tés, à rendre les peuples irréconciliables. Depuis que les Bourbons occupent le trône de Charles-Quint, les désordres qu'on vient de voir, & les maux qui naissent de tant de maux, ont un peu diminué. La noblesse n'affecte plus ces airs de grandeur qui tenoient de la royauté, & qui embarrassoient souvent le gouvernement. Le maniement des affaires publiques a cessé d'être l'appanage de la seule naissance: il a passé à des gens de faveur, de fortune ou de mérite. Le produit des rentes générales & provinciales de toute l'Espagne. qu'une administration détestable avoit fait tomber au dessous de huit millions sur la fin du dernier siécle, monte aujourd'hui à soixante-douze millions fix cents cinquante-fix mille huit cents cinq livres. Cette heureuse révolution qui a commencé par la métropole, s'est étendue ensuite aux colonies. On a vu les trois tribunaux chargés en Europe de leur direction, perdre successivement quelque chose du mauvais esprit qui sembloit y présider. Le conseil des Indes s'occupe plus utilement de leur gouvernement, de leur conservation. La Contractation, transportée de Seville à Cadix en 1717, conduit leur commerce avec plus d'intelligence. Le consulat qui juge des différends furvenus entre les négocians mêlés dans les affaires de cette partie de l'Amérique, & qui doit veiller à la conservation de

leurs priviléges, a acquis quelque activité, quelques lumieres.

XLI. Moyens gne doit employer tabliffement.

Ces premiers pas vers le bien, doivent faire espérer au ministère Espagnol qu'il arrique l'Espa- vera à une bonne administration, lorsqu'il aura falsi les vrais principes, & qu'il employera les pour son ré-moyens convenables. Le caractère de la nation n'oppose pas des obstacles insurmontables à ce changement, comme on le croit trop communément. Son indolence ne lui est pas aussi naturelle qu'on le pense. Pour peu qu'on veuille remonter au tems où ce préjugé défavorable s'établiffoit, on verra que cet engourdiffement ne s'étendoit pas à tout; & que si l'Espagne étoit dans l'inaction au-dedans, elle portoit son inquiétude chez ses voisins, dont elle troubloit sans cesse la tranquillité. Son oissveté ne vient en partie que d'un fol orgueil. Parce que la noblesse ne faisoit rien, on a cru qu'il n'y avoit rien de si noble que de ne rien faire. Le peuple entier a voulu jouir de cette prérogative; & l'Espagnol décharné, demi-nud, non-chalamment affis à terre, regarde avec pitié ses voisins, qui, bien nourris, bien vêtus, travaillent & rient de sa folie. L'un méprise par orgueil, ce que les autres recherchent par vanité; les commodités de la vie. Le climat avoit rendu l'Espagnol sobre, & il l'est encore devenu par indigence. L'esprit monacal, qui le

gouverne depuis long-tems, lui fait une vertu de cette même pauvreté qu'il doit à ses vices. Comme il n'a rien, il ne desire rien; mais il méprise encore moins les richesses qu'il ne hait le travail.

De son ancien caractère, il n'est resté à ce peuple, pauvre & fuperbe, qu'un penchant démesuré pour tout ce qui a l'air de l'élévation. Il lui faut de grandes chimeres, une immense perspective de gloire. La satisfaction qu'il a de ne plus relever que du trône depuis l'abaissement des grands, lui fait recevoir tout ce qui vient de la cour avec respect & avec confiance. Qu'on dirige à son bonheur ce puissant resfort: qu'on cherche les moyens. plus aisés qu'on ne croit, de lui faire trouver le travail honorable; & l'on verra la nation redevenir ce qu'elle étoit avant la découverte du nouveau-monde, dans ces tems brillans, où fans secours étrangers, elle menaçoit la liberté de l'Europe.

Après avoir guéri l'imagination des peuples, après les avoir fait rougir de leur inaction orgueilleuse, il faudra sonder d'autres plaies. Celle qui affecte le plus la masse de l'état, c'est le désaut de population. Le propre des colonies bien administrées, est d'augmenter la population de la métropole, qui, par les débouchés avantageux qu'elle sournit à leurs productions, augmente réciproquement la leur. C'est sous ce point de vue, intéresfant à la fois pour l'humanité & pour la politique, que les nations éclairées en Europe ont formé leurs établissemens du nouveau-monde. Le succès a par-tout couronné un si noble & si sage dessein. Il n'y a que l'Espagne, qui avoit formé son système avant que la lumiere fût répandue, qui ait vu sa population diminuer en Europe, à mesure que ses possessions augmentoient en Amérique.

Lorsque la disproportion entre un territoire & ses habitans n'est pas extrême, l'activité, l'économie, une grande faveur accordée aux mariages, une longue paix peuvent, avec le tems, rétablir l'équilibre. L'Espagne, qui, en 1747, n'avoit que fept millions quatre cents vingt-trois mille cinq cents quatre-vingt dix ames, en y comprenant cent quatre-vingt mille quarante-fix eccléfiastiques, & qui ne compte guère dans ses colonies que la vingtieme partie de la population qu'il y avoit au tems de la conquête, ne peut ni se repeupler, ni les repeupler sans des efforts extraordinaires & nouveaux. Il faut, pour augmenter les classes laborieuses du peuple, qu'elle diminue fon clergé qui énerve & dévore également l'état. Il faut qu'elle renvoye aux arts les deux tiers de ses soldats, que l'amitié de la France & la foiblesse du Portugal lui rendent inutiles. Il faut, puisque son revenu net est de cent

douze millions, & que ses dépenses ordinaires n'en absorbent que quatre-vingt-seize, qu'elle s'occupe du soulagement des peuples, aussitôt que les possessions de l'ancien & du nouveau-monde auront été tirées du cahos où deux siécles d'inertie, d'ignorance & de tyrannie les avoient plongées. Il faut, avant tout, qu'elle abolisse l'infâme tribunal de l'inquisition, qui semble érigé contre le monarque & contre le peuple, en tenant l'un & l'autre sous le joug d'une superstition stupide.

La superstition, quelle qu'en soit la cause, est répandue chez tous les peuples sauvages, ou policés. Elle est née sans doute de la crainte du mal, & de l'ignorance de ses causes, & de ses remédes. C'en est assez du moins pour l'enraciner dans l'esprit de tous les hommes. Les sléaux de la nature, les contagions, les maladies, les accidens imprévus, les phénomenes destructeurs, toutes les causes cachées de la douleur & de la mort, sont si universelles sur la terre, qu'il seroit bien étonnant que l'homme n'en eût pas été dans tous les tems & dans tous les pays vivement affecté.

Mais cette crainte naturelle aura toujours subsissé ou grossi, à proportion de l'ignorance & de la sensibilité. Elle aura ensanté le culte des élémens qui sont les grands ravages sur la terre, tels que sont les déluges, les incendies, les pestes; le culte des animaux soit veni-

meux, soit voraces, mais toujours nuisibles; le culte des hommes qui ont sait les plus grands maux à l'homme, des conquérans, des heureux fourbes, des saiseurs de prodiges apparens bons ou mauvais; le culte des êtres invisibles, que l'imagination suppose cachés dans tous les instrumens du mal. L'étude de la nature & la méditation auront insensiblement diminué le nombre de ces êtres, & l'esprit humain se sette derniere idée simple & sublime, sera toujours restée informe dans les esprits grossiers, & mêlée d'une soule d'erreurs & de fantômes.

La révélation perfectionnoit la doctrine d'un être unique; & il alloit s'établir peut-être une religion plus épurée, si les barbares du Nord, qui inonderent les provinces de l'empire Romain, n'eussent apporté des préjugés sacrés qu'on ne pouvoit chasser que par d'autres fables. Le christianisme vint se présenter malheureusement à des esprits incapables de le bien entendre. Ils ne le reçurent qu'avec cet appareil merveilleux, dont l'ignorance est toujours avide. L'intérêt le chargea, le défigura de plus en plus, & fit imaginer chaque jour des dogmes & des prodiges d'autant plus révérés qu'ils étoient moins croyables. Les peuples occupés durant douze siécles à se partager, à se disputer les provinces de la monarchie uni-

verselle qu'une seule nation avoit formée en moins de deux cents ans, admirent sans examen toutes les erreurs que les prêtres, après bien des chicanes, étoient convenus entr'eux d'enseigner à la multitude. Mais le clergé, trop nombreux pour s'accorder, avoit entretenu dans son sein un germe de division, qui devoit, tôt ou tard, se communiquer au peuple. Le moment vint où l'esprit d'ambition & de cupidité qui dévoroit toute l'église, heurta avec beaucoup d'éclat & d'animolité, un grand nombre de superstitions les plus gé-

néralement reçues.

Comme c'étoit l'habitude qui avoit adopter les puérilités dont on s'étoit laissé bercer, & qu'on n'y étoit attaché ni par principes de raisonnement, ni par esprit de parti; ceux qui avoient le plus d'intérêt à les soutenir, se trouverent hors d'état de les défendre, lorsqu'elles furent attaquées avec un courage propre à fixer l'attention publique. Mais rien n'avanca les progrès de la réformation de Luther & de Calvin, comme la liberté qu'elle accordoit à chaque particulier de juger souverainement des principes religieux qu'il avoit reçus. Quoique la multitude fût incapable d'entreprendre cette discussion, elle se sentit fiere d'avoir à balancer de si grands & de fi chers intérêts. L'ébranlement étoit fi général, qu'on peut conjecturer que les nouvelles opinions auroient partout triomphé des anciennes, si le magistrat ne s'étoit cru intéressé à arrêter le torrent. Il avoit besoin, ainsi que la religion, d'une obéissance implicite, sur laquelle son autorité étoit principalement fondée; & il craignit qu'après avoir renversé les fondemens antiques & profonds de la hiérarchie Romaine, on n'examinât ses propres titres. L'esprit républicain qui s'établisfoit naturellement parmi les réformés, augmentoit encore cette défiance.

Les Rois d'Espagne, plus jaloux de leurs usurpations que les autres souverains, voulurent leur donner de nouveaux appuis, dans des superstitions plus uniformes. Ils ne virent pas que les systèmes des hommes ne peuvent pas être les mêmes sur un être inconnu. En vain la raison crioit à ces imbécilles monarques, que nulle puissance n'est en droit de prescrire aux hommes ce qu'ils doivent penfer; que la société n'a pas besoin, pour se soutenir, d'ôter aux ames toute espece de liberté: & qu'exiger par la force une formule de foi, c'est imposer un faux serment qui rend un homme traître à sa conscience, pour en faire un sujet fidele; que la politique doit préférer tout citoyen qui sert la patrie, à celui qui est inutilement orthodoxe. Ces principes éternels & incontestables, ne furent pas écoutés. Leur voix étouffée par l'apparence d'un grand

grand intérêt, & encore plus par les cris furieux d'une foule de prêtres fanatiques, qui ne tarderent pas à s'emparer de l'autorité. Le Prince devenu leur esclave, fut forcé d'abandonner ses sujets à leurs caprices, de les laisfer opprimer, d'être spectateur oiss des cruautés qu'on exerçoit contre eux. Dès-lors des mœurs superstitienses, utiles seulement au sacerdoce, devinrent nuisibles à la société. Des peuples ainsi corrompus & dégénérés, furent les plus cruels des peuples. Leur obéissance pour le monarque, sut subordonnée à la volonté du prêtre. Il opprima tous les pouvoirs; il sut le vrai souverain de l'état.

L'inaction fut la fuite nécessaire d'une superstition qui énervoit toutes les facultés de l'ame. Le projet que les Romains formerent dès leur enfance de devenir les maîtres du monde, se manifesta jusques dans leur religion. C'étoit la Victoire, Bellone, la Fortune, le Génie du Peuple Romain, Rome me me, qui étoient leurs dieux. Une nation qui aspiroit à marcher sur leurs traces, & qui fongeoit à devenir conquérante, adopta un gouvernement monacal, qui a détruit tous les ressorts, qui les empêchera de se rétablir en Espagne & en Amérique, s'il n'est renversé lui-même avec toute l'horreur qu'il doit inspirer. L'abolition de l'inquisition Tome III. Ce

doit hâter ce grand changement. Il est doux d'espérer que si la cour de Madrid ne se détermine pas à cet acte nécessaire, elle y sera quelque jour réduite par un vainqueur humain, qui, dans un traité de paix, dictera pour premiere condition; que les auto-da-sé seront abolis dans toutes les possessions Espagnoles de l'ancien & du nouveau-monde.

Ce moyen, tout nécessaire qu'il est au rétablissement de la monarchie, n'est pas suffifant. Quoique l'Espagne ait mis à cacher sa foiblesse plus d'art peut-être qu'il n'en auroit fallu pour acquérir des forces, on connoît ses plaies. Elles font si profondes & si invétérées. qu'il faut des secours étrangers pour les guérir. Ou'elle ne les refuse pas, & elle verra ses provinces de l'un & l'autre hémisphere, remplies de nouveaux habitans, qui leur donneront mille branches d'industrie. Les peuples du Nord & ceux du Midi, possédés de l'ambition des richesses qui caractérise notre siécle, iront en foule dans des contrées ouvertes à leur émulation. La fortune publique suivra les fortunes particulieres. Celles des étrangers deviendront elles-mêmes une richesse nationale, si ceux qui les auront élevées en peuvent jouir avec assez de sûreté, d'agrément & de distinction, pour perdre le souvenir de leur pays natal.

Si l'Espagne veut porter rapidement ce

agen 26 as de san abolitar

grand ouvrage à sa perfection, il ne suffit pas qu'elle ouvre son sein aux peuples de sa communion; il faut que toutes les sectes, sans distinction, y foient admifes. Elle a cru trop long-tems que la liberté de conscience ne pouvoit être fondée que sur l'impiété la plus monstrueuse, & que la tolérance n'étoit pas même favorable à la politique, puisque le principe fondamental de toutes les sectes étoit de se détester, & de déchirer tôt ou tard les gouvernemens où elles se multiplioient. Si les payens avoient raisonné ainsi, jamais le christianisme ne se fût établi. Il est du moins évident que leurs persécutions contre les fondateurs de notre religion n'auroient pas besoin d'apologie.

Lorsque l'Espagne aura acquis des bras, elle les occupera de la maniere qui lui sera la plus avantageuse. Le chagrin qu'elle avoit de voir les trèsors du nouveau-monde passer chez ses rivaux & ses ennemis, lui a fait croire qu'il n'y avoit que le rétablissement de ses manusactures qui pût la mettre en état d'en retenir une partie. Ceux de ses écrivains économiques qui ont le plus appuyé ce système, nous paroissent dans l'erreur. Tant que les peuples qui sont en possession de fabriquer des marchandises qui servent à l'approvisionnement de l'Amérique, s'occuperont du soin de conserver leurs manusactures, celles qu'on voudra

créer ailleurs en soutiendront difficilement la concurrence. Elles pourront peut-être obtenir à aussi bon marché les matieres premieres & la main-d'œuvre; mais il faudra des siécles pour les élever à la même célérité dans le travail, à la même perfection dans l'ouvrage. Une révolution qui transporteroit en Efpagne les meilleurs ouvriers, les plus habiles artistes étrangers, pourroit seule procurer ce grand changement. Jusques à cette époque, qui ne paroît pas prochaine, les tentatives qu'on hazardera auront une issue funeste. On en a fait une expérience bien instructive, lorsqu'on a prohibé l'exportation des matieres premieres. La défense de fortir les soies n'a fait que les avilir. La culture en diminuoit fensiblement, & seroit entierement tombée. si le gouvernement n'avoit eu la sagesse de rendre au commerce son ancienne liberté.

Nous irons plus loin, & nous ne craindrons pas d'avancer, que quand l'Espagne pourroit se procurer la supériorité dans les manusactures de luxe, elle ne devroit pas le vouloir. Un succès momentané seroit suivi d'une ruine entiere. Qu'on suppose que cette monarchie tire de son sein toutes les marchandises nécessaires pour l'approvisionnement de ses colonies, les trésors immenses qui seront le produit de ce commerce, concentrés dans sa circulation intérieure, y aviliront bientôt

le numéraire. La cherté des productions de fa terre, du falaire de fes ouvriers, sera une suite infaillible de cette abondance de métaux. Il n'y aura plus aucune proportion entr'elle & les peuples voisins. Ceux-ci, dèslors en état de donner leurs marchandises à plus bas prix, la forceront à les recevoir, parce qu'un bénésice exorbitant surmonte tous les obstacles. Ses habitans, sans occupation, seront réduits à en aller chercher ailleurs; & elle perdra en même tems son industrie & sa population.

Puisqu'il est impossible à l'Espagne de retenir le produit entier des mines du nouveaumonde, & qu'elle le doit partager nécessairement avec le reste de l'Europe, toute sa politique doit tendre à en conserver la meilleure part, à faire pencher la balance de son côté, & à ne pas rendre ses avantages excessifs, asin de les rendre permanens. La pratique des arts de premiere nécessité, l'abondance & l'excellente qualité de ses productions naturelles, lui assureront cette supériorité.

Le ministère Espagnol qui a entrevu cette vérité, s'est mépris, en ce qu'il a regardé les manufactures comme le seul mobile de l'agriculture. C'est une vérité incontestable, que les manufactures favorisent la culture des terres. Elles sont même nécessaires par-tout où les frais de transport arrêtant la circulation & la consommation des denrées, le cultivateur se trouve découragé par le désaut de vente. Mais dans tout autre cas, il peut se passer de l'encouragement que donnent des manusactures. S'il a le débouché de ses productions, peu lui importe que ce soit par une consommation locale ou par l'exportation qu'en fait le commerce; il se livrera au travail.

L'Espagne vend tous les ans à l'étranger en laine, en soie, en huile, en vin, en fer, en soude pour plus de trente millions. Ces exportations, dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun sol de l'Europe, font fusceptibles d'une grande augmentation, & vraisemblablement peuvent être plus que doublées. Elles suffiront, indépendamment des Indes, pour payer tout ce que l'état pourra consommer de marchandises étrangeres. Il est vrai qu'en livrant ains aux autres nations ses productions brutes, elle augmentera leur population, leurs richesses & leur puissance; mais elles entretiendront, elles étendront dans son sein un genre d'industrie bien plus fûr, bien plus avantageux. Son existence politique ne tardera pas à devenir relativement supérieure; & le peuple cultivateur l'emportera fur les peuples manufacturiers.

L'Amérique ajoutera beaucoup à ces avan-

tages. Elle deviendra utile à l'Espagne par ses métaux & par ses denrées.

Suivant les calculs les plus modérés, ces précieuses colonies ont versé dans la métro- Moyens pole, depuis 1492 jusqu'en 1740, c'est-à-dire que l'Espadans l'espace de 248 années, plus de neuf mil-employer liards de piastres, dont la moindre partie est pour le rérestée à ses maîtres naturels: le reste s'est rément de ses pandu en Europe, ou a été porté en Asie colonies. Depuis le premier janvier 1754 jusqu'au dernier décembre 1764, on n'est pas réduit aux conjectures. L'Espagne a reçu dans ce période,

De la Yera-Cruz, en or, 3, 151, 354 piastres, 5 réaux; en argent, 85, 899, 307 piastres, 2 réaux.

De Lima, en or, 10,942, 846 piastres, 3 réaux; en argent, 24,868,745 piastres, 3 réaux.

De Buenos-Ayres, en or, 2, 142, 626 piastres, 3 réaux: en argent, 10, 326, 090 piastres, 8 réaux.

De Carthagène, en or, 10, 045, 188 piastres, 8 réaux; en argent, 1, 702, 174 piastres, 3 réaux.

De Honduras, en or, 37, 254 piastres, 9 réaux; en argent, 677, 444 piastres, 7 réaux.

De la Havane, en or, 656, 064 piastres, 3 réaux; en argent, 2, 639, 408 piastres, 2 réaux.

De Caraque, en or, 52, 034 piastres, 4 réaux; en argent, 276, 002 piastres, 6 réaux.

De Saint-Domingue & Porto-Rico, en or, 526 piastres, 5 réaux; en argent, 317, 521 piastres, 1 réal.

De Campêche, Cumana, Maracaïbo, en ar-

gent, 91, 564 piastres, 6 réaux.

C'est en tout, vingt-sept millions, vingt-sept mille huit cents quatre-vingt-seize piastres en or, & cent vingt-fix millions, fept cents quatre-vingt-dix-huit mille deux cents cinquantehuit piastres, huit réaux en argent. Les deux objets réunis forment donc une masse de cent cinquante-trois millions huit conts vingt-fix mille cent cinquatne-quatre piastres & huit réaux. Qu'on divise cette somme en onze parties, & on trouvera que les retours, année commune, ont été de treize millions neuf cents quatre-vingt-quatre mille cent quatrevingt-cinq & trois quarts de piastres. Il faut ajouter à ces richesses, celles que, pour éviter de payer les droits, on n'enregistre pas, & qui peuvent monter à un peu plus du qurt de ce qui est enregistré; & il se trouvera que la métropole reçoit annuellement de fes colonies environ dix-sept millions de piastres, ou 89, 250, 000 livres.

Il feroit possible d'augmenter ce produit. Pour y parvenir, le gouvernement n'auroit qu'à faire passer dans le nouveau-monde des

gens plus habiles dans la métallurgie, & se relâcher fur les conditions auxqueiles il permet d'exploiter des mines. Mais ce succès ne feroit jamais que passager. La raison en est fensible. L'or & l'argent ne sont pas des richesses; ils représentent seulement des richesfes. Ces signes sont très-durables, comme il convient à leur destination. Plus ils se multiplient, & plus ils perdent de leur valeur, parce qu'ils représentent moins de cho fes. A mesure qu'ils sont devenus communs depuis la découverte de l'Amérique, tout a doublé, triplé, quadruplé de prix. Il est arrivé que ce qu'on a tiré des mines, a toujours moins valu, & que ce qu'il en a coûté pour les exploiter, a toujours valu davantage. La balance, qui penche toujours de plus en plus du côté de la dépense, peut rompre l'équilibre, au point qu'il faudra renoncer à cette fource d'opulence. Mais ce seroit toujours un grand bien que de simplifier ces opérations, & d'employer toutes les ressources de la phyfique à rendre ce travail moins destructeur qu'il ne l'a été. Il est un autre moyen de profpérité pour l'Espagne, qui, loin de s'affoiblir, acquérera tous les jours de nouvelles forces. C'est le travail des terres.

Toutes les nations ont trouvé du danger à permettre l'établissement des manufactures dans leurs possessions du nouveau-monde;

mais elles y ont encouragé la culture par tous les moyens possibles. Si l'Espagne adopte un principe si raisonnable, elle parviendra vraissemblablement à retenir dans son sein douze à treize millions, qu'en font sortir tous les ans les épiceries. Il n'est guère possible que dans cette étendue de terres, dans cette variété de climats, l'Amérique n'ait quelques cantons propres à produire la canelle, le girosse, la muscade, les autres aromates de l'Asie. Il est certain qu'on trouve de la canelle à Quito. En la cultivant, on lui donneroit peut-être les qualités qu' lui manquent.

Soit que ces expériences réussissent, soit qu'elles ne réussissent pas, on peut toujours cultiver le casé, dont l'usage s'étend tous les jours en Europe; le coton, qui manque souvent à nos manusactures; le sucre, dont l'Espagne achete tous les ans pour plus de cinq millions, & qu'elle devroit fournir à toute l'Europe.

Plusieurs provinces du Mexique produifoient autresois des soies excellentes, qu'on employoit avec succès à Séville. Cette production s'est perdue, par les contrariétés sans nombre qu'elle a essuyées. Rien n'est plus aisé que de la ressusciter & de l'étendre.

La laine de vigogne est récherchée par toutes les nations. Ce que les flottes en rapportent est peu de chose, en comparaison de ce qu'on en demande. Il est possible, facile mê-

me, de multiplier dans le climat convenable, l'espece de brebis qui donne cette laine précieuse.

L'excessive cherté de la cochenille, & l'empressement de tous les peuples pour s'en procurer, avertissent continuellement l'Espagne de l'intérêt qu'elle a de la multiplier.

Mais ce qu'il faudroit fur-tout encourager, ce seroit les vignes & les oliviers, dont la culture n'est permise que dans une partie du Pérou. De petites nations toujours errantes, feroient fixées par ce genre de travail. Distribuées avec intelligence, elles serviroient à établir des communications entre les différentes colonies, maintenant séparées par des terreins immenses & inhabités. Les loix, qui font toujours sans force parmi des hommes trop éloignés les uns des autres & du magiftrat, seroient observées. Le commerce ne feroit pas continuellement interrompu, par l'impossibilité de faire arriver, même avec de grands frais, les marchandises au lieu de leur destination. En cas de guerre, on seroit averti à tems du danger, & l'on se donneroit des secours prompts & efficaces. Si l'Espagne étoit privée par cet arrangement de quelques foibles exportations, ce léger facrifice seroit compensé par les plus grands avantages. Les moins pénibles des occupations que nous indiquons, seroient le partage des naturels du

pays, que leur indolence, & peut-être leur foiblesse, rendent incapables de travaux plus rudes. Les autres occupations seroient reservées pour les esclaves actifs & vigoureux, que

fournit l'Afrique.

On eut l'idée de ce secours étranger, dans les premieres années qui suivirent la déconverte du nouveau-monde. Il fut bientôt proferit, parce qu'on crut s'appercevoir que les noirs corrompoient les Américains, & qu'on craignit qu'ils ne les poussassent à la révolte. Las Cafas, qui s'occupoit sans cesse du soulagement des Indiens, obtint en 1517 la révocation de cette loi, qu'il croyoit nuisible à leur conservation. A cette époque, un favori obtint le privilége exclusif de porter quatre mille négres dans les Antilles. Il vendit son droit aux Génois, qui abuserent de leur monopole. Cet odieux commerce paffa fuccessivement aux Castillans, aux Portugais, aux François, aux Anglois. Ii est enfin rentré dans les mains des Espagnols, qui l'exercent de la maniere la plus nuisible pour leur patrie. Ses ennemis les plus dangereux deviennent leurs agens. Toutes leurs liaifons fe forment avec des sujets de la Grande-Bretagne.

Si la politique croit pouvoir autoriser un commerce que l'humanité réprouve, il convient à l'Espagne de se passer des secours é-

trangers pour le faire. Le défaut de forts à la côte d'Afrique ne doit pas la décourager. Elle surmontera cet obstacle, en recevant directement des Indes Orientales les marchandises propres à ces contrées barbares, en excitant par des gratifications, l'introduction des négres dans ses colonies, au lieu de l'arrêter par des impôts. Tout alors s'animera dans des contrées depuis si long-tems languissantes. Leurs productions, qui ne passent pas annuellement vingt-sept à vingt-huit millions de livres, n'auront d'autres bornes que celles qu'y mettra la consommation de l'Espagne & de l'Europe entiere.

Après que le gouvernement se sera occupé avec succès à persectionner l'exploitation des mines, à étendre la culture de ses provinces du nouveau-monde, il faudra qu'il trouve les moyens d'amener ces richesses dans la métropole. L'expérience doit lui avoir appris, que la vigilance de ses garde-côtes, que la sidélité de ses commandans, sont des barrieres que le commerce interlope franchit souvent & facilement.

Tous les peuples que leurs possessions mettent à portée des colonies Espagnoles, ont toujours cherché à s'approprier frauduleusement les trésors & les denrées de cette nation peu active. Les Portugais ont tourné leurs vues vers la riviere de la Plata. Les Danois, les François, les Hollandois. fur la côte de Carthagène & de Porto-Belo. Les sujets de la Grande-Bretagne, qui connoissoient toutes ces voies, ont trouvé dans les cessions qui leur ont été faites par les derniers traités, des routes nouvelles pour se procurer une part plus confidérable à cette riche dépouille. Les uns & les autres ont atteint seur but, en trompant ou en corrompant les garde-côtes; mais les Anglois affurés de n'être pas désavoués par leur gouvernement, ont soutenu par la violence en pleine paix, chez les étrangers, un commerce clandestin, qui chez eux est puni de mort. Leur marine militaire l'autorise si ouvertement, qu'il existe entr'elle & les négocians de la nation, un contrat public, en vertu duquel le vaisseau de guerre tire de l'interlope cinq pour cent de sa vente, pour prix de la protection qu'il lui accorde.

Les gouverneurs font encore plus malleur devoirs que les garde-côtes. Quoique la corruption ait passé toutes les bornes en Espagne, elle est poussée encore plus loin aux Indes. Depuis les vice-rois jufqu'aux derniers commis, personne ne porte aucun principe de patriotisme dans le nouveau-monde. Tous ont acheté leur poste; tous prétendent être dédommagés des facrifices qu'ils ont faits; tous sont pressés d'élever la fortune qu'ils poursuivent; tous veulent être dédommagés des dangers

qu'ils ont courus en changeant de climat. Il n'y a pas un moment à perdre, parce qu'il est rare qu'on soit continué au-delà de trois ou de cinq ans dans sa place. On diroit que la cour de Madrid, ne pouvant empêcher le brigandage, a voulu qu'il sut moins odieux, en le rendant plus universel.

Tous les moyens de s'enrichir font jugés licites. Celui qu'on adopte le plus généralement, est de favoriser le commerce interlope, ou de le faire soi-même. Il est facile; il est rapide; il est doux. Personne en Amérique ne réclame contre cette conduite, parce qu'elle convient à tous. Si les cris de quelques négocians Européens arrivent à la cour, ils sont aisément étouffés par des largesses versées à propos fur les ministres, les confesseurs, les maîtresses ou les favoris. Le coupable est non-seulement à l'abri de la punition, mais encore récompensé. Rien n'est si bien établi, si généralement connu que cet usage. Un Espagnol qui revenoit du nouveau-monde, où il avoit occupé une place importante, se plaignoit à quelqu'un des préjugés qu'il trouvoit répandus contre l'honnêteté de son administration. Si l'on vous calomnie, lui dit son ami, vous êtes perdu sans ressource; mais si l'on n'exagere pas vos brigandages, vous en serez quitte pour en sacrifier une partie: vous jouirez paisible ment & même glorieusement du reste.

Comment parvenir à détruire des abus sienracinés? Tandis que les arrangemens qui ont donné naissance au désordre subsisteront. le contrebandier fera son commerce; les gens chargés de l'empêcher le protégeront. L'Espagne ne rénssira à rétablir l'ordre, qu'en diminuant les droits, qu'en changeant la maniere d'entretenir ses liaisons avec ses colonies.

Cette puissance, à laquelle la situation des choses ne permet pas de fabriquer tout ce qu'il lui faut pour les besoins de l'Amérique, doit s'approprier les travaux de tous les peuples de l'Europe. Elle doit se regarder au milieu d'eux, comme un négociant parmi des manufacturiers. Il faut qu'elle leur fournisse les matieres premieres, il faut qu'elle leur pave convenablement les valeurs nouvelles. que leur industrie aura ajoutées aux productions naturelles; il faut qu'elle répande tout chez les confommateurs de la maniere qui lui fera la plus avantageuse.

Ces maximes font trop fimples, pour lui avoir échappé; mais elle en a fait une mauvaise application. Ses besoins ou son avidité l'ont continuellement égarée. Séparant toujours les intérêts de la couronne de ceux des citoyens, elle n'a jamais vu d'inconvénient à furcherger ses douanes. Aucun de ses administrateurs ne paroît avoir senti que la riches

se des peuples, étoit la seule vraie richesse de l'état. Peut-être même leur aveuglement a-t-il été affez grand, pour croire que les impositions qu'on mettoit sur les marchandises, étoient supportées par ceux qui les fournissoient. On ne sauroit guère douter que ce préjugé n'ait été leur regle, quand on voit que toutes les ouvertures qu'on a faites pour la modération des droits, ont été rejettées comme ruineuses pour la monarchie. Ce mauvais esprit de finance, qui corrompt tous les jours de plus en plus le commerce de l'Europe, a rallenti les expéditions qui se faisoient directement de la métropole pour ses colonies. L'activité de la contrebande s'est accrue en proportion des droits. On lui portera le coup mortel. dès qu'on réglera les tarifs d'entrée & de fortie avec plus de modération; dès qu'on débarrassera la navigation des entraves qui rendent sa marche si pefante.

Ceux qui pensent que la voie communément pratiquée des flottes & des galions est la plus convenable, ont été séduits par l'habitude qui regle les opinions de la plupart des hommes. Ils n'ont pas vu que cette méthode, lente par sa nature, devoit tout ruiner nécessairement. Le commerce illicite averti par ses émissaires des besoins des colonies, & abondamment pourvu de ce qui peut leur

Tome III. Dd

convenir, prévient tonjours les vaisseaux Espagnols, qui, trouvant les magasins remplis, font forcés de vendre à perte; ou ce qui est souvent plus fâcheux, se trouvent dans l'impossibilité de vendre. Si pour prévenir cet inconvénient, on retarde leur départ, c'est un nouvel encouragement pour la contrebande, dont les dépôts sans cesse renouvellés, font intariffables.

Pour écarter cette concurrence ruineuse, on a fouvent proposé au gouvernement de faire le commerce de l'Amérique par des compagnies. La cour de Madrid a toujours rejetté ce projet comme un monopole destructeur, & plus destructeur peut-être que la tolérance interlope. L'ignorance des bons principes ne l'a pas empêchée de fentir que les priviléges exclusifs, toujours nuisibles aux peuples même les plus actifs, font nécessairement ruineux pour une nation dont l'industrie n'est pas assez vivement excitée.

Il n'y a qu'une liberté entiere dans les expéditions de Cadix, qui puisse sapper la contrebande, & donner au commerce l'extension dont il est susceptible. L'intérêt de l'Espagne, comme de toutes les nations qui ont formé des colonies dans le nouveau-monde, est d'y porter beaucoup de denrées & de marchandifes d'Europe, & d'en rapporter beaucoup de celles de l'Amérique. Ces opéra-

tions sont inséparablement liées. L'une fans l'autre est impossible, & toutes deux proserivent les gênes.

Les colonies trouveront un grand avantage dans ce fystème, qui répandra l'abondance dans leurs ports. La concurrence d'un plus grand nombre de vendeurs, a toujours été, sera toujours favorable aux acheteurs.

La métropole ramenera, par cet heureux moyen, des esprits qui sont aigris, ou parce qu'on les a laissés manquer des choses les plus nécessaires, ou parce qu'on les leur a fait payer à un prix excessif. Elle sera tomber par le bon marché, des manusactures que les besoins absolus ont fait établir, & qu'il seroit dangereux de vouloir détruire par l'autorité. Elle tournera l'industrie vers l'agriculture, qui deviendra, comme il convient, l'occupation la plus prositable. Ensin, elle doublera, triplera peut-être sa navigation, dont les opérations languissantes exposent toujours la fortune publique, & la livrent si souvent à l'enteme.

Tous les peuples de l'Europe qui prennent plus ou moins de part à ce commerce, le feront plus utilement. Si le système des slottes, qui fixe la quantité des marchandises qu'on peut embarquer à Cadix, est plus savorable au petit nombre de négocians livrés à ces spéculations, la liberté d'envoyer, en payant les droits, autant de marchandises qu'on voudra, baissera le prix & augmentera la consommation. L'Europe aura plus d'occupation. Le prosit de chaque nation sera plus considérable, quoique celui de chaque particulier le soit moins. Cet avantage est infiniment plus précieux que l'autre.

Nous n'ignorons pas que ce commerce n'aura pas plutôt acquis la liberté, qui nous paroît absolument nécessaire, qu'il sera porté à l'excès par une émulation sans bornes. L'avidité, l'imprudence des négocians doivent préparer à ce désordre. Peut-être sera-ce un bien. La métropole aura toujours exporté une plus grande quantité de ses productions; aura reçu des retours plus riches. Les colons encouragés par le bon marché à des jouissances qu'ils n'avoient jamais été à portée de se procurer, se feront de nouveaux besoins, & se livreront, par conséquent, à de nouveaux travaux. Le commerce, averti par la perte d'une partie de ses capitaux, mettra plus d'activité, d'économie, de vigilance dans ses expéditions. Quand même l'excès de la concurrence pourroit être un mal réel, il ne seroit jamais que momentané. Chercher à détourner cet orage par des loix destructives de toute liberté, c'est vouloir prévenir une révolution heureuse par une oppression perpétuelle. Dès que l'Espagne aura ouvert les

yeux, le commerce de ses colonies cessera d'être un pur monopole; leur religion cessera d'être une pure superstition; leur gouvernement cessera d'être une pure tyrannie. Par une suite des progrès du bon exemple & d'une heureuse rivalité, le Portugal qui, jusqu'à présent, n'a guère été plus éclairé que l'Espagne, adoptera peut-être, pour le Brésil, ce plan de résormation.

Fin du buitième Livre.

micros dens les affilies kadis.



# HISTOIRE

# PHILOSOPHIQUE

ET

# POLITIQUE

Des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.

#### LIVRE NEUVIEME.

Etablissement des Portugais dans le Brésil. Guerres qu'ils y ont soutenues. Productions & richesses de cette colonie.

E Brésil est un continent immense de l'ADécouverte
du Brésil par
les Portupar la riviere des Amazones, au Sud par le
gais.

Paraguay, au Couchant par une longue chaîne
de montagnes qui le séparent du Pérou, au
Levant par la mer du Nord. On donne à ses
côtes douze cents lieues d'étendue. L'inté-

rieur des terres, trop peu connu pour qu'on en puisse déterminer la prosondeur, est coupé du Nord au Sud par des hauteurs d'où sortent

plusieurs grandes rivieres, dont les unes se jettent dans l'Océan, & les autres dans la Plata.

Si Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orénoque, dans son troisseme voyage en 1499, eût continué à s'avancer vers le Midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Brésil. Il préséra de tourner au Nord-Ouest, vers le golfe qui s'enfonce entre cette riviere & la Floride. Les établissemens déja faits, l'or qu'on en apportoit, l'espérance qu'il avoit de trouver une route pour les Indes Orientales: tout le conduisoit de ce côté là.

Un heureux hazard procura l'année fuivante l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Cet amiral Portugais conduifoit une flotte au-delà du cap de Bonne-espérance. Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, il prit tellement au large, qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue, située à l'Ouest. La tempête l'obligea d'y chercher un afyle. Il mouilla sur la côte au quinzieme dégré de latitude australe, dans un lieu qu'il appella Porto-Seguro. Il prit possession du pays sans y former d'établissement, & lui donna le nom de Sainte-Croix, auguel on substitua depuis celui de Brésil; parce que le bois qui portoit ce nom étoit la production du pays la plus précieuse pour les Européens, qui l'employerent à la teinture.

Comme on avoit découvert cette contrée en

se portant aux Indes, & qu'on ignoroit si elle n'en faisoit pas partie, on la comprit d'abord sous la même dénomination; mais on la distingua par le surnom d'Indes Occidentales, parce qu'on prenoit la route de l'Orient pour aller aux véritables Indes, & la route d'Occident pour aller au Brésil. Cette dénomination s'étendit depuis à toute l'Amérique, & les Américains surent appellés fort improprement Indiens.

C'est ainsi que les noms des lieux & des choses, assignés au hazard par des ignorans. ont toujours embarraffé les philosophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même, & non dans les circonstances purement accessoires, & souvent étrangeres aux qualités physiques des objets désignés & nommés. Rien de plus bizarre que de voir l'Europe transportée & reproduite, pour ainsi dire, en Amérique, par le nom & la forme de nos villes; par les loix, les mœurs & la religion de notre continent. Mais, tôt ou tard, le climat reprendra son empire, & rétablira les choses dans leur ordre & leur nom naturels, toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laisse toujours après elle. Qui fait si dans trois ou quatre mille ans, l'histoire actuelle de l'Amérique ne sera pas aussi confuse, aussi inexplicable pour ses habitans, que l'est aujourd'hui pour nous celle des Dda

rems de l'Europe, antérieurs à la république Romaine? Ainsi les hommes, & leurs connoissances, & leurs conjectures, soit vers le passé, soit vers l'avenir, sont le jouet des soix & des mouvemens de la nature entiere, qui suit son cours, sans égard à nos projets & à nos pensées, peut-être même à notre existence, qui n'est qu'une suite momentanée d'un ordre passager comme elle.

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité, que l'imprudence & l'instabilité des deffeins & des mesures de l'homme dans ses plus grandes entreprises, son aveuglement dans ses recherches, & plus encore l'usage de ses découvertes. Dès que la cour de Lisbonne eut fait visiter les ports, les baies, les rivieres, les côtes du Brésil, & qu'elle se fut assurée qu'il n'y avoit ni or, ni argent dans ses terres, elle les méprisa au point de n'y envoyer que des hommes siétris par les loix, & des semmes perdues par leurs débauches.

Tous les ans il partoit de Portugal un ou XLIV. deux vaisseaux qui alloient porter dans le Quels su-nouveau-monde tous les scélérats du royaume. Tent les premiers colons Ils en rapportoient des perroquets, des bois que le Porde teinture & de marqueterie. On voulut y tugal enjoindre le gingembre; mais il ne tarda pas à le Brésil. être prohibé, de peur que cette marchandise ne nuisst au commerce qu'on en faisoit par les grandes Indes.

L'Afie occupoit alors tous les esprits. C'étoit le chemin de la fortune, de la confidéra. tion, de la gloire. Les exploits éclatans qu'y faisoient les Portugais, les richesses qu'on en rapportoit, donnoient à leur nation, dans toutes les parties du monde, une supériorité que chaque particulier vouloit partager. L'enthousiasme étoit général. Personne ne passoit librement en Amérique; mais on commença à affocier aux malfaiteurs qu'on y avoit d'abord exilés, les infortunés que l'inquisition voulut proferire.

On ne connoît pas de haîne nationale plus profonde & plus active, que celle des Portugais pour l'E pagne. Cette aversion si ancienne, qu'on n'en voit pas l'origine, si enracinée, qu'il n'est pas possible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêchés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voisin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils en détestoient les mœurs. Soit analogie de climat & de caractere, foit conformité de circonstances, ils ont pris les plus mauvaises de ses institutions. Ils n'en pouvoient imiter une plus horrible que celle de l'inquisition.

Ce tribunal de fang, érigé en Espagne en 1482 par un mélange de politique & de fanatifme, fous le régne de Ferdinand & d'Ifabelle, n'eut pas été plutôt adopté par Jean

III, qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord son autorité, enfuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cents victimes, dont il faisoit brûler la dixieme partie, & reléguoit le reste en Afrique ou dans le Brésil. Il attaqua avec fureur ceux qui étoient soupconnés de pédéraftie : défordre nouveau dans l'état. mais inféparable d'un climat chaud où le célibat devient commun. Il poursuivit les forciers, qui, dans ces tems d'ignorance, étoient aussi redoutés que multipliés par la crédulité dans toute l'Europe bigote & barbare; les mahométans, extrêmement diminués, depuis qu'ils avoient perdu l'empire; les Juifs surtout, que leurs richesses rendoient plus fuspects.

On sait que lorsque cette nation, long-tems concentrée dans un petit & misérable coin de terre, sut dispersée par les Romains, plusieurs de ses membres se résugierent en Portugal. Ils s'y multiplierent après que les Arabes eurent fait la conquête des Espagnes. On les laissoit jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne sut que lorsque ce pays ent recouvré son indépendance, qu'ils surent exclus des charges. Ce commencement d'oppression n'empêcha pas que vingt mille familles Juives ne s'y retirassent, quand, après la conquête de Grenade, les rois catholiques les condamnerent à sortir

d'Espagne ou à changer de culte. Chaque famille paya son asyle en Portugal, de vingt livres. La superstition arma bientôt Jean II contre cette nation trop persécutée. Ce prince en exigea vingt mille écus, & la réduisit ensuite à l'esclavage. Emanuel bannit en 1406, ceux qui refuserent de se faire chrétiens; mais il rendit la liberté aux autres, qui ne tarderent pas à s'emparer du commerce de l'Asie, dont on ouvroit alors les sources. L'établissement de l'inquisition rallentit, en 1548, leur activité. Les confiscations que se permettoit ce tribunal odieux, & les taxes que le gouvernement leur arrachoit de tems en tems, augmentoit la défiance. Ils espérerent que deux cents cinquante mille livres qu'ils fournirent à Sébastien pour son expedition d'Afrique, leur procureroient quelque tranquillité. Malheureusement pour eux, ce monarque imprudent eut une fin funeste. Philippe II, qui étendit peu après ses loix sur le Portugal, régla que ceux de ses sujets qui descendoient d'un Juif ou d'un Maure, ne pourroient être admis, ni dans l'état ecclésiastique, ni dans les charges civiles. Ce sceau de réprobation qu'on imprimoit, pour ainsi dire, sur le front de tous les nouveaux chrétiens, dégoûta les plus riches d'un féjour où leur fortune ne les préfervoit pas de l'humiliation. Ils porterent leurs capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Ham-

bourg, dans d'autres villes avec lesquelles ils avoient des liaisons suivies. Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution, étendit à plusieurs contrées l'industrie, jusqu'alors concentrée en Espagne & en Portugal, & priva les deux états des avantages que l'un tiroit des Indes Orientales, & l'autre des Indes Occidentales.

Antérieurement à ces dernieres époques, les Juiss dépouillés de leurs biens par l'inquifition, exilés dans le Brésil, ne furent pas entiérement abandonnés. Plusieurs trouverent des parens tendres, des amis sideles; les autres, dont l'intelligence & la probité étoient connues, obtinrent des fonds des négocians de disférentes nations, avec lesquels ils avoient eu des liaisons d'affaires. Ces secours mirent des hommes entreprenans en état de cultiver des cannes à sucre, dont les premieres leur vinrent de l'île de Madere.

Cette production, bornée jusqu'alors par sa rareté aux usages de la médecine, devint un objet de luxe. Les princes, les grands, les gens opulens, voulurent jouir de ce nouveau genre de volupté. Ce goût sut savorable au Brésil, qui étendit de plus en plus sa culture. Malgré ses préventions, la cour de Lisbonne commença à sentir qu'une colonie pouvoit devenir utile à la metropole, autrement que par des métaux. Elle jetta des regards moins

dédaigneux sur une contrée immense, que le hasard lus avoit donné, & qu'elle étoit accoutumée à regarder comme un cloaque, où aboutissoient toutes les immondices de la monarchie. Cet établissement abandonné aux seuls caprices des colons, sut jugé digne de quelque administration. Thomas de Sousa y sur le régler & pour le conduire.

Dès que ce gouverneur éclairé eut affujetti à l'ordre, des hommes qui avoient toujours vécu dans l'anarchie, dès qu'il eut mis un peu d'ensemble entre des plantations qui, jusqu'alors, avoient été entiérement isolées, il chercha à connoître les naturels du pays avec lesquels il auroit sans cesse à négocier ou à combattre. Il n'étoit pas aisé d'acquérir ces lumieres.

Le Brésil étoit rempli de petites nations, dont les unes habitoient au milieu des forêts, & les autres dans des plaines ou sur des rivieres. S'il s'en trouvoit qui eussent des demeures sixes, un plus grand nombre encore erroit de région en région. La plupart n'avoient aucune communication entr'elles. Celles qui n'étoient pas divisées par des guerres continuelles, l'étoient par des haînes ou des jalousies héréditaires. On en voyoit qui vivoient de leur chasse & de leur pêche; d'autres qui substitoient par l'agriculture. Toutes

ces causes devoient avoir introduit des différences marquées dans les occupations, dans les coutumes des ces peuples. Cependant le fonds de leur caractere étoit à-peu-près le même.

Le Brésiliens sont en général de la taille XLV. des Européens, mais ils sont moins robustes. Caradère & usage des Ils ont aussi moins de maladies. Il n'est pas Brésiliens. rare de leur voir pousser leur carrière au-delà d'un siècle. Autresois ils ne connoissoient aucune espece de vêtement. Depuis notre invasion, ils se couvrent communément le milieu du corps. La parure des semmes differe de celle des hommes, en ce qu'elles ont les cheveux extrêmement longs, & qu'ils les tiennent courts; qu'elles portent en bracelet des os d'une blancheur éclatante, qu'ils ont en collier; & qu'elles peignent leur visage, au lieu qu'ils peignent leur corps.

Quoique la langue des Topinamboux soit assez répandue sur les côtes, on peut dire en général que chaque peuplade de ce vaste continent a son idiôme particulier. Quelques-uns de ces langages ont, dit-on, de l'énergie, mais ils sont tous extrêmement bornés. On n'en trouve pas un seul qui ait des termes pour exprimer des idées abstraites & universeilles. Cette pénurie de langage, qui est commune à tous les peuples de l'Amérique méridionale, est la preuve la plus sensible du

peu de progrès qu'y a fait l'esprit humain. La ressemblance des mots d'une langue avec les autres, prouve que les transmigrations réciproques de ces sauvages, ont été fréquentes. Peut-être par la comparaison qu'on sera un jour de leur langue avec les langues de l'Afrique, des Indes Orientales & de l'Europe, parviendra-t-on à découvrir l'origine des Amécains, qui jusqu'ici a occupé sans fruits, les veilles de tant de savans.

La nourriture des Brésiliens étoit anciennement peu variée. Elle devoit devenir meilleure lorsqu'ils ont connu nos animaux domestiques. Cependant ceux qui habitent sur les côtes, continuent à vivre des coquillages que la mer y jette. Sur les rivieres, on se nourrit toujours de pêche, & dans les sorêts, de chasse. Le vuide, que laissent trop souvent des ressources si fort incertaines, est rempli par quelques racines qui peuvent se passer de culture, ou qui n'exigent que des soins bornés.

Le travail est insupportable à ces sauvages. L'inaction, la table, la danse, partagent leur vie. Leurs chansons ne sont qu'une longue tenue, sans aucune variété de tons: elles roulent ordinairement sur leurs amours ou sur leurs exploits guerriers.

Leurs amusemens ne sont pas interrompus par l'obligation d'honorer un être suprême qu'ils

qu'ils ignorent, ni leur tranquillité troublée par les terreurs d'une vie future, dont ils n'ont point d'idée. Ils ont cependant des dévins qui, par des contorsions extraordinaires, surprennent souvent leur crédulité, au point de causer parmi eux des mouvemens violens. Ces fourbes sinissent par être massacrés, si l'on parvient à démêier leurs impostures; ce qui arrête un peu l'esprit de mensonge.

Les idées de dépendance & de foumission qui ne dérivent parmi nous que de l'idée d'un être suprême, sont inconnues à ces peuples athées. Ils ne conçoivent pas qu'il existe des hommes assez audacieux pour vouloir commander. Encore moins imaginent-ils qu'il y en ait d'assez fous pour vouloir obéir. Seu-lement ils accordent plus d'estime, à ceux qui ont massacré le plus d'ennemis.

Les Brésiliens vivent tous selon leurs desirs. De même que la plupart des peuples sauvages, ils ne marquent aucun attachement particulier pour les lieux qui les ont vu naîtres L'amour de la patrie, qui est une affection dominante dans les états policés; qui dans les bons gouvernemens, va jusqu'au fanatisme dans les mauvais, passe en habitude; qui conferve à chaque nation pendant des siècles entiers, son caractère, ses usages & ses goûts cet amour n'est qu'un sentiment factice qui naît dans la société, mais inconnu dans l'état

Tome III.

de nature. Le cours de la vie morale du fanvage, est entiérement opposé à celle de l'homme focial. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature, que dans son enfance. A mesure que ses forces & sa raison se développent, il perd de vue le présent, pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainsi l'âge des passions & des plaisirs, le tems sacré que la nature destinoit à la jouissance, se passe dans la spéculation & dans l'amertume. Le cœur se refuse ce qu'il desire, se reproche ce qu'il s'est per mis, également tourmenté par l'usage & la privation des biens qui le flattent. Regrettant fans cesse la liberté qu'il a toujours facrifiée. l'homme revient en soupirant sur ses premieres années, que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un sentiment continuel de curiofité & d'espérance. Il se rappelle avec attendriffement le féjour de son enfance. Le souvenir de ses innocens plaisirs embellit sans cesse l'image de son berceau, & le retient ou le ramene dans sa patrie, tandis que le sauvage, qui jouit à chaque époque de sa vie des plaifirs & des biens qu'elle doit amener, & qui ne les facrifie pas à l'espérance d'une vieillesse moins laborieuse, trouve également dans tous les lieux les objots analogues au désir qu'il éprouve; fent que la fource de son plaisir est en lui-même, & que sa patrie est par-tout. Ouoique la tranquillité des Brésiliens n'ait

pour base des loix d'aucune espece, rien, dans leurs petites sociétés, n'est si rare que les dissensions. Si l'ivresse, ou un malheureux hasard, ensante une querelle, & que quelqu'un y périsse, le meurtrier est livré aux parens du mort, qui l'immolent à leur vengeance, sans délibérer. Les deux familles s'assemblent ensuite, & se réconcilient dans la joie d'un festin bruyant.

Tout Brésilien s'approprie autant de semmes qu'il veut, ou qu'il peut s'en procurer, & les répudie s'il s'en dégoûte. Celles qui manquent à la soi qu'elles ont jurée, sont punies du dernier supplice, & l'on ne rit point de l'homme qu'elles ont trompé. Les meres, après leur couche, ne gardent le lit qu'un jour ou deux au plus; & portant leur enfant pendu au cou dans une écharpe de coton, elles reprennent leurs occupations ordinaires, sans aucun danger.

Les voyageurs sont reçus au Brésil avec des égards marqués. Ils se voient entourés de semmes, qui, en leur lavant les pieds, leur prodiguent les expressions les plus obligeantes. On ne néglige rien pour les bien traiter: mais ce seroit un outrage impardonnable, que de quitter une samille où l'on a été accueilli, pour aller chez une autre où l'on pourroit espérer un traitement plus agréable. Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct

& de la destination de l'homme pour la sociabilité. C'est le plus beau caractere des peuples sauvages; celui où dévroient s'arrêter peut-être les progrès de la police & des institutions sociales.

Dans leurs maladies, les Brésiliens s'assistent avec toute la cordialité d'une tendresse plus que fraternelle. Un d'entr'eux a-t-il une plaie, son voisin se présente aussi-tôt pour la sucer; & tous les services de l'humanité sont rendus avec un zèle digne de ce premier soin. Ils ne négligent pas les plantes salutaires que leur sournissent leurs forêts; mais ils jugent l'abstinence plus utile que tous les remédes: jamais ils ne donnent de nourriture à leurs malades.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette foiblesse qui nous fait fuir nos morts, qui nous ôte le courage d'en parler, qui nous éloigne des lieux qui pourroient nous en rappeller l'idée; ces sauvages regardent les leurs avec attendrissement, racontent leurs exploits avec complaisance, louent leurs vertus avec transport. On les enterre debout, dans une fosse ronde. Si c'est un chef de famille, on ensevelit avec lui ses plumes, ses colliers, ses armes. Lorsqu'une peuplade change de demeure, ce qui arrive souvent, sans autre raison que de changer, chaque famille met des pierres remarquables sur la fosse de ses

morts les plus respectés. Jamais on n'approche de ces monumens de douleur, sans pousser des cris effrayans, assez semblables à ceux dont on fait retentir les airs quand on va combattre.

L'intérêt ni l'ambition n'ont jamais conduit les Brésiliens à la guerre. Le desir de venger leurs proches ou leurs amis, sut toujours le motif de leurs divisions les plus sanglantes. Ils ont pour orateurs, plutôt que pour chefs, des vicillards qui décident les hostilités, qui donnent le signal du départ, qui, pendant la marche, s'abandonnent aux expressions d'une haîne implacable. On s'arrête même quelque-fois pour écouter des harangues emportées qui durent des heures entieres. C'est ce qui rend vraisemblables toutes celles qu'on lit dans Homere, & dans les historiens Romains; mais alors le bruit de l'artillerie n'étoussoit pas la voix des généraux.

Les combattans sont armés d'une massue de bois d'ébéne, qui a six pieds de long, un de large, & un pouce d'épaisseur. Leurs arcs & leurs siéches sont du même bois. Ils ont pour instrumens de musique guerriere, des slûtes faites avec les ossemens de leurs ennemis. Elles valent bien, pour inspirer le courage, nos tambours, qui étourdissent sur le danger, & nos trompettes, qui donnent le signal & peut-être la peur de la mort. Leurs généraux

sont les meilleurs soldats des guerres précédentes.

Lorsque l'aggresseur est arrivé sur les frontieres ennemies, les femmes, chargées des provisions, s'arrêtent pendant que les guerriers pénétrent au travers des bois. Leur premiere attaque ne se fait jamais à découvert. Ils se cachent à quelque distance des habitations, pour se ménager les avantages d'une surprise. Dans les ténebres, on met le feu aux cabanes, & l'on profite de la confusion. pour assouvir une fureur qui ne connoît point de bornes. Ceux qui sont réduits à faire la guerre de campagne, se divisent par pelotons & se mettent en embuscade. S'ils sont découverts & vaincus par des forces supérieures, ils s'enfoncent dans des forêts profondes. Rarement fait-on consister le courage à combattre de pied-ferme.

L'ambition des Brésiliens est de faire des prisonniers. Ceux ci sont conduits dans le village du vainqueur, où ils sont égorgés & mangés avec appareil. Le festin est long; & pendant qu'il dure, les anciens exhortent les jeunes gens à devenir guerriers intrépides, pour étendre la gloire de la nation, & pour se régaler souvent d'un mets si honorable. Cet attrait pour la chair humaine, ne fait jamais dévorer ceux des ennemis qui ont péri dans l'action: les Brésiliens se bornent à ceux qui sont

tombés vifs entre leurs mains, & qui ont été tués avec certaines formalités. Il femble que la vengeance seule assaisonne un aliment que l'humanité repousse.

Le fort des prisonniers de guerre a suivi les différens âges de la raison. Les nations les plus policées les rançonnent, les échangent ou les restituent, lorsque la paix a succédé aux hostilités. Les peuples à demi-barbares se les approprient, & les réduisent en esclavage. Les sauvages ordinaires les massacrent, sans les tourmenter. Les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent. C'est leur droit des gens.

Cependant l'antropophagie est quelquesois le penchant ou la maladie, dont quelques individus bizarres sont attaqués, même parmi les sauvages les plus doux. Ces especes d'assassins ou de maniaques, comme on voudra les nommer, se retirent de leur horde, se cantonnent seuls dans un coin de fôret, attendent le passant, comme le chasseur ou le sauvage même attendroit une bête à la rentrée ou à l'affut, le tirent, le tuent, se jettent sur le cadavre & le dévorent.

Lorsque ce penchant n'est pas une maladie, l'essai de la chair humaine dans les sacrissces des prisonniers, & la paresse, peuvent être comptés parmi les causes de cette antropophagie particuliere. L'homme policé vit de

Ee 4

all Dilling

son travail; l'homme sauvage vit de sa chasse. Voler, parmi nous, est la maniere la plus courte & la moins pénible d'acquérir. Tuer fon semblable, & le manger quand on le trouve bon, est la chasse la moins pénible d'un sauvage. On a bien plutôt tué un homme qu'un animal. Un paresseux veut avoir, parmi nous, de l'argent, sans prendre la fatigue de le gagner. Chez les fauvages, un paresseux veut manger, sans se donner la peine de chasser; & le même vice conduit l'un & l'autre à un même crime: car partout la paresse est une antropophagie; & fous ce point de vue, l'antropophagie est encore plus commune dans la société qu'au fond des forers. S'il est jamais possible d'examiner ceux d'entre les sauvages qui se livrent à l'antropophagie, on les trouvera foibles, làches, paresseux, dominés des vices de nos asfassins & de nos mendians.

Nous favons que si l'opulence est la mere des vices, la misere est la mere des crimes; & ce principe n'est pas moins vrai dans les bois que dans les cités. Qu'elle est l'opulence des sauvages? L'abondance de gibier autour de sa retraite. Quelle est sa misere? La difette de gibier. Quels font les crimes inspirés par la difette? Le vol & l'affaffinat. L'homme policé vole & tue pour vivre; le fauvage tue pour manger.

Lorsque ce goût est une maladie, interro-

gez le médecin; il vous dira qu'un sauvage peut être attaqué d'une saim canine, ainsi que l'homme policé. Si ce sauvage est soible, & si ses sorces ne peuvent sussire à la satigue que son besoin continu de manger exigeroit, que fera-t-il? Il tuera & mangera son semblable; il ne peut chasser qu'un instant, & il veut toujours manger.

Il est une infinité de maladies & de vices de conformation naturelle, qui n'ont aucune suite fâcheuse, on qui ont des suites toutes différentes dans la société, & qui ne peuvent conduire le sauvage qu'à l'antropophagie, parce que la vie est le seul bien du sauvage.

Tous les vices moraux, qui conduisent l'homme policé au vol, doivent conduire le sauvage au même résultat, le vol; or le seul qu'un sauvage soit tenté de faire, c'est la vie d'un sauvage qu'il trouve bon à manger.

Au Brésil, les têtes des morts sont conservées très-précieusement. On les montre avec ostentation à tous les étrangers, comme un monument de valeur & de victoire. Les héros de ces nations sauvages portent leurs exploits gravés sur leurs membres, par des incissons qui les honorent aux yeux de leurs compatriotes. Ce ne sont pas des ornemens d'or ou de soie, que l'ennemi puisse leur enlever. Il est beau pour eux d'avoir été désigurés dans les combats. Dans ces régions, un homme qui

cherche à plaire, doit être couvert de fang. Ces mœurs n'avoient pas disposé les Brésiliens à subir le joug que le Portugais voulut leur imposer à son arrivée. Ils se contenterent d'abord de n'avoir aucune communication, de ne former aucune habitude avec ces ét angers. Se voyant poursuivis pour être faits esclaves. pour être employés au travail des terres; ils prirent le parti de massacrer, de dévorer tous les Européens qu'ils pourroient surprendre. Les parens, les amis des fauvages prisonniers, s'enhardissoient à les délivrer. Ils y réussifsoient quelquesois. Ces succès multiplioient les ennemis des Portugais, qui, tandis qu'ils travailloient d'un bras, étoient obligés de se battre de l'autre.

Portugais an Brefil.

Soufa n'amena pas des forces suffisantes, Succès des pour changer la situation des choses. En bâtiffant San-Salvador, il donna, à la vérité, un centre à la colonie; mais la gloire de l'affermir, de l'étendre, de la rendre véritablement utile à la patrie principale, étoit réservée aux Jésuites, qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides, à qui la réligion ou l'ambition ont toujours fait entreprendre de grandes choses, se disperferent parmi les Indiens. Ceux de ces missionnaires, qui, en haîne du nom Portugais, étoient massacrés, se trouvoient auffi-tôt remplacés par d'autres, qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms

de paix & de charité. Cette magnanimité confondit des barbares, qui jamais n'avoient su pardonner. Infensiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroissoient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant pour les missionnaires, devint une passion. Lorsqu'un Jésuite devoit arriver chez quelque nation, les jeunes gens alloient en foule au devant de lui, se cachant dans les bois situés sur la route. A son approche, ils fortoient de leur retraite, ils jouoient de leurs fifres, ils battoient leurs tambours, ils remplissoient les airs de chants d'allégresse, ils dansoient; ils n'omettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur fatisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens, les principaux chefs des habitations, qui montroient une joie aussi vive, mais plus réservée. Un peu plus loin on voyoit les jeunes filles, les femmes dans une posture respectueuse & convenable à leur fexe. Tous réunis, ils conduisoient en triomphe leur pere dans les lieux où l'on devoit s'assembler. Là, il les instruisoit des principaux mysteres de la religion; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la justice, à la charité fraternelle, à l'horreur du sang humain, & les baptisoit.

Comme ces missionnaires étoient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyoient souvent à leur place les plus infiers d'une destination si glorieuse, distribuoient des haches, des couteaux, des miroirs, aux sauvages qu'ils trouvoient; & leur peignoient les Portugais doux, humains, biensaisans. Ils ne revenoient jamais de leurs courses, sans être suivis de quelques Brésiliens, dont ils avoient au moins excité la curiosité. Dès que ces barbares avoient vu les Jésuites, ils ne pouvoiont plus s'en séparer. Quand ils retournoient ches eux, c'étoit pour inviter leurs samilles & leurs amis à partager leur bonheur; c'étoit pour montrer les présens qu'on leur avoit saits.

Si quelqu'un doutoit de ces heureux effets de la bienfaisance & de l'humanité sur des peuples fauvages, qu'il compare les progrès que les Jésuites ont faits, en très-peu de tems, dans l'Amérique Méridionale, avec ceux que les armes & les vaisseaux de l'Espagne & du Portugal n'ont pu faire en deux fiécles. Tandis que des milliers de foldats changeoient deux grands empires policés en déserts de sauvages errans, quelques missionnaires ont changé de petites nations errantes en plusieurs grands peuples policés. Si ces hommes actifs & courageux, avoient eu un esprit moins infecté de celui de Rome; si formés en société dans la cour la plus intriguante & la plus corrompue de l'Europe, ils ne s'étoient pas introduits

dans les autres cours pour influer sur tous les événemens politiques; si leurs chess n'avoient pas abusé des vertus même de la plupart des membres: l'ancien & le nouveau-monde jouiroient encore des travaux d'un corps qu'on pouvoit rendre utile, en l'empêchant d'être nécessaire; le dix-huitième siècle n'auroit pas à rougir des atrocités qui ont accompagné son anéantissement; la capitale du monde chrétien ne seroit pas occupée en ce moment à plonger des mains bassement avides, dans les entrailles de ses martyrs & de ses apôtres.

Les Brésiliens avoient eu trop sujet de hair les Européens, pour ne pas se désier même de leurs biensaits. Mais un trait de justice, qui sit un grand éclat, diminua cette mésiance.

Les Portugais avoient formé l'établissement de Saint-Vincent sur la côte de la mer, au vingt-quatrième dégré de latitude australe. Là, ils commerçoient paisiblement avec les Cariges, la nation la plus douce & la plus policée de tout le Brésil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaison, n'empêcha pas qu'on n'enlevât soixante-dix hommes pour en faire des esclaves. L'auteur de cet attentat sut condamné à ramener les prisonniers où il les avoit pris, & à faire les excuses qu'exigeoit une si grande insulte. Deux Jésuites chargés de faire recevoir les réparations, que sans eux on n'eût jamais ordonnées, en donnerent avis à Faran-

caha, l'homme le plus accrédité de sa nation. Il vint au-devant d'eux, & les embrassant avec des larmes de joie: " mes peres, leur dit-il, " nous confentons à oublier le passé, & à faire , une nouvelle alliance avec les Portugais; , mais qu'ils soient désormais plus modérés & , plus fideles aux droits des nations, qu'ils ne , l'ont été. Notre attachement mérite au moins , de l'équité. On nous traite de barbares, ce-, pendant nous respectons la justice & nos , amis". Les missionnaires ayant promis que leur nation observeroit désormais plus religieusement les loix de la paix & de l'union, Farancaha reprit: " si vous doutez de la bonne-" foi des Cariges, je vais vous en donner une , preuve. J'ai un neveu que j'aime tendrement : , il est l'espérance de ma maison, & fait les , délices de fa mere: elle mourroit de dou-,, leur, si elle perdoit son fils. Je veux ce-" pendant vous le donner en otage. Amenez-, le avec vous, cultivez sa jeunesse, prenez , foin de fon éducation, instruisez-le de votre " religion. Que ses mœurs soient douces; , qu'elles soient pures. l'espere qu'à votre ,, retour vous m'instruirez aussi, & que vous " me rendrez à la lumiere ". Plusieurs Cariges imiterent cet exemple, & envoyerent leurs enfans à Saint-Vincent pour y être élevés. Les Jésuites étoient trop adroits, pour ne pas tirer un grand parti de cet événement;

mais productes, en donnerent a

mais rien ne fait soupçonner qu'ils cherchâssent à tromper les Indiens, en les portant à la
soumission. L'avarice n'avoit pas encore gagné
ces missionnaires; & le crédit qu'ils avoient
alors à la cour, les faisoit assez respecter dans
la colonie, pour que le sort de leurs néophites ne sut pas à plaindre.

Ce tems de tranquillité fut mis à profit. Les manufactures de sucre furent vivement pousfées avec les instrumens que fournissoit l'Afrique. Cette vaste région n'avoit pas été plutôt reconnue & en partie subjuguée par les Portugais, qu'ils en avoient tiré un grand nombre d'esclaves, que la métropole employoit au service domestique & à l'exploitation des terres. Cet usage, l'un de ceux qui ont le plus corrompu le caractere national, s'introduisit plus tard dans les possessions du nouveau-monde. Il n'y commença que vers l'an 1530. Les négres s'y multiplierent prodigieusement, au tems dont nous parlons. Les naturels du pays ne partagerent pas à la vérité leurs travaux, mais il ne les traverserent plus: ils les encouragerent même, en se vouant à des occupations moins rudes, & en fournissant à la colonie quelques subsistances.

Un accord si heureux, produisit les plus

grands avantages.

Cette prospérité, dont tous les marchés de XLVII: l'Europe étoient le théâtre, excita la cupidité des François fur le Bréss.

des François. Ils tenterent de former fucces. sivement des établissemens à Rio-Janeiro, à Rio-Grande, à Paraïba, dans l'isle de Maragnan. Leur légéreté ne leur permit pas d'attendre le fruit, communément tardif, des nouvelles entreprises. Ils abandonnerent, par inconstance & par lassitude, des espérances capables de foutenir des esprits qui n'auroient pas été auffi faciles à se rebuter, que prompts à entreprendre. L'unique monument précieux de leurs courses infructueuses, est un dialogue qui peint d'autant mieux le bon sens naturel des sauvages, qu'il est écrit dans ce style naif qui caractérisoit, il y a deux siécles, la langue Françoife, & où l'on retrouve encore des graces qu'elle doit regretter.

"Les Brésiliens, dit Lery, l'un des inter"locuteurs, fort ébahis de voir les François
"prendre tant de peine d'aller querir leur
"bois, il y eut une sois un de leurs vieillards
"qui me sit cette demande. Que veut dire,
"que vous autres François venez de si loin
"querir du bois pour vous chausser? N'y en
"a-t-il point en votre terre? A quoi lui ayant
"répondu qu'oui, & en grande quantité,
"mais non pas de telle sorte que le leur, le"quel nous ne brûlions pas comme il pen"sioit; ainsi comme eux-mêmes en usoient
"pour teindre leurs cordons & plumages, les
"nôtres l'amenoient pour faire la teinture. Il

", me répliqua: Voire, mais vous en faut-il ,, tant? Oui., lui dis-je; car y ayant tel mar-, chand en notre pays qui a plus de frises & , de draps rouges que vous n'en avez jamais , vu par-deçà, un seul achetera tout le bois , dont plusieurs navires s'en retournent char-,, gés. Ha, ha! dit le fauvage, tu me contes " merveilles! Puis pensant bien à ce que je ", lui venois de dire, plus outre dit: Mais cet ,, homme tant riche dont tu parles, ne meurt-,, il point? Si fait, si fait, lui dis-je, aussi-bien , que les autres. Sur quoi, comme ils font , grands discoureurs, il me demanda de re-, chef: Et quand doncques il est mort, à qui , est tout le bien qu'il laisse? A ses enfans, , lui dis-je, s'il en a; & à défaut d'iceux, à ,, ses freres, sœurs, ou plus prochains. Vrai-, ment, dit alors mon vieillard, à cette heu-, re cognois-je que vous autres François êtes ., de grands fols; car vous faut-il tant travails , ler à passer la mer pour amasser des richesses , à ceux qui survivent après vous, comme si , la terre qui vous a nourris n'étoit point " fuffisante aussi pour les nourrir? Nous avons .. des enfans & des parens, lesquels, comme , tu vois, nous aimons; mais parce que , nous fommes affurés qu'après notre mort, " la terre qui nous a nourris les nourrira, cer-, tes nous nous repofons fur cela ". Cette philosophie, si naturelle à des peu-Ff Tome III.

id

font char

avoir ren

grands as

avantages.

ples sauvages que la nature exempte de l'ambition, mais étrangere aux nations policées qui ont éprouvé tous les maux du luxe & de la cupidité, ne sit pas grande impression sur les François. Ils devoient succomber à la tentation des richesses, dont la soif dévoroit alors tous les peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandois, qui étoient devenus républicains par hazard, & commerçans par nécessité, surent plus constans & plus heureux que les François dans leurs entreprises sur le Brésil. Ils n'avoient affaire qu'à une nation aussi petite que la leur, qui à leur exemple, devoit bientôt seconer le joug de l'Espagne, mais en gardant celui de la royauté.

Les Hollandois s'établissent Pays-Bas contre Philippe II. Les provinces les
dans le Bré plus riches, furent retenues ou ramenées sous
fil, & en
font chast un sceptre de fer; mais les plus pauvres, cel,
fés, après y les qui étoient comme submergées, réussirent
avoir remporté de par des efforts plus qu'humains à affurer leur
grands aindépendance. Lorsque leur liberté fut soliavantages.

dement établie, elles allerent attaquer leur ennemi sur les mers les plus éloignées, dans
l'Inde, dans le Gange, jusques aux Moluques,
qui faisoient partie de la domination Espagnole, depuis qu'elle comptoit le Portugal au

nombre de ses possessions. La treve de 1609 donna à cette entreprenante & heureuse répu-

blique, le tems de mûrir ses nouveaux projets. Ils éclaterent en 1621, par la création d'une compagnie des Indes Occidentales, dont on espéra les mêmes succès dans l'Afrique & dans l'Amérique, comprises dans son privilége exclusif, qu'avoit eu en Asie celle des Indes Orientales.

Les fonds de la nouvelle société furent de douze millions. La Hollande y entra pour quatre neuvièmes, la Zélande pour deux, la Meuse & la Westfrise pour un chacune; la Frise & Groningue ensemble, pour un neuvième. L'assemblée générale devoit se tenir six ans sans interruption à Amsterdam, & ensuite deux à Middelbourg. La compagnie Occidentale, mécontente que son privilége sût moins étendu que celui de la compagnie Orientale, ne se pressa d'agir. Les états établirent l'égalité, & les opérations commencerent par l'attaque du Brésil.

On avoit les lumieres nécessaires pour se bien conduire. Quelques armateurs Hollans dois avoient hazardé d'y aller, sans être arrêtés par la loi qui en interdisoit l'entrée à tous les étrangers. Comme, suivant l'usage de leur nation, ils offroient leurs marchandises à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la métropole, ils surent accueillis savorablement. Ils dirent à leur retour, que le pays étoit dans une espece d'anarchie; que la domination étrangere y avoit étouffé l'amour de la patrie; que l'intérêt personnel y
avoit corrompu tous les esprits; que les soldats étoient devenus marchands; qu'on avoit
oublié jusqu'aux premieres notions de la guerre, & qu'il suffiroit de se présenter avec des
forces un peu considérables, pour surmonter
infailliblement les légers obstacles qui pourroient s'opposer à la conquête d'une région
si riche.

La compagnie chargea, en 1624, Jacob Willekens de cette entreprise. Il alla droit à la capitale. San-Salvador se rendit à la vue de la slotte Hollandoise. Le reste de la province ou de la capitainerie, qui étoit la plus étendue, la plus riche, la plus peuplée de la colonie, ne sit guère plus de résistance.

Cette nouvelle causa plus de joie que de douleur au conseil d'Espagne. Les ministres qui le composoient, furent consolés du triomphe des plus opiniatres ennemis de leur patrie, par le chagrin qu'il devoit donner aux Portugais. Depuis qu'ils travailloient à opprimer cette nation malheureuse, ils éprouvoient une résistance qui blessoit l'orgueil de leur despotisme. Un revers qui pouvoit la rendre moins siere & plus souple, leur parut un événement précieux. Ils crurent toucher au but qu'ils s'étoient proposé, & ils étoient bien résolus à ne rien saire qui pût les en éloigner encore.

Sans perdre de vue d'aussi vils sentimens, Philippe pensa que la majesté du trône exigeoit de lui quelques démonstrations, quelques bienféances. Il écrivit aux Portugais les plus distingués, pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonstances. Ils y étoient disposés. L'intérêt personnel, le zele pour la patrie, le desir de réprimer la joie de leurs tyrans; tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent, le prodiguerent. D'autres leverent des troupes. Tous vouloient fervir. En trois mois on arma vingt-fix vaiffeaux. Ils partirent au commencement de 1626, avec ceux que la lenteur & la politique de l'Espagne avoient fait trop long-tems attendre.

L'Archevêque de San-Salvador, Michel Texeira, leur avoit préparé un succès facile. Ce prélat guerrier, à la tête de quinze cents hommes, avoit d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit insulté, harcelé, battu, poussé, ensermé & bloqué dans la place. Les Hollandois réduits par la faim, l'ennui & la misere, forcerent leur gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées en arrivant: ils surent tous portés en Europe.

Les succès que la compagnie avoit sur mer, la dédommagerent de cette perte. Ses vaisfeaux ne rentroient jamais dans les ports, que triomphans & chargés des dépouilles des Por-

#### HISTOIRE

tugais & des Espagnols. Elle jettoit un éclat qui causoit de l'ombrage aux puissances même les plus intéressées à la prospérité des Hollanlandois. L'Océan étoit couvert de ses flottes. Ses amiraux cherchoient, par des exploits utiles, à conserver sa consiance. Les Officiers subalternes vouloient s'élever, en secondant la valeur & l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du soldat & du matelot étoit sans exemple: rien ne rebutoit ces hommes fermes & intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies. les combats multipliés; tout sembloit les aguerrir, & redoubler leur émulation. La compagnie entretenoit ce sentiment utile par de fréquentes récompenses. Outre la paye qu'on leur donnoit, elle leur permettoit un commerce particulier. Cette faveur les encourageoit, & en multiplioit le nombre. Leur fortune se trouvant liée, par un arrangement si fage, avec celle du corps qui les employoit, ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leurs vaisseaux; jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaisseaux ennemis avec l'intelligence, l'audace & l'acharnement qui assurent la victoire. En treize ans de tems, la compagnie arma huit cents navires, dont la dépense montoit à quatre-vingt-dix millions. Ils en prirent cinq cents quarante-cinq à l'ennemi, qui, avec les marchandises dont ils étoient chargés, furent vendus 180,000,000 liduly the total water and the

vres. Aussi le dividende ne fut-il jamais audessous de vingt pour cent, & s'éleva-t-il souvent à cinquante. Cette prospérité, qui n'avoit d'autre base que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Brésil.

Son amiral, Henri Lonk, arriva au commencement de 1630, avec quarante-six vais-seaux de guerre sur la côte de Fernambuc, une des plus grandes capitaineries du pays, & la mieux fortisiée. Il la soumit, après avoir livré plusieurs combats sanglants, dont il sortit toujours victorieux. Les troupes qu'il avoit laissées en partant, subjuguerent celles de Tamaraca, de Paraïba, de Rio-Grande, dans les années 1633, 1634, 1635. Elles sournissoient tous les ans, ainsi que Fernambuc, une grande quantité de sucre, beaucoup de bois de teinture, & d'autres denrées.

Ces richesses, qui avoient quitté la route de Lisbonne pour prendre celle d'Amsterdam, enslammerent la compagnie. Elle résolut la conquête du Brésil entier, & chargea Maurice de Nassau de cette entreprise, Ce général arriva à sa destination dans les premiers jours de 1637. Il trouva de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, & il se mit en campagne. On lui opposa successivement Alburquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, & le Brésilien Cameron, l'idole des siens, passionné pour les Portugais, brave, actif, rusé, à

qui il ne manqua pour être général, que d'avoir appris la guerre sous de bons maîtres. Tous ces différens chefs se donnerent de grands mouvemens, pour couvrir les possessions dont on leur avoit confié la défense. Leurs efforts furent inutiles. Les Hollandois s'emparerent des capitaineries de Siara, de Siriga, de la plus grande partie de celle de Bahia. Déjà fept des quatorze provinces qui formoient la colonie, avoient reconnu leur domination. Ils espéroient qu'une ou deux campagnes leur donneroient tout ce qui restoit à leur ennemi dans cette partie de l'Amérique, lorsqu'ils se virent arrêtés au milieu de leurs fuccès, par une révolution que l'Europe desiroit sans l'avoir prévue.

Depuis que les Portugais avoient subi le joug Espagnol en 1581, ils n'avoient plus connu le bonheur. Philippe II, prince avare, cruel, despote, profond & dissimulé, avoit cherché à dégrader leur caractere; mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employoit pour les avilir. Son fils, trop fidele à ses maximes, persuadé qu'il valoit mieux régner sur un état ruiné, que de voir dépendre la foumission de ses habitans de leur bonne volonté, les avoit laissé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoient valu tant de trésors, de gloire & de puissance, achetés par des ruisseaux de sang. Le successeur de ce foible prince, plus imbecille encore que fon

pere, attaqua à découvert & avec mépris leur administration, leurs priviléges, leurs mœurs, tout ce qu'ils avoient de plus cher. A l'instigation d'Olivarez, il vouloit les pouffer à la révolte, pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés réunirent les efprits, que l'Espagne avoit travaillé à diviser.
Une conspiration préparée pendant trois ans
avec un secret incroyable, éclata le 3 Décembre 1640. Philippe IV su ignominieusement proscrit, & le Duc de Bragance sut
placé sur le trône de ses peres. L'exemple
de la capitale entraîna le reste du royaume,
& tout ce qui restoit des établissemens sormés
en Asie, en Asrique & en Amérique dans des
tems heureux. Un si grand changement ne
coûta de sang que celui de Michel Vasconcellos, lâche & vil instrument de la tyrannie.

Le nouveau Roi lia ses intérêts, ses ressentimens à ceux des Anglois, des François, de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier le 23 de Juin 1641, avec les Provinces-Unies, une alliance offensive & désersive pour l'Europe, & une treve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales-Nassau sur les troupes; & le gouvernement des possessions Hollandoises dans le Brésil sut consié à Hamel, marchand d'Amsterdam, à

Bassis, orfevre de Harlem; à Bullestraat, charpentier de Middelbourg. Ce conseil devoit décider de toutes les affaires, qu'on croyoit désormais bornées aux opérations d'un commerce vif & avantageux.

Les nouveaux administrateurs entrerent facilement dans les vues économiques de la compagnie. Leurs propres inclinations leur firent paffer le but. Ils laissoient écrouler les fortifications, déjà trop négligées; ils vendoient à leurs rivaux des armes & des munitions de guerre, qu'on payoit fort cher; ils permettoient le retour en Europe, à tous les foldats qui le desiroient. Leur ambition étoit de supprimer toutes les dépenses, & de multiplier les bénéfices du corps qu'ils représentoient. Les éloges que leur attiroit la richeffe des cargaisons, de la part d'une direction également avide & bornée, acheverent de les égarer. Pour groffir encore les profits de la compagnie, ils commencerent à opprimer ceux des Portugais que de grandes possesfions ou des circonftances particulieres, avoient retenus fous fa domination. La tyrannie fit des progrès rapides. Elle fut enfin portée à cet excès, qui justifie toutes les résolutions & qui détermine aux plus violentes.

Ceux qui en étoient la victime, ne perdirent pas leur tems à se plaindre. Les plus hardis s'unirent en 1645 pour se venger. Leur

projet étoit de massacrer dans une sête, au milieu de la capitale de Fernambuc, tous les Hollandois qui avoient part au gouvernement, & de faire ensuite main-basse sur le peuple, qui étoit sans précaution parce qu'il se croyoit sans danger. Le complot sut découvert; mais ceux qui y étoient éntrés, eurent le tems de sortir de la place & de se mettre en sûreté.

Leur chef étoit un Portugais né dans l'obfcurité, nommé Jean Fernandez de Viera. De
l'état de domestique, il s'étoit élevé à celui
de commissionnaire, & ensin à celui de négociant. Son inteiligence lui avoit fait acquérir
de grandes richesses. Il devoit à sa probité la
consiance universelle; & sa générosité attachoit inviolablement une infinité de gens à ses
intérêts. Le revers qu'on venoit d'éprouver
n'étonna pas sa grande ame. Sans l'aveu, sans
l'appui du gouvernement, il osa lever l'étendard de la guerre.

Son nom, ses vertus & ses projets, assemblent autour de lui les Brésiliens, les soldats Portugais, les colons même. Il leur inspire sa confiance, son activité, son courage. On le suit dans les combats; on se presse autour de sa personne, en veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe, & ne s'endort pas sur ses lauriers. Il ne laisse pas au vaincu le tems de se reconnoître. Quelques disgraces qu'il éprouve en poursuivant le cours de ses pros-

pérités, ne servent qu'à développer la fermeté de son ame, les ressources de son génie, l'élévation de son caractere. Il montre un front menaçant, même après le malheur, plus redoutable encore par fa constance que par son intrépidité. La terreur qu'il répand, ne permet plus à ses ennemis de tenir la campagne. A ce moment de gloire, Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la treve, les Hollandois s'étoient emparés en Afrique & en Asie, de quelques places qu'ils avoient opiniâtrément refusé de restituer. La cour de Lisbonne occupée de plus grands intérêts, n'avoit pu songer à se faire justice; mais fon impuissance n'avoit pas diminué son ressentiment. Dans cette disposition, elle avoit été charmée de voir la république attaquée dans le Brésil; elle avoit même favorifé fous-main ceux qui avoient commencé les hostilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique, & de répondre elle-même en Europe, qu'elle désavouoit les auteurs de ces troubles, & qu'elle les en puniroit un jour, fit croire longtems à la compagnie que ces mouvemens n'auroient pas de suite. Son avarice, trop longtems amusée par ces protestations fausses & frivoles, se réveilla enfin. Jean IV, averti qu'il se faisoit en Hollande des armemens confidérables, & craignant d'être engagé dans

une guerre qu'il croyoit devoir éviter, voulut de bonne-foi mettre fin aux hostilités du Brésil.

Viera qui, pour achever ce qu'il avoit commencé, n'avoit que son argent, son crédit & son talent, ne délibéra pas seulement s'il obéiroit , Si le roi, dit-il, étoit instruit de notre " zele, de ses intérêts & de nos succès; bien , loin de chercher à nous arracher les armes, , il nous encourageroit à poursuivre notre ,, entreprise, il nous appuieroit de toute sa , puissance ". Ensuite, dans la crainte de voir rallentir l'ardeur de ses compagnons, il se détermina à précipiter les événemens. continuerent à lui être si favorables, qu'avec le secours de Baretto, de Vidal, de quelques autres Portugais qui vouloient & qui favoient servir leur patrie, il consomma la ruine des Hollandois, Le peu de ces républicains qui avoient échappé au fer & à la famine, évacua le Brésil par une capitulation du 28 Janvier 1654.

La paix que les Provinces - Unies signerent quelques mois après avec l'Angleterre, paroiffoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante possession, que des vues fausses & des circonstances malheureuses leur avoient fait perdre. La république & la compagnie tromperent l'attente des nations. Le traité qui en 1661 termina les divisions des deux

Barradab

des Molls

puissances, assura la propriété du Brésil entier au Portugal, qui s'engagea, de son côté, à payer aux Provinces-Unies huit millions en argent ou en marchandises.

Ainsi sortit des mains des Hollandois, une conquête qui pouvoit devenir la plus riche des colonies Européennes du nouveau-monde. & donner à la république une confistance qu'elle ne pouvoit obtenir de son propre territoire. Mais il auroit failu, pour s'y maintenir, que l'état se fût chargé de son administration, de sa défense; & pour la faire profpérer, qu'on l'eût fait jouir d'une liberté entiere. Avec ces précautions, le Brésil eût été conservé, & auroit enrichi la nation au lieu de ruiner une compagnie. Malheureusement on ignoroit encore que défricher desterres en Amérique, étoit l'unique moyen de les rendre utiles, & que ce fuccès ne pouvoit être que l'ouvrage d'un commerce ouvert à tous les citoyens sous la protection du gouvernement.

XLIX. Les Portugais ne se virent pas plutôt déliSituation vrés des Hollandois d'une maniere irrévocagais dans le ble, qu'ils songerent à mettre dans leur coBrésil, après qu'ils lonie un ordre qui n'y avoit jamais été, même
fe furent avant la guerre. Le premier moyen qu'on
débarrassés imagina pour y réussir, sut de régler le sort
des Hollandois. des Brésiliens qui s'étoient sou qu'on es-

péroit de soumettre. En examinant les choses de plus près qu'on ne l'avoit fait, on sentit que ceux qui les avoient peints comme des barbares qui ne connoissoient aucun frein, les avoient calomniés. La premiere impression que firent les Européens fur de petites nations divifées par des guerres continuelles, fut un sentiment de désiance; & comme il est assez naturel à des hommes suspects de craindre des hommes foupçonneux, ils se crurent en droit de les traiter en ennemis, de les opprimer, de les mettre aux fers. Ce traitement les rendit féroces. La difficulté de s'entendre, multiplia de part & d'autre les sujets d'animosité. Si dans la fuite les naturels du pays renouvellerent les hostilités, ils y furent communément déterminés par l'imprudence, l'avidité, la mauvaise foi, les vexations de la puissance inquiéte & ambitieuse qui étoit venue troubler le repos de cette partie du nouveau-monde. Dans quelques occasions, on put les accuser d'erreur, d'avoir pris les armes par des précautions prématurées; mais jamais d'injustice & de duplicité. On les trouva toujours fideles à leurs promesses, à la foi des traités, aux droits facrés de l'hospitalité.

Cette opinion qu'on avoit enfin de leur caractere, fit prendre le parti de les rassembler dans des villages qu'on distribua sur les côtes ou peu avant dans des terres. Par cet arrangement, on affuroit la communication des établiffemens Portugais, & on éloignoit les fauvages qui en infestoient les intervalles par leurs brigandages. Des missionnaires, la plupart Jésuites, furent chargés du gouvernement spirituel & temporel des nouvelles peuplades. Des recherches aussi exactes qu'il est possible de les faire, dans un pays où tout est mystere, nous ont appris que ces ecclésiastiques agissoient en vrais despotes. Ceux qui avoient conservé quelques principes de douceur & d'humanité, foit paresse. soit fanatisme, entretenoient ces petites sociétés dans une enfance perpétuelle, n'avançoient pas leur raison, ni jusqu'à un certain point leur industrie.

Peut-être que quand ils auroient voulu leur être plus utiles, ils ne l'auroient pu que difficilement. Il y a des gouvernemens qui sont vicieux, & par le mai qu'ils sont, & par le bien qu'ils empêchent de faire. Une mauvaise administration corrompt tous les germes de vertu & de prospérité. La cour de Lisbonne, en dispensant les Indiens de tout tribut, les avoit assujettis à des corvées. Cette loi suneste les mettoit dans la dépendance des commandans & des magistrats voisins, qui, sous le prétexte si familier aux gens en place, de les employer pour les besoins publics, les sacrissoient trop souvent à leur service. Ceux que cette

cette tyrannie ou celle de leurs conducteurs n'occupoit pas, étoient ordinairement fans rien faire. S'ils fortoient de leur indolence naturelle, c'étoit pour chasser, pour pêcher. pour cultiver un peu le manioc, autant seulement que le foin de leur conservation l'exigeoit. Leurs manufactures se réduisoient à des ceintures de coton, pour couvrir leur nudité, & à l'arrangement de quelques plumages, pour orner leur tête. Les plus actifs trouvoient dans les forêts ou dans leurs cultures, de quoi se procurer des clincailleries, & d'autres bagatelles de peu de prix. Lorsque quelques-uns d'entr'eux se louoient par inconstance aux Portugais, pour le service domestique ou pour la petite navigation. c'étoit toujours pour peu de tems; parce qu'ils avoient le travail en horreur, & un souverain mépris pour l'argent.

Tel fut le sort des Brésiliens soumis, dont le nombre ne passa jamais deux cents mille. Les indépendans n'eurent guère de rapport avec les Européens, que par les esclaves qu'ils vendoient eux-mêmes, ou qu'on faisoit sur eux. Les actes d'hostilité entre les deux nations, devinrent rares, & finirent ensin tout-à-fait. Depuis 1717, les Portugais n'ont pas été troublés par les naturels du pays, & eux-mêmes

ne les ont pas inquiétés depuis 1756.

Tandis que la cour de Lisbonne s'occupoié
Tome III. G g

du foin de régler l'intérieur de sa colonie. quelques-uns de ses sujets songeoient à l'étendre. Ils s'avancerent au Midi, vers la riviere de la Plata, & au Nord, jusqu'à celle des Amazones. Les Espagnols paroissoient en possession de ces deux sleuves. On résolut de les en chasser, ou d'en partager avec eux l'empire.

ment des Portugais re des Amagones.

L'Amazone, ce fleuve si renommé par l'é-Etablisse- tendue de son cours, ce grand vassal de la mer à laquelle il va porter le tribut qu'il a refur la rivie- çu de tant d'autres vassaux, semble puiser ses fources dans cette multitude de torrens, qui, descendus de la partie orientale des Andes, se réunissent dans un terrein spacieux, pour en composer cette riviere immense. Cependant l'opinion la plus commune la fait fortir du lac de Lauricocha, comme d'un réservoir des Cordelieres, situé dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les onze degrés de latitude australe. Dans sa marche de mille à onze cents lieues, elle reçoit un nombre prodigieux de rivieres, dont plusieurs ont un fort long cours, & sont trèslarges & très-profondes. Ses eaux forment une infinité d'isles, trop souvent submergées pour pouvoir être cultivées. Elle entre enfin dans l'Océan fous l'équateur même, par une embouchure large de cinquante lieues.

Cette embouchure fut découverte en 1500

par Vincent Pinçon, un des compagnons de Colomb; & sa source; à ce qu'on croit, en 1538, par Gonzale Pilarre. Son lieutenant Orellana s'embarqua fur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations, qui embarraffoient la navigation avec leurs canots, & qui du rivage l'accabloient de fleches. Ce fut alors que le speccacle de quelques sauvages sans barbe, comme le sont tous les peuples Américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Espagnols, une armée de femmes guerrieres, & détermina l'officier qui commandoit, à changer le nom de Maragnon que portoit ce fleuve, en celui de l'Amazone, qu'on lui a depuis confervé.

On pourroit s'étonner que l'Amérique n'eût pas enfanté beaucoup de prodiges dans la tête des Espagnols, si leurs conquêtes & les richesses que leur valoient des massacres inouis, n'avoient détruit un pays si propre à seconder leur penchant pour le merveilleux. C'est-là que l'imagination des Grecs auroit puisé d'agréables chimeres. Ce peuple, qui ne pouvoit faire un pas dans un territoire borné, sans y trouver une soule de merveilles, avoit, du tems même d'Hercule & de Thésée, donné l'existence à une nation d'Amazones. Cette idée l'enchantoit tellement, qu'il ne manqua jamais d'en embellir l'histoire de

tous ses héros, jusqu'à celle d'Alexandre. Peut-être les Espagnols infatués encore de ce songe de l'antiquité profane, en furent-îls plus disposés à réaliser cette siction, en transportant dans le nouveau-monde ce qu'ils avoient appris dans l'ancien.

Telle fut vraisemblablement l'origine de l'opinion qu'ils établirent en Europe & en Amérique, qu'il existoit une république de femmes guerrieres qui ne vivoient pas en fociété avec des hommes, & qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année, pour le plaisir de se perpétuer. Afin de donner du poids à cette idée romanesque, ils publierent. avec raison, que dans le nouveau-monde, les femmes étoient toutes si malheureuses, toutes traitées avec tant de mépris & d'inhumanité. qu'un grand nombre d'entr'elles avoient formé, de concert, le projet de secouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les suivre dans les forêts, de porter les vivres & le bagage dans les guerres & dans leurs chaffes, avoit dû, ajoute-t-on, les rendre naturellement capables de cette résolution hardie.

Mais des femmes qui avoient une aversion si décidée pour les hommes, pouvoient-elles consentir à devenir meres? Mais des époux pouvoient-ils aller chercher des épouses, dont ils avoient rendu la condition intolérable, & qui les chassoient dès que l'ouvrage de

la génération étoit achevé? Mais le fexe le plus doux, le plus compatissant, pouvoit-il exposer ou égorger ses ensans, sous prétexte que ces ensans n'étoient pas des filles; & commettre de sang froid, d'un accord général, des atrocités qui appartiennent à peine à quelques individus qu'agitent la rage & le désespoir? Mais une république aristocratique ou démocratique, qu'il faut être capable de gouverner, pouvoit-elle être régie par un sénat de femmes; quoiqu'un état monarchique ou despotique, où il ne saut que vouloir, l'ait été, puisse l'être encore par une seule semme?

Si quelques préjugés bisarres ont pu former au milieu de nous, des congrégations de l'un & de l'autre sexe, qui vivent séparés, sans ce besoin & ce desir naturel qui doit les approcher & les réunir, il n'est pas dans l'ordre des choses que le hasard ait composé des peuples d'hommes sans semmes, encore moins un peuple de semmes sans hommes. Ce qui est certain, c'est que depuis qu'on parle de cette constitution politique, on n'en a jamais apperçu la moindre trace, avec quelque activité, avec quelque soin qu'on l'ait cherchée. Il en sera donc de ce prodige singulier, comme de tant d'autres, qu'on suppose toujours exister, sans savoir où ils existent.

Quoi qu'il en foit du phénomene des Ama-

zones, le voyage d'Orellana donna moins de lumieres qu'il n'inspira de curiosité. Les guerres civiles qui désoloient le Pérou, ne permirent pas d'abord de la fatisfaire. Les efprits s'étant enfin calmés, Pedro d'Orfua, gentilhomme Navarrois; distingué par sa sagesse & par son courage, offrit au vice-roi en 1560. de reprendre cette navigation. Il partit de Cusco, avec sept cents hommes. Ces monstres nourris de fang, altérés de celui de tous les gens de bien, massacrerent un chef qui avoit des mœurs & qui vouloit l'ordre. Ils mirent à leur tête, avec le titre de roi, un basone féroce nommé Lopés d'Aguirre, qui leur promettoit tous les tréfors du nouveau-monde.

Echauffés par des espérances si séduisantes. ces barbares descendirent dans l'Océan par l'Amazone, & aborderent à la Trinité. Le gouverneur de l'isle est égorgé, le pays pillé. Les côtes de Cumana, de Caraque, de Sainte-Marthe éprouvent encore plus d'horreurs, parce qu'elles font plus riches. On pénétre dans la Nouvelle Grenade pour gagner Quito & le sein du Pérou, où tout devoit étre mis à feu & à sang. Un corps de troupes, assemblé avec précipitation, attaque ces furieux, les bat & les disperse. D'Aguirre qui ne voit pas de jour à s'échapper, marque son désespoir par une action atroce. "Mon enfant, dit-il à sa , fille unique, qui le suivoit dans ses voyages,

" j'espérois te placer sur le trône; les événe-,, mens trompent mon attente. Mon honneur . & le tien ne permettent pas que tu vives , pour devenir l'esclave de mes ennemis: " meurs de la main d'un pere ". A l'instant, il lui tire un coup de fusil au travers du corps, & l'acheve tout de fuite, en plongeant un poignard dans fon cœur encore palpitant. Après cet acte dénaturé, la force l'abandonne; il est pris, & écartelé.

Ces événemens malheureux firent perdre de vue l'Amazone. On l'oublia entierement pendant un demi-siecle. Quelques tentatives qu'on fit dans la suite, pour en reprendre la déconverte, furent mal combinées & plus mal conduites. L'honneur de surmonter les difficultés qui s'opposoient à une connoissance utile de ce grand fleuve, étoit réservé aux Portugais.

Cette nation, qui conservoit encore un reste de vigueur, avoit bâti depuis quelques années, à l'embouchure, une ville qu'on nommoit Para. Pedro Texeira en partit en 1638, avec un grand nombre de canots remplis d'Indiens & de Portugais. Il remonta l'Amazone jusqu'à l'embouchure du Napo, & ensuite le Napo même qui le conduisit assez près de Quito, où il se rendit par terre. La haîne qui divisoit les Espagnols & les Portugais, quoique foumis au même maître, n'empêcha pas qu'on

ne le reçût avec les égards, l'estime & la confiance qu'on devoit à un homme qui rendoit un service signalé. Il repartit accompagné de d'Acuna & d'Artiéda, deux Jésuites éclairés, qu'on chargea de vérifier ses observations & d'en faire d'autres. Le réfultat des deux voyages également exacts & heureux, fut porté à la cour de Madrid, où il fit naître

un projet bien extraordinaire.

Depuis long-tems les colonies Espagnoles communiquoient difficilement entr'elles. Des corfaires ennemis, qui infestoient les mers du Nord & du Sud, interceptoient leur navigation. Ceux même de leurs vaisseaux qui étoient parvenus à se réunir à la Havane, n'étoient pas sans danger. Les galions étoient fouvent attaqués par des escadres qui les enlevoient, & toujours suivis par des armateurs, qui manquoient rarement de prendre les bâtimens écartés du convoi par le gros tems, ou par la lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier aux inconvéniens. On crut possible, facile même, d'y faire arriver par des rivieres navigables, ou à peu de frais, par terre, les trésors de la Nouvelle-Grenade, du Popayan, de Quito, du Pérou, du Chili même. Descendus à l'embouchure, ils auroient trouvé dans le port de Para, les galions prêts à les recevoir. La flotte du Brésil auroit fortifié la flotte Espagnole, en se joignant

à elle. On seroit parti en toute sûreté de parages peu connus & peu fréquentés, & on seroit arrivé en Europe avec un appareil propre à en imposer, ou avec des moyens de surmonter les obstacles qu'on auroit trouvés. La révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trone, sit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne songea qu'à s'approprier la partie du sleuve qui convenoit à sa situation.

Les Jésuites Espagnols entreprirent de former une mission dans le pays compris entre les bords de l'Amazone & du Napo, jusqu'au confluent de ces deux rivieres. Chaque misfionnaire, accompagné d'un seul homme de fa nation, se chargeoit de haches, de couteaux, d'aiguilles, de toutes fortes d'outils de fer, & s'enfonçoit dans des forêts impénétrables. Il paffoit les mois entiers à grimper sur les arbres, pour voir s'il ne découvriroit pas quelque cabane, s'il n'appercevroit pas de la fumée, s'il n'entendroit pas le son de quelque tambour ou de quelque fifre. Dès qu'il étoit affuré qu'il y avoit des fauvages au voifinage, il s'avançoit vers eux. La plupart fuvoient, fur-tout s'ils étoient en guerre. Ceux qu'il pouvoit joindre, se laissoient séduire par les seuls présens dont leur ignorance leur permît de faire cas. C'étoit toute l'éloquence que le missionnaire pût employer, & dont il eût besoin.

Lorsqu'il avoit raffemblé quelques familles il les conduisoit dans des lieux qu'il avoit choisis pour former une bourgade. Il réussissoit rarement à les v fixer. Accoutumés à de continuels voyages, ils trouvoient insupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avoient vécu, leur paroif. foit préférable à l'esprit de société qu'on vouloit qu'ils prissent; & une aversion insurmontable pour le travail, les ramenoit naturellement dans leurs forêts, où ils avoient paffé leur vie sans rien faire. Ceux même qui étoient contenus par l'autorité ou les foins paternels de leur législateur, ne manquoient guère de se disperser à la moindre absence qu'il faisoit. Sa mort enfin entraînoit la ruine entiere de l'établissement.

La constance des Jésuites a surmonté ces obstacles, qui paroissoient insurmontables. Leur mission commencée en 1637, a pris par dégrés quelque confistance. On y compte aujourd'hui trente-fix peuplades, dont douze font fituées fur le Napo, & vingt-quatre fur l'Amazone. La plus nombreuse n'a pas plus de douze cents habitans, & les autres en ont beaucoup moins. Les accroissemens de la misfion doivent être lents, & ne peuvent jamais être confidérables.

Les femmes de cette partie de l'Amérique ne font pas fécondes, & leur ftérilité aug-

mente lorsqu'on les fait changer de demeure. Les hommes sont foibles; & l'habitude où ils font de se baigner à toute heure, n'augmente pas leur force. Le climat n'est pas sain, & les maladies contagieuses y sont frequentes. On n'a encore réussi, & il est vraisemblable qu'on ne réuffira jamais, à tourner l'inclination de ces sauvages vers la culture. Ils se plaisent à la pêche & à la chasse, qui ne sont pas favora-bles à la population. Dans un pays presque entiérement submergé, il y a peu de positions favorables pour des établiffemens. Ils sont, la plupart, si éloignés les uns des autres, qu'il leur est impossible de se secourir. Les nations qu'on pourroit travailler à incorporer, font trop isolées; la plupart ensoncées dans des lieux inaccessibles, & si peu nombreuses, qu'elles se réduisent souvent à cing ou fix familles.

De tous les Indiens que les Jésuites avoient rassemblés & qu'ils gouvernoient, c'étoient ceux qui avoient acquis le moins de ressort. Il faut que chaque missionnaire se mette à leur tête pour les sorcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la salsepareille, que la nature libérale leur présente, & qu'on envoye tous les ans à Quito, qui en est éloigné de trois cents lieues, pour les échanger contre des choses de premier besoin. Une cabane ouverte de tous côtés, sormée de quelques lianes &

couverte de feuilles de palmier, peu d'outils pour l'agriculture, une lance, des arcs & des fléches pour la chasse, des hameçons pour la pêche, une tente, un hamac & un canot: voilà tout leur bien. C'est jusques-là qu'on est parvenu à étendre leurs desirs. Ils sont si contens de ce qu'ils possédent, qu'ils ne souhaitent rien de plus; ils vivent sans souci, dorment sans inquiétude, & meurent sans crainte. On peut les dire heureux, si le bonheur consiste plus dans l'exemption des peines qui fuivent les besoins, que dans la multiplicité des jouissances que ces besoins demandent.

Cet état naissant, qui est l'ouvrage de la religion feule, n'a produit jusqu'ici aucun avantage à l'Espagne, & il est difficile qu'il lui devienne jamais utile. On en a cependant formé le gouvernement de Maynas. Le bourg de Borgia en est la capitale. Les destructeurs dn nouveau-monde n'ont jamais songé à s'établir dans un pays qui n'offroit ni métaux, ni aucun des genres de richesse qui excitent si puissamment leur avidité: mais les sauvages voisins viennent de tems en tems s'y mêler.

Tandis que des missionnaires établissoient l'autorité de la cour de Madrid fur les bords de l'Amazone, d'autres missionnaires rendoient à celle de Lisbonne un pareil service. A fix ou sept journées au-dessous de Pevas, la derniere peuplade dépendante de l'Espagne,

on trouve Saint-Paul, la premiere des fix bourgades formées par des Carmes Portugais. à une très-grande distance l'une de l'autre. Elles sont toutes fituées sur la rive australe du fleuve, où les terres font plus élevées & moins exposées aux inondations. Ces missions offrent. à cinq cents lieues de la mer, un spectacle agréable; des églifes & des maisons joliment bâties, des Américains vétus proprement, mille meubles d'Europe que les Indiens se procurent tous les ans à Para, dans les voyages qu'ils y font sur leurs bâtimens, pour vendre le cacao qu'ils recueillent fans culture fur le bord du fleuve. Si les Mayanas avoient la liberté de former des liaisons avec ces voisins, ils parviendroient à se procurer, par cette communication, des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils sont plus séparés par la Cordeliere, qu'ils ne le seroient par des mers immenses. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des suites plus heureuses. Il ne seroit pas impossible que, malgré leur rivalité, l'Espagne & le Portugal fentissent qu'il est de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permission. On fait que la province de Ouito languit dans la pauvreté, faute de débouché pour le superflu des mêmes denrées dont le Para manque entiérement. Les deux provinces, en se secourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone, s'éleveroient à un dégré de prospérité, où sans ce concours elles ne sauroient atteindre. Les métropoles tireroient, avec le tems, de grands avantages de cette activité, qui ne peut jamais leur nuire; puisque Quito est dans l'impossibilité d'acheter ce qui passe de l'ancienmonde dans le nouveau, & que Para ne consomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en est des antipathies nationales, ou des jalousies des couronnes, comme des passions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement, pour mettre des barrieres éternelles entre des familles & des peuples, dont le plus grand intérêt est de s'aimer, de s'entr'aider & de concourir au bien universel. La haîne & la vengeance consentent à fouffrir, pourvu qu'elles nuisent. Elles se nourrissent mutuellement des plaies qu'elles fe font, du fang qu'elles s'arrachent. Quelle différence entre l'homme de la nature & I'homme corrompu dans nos malheureuses sociétés! Ce dernier paroît digne de tous les maux qu'il s'est forgés.

Témoins de sa méchanceté, ces boulevards & cette échelle de forts, que l'avarice & la méfiance des conquérans du Bréfil ont élevés depuis la peuplade de Coari, jusqu'aux bords de l'Océan. C'est pour garder leurs usurpations dans cette partie du nouveau-monde, que les Portugais les ont bâtis. Quoique ces

forts soient situés à une grande distance les uns des autres, qu'ils aient peu d'ouvrages, que les garnisons en soient très-soibles; les Indiens peu nombreux, placés dans les intervalles, sont parfaitement soumis. Les petites nations qui se sont resusées au joug, ont disparu, & elles sont allées chercher un asyle dans des contrées éloignées ou inconnues. Le riche terrein qu'elles ont abandonné n'a pas été cultivé, comme l'intérêt de la métropole sembloit l'exiger. Ainsi les Portugais & les Espagnols ont recueilli jusqu'à présent de leurs conquêtes, plus de haîne & d'indignation contre leurs cruautés, que de richesses & de prospérité.

A la vérité, l'Amazone fournit au Portugal de la salsepareille, de la vanille, du casé, du coton, des bois de marqueterie & de construction, & beaucoup de cacao, qui, jusques dans les derniers tems, à été la monnoie courante du pays; mais ces productions ne sont rien en comparaison de ce qu'elles pourroient être. On n'en trouve qu'à quelques tieues du grand Para, capitale de la colonie; tandis qu'elles devroient occuper tout le cours du sleuve, & les rives très-fertiles d'une infinité de rivieres navigables qui y portent leurs eaux.

Ces objets d'un grand commerce ne sont pas même les seuls que cette partie du non-

veau-monde offriroit au Portugal, s'il avoit l'attention d'y envoyer des naturalistes habiles, comme les autres nations en ont fait paffer en divers tems dans leurs colonies. Le hasard seul a fait découvrir le Cucheris & le Pecuri, deux arbres aromatiques, dont les fruits ont les propriétés de la muscade & du girofle. La culture leur donneroit peut-être la perfection qui leur manque. Une étude suivie conduiroit vraisemblablement à d'autres connoissances utiles, dans un climat où la nature est si différente de la nôtre.

Malheureusement les Portugais, qui, sur l'Amazone, n'employent à leurs travaux que des fauvages, n'ont cherché qu'à faire des efclaves. Au commencement, ils plantoient une croix sur quelque lieu élévé des contrées qu'ils parcouroient. Les Indiens étoient chargés d'en prendre soin. S'ils la laissoient dépérir, eux & leurs enfans étoient saintement réduits en fervitude, pour cette horrible profanation. Ainsi ce signe de salut & de délivrance pour les chétiens, devenoit un signe de mort & d'esclavage pour les Indiens. Dans la fuite, les forts qu'on avoit élevés fervirent à augmenter le nombre des esclaves. Cette ressource n'étant pas suffisante, les Portugais du Para firent des courses de cinq à fix cents lieues, pour groffir ces troupeaux d'hommes qui devoient leur tenir lieu de bê-

gaifes; que les maisons y seroient bâties de bois & couvertes de paille; qu'on n'éleveroit point de fort; & que le gouverneur de Buenos-Ayres auroit également le droit de visié ter, & la colonie, & les vaisseaux qui y arriveroient.

Si les Jésuites avoient conduit la négociation comme ils avoient dirigé la guerre, ils auroient sûrement prévu les conséquences d'une pareille complaisance. Il étoit impossible qu'un établissement sixe, quel qu'il sût, dans une position si importante, ne devînt une source séconde de contestations avec un voisin entreprenant, qui formoit des prétentions immenses, qui étoit assuré de l'appui de tous les ennemis de l'Espagne, & que la proximité du Brésil mettoit en état de prositer des conjonctures pour s'aggrandir & se fortisser. Les événemens ne tarderent pas à montrer le danger qu'on avoit dû prévoir.

Dans les premiers momens qui fuivirent l'élévation d'un Prince François sur le trône d'Espagne, lorsque tout étoit encore dans la confusion & dans l'incertitude de ce que produiroit cette grande revolution, les Portugais releverent les fortifications du Saint-Sacrement avec la plus grande célérité. L'attention qu'ils eurent de donner dans le même tems de l'inquiétude aux Guaranis, en faisant avancer quelques troupes vers leur frontiere, leur sit

espérer qu'ils n'auroient pas à soutenir les esforts de cet ennemi. Ils se tromperent. Les Tésuites ayant démêlé la ruse, menerent en 1705 leurs néophytes au Saint-Sacrement, dont le siège étoit déjà formé. Ces braves Indiens demanderent en arrivant à monter à l'affaut, quoiqu'ils n'ignoraffent pas que la bréche étoit à peine ouverte. Lorsqu'ils commencoient à se mettre en marche, on tira de la place quelques batteries, dont ils effuyerent le feu sans quitter leurs rangs. La mousqueterie, qui leur tua aussi beaucoup de monde, n'eut pas plus de force pour les arrêter. L'intrépidité avec laquelle ils avançoient toujours, étonna tellement les Portugais, qu'ils se précipiterent dans leurs vaisseaux, & abandonnerent la place.

Les malheurs que Philippe V éprouvoit en Europe, rendirent ce succès inutile. La colonie du Saint-Sacrement reçut une existence folide à Utrecht. La Reine Anne qui donnoit la paix, & qui ne négligeoit ni ses intérêts. ni ceux de ses alliés, exigea de l'Espagne ce grand facrifice.

A cette époque, le nouvel établissement. qui n'avoit plus rien à ménager, se livra à un commerce immense avec Buenos-Ayres. Cette contrebande avoit commencé depuis longtems. Rio-Janeiro étoit en possession de fournir du sucre, du tabac, du vin, des eaux-de-

## PHILOS. ET POLITIQUE. 481.

tes pour la culture. En 1719, ils en allerent prendre chez les Maynas; en 1733, dans les missions du Napo; en 1741, jusqu'à la source de la Madere, & dans les différens tems sur des rivieres moins éloignées. Rio-Negro est celle qui leur en fournit le plus. Ils v ont déja, depuis long-tems, un fort confidérable. Sur ses bords, campe & veille fans cesse un détachement de la garnison de Para, pour contenir & pour raffurer les peuples soumis. Ses rives font couvertes de missions, dans lesquelles on encourage chrétiennement les Indiens à attaquer les nations voifines pour faire des esclaves. Enfin une troupe militaire chargée en 1744 de pousser les découvertes, est arrivée sur des bateaux jusqu'à l'Orenoque. Ce dernier fuccès, en dissipant tous les dous tes fur la communication de ce fleuve avec l'Amazone par Rio-Negro, a étendu les vues des Portugais. C'est à la cour de Madrid à voir si elles sont chimériques, on s'il lui convient de prendre des mesures pour les rendre vaines. Nous oferons l'affurer, au moins, que les projets de la cour de Lisbonne fur la riviere de la Plata, méritent une attention féla foibleffe d'accorder ce alunio

Les Portugais qui s'y étoient montrés peu t.l. de tems après les Espagnols, ne tarderent pas Etabliques à s'en dégoûter. Le desir de s'y fixer, leur Portugais revint en 1679. Leur activité, qui étoit fur la rivier re de la Plata.

alors plus grande dans le nouveau-monde, que la conduite & les mœurs qu'ils avoient en Europe ne permettoient de le soupçonner, les conduisit dans le Paraguay. Ils avoient déja formé la colonie du Saint-Sacrement, auprès des isles Saint-Gabriel, situées vis-à-vis de Buenos-Ayres, lorsque le hasard sit découvrir cette entreprise. Les Indiens Guaranis accoururent pour réparer les fautes du gouvernement. Ils attaquerent sans délibérer les fortifications qui venoient, pour ainsi-dire, de sortifications qui venoient, pour ainsi-dire, de sortifications qui venoient, pour ainsi-dire, de sortifications qui rendit leur valeur célebre.

La cour de Lisbonne qui avoit fondé de grandes espérances sur cet établissement, ne sur pas découragée par les revers qu'elle venoit d'éprouver. Elle demanda, qu'en attendant que ses droits sussent éclaircis, il sût accordé un entrepêt aux Portugais, dans lequel, s'ils étoient obligés, par les vents, d'entrer dans la riviere de la Plata, ils sussent à l'abri des tempêtes & en sûreté contre les pirates.

Charles II, qui craignoit la guerre & les affaires, eut la foiblesse d'accorder ce qu'on demandoit. Il stipula seulement que la propriété de l'asyle, qu'il permettoit, continueroit de lui appartenir; qu'on n'y pourroit pas envoyer au-delà de quatorze familles Portu-

## PHILOS. ET POLITIQUE. 487.

Les intrigues finirent, & le traité fut ratifié. Il s'agissoit d'en procurer l'exécution en Amérique: la chose ne paroissoit pas aifée. Les Guaranis n'avoient pas été subjugués; ils s'étoient librement soumis à l'Espagne. Il étoit possible qu'ils crussent n'avoir pas donné à cette courronne, le droit de disposer d'eux en faveur d'une autre. Sans avoir médité sur les subtilités des droits des nations, ils pouvoient penser qu'eux seuls devoient décider de ce qui convenoit à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connoissoit pour le joug Portugais, étoit également capable d'égarer & d'éclairer leur simplicité. Ces répugnances pouvoient être fortifiées par desimpulsions étrangeres. Une situation si critique exigeoit les plus grandes précautions: on les prit.

Les forces que les deux puissances avoient fait partir d'Europe, & celles qu'on put rassembler dans le nouveau-monde, se réunirent, pour prévenir ou pour surmonter les obstacles qu'on envisageoit. Cet appareil n'en imposa pas à ceux qu'il menaçoit. Quoique les sept peuplades qu'on avoit cédées ne sussemble sur les autres peuplades, ou ne le sussemble pas ouvertement; quoiqu'elles ne vissent pius à leur tête les guides qui jusqu'alors, les avoient menés au combat, elles ne craignirent pas de prendre les armes pour la désense de leur liberté. Mais leur

conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devoit être. Au lieu de se borner à fatiguer l'ennemi, & à couper les subsistances, qu'il étoit obligé de tirer de deux cents lieues, les Guaranis oserent l'attendre en rase campagne: ils essuyerent plusieurs petits échecs. Si l'on eût remporté sur eux des avantages décisifs, ils étoient résolus à abandonner leur pays; à emporter tout ce qu'ils pourroient; à brûler le reste. & à ne laisser qu'un désert au vainqueur. Soit que cette fierté en imposât, soit qu'une des deux puissances contractantes, toutes les deux peut-être, crussent avoir fait un mauvais marché, le traité d'échange fut annullé en 1761, & les choses resterent en Amérique sur l'ancien pied; mais on conserva dans les deux cours un vif ressentiment contre les Jésuites, qu'on croyoit avoir allumé la guerre dans le Paragnay pour leurs intérêts particuliers,

Nous ignorons à quel point cette accusation peut être fondée. Les preuves n'en ont pas été portées au tribunal des nations. Tout ce qu'un écrivain réduit aux conjectures peut se permettre de dire, c'est qu'elle a une grande vraisemblance. Il n'étoit guere possible que des hommes qui avoient élevé un vaste édifice par de grands travaux, en vissent tranquillement la chûte. Indépendamment de l'intérêt personnel qui devoit agir puissamment sur

vie, des négres, des étoffes à Buenos-Ayres, qui donnoit en retour des farines, du biscuit, des viandes féchées ou salées, & de l'argent. Dès que les deux colonies eurent un entrepôt fûr & commode, leurs liaisons n'eurent plus de bornes. La cour de Madrid, qui ne tarda pas à s'appercevoir de la route que prenoient les trésors du Pérou, en témoigna beaucoup de chagrin. Son mécontentement augmentoit avec le préjudice dont elle se plaignoit. C'étoit entre les deux nations une source perpétuelle de division, qui paroissoit à chaque moment devoir aboutir à une rupture. Les voies de conciliation, que la politique ouvroit de tems en tems, étoient toutes jugées impraticables. Enfin on fe rapprocha,

Il fut convenu à Madrid le 13 Janvier 1750, que le Portugal céderoit à l'Espagne la colonie du Saint-Sacrement & le bord septentrional de la riviere de la Plata, avec le village de Saint-Christophe & les terres adjacentes, situées entre les rivieres Japura & Isa, qui se jettent dans celle des Amazones. L'Espagne abandonnoit de son côté, toutes les terres & habitations du bord oriental de la riviere Uruguay, depuis la riviere Ibicui du côté du Nord, le village de Sainte-Rose, & tous les autres établis sur le bord oriental de la riviere de Guarapé.

Cet échange trouva des censeurs dans les H h 3 deux cours. On ofa dire à Lisbonne, qu'il étoit d'une mauvaise politique de sacrisser une colonie, dont le commerce interlope faisoit entrer annuellement huit ou dix millions dans la métropole, à des possessions dont les avantages étoient incertains, du moins éloignés. Les clameurs furent encore plus fortes, plus universelles à Madrid. Déjà l'on croyoit voir les Portugais maîtres de tout le cours de l'Urugay, remplissant de leurs marchandises les penplades répandues sur la Plata; pénétrant par divers fleuves dans le Tucuman, dans le Chili, jufqu'au Potofi; s'emparant peu-à-peu de toutes les richesses du Pérou. Il paroissoit incroyable que les mêmes administrateurs. qui regardoient comme impossible d'arrêter la contrebande qui ne se pouvoit faire que par un seul point, se flattassent de l'empêcher lorsqu'elle auroit cent voies pour se faire iour. C'étoit disoit-on, fermer une fenêtre aux voleurs, & leur ouvrir les portes de la maifon.

Ces dispositions sirent naître une infinité de cabales, dont les Jésuites surent regardés comme les auteurs. On savoit qu'ils étoient mécontens d'un arrangement qui démembroit leur république; & l'on crut pouvoir les soup-conner, sans témérité, de faire jouer toutes sortes de ressorts pour empêcher que cet accord ne se terminât. On les chassa des deux cours.

d'enlévemens ou de massacres, qu'ils se laifferent persuader de se transporter sur les bords mal-sains du Parana & de l'Uruguay, où ils sont encore. Cette docilité ne leur procura pas de grands avantages: ils ne pouvoient se promettre quelque tranquillité, qu'autant qu'ils auroient des armes pareilles à celles de leurs aggresseurs.

C'étoit une proposition délicate à faire. L'Espagne avoit pour maxime fondamentale, de ne pas introduire l'usage des armes à feu parmi les Indiens; elle craignoit que ces infortunées victimes de son insatiable avidité. ne se servissent un jour de ces foudres, pour rompre les fers qui les écrasoient. Les législateurs des Guaranis applaudissoient à cette défiance nécessaire avec des esclaves, dont la foumission étoit forcée; mais ils la jugeoient inutile, avec des hommes librement attachés aux rois catholiques par des liens fi doux, qu'ils ne pouvoient être jamais tentés de les dénouer. Ils plaiderent si bien la cause de leurs néophytes que, malgré les oppositions & les préjugés ils obtinrent ce qu'ils demandoient. Les Guaranis eurent des fusils en 1639; & ils ne tarderent pas à s'en servir affez bien, pour devenir le boulevard du Paraguay, & pour écarter les Pauliftes.

Ces hommes féroces résolurent de se procurer par la ruse, ce qu'ils ne pouvoient plus

obtenir par la force. Ils se transportoient dans les lieux où les missionnaires faisoient ordinairement leurs courses; ils y plantoient des croix. Quelques-uns des plus intelligens, faisoient, sous l'habit de lésuite, de petits préfens aux fauvages qu'ils rencontroient, & leur persuadoient de les suivre dans une demeure. où tout étoit disposé pour les rendre heureux. Lorfqu'ils en avoient rassemblé un certain nombre, les troupes qu'on tenoit cachées se jettoient sur ces Indiens crédules, les chargeoient de fers, & les amenoient. Quelques-uns, qui s'échapperent, répandirent l'allarme. Tous les esprits se remplirent de soupçons & les foupcons mirent fin aux hostilités.

Alors les Paulistes tournerent d'un autre côté leurs brigandages. Ils les étendirent jusques fur la riviere des Amazones. On les accuse d'avoir fait périr un million d'Indiens. Ceux qui, dans l'espace de trois ou quatre cents lieues, ont échappé à leur fureur, font devenus encore plus fauvages qu'ils ne l'étoient. Ils se sont cachés dans les antres des montagnes, ou se sont dispersés au hazard dans les forêts les plus fombres. La destinée des destructeurs n'a pas été plus heureuse; ils fe sont insensiblement anéantis dans ces excursions périlleuses. Mais le malheur du nouveau-monde a voulu qu'ils fussent remplacés dans leur république, par des Brésiliens va-

une fociété, qui, dès sa naissance, s'ouvrit une route secrete à la domination, elle devoit se croire chargée de la sélicité des peuples humains & simples, qui, en se jettant dans son sein, s'étolent reposés sur elle du soin de leurs destinées. Quoi qu'il en soit, il saut parler d'un nouveau moyen, imaginé par les Portugais, pour étendre leurs possessions.

Dans la capitainerie de Saint-Vincent, la Etablisseplus méridionale du Brésil, & la plus voisine ment des de Rio de la Plata, à treize lieues de la mer, Portugais à est une ville qu'on nomme Saint-Paul. Les Portugais, qui la fonderent, furent ces malfaiteurs qu'on avoit, dès le commencement, envoyés dans le nouveau-monde. Dès qu'ils virent qu'on vouloit les affujettir à quelques loix, ils s'éloignerent des lieux qu'ils avoient d'abord habités. Ils épouserent des femmes du pays, & devinrent en peu de tems si corrompus, que leurs concitoyens rompirent tout commerce avec eux. Ce mépris, la crainte d'être troublés dans leurs désordres, l'amour de la liberté, leur firent desirer d'être indépendans. La situation de leur ville, qu'un petit nombre d'hommes pouvoit défendre contre des armées plus nombreuses qu'on n'en pouvoit assembler contr'eux, leur donna la hardiesse de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes, & le fuccès couronna leur ambition. Des bandits de toutes les nations ac-

Hh 5

coururent pour se joindre à eux. L'entrée étoit sévérement fermée à tout voyageur dans la nouvelle république. Pour y être reçu, il falloit se présenter avec le projet de s'établir. Les candidats étoient assujettis à de rudes épreuves. Ceux qui ne soutenoient pas cette espece de noviciat, ou qu'on pouvoit soupçonner de persidie, étoient massacrés sans miséricorde: c'etoit aussi le sort de ceux qui paroissoient avoir du penchant à se retirer.

Un air pur, un ciel toujours serein, un climat très-tempéré, quoique par les vingt-quatre dégrés de latitude australe; une terre abondante en bled, en sucre, en pâturages excellens: tout invitoit les Paulistes à vivre dans l'oissveté, dans le repos & dans la mollesse. Une certaine inquiétude, naturelle à des brigands courageux; l'envie de dominer, qui suit de près l'amour de l'indépendance; les progrès de la liberté, qui menent au defir d'un nom, d'une gloire quelconque; peutêtre tous ces motifs réunis les pousserent à facrisser un genre de vie commode, à des courses pénibles & périlleuses.

Le premier objet de ces courses, sut de faire des esclaves pour la culture. Après avoir dépeuplé les contrées voisines, on se porta dans la province de Guayra, où les Jésuites Espagnols avoient rassemblé & civilisé les Guaranis. Ces nouveaux chrétiens essuyoient tant

En échange de ces marchandises, le Portugal donnoit au Brésil des farines, des vins, des eaux-de-vie, du sel, des étosses de laine & de soie, des toiles, de la clincaillerie, du papier: tout ce que l'ancien monde sournit au nouveau; excepté les étosses d'or & l'argent, dont la métropole avoit, bien ou mal-à-propos, interdit l'usage à ses colonies.

Tout le commerce se faisoit par la voie d'une flotte, qui partoit tous les ans de Lisbonne & de Porto dans le mois de mars. Elle étoit composée de vingt à vingt-deux navires pour Rio-Janeiro, de trente pour la Bahia, d'un égal nombre pour Fernambuc, de sept ou huit pour Para. Les bâtimens se séparoient à une certaine hauteur, pour aller à leur destination respective. Ils se réunissoient à la Bahia, pour regagner le Portugal, dans le mois de septembre ou d'octobre de l'année suivante, sous l'escorte de cinq ou six vaisseaux de guerre quiles avoient convoyés à leur départ.

Cet arrangement blessoit les bons spéculateurs. Ils auroient voulu qu'on eût laissé aux négocians la liberté de faire partir & de faire revenir leurs vaisseaux, dans le tems qu'ils auroient jugé le plus convenable à leurs intérêts. Un système si sage auroit fait nécessairement tomber le prix du fret, qui nuit à celui des marchandises. La liberté du commerce auroit augmenté le nombre des vaisseaux, & les

vovages se seroient multipliés. La marine auroit acquis de nouvelles forces, & la culture eût été encouragée. La correspondance entre les colonies & la métropole, devenue plus vive, auroit répandu des lumieres. & donné plus de facilité au gouvernement, pour diriger l'influence de sa protection & de son autorité.

La cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces confidérations; mais elle fut long-tems arrêtée, par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi les vaisseaux qui auroient navigué séparément, & ensuite par les obstacles que mettoient les vice-rois du Brésil à ce changement. Comme l'intérêt de leur fortune & de leur grandeur, demandoit que toutes les affaires de la colonie aboutissent à la capitale, ils réussirent à les y retenir, après avoir eu l'adresse de les y attirer. Par-là, cette ville, qu'on nomme indifféremment Bahia ou San-Salvador, devint très-florissante.

On y arrive par la baie de tous les Saints, dont l'ouverture est de deux lieues & demie. Chaque côté présente une forteresse, dont la destination est d'empêcher plutôt les descentes que le passage. Sa longueur, qui est de treize à quatorze lieues, est semée de petites isles qui produisent du coton, & qui forment une perspective agréable. Le fond, qui est

gabonds, par des négres qui avoient brisé leur chaîne, par des Européens, pour qui cette vie errante avoit des attraits.

Le même esprit a toujours régné à Saint-Paul, depuis même qu'il s'est déterminé, par des circonstances particulieres, à reconnoître l'autorité du Portugal. Seulement les courses de ses habitans ont pris une direction, qui, loin de contrarier les vues de la métropole, les favorisoit. Ils ont travaillé, en s'aidant da cours de plusieurs rivieres à s'ouvrir un chemin au Pérou par le Nord du Paraguay. Le voisinage du lac des Xarayés leur a offert les mines d'or de Cuyaba & de Matto-Grosso, qu'ils ont exploitées, qu'ils exploitent encore, sans que l'Espagne, qui crovoit avoir des droits sur cette contrée, ait jamais entrepris de les troubler-Ils auroient poussé plus loin leurs usurpations, s'ils n'avoient été arrêtés par les Chiquites.

Pendant que des hommes inquiets & entre-tions da prenans défoloient l'Amazone, la Plata, les Brésil montagnes du Pérou, les côtes du Brésil voyoient multiplier tous les jours leurs riches productions. Cette colonie offroit à la métropole trente-deux millions pesant de sucre, ce qui sufficit pour sa consommation, & pour la consommation d'une grande partie de l'Europe; du tabac, qui trouvoit un débit également avantageux en Afrique & dans l'ancien monde; le baume de Carpava, huile balsani-

que, qui découle par incision d'un arbre appellé cobaiba; l'ipecacuanha, vomitif sort doux & d'un grand usage; du cacao, que la nature seule donnoit dans quelques endroits, & qui étoit cultivé dans d'autres; du coton, supérieur à celui du Levant & des Antilles, presque égal au plus beau des Indes Orientales; de l'indigo, qui n'a jamais assez occupé l'industrie Portugaise; des cuirs, qui étoient le produit des bœuss errans & très-multipliés dans les sorêts; ensin du bois du Brésil.

L'arbre qui le fournit, est de la hauteur de nos chênes, & n'a pas moins de branches. Ses feuilles font petites, à demi-rondes, d'un très-beau verd luifant. Son tronc est communément tortu, raboteux, plein de nœuds comme l'épine blanche. Ses fleurs, femblables au muguet, & d'un très-beau rouge, exhalent une odeur agréable. Son aubier est si épais, que le bois se trouve réduit à peu de chose lorsqu'on l'en a dépouillé. Ce bois est très-propre aux ouvrages de tour, & prend bien le poli; mais fon principal usage est dans la teinture en rouge. Cet arbre naît dans des lieux fecs, arides, & croît au milieu des rochers. On le trouve dans la plupart des provinces du Brésil; mais il est plus commun dans le Fernambuc, & le plus parfait se coupe à dix lieues d'Olinde, capitale de cette capitainerie.

resserré & à couvert de toute insulte, sorme un port excellent, où les plus nombreuses stottes jouissent de la plus grande tranquillité. Il est dominé par la ville, bâtie sur une pente rapide. Quoique les Portugais aient laissé ruiner un rempart de terre, dont les Hollandois l'avoient revêtue, ils la croyent suffisamment désendue par un grand nombre de fortins élevés de distance en distance, & par une garnison de quatre ou cinq cents hommes. Des ingénieurs, assez intelligens pour prositer de l'avantage du terrein, la rendroient à peu de frais imprenable.

Elle mériteroit cette attention. On y voit deux mille maisons, la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement en est d'autant plus riche & plus fomptueux, que le luxe des habits est sévérement proscrit. Une loi fort ancienne, qui a été souvent violée, & qui. depuis 1749, s'observe au Brésil comme en Europe, interdit aux Portugais l'usage des étoffes d'or & d'argent, & des galons, dans le vêtement. La passion du faste, que les loix ne peuvent déraciner, a cherché un dédommagement dans des croix, des médailles, des chapelets de diamans: riches enseignes d'une religion pauvre. L'or qu'on ne peut porter soi-même, est prodigué pour la parure des esclaves destinés au service domestique.

La situation de la ville ne permettant pas Tome III.

l'usage des carosses, les gens opulens, toujours attentifs à se distinguer du vulgaire, ont imaginé de se faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés sur des carreaux de velours, entourés de rideaux de foie qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré, ces superbes indolens changent de place avec moins de rapidité, mais plus voluptueusement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques & les plus aisés.

Les femmes jouissent rarement de cette douce commodité. Chez un peuple superstitieux jusqu'au fanatisme, à peine leur permet-on d'aller à l'église couvertes de leurs mantes, dans les plus grandes solemnités. Personne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maisons. Cette contrainte, ouvrage d'une jalousse effrénée, ne les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignardées au moindre foupcon d'infidélité. Par un relâchement mieux raisonné que le nôtre, les filles qui, sans l'aveu de leurs meres, ou même sous leur protection, se livrent à un amant, sont traitées avec moins de sévérité. Mais si les peres ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent à l'infame métier de courtisanes. C'est ainsi que s'enchaînent tous les vices de la corruption à la fuite des richesses, sur-tout quand, achétées par le

fang & par le meurtre, elles ne se conservent pas dans le travail.

Le défaut de fociété, que la féparation des deux fexes entraîne nécessairement, n'est pas le seul inconvénient qui trouble à Bahia les jouissances & les délices de la vie. L'hypocrisse des uns; la superstition des autres; l'avarice au-dedans & le faste au-dehors; une extrême mollesse qui tient à l'extrême cruauté, dans un climat où toutes les sensations font promptes & impétueuses; les défiances qui accompagnent la foiblesse; une indolence qui se repose entierement sur des esclaves. du soin de ses plaisirs & de ses affaires: tous les vices, qui sont épars ou rassemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractere des Portugais de Bahia. Cependant la dépravation des mœurs femble diminuer, à mesure que le gouvernement de la métropole s'éclaire : les lumieres, dont l'abus corrompt quelquefois des peuples vertueux, peuvent épurer & réformer des nations dégénérées.

Le climat de la capitale du Brésil, quoique bon, laisse beaucoup de choses à desirer. On n'y voit point de mouton; la volaille y est rare, & le bœus mauvais. Les sourmis y désolent, comme dans le reste de la colonie, les fruits & les légumes. Les baleines y dévorent ou estraient le poisson dans la baie. D'un autre côté, les vins, les farines, les salaisons, tous les vivres qu'on apporte d'Europe, n'arrivent pas toujours bien conservés. Ce qui a échappé à la corruption, est d'une cherté prodigieuse. Le prix de ce qui appartient à l'industrie, est plus exorbitant encore. Les derniers des Portugais, uniquement occupés du commerce du tabac, & de quelques autres marchandises, croiroient s'avilir en exerçant les arts. Peu d'affranchis ont le talent nécessaire pour y réussir, ou la volonté de s'y livrer. Les esclaves, qui forment la plus grande partie de la population, sont tous employés à la culture des terres, ou à grossir le cortége, & à soutenir la représentation des riches.

Malgré ces vices, qui dominoient généralement, mais non pas également dans toute la colonie, elle avoit long-tems prospéré. La découverte des mines d'or lui sit jetter au commencement du siècle, un nouvel éclat qui étonna toutes les nations.

LIV. On n'est pas d'accord sur les circonstances Découverte qui amenerent cet événement. Selon l'opinion des mines d'or & de la plus commune, des Portugais, sortis en diamans au caravane de Rio-Janeiro, pénétrerent dans le continent en 1695. Ils rencontrerent les Paulistes qui, en échange de quelques marchandises d'Europe, donnerent de la poudre d'or. On apprit qu'ils la tiroient des mines de Parana-Panema, situées à leur voisinage.

Quelques années après, des foldats de Rio-Janeiro, chargés de réduire des Indiens éloignés des côtes, apperçurent dans leur marche des hameçons d'or. Ils sçurent que de nombreux torrens, en se précipitant des montagnes, entraînoient ce metal dans les vallées. Des recherches vives fuivirent ces premieres lumieres. On trouva fur les hauteurs quelques rochers qui contenoient de l'or; mais les frais qu'il falloit faire pour l'en tirer, firent abandonner cette fausse route des trésors. Une veine d'or qui s'étend dans un espace immense, ne se trouva pas non plus affez riche pour être exploitée. Après plusieurs expériences, toutes malheureuses, on se borna. comme les fauvages, à chercher l'or dans le fable, lorsque les eaux étoient écoulées. Cette pratique a été suivie du plus grand succès à Villa-Rica, & dans une étendue de pays trés-confidérable. Le gouvernement y accorde gratuitement, depuis trois jusqu'à cinq lieues de ce fol précieux, à ceux qui ont des moyens suffisans pour s'y enrichir.

Des noirs sont condamnés à chercher l'or dans le lit des torrens & des rivieres, & à le séparer du sable & de la boue où la nature l'a caché. L'usage le plus ordinarie, est qu'un esclave rende chaque jour la huitieme partie d'une once d'or. Celui d'entr'eux qui peut avoir assez de bonheur ou d'activité pour s'en

procurer davantage, a la propriété du surplus. Le premier emploi qu'il en fait est d'acheter d'autres esclaves qu'il charge de son travail, & du soin de le faire vivre à son tour dans l'oisveté. Pourvu qu'il paie le tribut prescrit, son maître ne peut rien exiger de lui. C'est encore une douceur que de pouvoir relâcher ses chaînes, par les peines même qui s'y trouvent attachées.

Si l'on jugeoit de l'or que fournit annuellement le Brésil par le quint que le roi de Portugal en retire, on l'évalueroit à quarante-cinq millions de livres. On ne sera pas accusé d'éxagération, en avançant que le desir de se soustraire aux droits, fait dérober le huitieme des produits à la vigilance du gouvernement.

Il faut joindre à ce numéraire, ce qu'on tire d'argent en fraude de Buenos-Ayres. Cette contrebande étoit autrefois immense. Les mesures qu'a prises l'Espagne l'ont réduite dans les derniers tems à environ trois millions chaque année. Beaucoup de gens sont même surpris que cette communication existe entre deux nations qui, ne fabriquant rien & mettant a-peu-près les mêmes impositions sur l'industrie étrangere, ne devroient rien avoir à se vendre. On ne fait pas attention que la côte du Portugal, qui est très-étendue & par - tout accessible, donne des facilités que n'a pas la

presqu'isle de Cadix, pour dérober à l'oppression des douanes les marchandises expédiées pour le nouveau-monde. D'ailleurs, les échanges ne sont pas le seul principe du versement de l'argent Espagnol dans les caisses Portugaises. Indépendamment de tout achat, les Péruviens trouvent un grand bénésice à faire arriver en Europe leurs capitaux par cette voie détournée.

Les premiers écrivains politiques qui porterent leur attention sur les suites que dévoit
avoir la découverte faite dans le Brésil, ne
craignirent pas de prédire, que les prix de
l'or & de l'argent se rapprochéroient. L'expérience de tous les pays & de tous les âges
leur avoit appris que, quoiqu'il cût toujours
fallu plusieurs onces d'argent pour une once
d'or, parce que les mines de l'un ont été constamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit
varié dans chaque pays, suivant leur abondance respective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent, est comme un à huit; à la Chine, comme un à dix; dans les autres parties de l'Inde, comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à mesure qu'elles approchent de

l'Occident.

L'Europe offre des variations semblables. Dans l'ancienne Grèce, l'or étoit à l'argent, comme un à treize. Lorsque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome, maîtresse du monde, la proportion d'un à dix fut la plus constante. Elle s'éleva d'un à treize sous Tibere. On trouve des variations fans nombre & fans mesure dans les tems de barbarie. Enfin, lorsque Colomb pénétra dans le nouveau-monde, l'or étoit à l'égard de l'argent, au-dessous d'un à douze.

La quantité de ces métaux qu'on porta du Mexique & du Pérou, ne les rendit pas seulement plus communs; elle haussa encore la valeur de l'or contre l'argent, qui se trouva plus abondant dans ces contrées. L'Espagne. qui étoit le juge le plus naturel de la proportion, la fixa comme un à treize dans ses monnoies; & son système, avec quelques légeres différences, fut adopté par toute l'Europe.

Ce système existe encore, sans qu'on soit en droit de blâmer les spéculateurs qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or, depuis que le Brésil en fournit beaucoup, n'a baissé que peu dans les marchés, & n'a point baissé du tout dans les monnoies; c'est par des circonstances particulieres qui ne détruisent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux, en dorures, & a empêché l'argent de diminuer de prix autant qu'il le devoit faire naturellement, s'il ne

fut pas arrivé de changement dans nos usages. C'est le même luxe qui a toujours soutenu le prix des diamans, quoiqu'ils soient devenus plus communs.

Dans tous les tems, les hommes ont affecté l'étalage de leurs richesses; soit parce que dans l'origine, elles ont été le prix de la force & le signe du pouvoir; soit parce qu'elles ont obtenu par-tout la confidération dûe aux talens & aux vertus. Le desir de fixer les regards fur soi, invite l'homme à se parer de ce que la nature a de plus éblouissant & de plus rare. Les peuples sauvages & les nations civilifées, ont à cet égard la même vanité. De toutes les matieres qui représentoient l'éclat de l'opulence, le diamant est la plus précieufe. Il n'y en a jamais en aucune qui ait en autant de valeur dans le commerce, ni ait été d'un si grand ornement dans la société. On trouve des diamans de toutes les couleurs, & de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis, l'orangé de l'hyacinte, le bleu du faphir, le verd de l'émeraude. Cette derniere couleur, lorsqu'elle est d'une belle teinte, est la plus rare & la plus chere. Viennent ensuite les diamans rose, bleus & jaunes. Les roux & les noirâtres font les moins estimés. La transparence & la netteté, sont les qualités naturelles & effentielles du diamant; l'art y ajoute l'éclat & la vivacité des reflets.

Ji 5

Il y a très peu de mines de diamant. Jufqu'à ces derniers tems, on n'en connoissoit que dans les Indes Orientales. La plus ancienne est dans la Gouël qui fort des montagnes, & va perdre son nom dans le Gange. On l'appelle mine de Soulempour, du nom d'une bourgade située près de l'endroit de la riviere où sont les diamans. On en a toujours tiré très-peu, ainsi que du Succadan qui coule dans l'isle de Borneo. La chaîne de montagnes, qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Bengale, en a fourni infiniment davantage. On ne les y trouve pas raffemblés: ils sont épars dans un terrein sabloneux. pierreux, stérile, enfoncés à six, huit, dix. douze pieds de profondeur, & quelquefois davantage. On achete le droit d'y fouiller. Quelquefois on s'enrichit, quelquefois on fe ruine, felon qu'on est heureux ou malheureux.

Il étoit à craindre que les guerres continuelles qui désolent l'Inde, ne tarissent la source de cette richesse; lorsqu'on sut rassuré par une découverte qui se fit à la Serra-do-Frio dans le Bréfil. Des esclaves condamnés à chercher de l'or, trouvoient de petites pierres luifantes qu'ils jettoient avec le fable & le gravier. Quelques mineurs curieux, conferverent plusieurs de ces singuliers cailloux. On en fit voir à Pedro d'Almeyda, gouver-

neur général des mines. Comme il avoit été à Goa, il pensa que ce pouvoit être des diamans. Pour savoir à quoi s'en tenir, la cour de Lisbonne chargea en 1730 d'Acunha, son ministre en Hollande, d'éclaircir ses soupçons. Les gens de l'art, après avoir taillé plusieurs de ces pierres, répondirent que c'étoient de très-beaux diamans.

Aussi-tôt les Portugais en chercherent avec tant de succès, que la flotte de Rio-Janeiro en porta onze cents quarante-fix onces. Cette abondance en sit baisser le prix considérablement. Mais le ministère prit des mesures qui les ramenerent bientôt à leur premiere valeur, où ils fe sont toujours soutenus depuis. Il conféra à une compagnie le droit exclusif de chercher & de vendre des diamans. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette compagnie, on voulut qu'elle ne pût employer à ce travail que six cents esclaves. On lui a accordé dans la fuite la permission d'en employer autant qu'elle voudroit, en payant quinze cents livres par tête de mineur. cour s'est réservé, dans les deux contrats, tous les diamans qui passeroient un certain nombre de carats.

Une loi qui défendoit, sous peine de la vie, d'empiéter sur ce privilége, ne parut pas sans doute suffisante pour en assurer l'exécution. Il parut plus court de dépeupler les lieux voisins de cette riche mine, & de faire une vaste solitude de toutes les contrées qui auroient pu se mêler d'un commerce si lucratis. Il n'existe dans l'espace de cent lieues, qu'un grand village, uniquement habité par les agens & les esclaves de la compagnie.

Son privilege, constamment protégé par la métropole, n'a jamais essuyé la moindre contradiction. L'agent de ce corps en Europe, c'est le gouvernement lui-même. Quel que foit le produit nécessairement varié des mines, la cour livre tous les ans, à un feul contractant, pour douze millions cinq cents mille livres de diamans. Elle s'oblige à n'en pas vendre d'autres; & jusqu'ici cet engagement a été facré. Ils sont achetés bruts par des Anglois ou des Hollandois qui, après les avoir taillés, les répandent dans toute l'Europe, & fur-tout en France, où s'en fait la plus grande conformation. Ils font moins durs, moins nets, ont moins de feu & de jeu que ceux des Indes Orientales, mais ils sont plus blancs. A poids égal, ils sont vendus dix pour cent de moins.

Les plus beaux diamans que l'on connoisse sont, celui du grand-mogol, qui pese deux cents soixante-dix-neus carats & un seizieme; celui du grand-duc, de cent trente-neus carats; le Sanci, de cent six carats; le Pitre, de cent trente-six carats trois grains. Tout cela

est bien peu de chose en comparaison du diamant envoyé du Brésil au roi de Portugal: il pese seize cents quatre-vingts carats, ou douze onces & demie. Comme il n'y a point de mesure connue pour l'apprécier, il s'est trouvé un écrivain Anglois qui a osé l'estimer un milliard deux cents quatre-vingt dix-huit millions. Il y auroit bien à rabattre de cette valeur, si, comme de très-habiles lapidaires le soupçonnent, ce diamant n'étoit qu'un topase.

On ignore si les diamans du Brésil se forment dans les vallées où on les trouve, ou s'ils y sont entraînés par une infinité de torrens qui s'y précipitent, & par cinq petites rivieres qui coulent des hautes montagnes dont se couronnent ces riches vallées. Ce qu'il y a de certain, c'est que les diamans ne sortent point d'une carriere; que ces pierreries sont éparses, & qu'on en ramasse une plus grande quantité dans la saison des pluies & après de grands orages.

Les mines d'or & de diamant, ajoutées à une riche culture, devoient faire du Brésil la premiere colonie du monde: mais il falloit la préserver des troubles intérieurs & des invasions étrangeres. On s'occupa de ce double objet.

Toutes les mines se trouvoient réunies dans LV. les capitaineries de Saint-Vincent de Rio-Ja-Mesures prises par la cour de Lisbonne, pour s'affurer le produit de fes mines.

neiro, ou dans les terres limitrophes. Quelques-unes étoient entre les mains des Paulistes, & les autres étoient exposées à leurs courses. Comme le nombre & la valeur de ces brigands ne permettoient pas d'espérer qu'on les réduiroit par la force à l'obéissance. on prit le parti de négocier avec eux. L'impossibilité de jouir de leurs nouvelles richesses fans une communication facile avec les ports où se trouvoient le luxe & les commodités de l'Europe, les rendit plus faciles qu'on ne le pensoit. Ils consentirent à payer, comme les autres Porutgais, le quint de leur or; mais ils régloient eux-mêmes à quoi devoit monter ce tribut, & il ne fut jamais ce qu'il devoit être. Le gouvernement étoit affez sage pour fermer les yeux sur cette infidélité. Il prévoyoit que les liaisons & le nouveau genre de vie des Paulistes adouciroient leurs mœurs. & que tôt ou tard, on les mettroit dans la dépendance. L'époque de cette révolution parut arrivée vers l'an 1730. Un homme éloquent, actif, délié, réudit à féduire les plus accrédités de ces aventuriers, & la foule suivit leur exemple. La république entiere reconnut l'autorité de la cour de Lisbonne, de la même maniere que tous les Portugais qui étoient dans le Bréfil.

On n'avoit pas attendu ce grand succès pour fortisser Rio-Janeiro, l'entrepôt du produit de

la plupart des mines & de toutes les denrées qu'on tire des capitaineries voifines pour la confommation de l'Europe. La baie où elle est située, fut découverte en 1525 par Dias de Solis. Des protestans François persécutés dans leur patrie, & conduits par Villegagnon, y formerent en 1555 un petit établissement. C'étoit quinze ou vingt cabanes, construites de branches d'arbres & couvertes d'herbes, à la maniere des sauvages voisins. Quelques foibles boulevards qu'on avoit élevés pour y placer du canon, lui firent donner le nom de Fort de Coligni. Il fut détruit trois ans après par Emanuel de Sa, qui jetta fur le continent les fondemens d'une ville que la culture de tabac & fur-tout du fucre, rendirent considérable dans la suite. Sa position au vingt-deuxieme dégré vingt minutes de latitude australe, l'éloignoit assez de l'ancien monde, pour qu'on pût raisonnablement penser que de médiocres fortifications suffiroient à sa défense. Mais la tentation de l'attaquer ayant augmenté à proportion de ses richesses, on crut devoir multiplier les ouvrages. Ils étoient déja fort confidérables, lorsqu'en 1711, du Guay-Trouin s'en rendit le maître, avec une audace & une capacité qui ajouterent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déja si fort illustrée. Les nouvelles fortifications qu'on a depuis ajoutées aux fortifications que les François avoient emportées, n'ont pas rendu la place plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés, où la descente est très-praticable. Si l'or pénetre dans les tours d'airain à travers les portes de ser, le ser renverse encore plus sûrement les portes qui désendent l'or & les diamans. Aussi le ministère de Lisbonne ne s'est-il pas borné à faire fortisser Rio-Janeiro.

Entre la capitainerie de Saint-Vincent & l'embouchure de la Plata, est une côte assez stérile d'environ cent cinquante lieues. Comme rien n'invitoit les Portugais à s'y établir, elle avoit toujours été négligée. L'or trouvé récemment dans les rivieres qui arrosent ces déserts, a attiré quelques colons; & le gouvernement s'est occupé du soin de donner quelque stabilité à cette nouvelle source de richesses. On a établi quelques postes sur la côte, & sortissé sur-tout Sainte-Cathe rine.

Cette isle, qui n'est séparée du continent que par un canal très-étroit, est d'environ neuf lieues de long sur deux de large. Quoique ses terres ne soient pas basses, elle n'est pas apperçue de bien loin; parce que les montagnes du continent voisin la couvrent de leur ombre. Les navigateurs y trouvent un printems continuel, des eaux excellentes, une grande

grande abondance de bois, des fritus exquis & variés, les légumes que le matelot desire, un climat pur par-tout, excepté dans le port, où les hauteurs voisines interceptent la circulation de l'air, & entretiennent une humidité nuisible.

Cent cinquante ou deux cents brigands qui s'étoient réfugiés dans l'isle au commencement du siecle, reconnoissoient l'autorité du Portugal; mais sans adopter ses intérêts exclusis. Ils recevoient indifféremment les vaisseaux de toutes les nations qui alloient à la mer du Sud, & leur livroient leurs productions pour des armes, de l'eau-de-vie, des toiles & des habits. Avec le mépris de l'or, ils avoient pour toutes les commodités que la nature ne leur fournissoit pas, une indifférence qui eut fait honneur à des hommes vertueux.

L'écume & le rebut des sociétés policées, peut former quelquesois une société bien ordonnée. C'est l'iniquité de nos loix; c'est l'iniquite répartition des biens; ce sont les supplices & les fardeaux de la misere; c'est l'insolence & l'impunité des richesses; c'est l'abus du pouvoir, qui fait souvent des rébelles & des criminels. Réunissez tous ces malheureux que la rigueur outrée des loix, souvent injustes, a bannis de la société; donnez-leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé; vous ferez de ces brigands un peuple honnête,

Tome III.

docile, raisonnable. Si ses besoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant; & pour s'aggrandir, fidele observateur des loix envers lui-même, il violera les droits des nations: tels furent les Romains. Si faute d'un conducteur habile, il est abandonné à la merci des hasards & des événemens; il sera méchant, inquiet, avide, sans stabilité, toujours en guerre, soit avec lui-même, foit avec ses voisins: tels furent les Paulistes. Enfin, s'il peut vivre plus aisément des fruits naturels de la terre, ou de la culture & du commerce, que du pillage; il prendra les vertus de sa situation, les doux penchans qu'inspire l'intérêt raisonné du bien être. Civilisé par le bonheur & la sécurité d'une vie honnête & paisible, il respectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, & fera un échange de la furabondance de ses productions avec les commodités des autres peuples : tels furent les réfugiés de l'isle Sainte-Catherine.

Exilés par la crainte des peines atroces qui fuivent trop souvent des fautes médiocres, ils formerent un établissement de commerce, avantageux même pour l'état qui les avoit répoussés de son sein. Vers l'an 1738, on leur donna un gouverneur & des soldats; on entoura leur port de fortisications. Comme il est aisé de prévoir que si les richesses des environs répondent à l'espérance qu'on en a conçue; ce

repaire de bandits deviendra avec le tems la principale colonie du Brésil, le port le plus considérable de l'Amérique Méridionale.

Il paroît affez prouvé, par les détails où LVI. Moyens nous fommes entrés, que la cour de Lisbonne employés a pris les mesures les plus sages pour s'assurer pour ranie le produit des mines. La culture des terres mer dans le produit des mines. La culture des terres Brésil la n'a pas également attiré son attention, ou ne l'a culture apas sixée si heureusement. Cette précieuse sour les ce de richesses se trouvoit cependant dans un émines. tat de crise qui exigeoit des réslexions prosondes.

Toutes les nations de l'Europe qui avoient formé des établissemens en Amérique, commençoient à y cultiver les productions qui avoient long-tems enrichi le Brésil. concurrence avoit fait tomber le prix de ces denrées: & les Portugais, sans rien retrancher de leur travail, voyoient diminuer tous les jours leur revenu. Ils se dégoûtoient de leurs occupations, lorsque l'espérance de faire une fortune brillante en ramassant de l'or, en détermina un grand nombre à les abandonner. Si la métropole, moins enflée de cette nouvelle veine de richesses, eût connu ses vrais intérêts, elle eût prévenu les malheurs qui devoient naître de cette prospérité. Elle le pouvoit aisément, en supprimant les droits énormes que payoient ses colonies pour les marchandises qu'elles envoyoient ou qu'elles recevoient, & en donnant, s'il l'eût fallu, des

encouragemens que ses nouveaux trésors la mettoient en état de prodiguer. A ces conditions, le cultivateur, qui ne pouvoit pas ignorer la supériorité de son sol sur celui des Antilles, ni ses autres avantages sur les colons qui exploitoient ces isles, auroit persévéré dans un travail, qui, sans trouble & sans incertitude, lui auroit affuré de l'aisance, ou même des richesses.

Tous ceux qui ont porté un œil attentif sur le nouveau-monde, sont instruits que les côtes du Bréfil font très-fertiles. Les cannes à fucre y font plus fortes que celles des colonies rivales; & les autres denrées y ont la même supériorité. On n'y est pas réduit à exploiter des campagnes maigres ou épnisées. Le terrein est si étendu, qu'on peut quitter un sol qui se lasse, pour en prendre un nouveau qui offre des récoltes faciles & abondantes. L'intérieur du pays n'attend que des bras qui veuillent semer; & quantité de fleuves navigables s'offrent d'eux-mêmes au transport des denrées. Des ouragans destructeurs, des sécheresses dévorantes, ne ruinent jamais les travaux. On voit peu de positions au Brésil où les intempéries de l'air abrégent des jours utilement employés; & il n'y en a aucune où on éprouve ces affreuses mortalités, qui désolent si souvent tant de contrées de l'Amérique. Toute entreprise devient aisée, par le secours

des innombrables troupeaux qui couvrent les campagnes. L'esclave n'est pas dans l'impatience de voir arriver à travers des mers vastes & orageuses une nourriture, souvent trop chere, pour n'être pas quelquefois insuffisante: il la trouve fur la terre même qu'il cultive, faine, abondante, & presque sans soin. Son maître, de son côté, ne craint pas d'être au terme de sa fortune: il sait bien que la colonie n'est pas au dixiéme de sa culture. Cent cinquante mille noirs qui y sont employés, & qu'on recrute tous les ans de fept ou huit mille, peuvent être aisément multipliés. L'usage où est le colon de les tirer directement d'Afrique ne lui laisse pas craindre la négligence, l'ineptie, l'avidité des négocians d'Europe. Ses vaisseaux ont le double avantage de s'arrêter peu au terme de leur traite, & d'avoir foit en allant, foit en revenant, une traversée courte & facile.

Malgré tant de facilités, la culture du Bréfil étoit réduite à vingt-deux millions pesant de sucre brut, à onze ou douze mille ballots de tabac, à un peu de salsepareille, de cacao, de casé, de ris, d'indigo. Ces exportations étoient grosses par quelques fanons de baleine, par du bois de teinture, de construction, de marqueterie, par quatorze ou quinze mille cuirs.

Entre tous les moyens d'augmenter les pro-K k 3 duits d'une si riche contrée, le ministère Portugais à préféré la liberté des Brésiliens, comme le plus fûr, le moins dispendieux & le plus humain. On a déclaré en 1755, qu'à l'avenir tous les sujets volontaires ou forcés de la couronne, seroient citovens dans toute l'étendue du terme. Ils doivent jouir de ce titre, aux mêmes conditions que les Européens. On ne leur impose pas d'autres obligations; la même carriere est ouverte à leurs talens, & ils peuvent arriver aux mêmes honneurs. Il n'est point de puissance qui ait traité avec autant d'humanité ses sujets du nouveau-monde. Cette singularité, qui auroit dû frapper tous les esprits, n'a pas été seulement remarquée. On s'occupe de politique, de guerre, de plaisir, de fortune. Une révolution favorable à l'humanité, échappe à tous les yeux, même au milieu du dix-huitième siècle, de ce siècle de lumieres, de philosophie. On parle de bien public, & l'on ne le voit pas; l'on ne le fent pas.

Le Portugal seroit vengé de cette indifférence, si le nouveau système avoit le succès qu'on s'en est promis. On verroit les Brésiliens s'attacher à la culture des terres, & en multiplier les productions. Leur travail les mettroit en état de se procurer des commodités sans nombre, dont ils n'ont pas joui. Le spectacle de leur bonheur dégoûteroit les sauvages de leurs sorêts, & les sixeroit à un

genre de vie plus paisible. De proche en proche, un exemple si séduisant auroit la plus féconde influence; & avec le tems. tout le Brésil se trouveroit civilisé. La confiance s'établiroit entre les Américains & les Européens, & ils ne formeroient qu'un peuple. Tout agiroit de concert pour produire le fond d'un commerce immense à la métropole, qui, de son côté, ne négligeroit rien pour fournir aux confommations tous les jours plus étendues de la colonie. Une balance exacte peseroit leurs intérêts reciproques. & l'on écarteroit avec soin tout ce qui pourroit troubler l'harmonie d'une liaison si précieuse. Enfin les Portugais auroient réparé, par un seul acte d'humanité, tous les maux qu'ils. ont faits aux habitans du nouveau-monde.

Malheureusement ces douces espérances sont chimériques. Pour qu'on pût se slatter raisonnablement de les voir réalisées, il auroit fallu préparer de loin un si grand changement. On auroit peut-être fait goûter insensiblement aux Brésiliens les douceurs de la société. On les auroit formés aux travaux utiles. On auroit vaincu peu-à-peu leur paresse naturelle. On les auroit accoutumés au desir de la propriété. Après avoir ouvert ces douces voies à une heureuse révolution, il seroit encore resté beaucoup de choses à faire qui paroissent avoir échappé à la prévoyance

du ministère. On n'a pas assigné des terres aux nouveaux citovens dans des lieux commodes. On ne leur a pas fait les avances nécessaires. Des guides éclairés n'ont pas été humains & défintéressés. On n'a donc rien fait pour la fortune publique, en donnant la liberté civile aux Brésiliens; & l'on a beaucoup fait contre elle, en l'ôtant aux Européens qu'on a affervis au monopole toujours tyrannique d'un privilége exclusif. Personne n'avoit prévu, n'avoit foupconné, un arrangement si opposé au génie de la nation.

LVII. Monopoles établis pour

Le Portugal a fait, fans le secours d'aucune compagnie, des découvertes immenses en le commer-Afrique, & dans les deux Indes. De simce du Brésil. ples sociétés de négocians dans lesquelles s'intéressoient les rois, les princes & la noblesse. expédierent des flottes nombreuses pour ces trois parties du monde, éleverent le nom Portugais au-dessus des plus grands noms. & furent les auteurs de la révolution la plus importante, la plus intéressante, en fait de commerce, que l'Univers eût encore éprouvée. On ne se seroit pas attendu qu'un peuple qui, dans des tems de barbarie, avoit faisi les avantages inestimables de la concurrence, finiroit par adopter dans un siécle de lumiere un systême destructeur qui, rassemblant dans une petite partie du corps politique les principes du mouvement & de la vie, ne laisse

dans tout le reste que l'inertie & la mort. Ce système à été concu au milieu des ruines de Lisbonne, quand la terre, repoussant pour ainsi-dire ses habitans de son sein, ne leur laissoit d'asyle & de falut que sur la mer ou dans le nouveau-monde. Les terribles fecousses qui avoient renversé cette superbe capitale, se renouvelloient encore; les feux qui l'avoient réduite en cendres étoient à peine éteints, lorsqu'on établit une compagnie exclusive pour vendre à l'étranger les vins si connus sous le nom de Porto, qui forment la boisson de beaucoup de 'colonies, d'une partie du Nord, sur-tout de l'Angleterre. La ville de Porto, devenue par sa population, ses richesses & son activité, la premiere du royaume depuis que Lisbonne avoit comme disparu, crut, avec raison, son commerce anéanti par cette funeste alienation des droits de la nation entiere en faveur d'une affociation. La province entre Douro & Minho, la plus fertile de l'état, ne fonda plus d'espérance sur sa culture. Le désespoir porta les peuples à la sédition, & la fédition rendit le gouvernement cruel. Douze cents personnes furent livrées au bourreau, condamnées aux travaux publics, releguées dans les forts d'Afrique, ou réduites à la mendicité par la confiscation de leurs biens. Le monopole, qui avoit occasionné ces malheurs, continua. Il dure encore

avec toutes les calamités qui avoient été prévues, par les esprits les moins éxercés aux spéculations politiques.

Cette fatale expérience, qui auroit du éclairer le ministère, ne sit aucune impression sur lui. Déja il avoit créé dès le 6 Juin 1755, la compagnie de Maragnon; & loin de revenir fur ses pas, il érigea, quatre ans après, la compagnie de Fernambuc, qui achevoit de mettre dans les fers toute la partie septentrionale du Brésil. Douze cents actions forment le fonds de la premiere, & trois mille quatre cents ceux de la seconde. Leur privilége doit durer vingt ans, & les étrangers qui vivent en Portugal, peuvent s'y intéresser. Elles exercent une tyrannie affreuse sur l'immense côte qui leur a été abandonnée. Cet attentat contre le droit de propriété, a jetté dans tous les cœurs, des fentimens de haîne qu'une diminution sensible de productions nourrit continuellement.

Nous ignorons quels font les motifs qui ont déterminé la cour de Lisbonne à une opération qui a révolté tous les ordres de l'état. toutes les parties de la monarchie. Il n'est pas possible qu'une conduite si tyrannique n'ait eu d'autre but que d'empêcher le commerce interlope, comme on l'a publié. Outre que les compagnies exclusives font plus propres, par leur nature, à étendre qu'à resserrer la contre-

bande; on fait qu'il ne s'en fait pas dans le Bréfil septentrional, seule partie de la colonie qui soit soumise au monopole. Toutes les liaisons étrangeres qu'entretient cette partie du nouveau-monde, se réduisent aux relations de Sainte-Catherine avec les vaisseaux qui fréquentent la mer du Sud, & à celles de Rio-Janeiro avec les navigateurs de différentes nations, qui, sous divers prétextes, relâchent dans son port, quand ils vont aux Indes Orientales ou qu'ils en reviennent.

Quelles que soient les raisons qui ont donné l'existence aux compagnies exclusives, on peut assurer que le Portugal n'est pas la puissance de l'Europe qui a le plus perdu à un système si déraisonnable. Ce royaume a contracté la suneste habitude d'être en quelque maniere simple spectateur du commerce qui se fait dans ses colonies. Un aveuglement si singulier, s'est formé par degrés.

Les premieres conquêtes des Portugais en Afrique & en Asie, n'étousserent pas les raci- Causes de la nes de leur industrie. Quoique Lisbonne sût décadence du Portugal dévenu le magasin général des marchandises & de ses coedes Indes, ses manufactures de soie & de lai-lonies. ne se soutientent. Elles suffisoient à la consommation de la métropole & du Brésil. L'activité nationale s'étendoit à tout, & couvroit en quelque manière un vuide de population qui augmentoit tous les jours. Parmi la soule de

calamités, dont la tyrannie Espagnole écrâsa le rovaume, on n'eut pas à déplorer la cessation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avoit guère diminué, lorsque le Portugal recouvra fa liberté.

L'heureuse révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône, fut l'époque de cette décadence. L'enthousiasme saisit les peuples. Une partie passa les mers, pour aller défendre les possessions éloignées, contre un ennemi qu'on croyoit plus redoutable qu'il ne l'étoit. Le reste s'arma pour couvrir les frontieres. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers, & tout citoyen s'occupa uniquement de la patrie. Il devoit arriver naturellement que, lorsque le premier seu seroit passé, chacun reprendroit ses occupations. Malheureusement la guerre cruelle qui fuivit ce grand événement fut accompagnée de tant de ravages dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aima mieux ne pas travailler, que de s'exposer à voir ruiner continuellement le fruit de ses travaux. Le ministère favorisa cette inaction par des mesures dont on ne peut le blâmer trop févérement.

Sa position le mettoit dans la nécessité de former des alliances. La politique seule lui assuroit celle de tous les ennemis de l'Espagne. Les avantages qu'ils devoient retirer de la diversion du Portugal, ne pouvoient manquer de les attacher à ses intérêts. Si la nouvelle cour

avoit eu des vues aussi étendues que son entreprise le faisoit présumer, elle auroit senti qu'il étoit inutile de faire des sacrifices pour acquérir des amis. Une précipitation suneste, ruina ses affaires. Elle livra son commerce à des puissances presque aussi intéressées qu'ellemême à sa conservation. Cet aveuglement leur sit croire qu'elles pouvoient tout hasarder; & elles étendirent infiniment les priviléges qu'on leur avoit accordés. L'industrie Portugaise sut entiérement écrâsée par cette concurrence. Une saute du ministère de France la releva.

Cette couronne, qui n'avoit qu'un peu de mauvais tabac & pas encore de sucre, s'avisa en 1644, sans raison même apparente, d'interdire l'entrée des sucres & du tabac du Brésil. Le Portugal désendit, par représailles, l'entrée des manusactures Françoises, les seules qui y eussent alors de la faveur. Gênes s'empara aussi-tôt de la fourniture des soieries, qu'elle a toujours conservée depuis; mais la nation, après quelques incertitudes, commença en 1681 à fabriquer elle-même ses laineries. Des ouvriers Anglois mirent le peuple, qui avoit emprunté leur industrie, en état de proscrire en 1684, plusieurs especes de draps étrangers, & bientôt après ceux de toute espece.

L'Angleterre, qui avoit élevé en Portugal fon commerce sur les ruines de celui de France, vit, avec chagrin, ces arrangemens. Elle travailla long-tems à se rouvrir la communication qu'on sui avoit sermée. Plus d'une sois elle crut l'avoir recouvrée, lorsqu'elle se trouva plus éloignée que jamais de ses espérances. On ne pouvoit prévoir où tant de mouvemens aboutiroient; lorsqu'il se sit dans le système politique de l'Europe, un changement qui bouleversa toutes les idées.

Un petit fils de Louis XIV fut appellé au trône d'Espagne. Toutes les nations furent effrayées de l'aggrandissement d'une maison, qu'on trouvoit déja trop ambitieuse & trop redoutable. Le Portugal, en particulier, qui n'avoit vu jusqu'alors dans la France qu'un appui folide, n'y voulut plus voir qu'un ennemi qui désireroit nécessairement, qui procureroit peut-être son oppression. Cette inquiétude le précipita dans les bras de l'Angleterre, qui, accoutumée à tourner toutes les négociations à l'avantage de son commerce, n'eut garde de négliger une occasion si favorable. Son ambassadeur Méthuen, négociateur profond & délié, signa le 27 Décembre 1703, un traité par lequel la cour de Lisbonne s'engageoit à permettre l'entrée de toutes les étoffes de laine de la Grande-Bretagne, sur le même pied qu'avant leur prohibition; à condition que les vins de Portugal payeroient un tiers de moins que ceux de France aux douanes d'Angleterre.

Les avantages de cette stipulation, bien réels pour l'une des deux parties, n'étoient qu'apparens pour l'autre. L'Angleterre qui obtenoit un privilége exclusif pour ses manufactures, puisqu'on laissoit subsister l'interdiction pour celles des autres nations, n'accordoit rien de son côté, ayant déja établi pour son intérêt particulier, ce qu'elle avoit l'art de faire valoir au Portugal comme une grande faveur. Depuis que la France ne tiroit plus de draps de la Grande - Bretagne, on s'étoit apperçu que la cherté de ses vins nuisoit trop à la balance, & l'on avoit cherché à en diminuer la confommation, par l'augmentation des droits. Cette rigueur à été poussée plus loin par les mêmes motifs, sans qu'on ait cessé de la faire envifager à la cour de Lisbonne, comme une preuve de l'attachement qu'on avoit pour elle.

Les manufactures Portugaises ne purent soutenir la concurrence Angloise. Elles disparurent. La Grande-Bretagne habilla son nouvel allié; & comme ce qu'elle achetoit de vin, d'huile, de sel, de fruits, n'étoit presque rien en comparaison de ce qu'elle vendoit, il fallut lui livrer l'or du Brésil. La balance pencha de plus en plus de son côté; & il n'étoit guère

possible que cela fut autrement.

Tous ceux qui se sont élevés à la théorie du commerce, ou qui en ont suivi les révolutions, favent qu'un peuple actif, riche, intelligent, qui est parvenu à s'en approprier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins considérables. Il a de si grands avantages sur ses concurrens, qu'il les dégoûte, & se rend le maître des contrées qui servent de théâtre à son industrie. C'est ainsi que la Grande-Bretagne a réussi à envahir tous les produits du Portugal & de ses colonies.

Elle lui fournit son vêtement, sa nourriture, sa clincaillerie, les matériaux de ses édifices, tous les objets de son luxe; elle lui renvoie ses propres matieres manusacturées. Un million d'Anglois, artisans ou cultivateurs, sont

occupés de ces travaux.

Elle lui fournit des vaisseaux, des munitions navales, des munitions de guerre pour ses établissemens du nouveau-monde, & fait toute sa

navigation dans l'ancien.

Elle fait tout le commerce d'argent du Portugal. On en emprunte à trois ou trois & demi pour cent à Londres, & on le négocie à Lisbonne, où il en vaut dix. Au bout de dix ans, le capital est payé par les intérêts, & il se trouve encore dû.

Elle lui enleve tout le commerce intérieure Des maisons Angloises établies à Lisbonne, reçoivent les marchandises de leur patrie, & les distribuent à des marchands répandus dans les provinces, qui les vendent le plus souvent

pour

pour le compte de leurs commettans. Un mos dique falaire est l'unique fruit de cette industrie, avilissante pour une nation qui travaille chez elle-même au prosit d'une autre.

Elle lui enleve jusqu'à la commission. Les flottes destinées pour le Brésil, appartiennent en entier aux Anglois. Les richesses qu'elles rapportent doivent leur revenir. Ils ne fouffrent pas seulement que ces produits passent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntent & n'achetent que le nom, parce qu'ils ne peuvent s'en passer: Ces étrangers disparois sent aussi-tôt qu'ils sont parvenus au degré de fortune qu'ils s'étoient proposé, & tiennent l'état aux dépens duquel ils se sont enrichis. dans un épuisement continuel. Il est prouvé par les registres des flottes, que dans l'espace de foixante ans, c'est-à-dire, depuis la découverte des mines jusqu'en 1754, il est forti du Brésil, en or, deux milliards quatre cents millions de livres; & cependant tout le numéraire de Portugal se réduisoit en 1755, à quinze ou vingt millions. Cet état en devoit alors plus de foixante-douze. Il est aisé de juger par-là de sa situation.

Mais ce que Lisbonne a perdu, Londres l'a gagné. L'Angleterre n'étoit appellée par ses avantages naturels, qu'à être une puissance du second ordre. Quoique les changemens arrivés successivement dans sa religion, dans son

Tome III.

gouvernement, dans fon industrie, eussent amélioré sa situation, augmenté ses forces, développé son génie; il ne lui étoit pas possible de parvenir à un premier rôle. Elle avoit éprouvé que ces moyens, qui, dans les gouvernemens anciens, pouvoient élever un peuple à tout, lorsque sans liaisons avec ses voifins, il fortoit pour ainfi-dire seul de son néant, · n'étoient pas suffisans dans les tems modernes, où la communication des peuples rendant les avantages de chacun communs à tous, laissoit au nombre & à la force leur supériorité naturelle. Depuis que les foldats, les généraux, les nations se vendoient pour faire la guerre; depuis que l'or ouvroit tous les cabinets & faisoit tous les traités: l'Angleterre avoit appris que la grandeur d'un état dépendoit de ses richesses, & que sa puissance politique se mesuroit sur la quantité de ses millions. Cette vérité, qui avoit dû fans doute affliger fon ambition, lui devint favorable aufsi-tôt qu'elle eut déterminé le Portugal à recevoir d'elle ses premiers besoins, & qu'elle l'eut lié, par des traités, à la nécessité de les recevoir toujours. Dès-lors ce royaume se trouva dans la dépendance de ses faux amis, pour la nourriture & le vétement. C'étoit. felon l'expression d'un politique, comme deux ancres que les Bretons avoient jettées dans cet empire. Ils allerent plus loin: ils lui firent

perdre toute considération, tout poids, tout mouvement dans la combinaison des affaires générales, en lui persuadant de n'avoir ni sorces, ni alliances. Reposez-vous sur nous de votre sûreté, lui disoient les Anglois; nous négocierons, nous combattrons pour vous. C'est ainsi que sans avoir prodigué ni sang, ni travaux, sans avoir éprouvé aucun des maux qu'entraînent les conquêtes, ils se rendirent bien plus maîtres du Portugal, que celui-ci ne l'étoit des mines du Brésil.

Tout se tient dans la nature & dans la politique. Il est difficile, impossible peut-être, qu'une nation perde son agriculture, son industrie, sans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les sciences, tous les bons principes de police & d'administration. Le Portugal est une triste preuve de cette vérité. Depuis que la Grande-Bretagne l'a condamné à l'inaction, il est tombé dans une barbarie qui ne paroît pas croyable. La lumiere qui a brillé dans l'Europe entiere, en s'arrêtant aux Pyrenées qui semblent la repousser, n'est pas arrivée jusqu'à ses portes. On a vu même cette nation rétrograder, & s'attirer le mépris des peuples, dont elle avoit excité l'émulation & provoqué la jalousie. L'avantage qu'eut cet état d'avoir joui d'excellentes loix, tandis que les autres états gémissoient dans une confusion horrible, cet avantage inestimable ne lui a servi

de rien. Il a perdu le fil de son génie dans l'oubli des principes de la raison, de la morale, de la politique. Les efforts qu'il pourroit faire, pour sortir de cet état de paralysie ou d'aveuglement, pourroient bien n'être pas heureux; parce qu'il se trouve difficilement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus besoin. Les hommes propres à changer la face des empires, ont communément une origine éloignée. Ils ne sont guère l'ouvrage du moment. Presque toujours, ils ont des précurseurs qui ont réveillé les esprits, qui les ont disposés à recevoir la lumiere, qui ont préparé les instrumens nécessaires pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens & de préparatifs ne paroît pas encore s'être formée en Portugal; il fera réduit à ramper long-tems, s'il n'adopte les maximes des peuples éclairés, avec les précautions convenables à sa situation; s'il n'appelle des étrangers capables de le diriger.

Le premier pas vers le bien, ce pas ferme
LIX.
Moyens & vigoureux fans lequel tous les autres feroient
pour réta- chancelans, incertains, inutiles, peut-être
blir le Portugal & fes dangereux, fera de fecouer le joug de l'Ancolonies. gleterre. Dans fa fituation actuelle, le Portugal ne fauroit fe passer des marchandises étrangeres: il est donc de son intérêt d'établir la
plus grande concurrence de vendeurs possible,
afin de diminuer la valeur de ce qu'il est obli-

gé d'acheter. Comme il n'a pas moins d'intérêt à se désaire du superflu de son sol & de celui de ses colonies, il doit, par la même raison, attirer dans ses ports le plus qu'il pourra d'acheteurs, pour augmenter la masse & le prix de ses exportations. Rien ne contrarie ces arrangemens économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à recevoir les étoffes de laine d'Angleterre, aux conditions stipulées avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres nations, fans s'exposer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple, ne fut jamais un privilége exclusif & perpétuel qui pût ôter au prince de qui il émanoit, le droit de le communiquer à d'autres peuples. Il reste toujours nécessairement le juge de ce qui convient à son état. On ne conçoit pas ce que le ministère Britannique pourroit opposer de raisonnable à un roi de Portugal qui lui diroit: je veux attirer chez moi des négocians qui habilleront, qui nourriront mes sujets à aussi bon marché, à meilleur marché que vous; des négocians qui emporteront les productions de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produiroit une conduite si sage, par les événemens arrivés indépendamment de cette résolution. Le Portugal reçoit annuellement pour soixante-dix millions, en marchandises étrangeres, qu'il paye avec le produit de son sol, avec son or & ses diamans, ou dont il reste débiteur. L'appât d'un gain de trente-cinq pour cent, qui est ordinaire dans ce commerce, invite toutes les nations à s'y intéresser le plus qu'il leur est possible, sans qu'elles en soient détournées par la crainte, bien fondée, de n'être pas payées, ou de ne l'être que fort tard. Les efforts de la plupart n'ont pas été infructueux. La France & l'Italie font parvenues à s'approprier le tiers de ces importations. La Hollande, Hambourg & le reste du Nord y entrent pour la même quantité. Le reste est le partage de l'Angleterre, qui autrefois absorboit presque tout. Il est prouvé par les registres de ses douanes, que dans l'espace de cinq ans, ou depuis 1762 jusqu'en 7766 inclusivement, elle n'a envoyé en Portugal que pour 95,613,547 livres 10 fols de marchandises; qu'elle a reçu pour 37,751,0751. en denrées, & que la folde en argent n'a été que de 57,692,475 livres.

Ce qui trompe l'Europe entiere sur l'étendue du commerce Anglois, c'est que tout l'or du Brésil prend la route de la Tamise. Cet écoulement paroît une suite naturelle & nécessaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent sortir librement du Portugal; qu'il n'est possible de les en extraire que par des vaisseaux de guerre qui ne sont

pas visités; que la Grande-Bretagne en expédie deux toutes les semaines, aussi régulierement que la mer le permet; que ces bâtimens portent les richesses de tous les peuples dans leur isle, d'où les négocians, répandus dans dissérentes contrées, les retirent en nature ou en lettres de change, en payant un pour cent.

Le ministère Britannique, que ces apparences brillantes n'aveuglent pas fur la diminution de la plus précieuse branche de fon commerce; se donne depuis quelque tems des mouvemens incroyables pour la rétablir dans son premier état. Ses soins n'auront nul succès; parce que c'est un de ces évenemens qui ne sont pas du ressort de la politique. Si le mal prenoit sa source dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre; si cette couronne avoit été dépouillée des privilégés dont elle étoit en possession; des négociations heureusement conduites, pourroient opérer une nouvelle révolution. Mais la Cour de Lisbonne n'a jamais varié dans sa conduite, ni avec la Grande-Bretagne, ni avec les autres états. Ses fujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandises qui leur étoient offertes par toutes les parties de l'Europe, que parce que celles de leurs anciens amis, accablées par le poids des taxes, leur revenoient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront encore à

meilleur marché plusieurs des choses qu'ils achetent, lorsque leur gouvernement aura établi dans ses ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir diminué les désavantages de son commerce purement passif, la cour de Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Son penchant, le goût du siécle, le pouvoir de la renommée, paroissoient la décider pour les manufactures. Déja l'on fait, dans l'intérieur du royaume, une assez grande quantité de groffes étoffes; quoique la laine soit trop courte pour y être très-propre, & qu'il fut convenable de la destiner à d'autres usages. L'état fait fabriquer à Lisbonne & à Lamego, des spiries qui lui coûtent plus qu'elles ne valent. Si l'on ne travaille pas à des étoffes d'or ou d'argent, c'est que l'usage en est séverement proferit dans la métropole & dans les colonies. Nous avons prouvé que cette espece d'industrie ne convenoit pas à l'Espagne. Les mêmes raifons l'interdisent au Portugal. Il doit plutôt tourner fes vues vers l'agriculture.

Son climat est savorable à la production des soies. Elles y surent autresois très-abondantes. C'étoient des Juiss baptisés, qui les cultivoient & les travailloient. L'inquisition, plus sévere & plus puissante sous la maison de Bragance, qu'elle ne l'avoit été au tems de la domination Espagnole, les persécuta. La plupart des fabriquans se résugierent dans le royaume de Va-

lence; & ceux qui vendoient leur industrie, porterent leurs capitaux en Angleterre & en Hollande, dont ils augmenterent l'activité. Cette dispersion ruina successivement la culture de la soie, de sorte qu'il n'en reste point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers. Elle exifte. Elle fournit constamment aux besoins de
l'état. Il n'y a pas même d'année où l'on n'exporte quelques huiles. Ce n'est pas assez. Il
est facile au Portugal, d'entrer d'une maniere
plus marquée en concurrence avec les nations, qui tirent le plus d'avantage de cette
production reservée aux provinces méridioles de l'Europe.

Les laines sont également susceptibles d'augmentation. Quoiqu'elles soient inférieures à celles d'Espagne; les François, les Hollandois, les Anglois même ne laissent pas d'en emporter annuellement douze à treize mille quintaux; & ils en acheteroient une plus grande quantité encore, s'il s'en trouvoit dans les marchés. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet esprit d'observation qui fait juger sainement des choses, pensent que la quantité en pourroit être doublée, sans saire aucun tort aux autres branches d'industrie, peut-être même en les encourageant.

Celle du sel paroît avoir été poussée avec plus de vivacité. Le Nord en tire annuellement cent cinquante muids, qui peuvent coûter quinze cents mille livres. Il est corrossi, il diminue le poids & le goût des alimens; mais il l'avantage de conserver plus long-tems le poisson & la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher, à mefure que la navigation sera plus étendue.

Nous n'oserions prédire au vin la même destinée. Il a si peu de qualité, qu'il est étonnant qu'une grande partie de l'Europe ait pu se déterminer à en faire sa boisson la plus ordinaire. On comprend encore moins comment le ministère Portugais a abusé de son autorité pour arrêter une culture si avantageuse. L'ordre d'arracher les vignes, ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers ou de fausses vues. Le prétexte dont on s'est servi pour justisser une loi si extraordinaire, n'a trompé personne. Il est connu de tout le monde, que le terrein que couvroient les seps, ne peut jamais être utilement employé en grains.

Mais, quand la chose seroit possible, ce ne seroit pas moins un attentat contre le droit sacé & imprescriptible de la propriété. Dans un monastère, tout est à tous; rien n'est individuellement à personne; les biens sorment une propriété commune. C'est un seul animal à vingt, trente, quarante, mille, dix mille têtes. Il n'en est pas ainsi d'une société. Ici, chacun a sa tête & sa propriété; une portion

de la richesse générale, dont il est le maître & maître absolu, dont il peut user ou même abuser à sa discrétion. Il faut qu'un particulier puisse laisser sa terre en friche, si cela lui convient, fans que l'administration s'en mêle. Si le gouvernement se constitue juge de l'abus, il ne tardera pas à se constituer juge de l'us; & toute véritable notion de proprieté & de liberté sera détruite. S'il peut exiger que j'emploie ma chose à sa fantaisie; s'il inflige des peines à la contravention, à la négligence, à la folie, & cela fous prétexte de la notion d'utilité générale & publique, je ne suis plus le maître abfolu de ma chose; je n'en suis que l'administrateur au gré d'un autre. Il faut abandonner à l'homme en société, la liberté d'être un mauvais citoven en ce point; parce qu'il ne tardera pas à en être féverement puni par la misere, & par le mépris, plus cruel encore que la misere. Celui qui brule sa denrée, ou qui jette son argent par la fenêtre est un stupide trop rare, pour qu'on doive le lier par des loix prohibitives; & ces loix prohibitives seroient trop nuisibles, par leur atteinte à la notion univerfelle & facrée de la propriété. Dans toute constitution bien ordonnée, les soins du magistrat doivent se borner à ce qui intéresse la sûreté générale, la tranquillité intérieure, la conduite des armées, l'observation des loix. Partout où vous verrez l'autorité alier plus loin, dites hardiment que les peuples sont exposés à la déprédation. Parcourez les tems & les nations; & cette grande & belle idée d'utilité publique, se présentera à votre imagination, sous l'image symbolique d'un Hercule qui assomme une partie du peuple aux cris de joie & aux acclamations de l'autre partie, qui ne sent pas qu'incessamment elle tombera écrâsée sous la même massue.

Pour revenir au Portugal, il faut à cet état d'autres moyens que ceux qu'on a employés jusqu'ici, pour rétablir la plus importante des cultures. Elle est si languissante, que le royaume tire annuellement de l'étranger les trois quarts du bled qu'il consomme. On sait qu'avant que la nation se sût livrée à la navigation, elle approvisionnoit de grains une partie de la Méditerranée, souvent l'Angleterre même. Ses propres besoins sollicitent aujourd'hui son activité. Il n'y a qu'une impuissance totale qui puisse justifier un gouvernement, quand il met sa métropole & ses colonies dans la dépendance des autres états, pour les denrées de premiere nécessité.

La cour de Lisbonne tomberoit dans une erreur bien dangereuse, si elle pensoit que le tems seul amenera cette grande révolution. Il lui convient de la préparer par la diminution des impôts, sur-tout par l'adoucissement de leur perception, souvent plus destructive

que l'impôt même. Lorsqu'on aura levé les obstacles, il faudra prodiguer les encouragemens. Un des préjugés les plus funestes au bonheur des hommes, à la prospérité des empires, est celui qui veut, qu'il ne faille que des bras pour la culture. L'expérience de tous les âges, prouve qu'on ne peut beaucoup demander à la terre, qu'après lui avoir beaucoup donné. Il n'y a pas peut-être dans le Portugal, vingt cultivateurs en état de faire les avances nécessaires. Le gouvernement doit venir à leur fecours. Un revenu d'environ quarante-quatre millions, dont près de la moitié lui vient de la métropole & le reste des colonies, facilitera ces libéralités, fouvent plus économiques que l'avarice la plus fordide.

Un premier changement en assurera d'autres. Les arts nécessaires à la culture naîtront infailliblement, & s'éleveront avec elle. De proche en proche, l'industrie étendra, poussera toutes ces branches; & le Portugal ne montrera plus un peuple sauvage entre des peuples civilisés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat, ou de s'expatrier, pour trouver de l'occupation. Des atteliers remplaceront des cloîtres. Aujourd'hui semblables à des arbustes épars & rampans tristement sur le sol des plus riches mines, les sujets de cet état, presqu'anéanti, cesseront ensin de manquer de tout, avec leurs

fleuves & leurs montagnes d'or. Les métaux resteront dans la circulation, & n'iront plus se perdre dans les églises. La superstition sinira avec la paresse, l'ignorance, le découragement. Les esprits, qui n'aiment à s'occuper que de débauches & d'expiations, que de miracles & de sortiléges, s'échausseront sur les intérêts publics. La nation débarrassée de ses entraves, rendue à son activité naturelle, prendra un essor digne de ses premiers exploits.

Le Portugal se rappellera, qu'il dut son opulence, sa gloire, sa force, à sa marine, & il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-huit vaisseaux de guerre, mal construits, mal équippés, mal armés, & à une centaine de navires marchands de fix à huit cents tonneaux, qui sont dans un plus grand désordre encore. Sa population, qui, de trois millions d'ames est tombée insensiblement à dix-huit cents mille revivra pour couvrir ses ports & ses rades de flottes agissantes. Cette création sera difficile, sans doute, pour une puissance dont le pavillon n'est connu sur aucune mer d'Europe, & qui, depuis un fiécle, a abandonné sa navigation à qui a voulu s'en saisir: mais un gouvernement devenu sage, furmontera tous les obstacles. Une fois parvenu à faire toute la navigation qui lui est propre, il retiendra dans l'état des sommes immenfes, que le fret en fait fortir continuellement.

Ce changement influera fur le fort des isles qui dépendent du Portugal. Madere ne sera plus ouverte aux Anglois. Le foin d'en extraire vingt-cinq ou trente mille piéces de vin qu'elle produit, sera réservé à la métropole. C'est dans les rades de Lisbonne & de Porto, que toutes les nations iront se pourvoir d'une liqueur chérie dans les quatre parties du monde. Les Açores fourniront au Portugal, pour fon agriculture, pour fa confommation & pour ses salaisons, des bœufs que la sécheresse de son terroir ne lui permet pas d'élever: & il trouvera dans les isles du cap Verd, pius de mulets qu'il ne lui en faudra pour ses usages. La Nouvelle-Angleterre les y prenoit autrefois, pour les porter dans les Antilles. Une mortalité considérable, arrivée en 1750, a mis fin à ce commerce. Le vuide sera rempli dans peu, pourvu qu'on y donne une attention suivie.

Ces changemens en ameneront de plus importans encore. Le Brésil, qui n'a d'autre défaut que d'être trop grand pour le Portugal; qui ne voit que quelques habitations éparses sur ses côtes; & qui ne compte de colons dans l'intérieur des terres, que ceux qui sont occupés aux mines, prendra une face nouvelle. Le gouvernement y sera résormé. On sentira à quel point on s'est égaré avec tous les peuples modernes, en portant dans le nouveaumonde toutes les absurdités que la barbarie du

gouvernement féodal avoit accumulées dans l'ancien, pendant une longue fuite de fiécles. Un petit nombre de loix simples seront substituées aux subtilités de la chicane, qui ne sont que des rafinemens ou des accroissemens de tyrannie.

L'exécution de ces loix sera assurée, si les emplois ne sont pas vendus, & si l'on choisit, avec le soin convenable, les commandans de Para, de la Bahia, de Rio-Janeiro, indépendans les uns des autres, quoique le dernier ait le titre de vice-roi. La vigilance des trois ches sera finir les trahisons, les atrocités, que les Portugais Brésiliens se permettent depuis trop long-tems, ou qu'ils exercent par le ministère de leurs esclaves.

Après avoir changé les mœurs, on s'occupera de l'administration. La liberté d'expédier
à sa volonté des vaisseaux de la métropole,
qui a succédé à la tyrannie des slottes; cette
liberté sera suivie d'autres innovations favorables. On ne bornera pas les expéditions aux
rades de Lisbonne & de Porto, parce que les
autres ports, également soumis aux charges
publiques, doivent jouir des mêmes avantages. Les compagnies exclusives seront abolies. Cette foule d'impôts, qui sont le malheur de l'Europe, cesseront d'affliger le Brésil.
Il ne sera plus dévoré par des légions de traitans, qui ruinent les plus heureux travaux.

La patrie principale sentira, qu'elle n'est en droit de demander à sa colonie que des productions. Ces productions elles-mêmes, ne seront pas étoussées dans leur naissance par des droits énormes, qui en arrêtent la circulation. L'or, cette richesse qui est le signe de toutes les autres, cette marchandise qui est la plus précieuse de toutes celles du Brésil, débarrassé des entraves qui interrompent sa marche, coulera librement dans les contrées qui auront fourni les objets qu'il représente. Il ne sera plus nécessaire que des vaisseaux de guerre Hollandois, François, Anglois, couvrent ou dérobent sa sortie frauduleuse sous leur pavillon.

L'agriculture, ennoblie par la liberté, secouera le joug de l'oppression, sous laquelle
l'ignorance, l'avarice & le despotisme la faisoient gémir. Les instrumens de ses richesses
se multiplieront tous les jours de plus en plus.
Le Portugal, qui a ouvert l'Afrique aux autres
peuples, y a conservé, malgré sa décadence,
des avantages considérables. Il y possede de
grandes colonies sur les côtes les plus savorables à la traite des esclaves, tandis que les nations rivales n'y ont que de soibles comptoirs;
ressource dont quelques-unes même sont privées. Ces possessions exclusives, qui lui procurent les négres à un tiers meilleur marché
qu'on ne les obtient dans les ports où ils sont

Tome III. M m

achetés en concurrence, détermineront le Bré. fil à en multiplier le nombre, lorsqu'on aura supprimé le droit de dix pour cent mis sur la tête de ces malheureux Africains, ainsi que fur les marchandises qui arrivent d'Europe. La métropole donnera un nouvel encouragement à ce commerce, puisqu'enfin le cri de l'humanité ne peut empêcher l'ambition de le continuer, en permettant à sa colonie de faire du sel, qu'on la force aujourd'hui à tirer du Portugal même. Cette complaifance rendra les armemens plus faciles, en ajoutant au manioc & au poisson séché, qui ont formé jusqu'ici la nourriture des équipages, l'usage du bœuf & du porc salés. Alors le nombre des expéditions, qui est annuellement de trente ou quarante bâtimens, depuis soixante jusqu'à cent tonneaux, s'élevera à cent; & si l'on veut, avec le tems, à un plus grand nombre.

On accéléreroit cette amélioration, en permettant au Bréfil la navigation directe des Indes Orientales. Ce commerce convient finguliérement au Portugal, & sa politique veut qu'il l'étende le plus qu'il pourra. Comme il n'a, ni ne peut avoir des manufactures, il doit donner la préférence à des toiles, à des étoffes qui sont agréables & à bon marché; qui conviennent à son climat & à celui de ses colonies; qui sont absolument nécessaires pour ses comptoirs d'Afrique. La métropole ne fe-

## PHILOS. ET POLITIQUE. 547.

roit point de facrifice, en associant le Brésil à cette branche de son industrie. Elle ne peut pas avoir oublié qu'elle forma en 1723 une compagnie qui n'eut aucun succès. Depuis sa chûte, on n'a expédié annuellement qu'un vaisseau peu riche, qui, en revenant d'Asie, a' long-tems touché à Bahia, & qui, depuis quelques années, va se rafraîchir à Angole par les ordres du gouvernement auquel il appartient. Les expéditions directes du Brésil seroient plus nombreuses. Son commerce interlope avec Buenos-Ayres lui fourniroit les piastres nécesfaires à ses opérations; & il trouveroit sur l'Amazone une partie des matériaux de fa navigation. L'abondance des bois qui couvrent les rives de ce fleuve immense, est encore inférieure à leur perfection. On fait qu'ils durent très long-tems, qu'ils font inaccessibles aux vers, devenus par-tout le fléau de la marine, & que le scorbut ne s'y engendre jamais. L'obstacle que le défaut de lin & de chanvre pouvoit apporter à ces armemens, est actuellement levé. On a découvert dans les forêts de Bahia deux plantes très-multipliées, nommées Gravata & Tieu, dont le fil est très-propre pour des toiles communes, pour des voiles & des cordages. Le droit exclusif d'en fabriquer, a été malheureusement accordé, pour quinze ans, à un particulier fixé dans le voifinage.

Un moyen infaillible pour opérer bientôt ces

grands changemens, seroit d'ouvrir les ports du Brésil à toutes les nations. Cette liberté donneroit à la colonie une activité, qu'elle n'acquérera peut-être jamais autrement. Les peuples qui pourroient y naviger, seroient également intéressés à sa prospérité & à sa défense. Elle deviendroit plus utile à sa métropole, par l'accroissement progressif de ses douanes, que par un monopole destructeur. Le Portugal, qui est sans manufactures, doit avoir un système différent des autres puissances de l'Europe, qui ont plus de marchandises qu'il n'en faut pour pourvoir aux besoins de leurs établissemens du nouveau-monde. La concurrence qui, peut-être, leur seroit nuisible, lui sera nécessairement très-avantageuse.

Si la cour de Lisbonne ne se détermine pas à un parti où il est possible d'entrevoir quelques inconvéniens, elle abolira, au moins, la loi qui interdit le séjour du Brésil aux étrangers. Il n'y a pas cinquante ans qu'on y voyoit des maisons Hollandoises, Angloises & Francoifes, dont l'activité animoit tous les travaux. Au lieu de les éloigner par une oppression barbare, il falloit chercher à les fixer, à les multiplier. Ce n'est pas qu'absolument parlant, cette vaste contrée manque de blancs: un calcul, fur lequel on peut compter, en fait monter le nombre à près de six cents mille. On n'en voit pas autant dans aucune colonie: mais ces

Portugais créoles sont si indolens, si corrompus, si passionnément livrés à leurs plaisirs, qu'ils sont devenus incapables des moindres soins, d'aucune occupation suivie. Peut-être n'est-il possible de redonner du ressort à cette race dégénérée, qu'en mettant sous ses yeux des hommes laborieux, auxquels on distribuera des terreins convenables.

Cet arrangement est facile. Aux bords des rivieres les plus navigables, on voit de grandes plaines sans propriétaire, qui offrent des richesses immenses à qui voudra les labourer. Sur les côtes même, il est facile d'établir un grand nombre de nouveaux cultivateurs. Le gouvernement, qui, dans les premiers tems de la déconverte, avoit cédé, sous le nom de capitaineries, des provinces entieres à de grands feigneurs, les a successivement retirées de leurs mains, en accordant en échange, des titres, des pensions, ou d'autres graces. Cette politique a fait rentrer dans les mains de la couronne, un vaste domaine qui est en friche, & dont elle peut disposer très-utilement. Une infinité de colons Anglois, François, Hollandois, dont les habitations sont épuisées; beaucoup d'Européens, qui ont la manie, si commune dans ce siécle, de faire fortune, y porteront leur activité, leur industrie & leurs capitaux.

Pour que rien ne les détourne de prendre ce parti, il faut qu'ils n'ayent pas à craindre M m 3 les fureurs de l'inquisition. Ce tribunal barbare n'est pas, à la vérité, établi dans le Brésil; mais il v envoie ses satellites, plus atroces, s'il est possible, que lui-même. On n'a pas oublié que ces hommes détestables firent pasfer en Europe, depuis 1702 jusqu'en 1718, un nombre prodigieux de prêtres, de moines, de propriétaires de terre, de négres même, qu'ils accusoient de judaïsme. Ces vexations ruinerent l'agriculture, au point que les flottes de 1724 & de 1725, ne trouverent point de denrées. Le gouvernement régla en 1723. que fi les colons étoient arrêtés dans la fuite par le faint office, leurs propriétés ni leurs esclaves ne pourroient être saisis, & que leur fortune passeroit à leurs héritiers. Le mal qui avoit été fait, ne pouvoit être reparé par ce décret; & l'on ne doit espérer de voir la confiance rétablie, que lorsque les auteurs du défordre qui a perdu la colonie, auront eux-mêmes repassé les mers.

Cette précaution ne sera pas même suffifante, si l'on n'y ajoute celle de diminuer l'autorité du clergé. On a vu des états savoriser la corruption des prêtres, pour affoiblir l'ascendant que la superstition leur donnoit sur l'esprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'est pas toujours infaillible, comme le Brésil en sournit la preuve, la morale ne sauroit approuver cette politique exécrable. Il

feroit plus fûr, plus convenable, d'ouvrir, indistinctement à tous les citoyens, les portes du sanctuaire. Philippe II, devenu le maître du Portugal, régla qu'elles seroient fermées à tous ceux dont le sang auroit été mêlé avec celui des juiss, des hérétiques, des négres & des Indiens. Cette distinction a sait prendre à un corps, déjà trop puissant, un empire dangereux. Elle a été abolie dans les établissemens d'Afrique. Pourquoi ne pas accorder la même savoir ôté au clergé l'autorité que lui donne la naissance, ne le pas priver de celle qu'il tire des richesses?

Ouelques politiques ont avancé, que le gouvernement ne devroit jamais fixer de revenu aux eccléfiastiques. Les secours spirituels qu'ils offrent, seroient payés par ceux qui réclameroient leur ministère. Cette méthode redoubleroit leur vigilance & leur zèle. Leur habileté pour la conduite des ames, s'accroîtroit chaque jour, par l'expérience, par l'étude & l'application. Ces hommes d'état ont été combattus par des philosophes, qui ont prétendu qu'une économie, dont le but ou l'effet augmenteroit l'activité du clergé feroit funeste au repos public; & qu'il valoit mieux endormir ce corps ambitieux dans l'oifiveté, que de lui donner de nouvelles forces. On observe que les églises ou les maisons religieuses sans rente sixe, sont des magasins de superstition, à la charge du bas peuple. C'est-là que se fabriquent les saints, les miracles, les reliques, toutes les inventions dont l'imposture a accablé la religion. Ainsi le bien des empires veut que le clergé ait une sub-sistance assurée; mais si modique, qu'elle borne nécessairement le faste du corps, & le nombre des membres. La misere le rend sanatique; l'opulence le rend indépendant, l'un & l'autre le rendent séditieux.

Ainsi le pensoit du moins un philosophe, qui disoit à un grand monarque: Il est dans vos états un corps puissant, qui s'est arrogé le droit de suspendre le travail de vos sujets autant de fois qu'il lui convient de les appeller dans ses temples. Ce corps est autorisé à leur parler cent fois dans l'année, & à leur parler au nom de Dieu. Ce corps leur prêche que le plus puissant des souverains, est aussi vil devant l'être des êtres, que le dernier esclave. Ce corps leur enseigne, qu'étant l'organe du créateur de toutes choses, il doit être cru de préférence aux maîtres du monde. Les suites d'un pareil système menaceront la société d'un bouleversement entier, jusqu'à ce que les ministres de la religion soient dans la dépendance du magistrat; & ils n'y tomberont efficacement, qu'autant qu'ils tiendront de lui leur subsistance. Jamais on n'établira de con-

cert entre les oracles du ciel & les maximes du gouvernement, que par cette voie. Le foin de l'amener fans troubles & fans fecouffes, doit être l'ouvrage d'une administration prudente.

Jusqu'à ce que la cour de Lisbonne ait atteint ce but falutaire, tout projet d'amélioration fera inutile. Les vices du gouvernement eccléssaftique subsisteront toujours, malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le réduire à ce point, si l'on veut que les Portugais qui habitent le Brésil, osent se soustraire à sa tyrannie. Peut-être même les préjugés dont ces habitans se trouvent imbus par une éducation vicieuse & monastique, ont-ils trop vieilli dans leur esprit, pour en être arrachés. La lumiere semble réservée aux générations suivantes. On peut hâter cette révolution, fil'on oblige les grands propriétaires à faire élever leurs enfans en Europe; si l'on réforme & perfectionne l'institution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aisément dans des organes encore tendres. L'ame, sans expérience avant l'âge de la réslexion, reçoit avec une égale docilité, le vrai & le faux en matiere d'opinion; ce qui est favorable & ce qui est contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à estimer leur vaison, ou à la mépriser; à en faire usage,

M m 5

on à la négliger; à la regarder comme le meilleur des guides, ou à se désier continuellement de ses forces. Les peres defendent avec obstination, les rêveries qu'ils ont fucées avec le lait; leurs enfans auront le même attachement pour les bons principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Brésil des idées justes sur la religion, fur la morale, fur l'administration, fur le commerce, fur l'agriculture. La métropole ne confiera qu'à eux les places importantes. Ils y développeront les talens qu'ils auront acquis, & la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle, ne feront plus bornés à gémir sur l'oisiveté, l'ignorance, les bévues, les superstitions, qui ont fait la base de son administration. L'histoire de cette colonie n'en sera plus la fatyre.

La crainte d'irriter la Grande-Bretagne, ne doit pas retarder d'un instant les grands changemens que nous indiquons. Les motifs qui, peut-être, les ont fait suspendre, ne font que des préjugés, qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques, qui, une fois adoptées, deviennent des principes. Telle est l'opinion établie à la cour de Lisbonne, que l'état ne fauroit ni exister, ni devenir florissant, que par les Anglois. On oublie que la monarchie Portugaise se forma sans le secours des autres nations; que durant tout le tems de ses démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger; qu'elle s'étoit aggrandie, pendant trois siécles, d'elle-même, lorsqu'elle établit sa domination sur l'Afrique & dans les deux Indes, avec ses propres sorces. Toutes ces grandes choses surent opérées par les seuls Portugais. Il falloit donc que ce peuple découvrit un grand trésor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvoit se souteaux parvenus, que l'embarras des richesses jette dans la pusillanimité.

Nul état ne doit se laisser protéger. S'il est sage, il doit avoir des forces relativement à sa situation; & il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins que son ambition ne soit démesurée, il a des alliés qui, pour leur propre sûreté, soutiennent ses intérêts avec autant de chaleur que de bonne-soi. C'est une vérité générale, applicable sur-tout aux états qui possedent les mines. Tous les peuples ont intérêt à leur plaire, & se réuniront, quand il le saudra, pour leur confervation. Que le Portugal tienne la balance égale entre toutes les nations de l'Europe, & elles formeront autour de lui une barrière impénétrable. L'Angleterre elles

même, quoique privée des préférences dont elle a trop long-tems joui, foutiendra toujours un état, dont l'indépendance est essentielle à l'équilibre de toutes les autres puissances. Leur concert seroit sur-tout unanime & bientôt formé, si l'Espagne, se livrant à la manie des conquêtes, formoit contre lui quelques entreprises. Jamais la politique soupçonneuse, inquiete & prévoyante de notre siécle, ne souffriroit que tous les trésors du nouveau-monde fûssent dans la même main, ni qu'une feule maison. venant à dominer en Amérique, menaçat la liberté de l'Europe,

Cette sécurité ne devroit pas pourtant engager la cour de Lisbonne à pousser la négligence aussi loin qu'elle le faisoit, lorsqu'elle se reposoit de sa défense sur les armes Britanniques, ou que fon indolence s'endormoit sur celle de ses voisins : comme elle n'avoit ni forces de terre, ni forces de mer. elle étoit comptée pour rien dans le système politique; ce qui est le dernier des opprobres pour un empire. Veut - elle regagner de la considération? il faudra qu'elle fe mette en état de ne pas craindre la guerre, qu'elle la fasse même, si ses droits ou sa fûreté l'exigent. Ce n'est pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix, lorsque tous les peuples sont en armes. Dans le monde politique, comme dans le monde physique, un grand évenement a des essets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puissance, intéressent toutes les autres. Celles même qui sont les plus éloignées des champs de carnage, sont souvent les victimes de leur foiblesse. Ces maximes deviennent personnelles au Portugal, en ce moment sur-tout, ou l'exemple de ses voissins, l'état de crise de ses fiers alliés, l'empressement des puissances jalouses de son amitié: tout ensin l'avertit de se réveiller, d'agir & de revivre.

S'il ne leve enfin la tête au-dessus des mers qui sont le théâtre & l'aliment de sa prospérité; s'il ne se montre pas en force à l'extrémité de l'Europe où la nature l'a si heureusement placé, pour attirer & pour verser des richesses, c'en est fait du sort de la monarchie. Elle retombera dans les fers qu'elle n'aura secoués que pour un moment: semblable à un lion qui s'endormiroit aux portes de sa prison, après les avoir brisées. Un reste de mouvement intérieur qui la replie fur elle-même, n'annonceroit que ces fignes de vie qui font des symptômes de mort. Les petits réglemens de finance, de police, de commerce, de marine qu'il fera de tems en tems pour la métropole ou pour les colonies, ne seront que de foibles palliatifs, qui, en couvrant sa situation, ne la rendront

que plus dangereuse.

On ne fauroit se dissimuler que le Portugal a laissé échapper l'occasion la plus favorable qu'il pût jamais trouver, de reprendre son ancien éclat. La politique ne prépare pas seule les révolutions. Des phénomènes destructeurs, peuvent renouveller la face des empires. Le tremblement de terre du premier Novembre 1755, qui renversa la capitale du Portugal, devoit faire renaître le royaume. La ruine de ces superbes cités est souvent le falut des états, comme la richesse d'un seul homme, peut être la ruine d'un peuple. Des pierres entassées les unes fur les autres pouvoient s'écrouler; des marchandises, qui la plupart appartenoient à des étrangers, pouvoient s'anéantir; des hommes oififs, débauchés & corrompus. pouvoient être ensevelis sous des décombres, sans que la félicité publique en fût altérée. La terre n'avoit repris dans un accès de fureur passagere, que des matériaux qu'elle pouvoit rendre; & les abîmes qu'elle creusoit dans une ville, étoient des fondemens ouverts pour une autre.

On devoit s'attendre à voir sortir de ces ruines, un nouvel état, un nouveau peu-

### PHILOS. ET POLITIQUE. 559

ple. Mais autant les grands écarts de la nature donnent de ressort aux esprits éclairés, autant ils accablent les ames flétries par l'habitude de l'ignorance & de la superstition. Le gouvernement, qui se joue partout de la crédulité du peuple, & que rien ne fauroit distraire de son empressement à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant, au moment que la nation devint plus timide. Des consciences hardies opprimerent les consciences foibles; & l'époque de ce grand phénomene, fut celle d'une grande fervitude. Trifte & commun effet des catastrophes de la nature. Elles livrent presque toujours les hommes, à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'est alors qu'on cherche à multiplier sans fin les actes d'une autorité arbitraire; soit que ceux qui gouvernent, croyent réellement les peuples nés pour leur obéir; foit qu'il pensent qu'en étendant le pouvoir de leur personne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voient pas qu'avec de tels principes, un état est comme un reffort qu'on force à réagir fur luimême, & qui, parvenu au point où finit fon élasticité, se brise tout-à-coup, & déchire la main qui le comprime. La fituation où se trouve le continent de l'Améri-

### 560 HISTOIRE, &c.

que Méridionale, démontre malheureusement la justesse de cette comparaison. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les isles de ce nouveau-monde.

Fin du Livre neuvième.



# TABLE

TABLE

# DES MATIERES.

Contenues dans ce troisiéme Volume.

And wonders, deur godt pour l'amour auti-phylique

SEV stolladig for med nomind may know and
ACAPULCO, fon port, Pag. 115
Acuna, jésuite, chargé avec son confrère Artieda, de
vérifier les observations de Pedro Texeira, 472
Aguirre (Lopès d'), est mis à la place de Pedro
d'Orsua; commet des cruautés inouies; massacre sa
fille; est pris & écartelé, 470
Alberoni, projet qu'il avoit ; réflexion sur ce projet,
821 es co que les Espagnols out à craindre de ces
Alcavala (1'), ce que c'est que ce droit, 105
Almaden, mine de mercure,
Almagro, affocié de Pizarre, se brouille avec lui. Il
Aumagro, anocie de l'izare, le biodine avec idi. Il
est battu & mis à mort,
Almagro (le jeune), à la tête d'une troupe de conju-
rés, assassine Pizarre, 178. Cruautés dont cet assassi-
nat est suivi, 179. Vaincu par Castro, il meurt sur
un échaffaud, 181
Alvarado (Pierre d'), conquérant de la province de
Guatimala, of he from a mot sibbeat . Ser , me 129
Tome III. Na

Alvarès (Pedro), se met à la tête du parti opposé au
jeune Almagro, 180
Amaru (Tupac), héritier du dernier Roi du Pérou
est décapité, 189
Amazones (rivière des), sa source, son cours, son
embouchure, 466. Usage que les Espagnols vou-
loient faire de ce fleuve pour leur commerce ; la
révolution de Portugal fait échouer cette idée,
472
Amazones, 468. Ce qu'on doit penser de ces semmes
guerrières, ibid.
Américains, leur goût pour l'amour anti-physique,
32
Américaines, leur passion pour les Espagnols, 33
Angèles, nouvelle capitale du pays de Tlascala, 82
Angleterre, son commerce avec le Portugal, 557
Anson, son escadre maltraitée au cap de Horn, 351
Apaches, les Espagnols désespérent de les soumettre,
66 matter commet des charles inogles, mattere fa
Apurimac, fleuve fur les bords duquel Almagro fut bat-
177
Arqueos, ce que les Espagnols ont à craindre de ces
barbares, 100 See mines abandon
Arequipa, ses manufactures, 218. Ses mines abandon- données, 222
Assento, quel est ce traité,
Assomption, fondation de cette ville, 314. Son com-
merce de l'herbe du Paraguay, 321
Atabalipa, défait son frere Huascar, 154. Maniere dont
il reçoit les Espagnols, 155. Thrahison par laquelle
on s'empare de sa personne, 157. Est condamné à
mort, 158. Tragédie dont sa mort est le sujet, 203
factorial and a support of the suppo

Acrato, riviere qui se jette dans le golse de Darien, 281
Audiances, conseils supérieurs de justice dans la Nouve-Espagne, 109
Augustin (le port Saint-), ne peut recevoir que des
vaisseaux de médiocre grandeur, 363

#### B.

calls dank dos villeges to a ten adoed dos flor-	
$B_{AENA}$ (Diego de ), détourne les eaux de	la mi-
ne de Laucácota,	223
Babia, conquise en partie par les Hollandois,	456
Baldivia, les Hollandois s'emparent de cette place	THE RESERVE TO SERVE THE PARTY OF THE PARTY
font chasses, 349. Etat de cette ville,	352
Baraxe, jésuite Espagnol, civilise les Moxes,	341
Bastidas, essaie envain de s'établir au lieu où e	The state of the s
jourd'hui Carthagène,	273
Benalcasar (Sébastien de ), il ruine Quito,	209
Biscaye (la nouvelle), ses mines,	102
Bocachique, canal qui conduisoit autrefois au po	ort de
Carthagène,	279
Bovadilla, il met aux fers Christophe Colomb,	26
Bogota (Santa-fé de), fondation de cette ville,	271.
Elle est l'entrepôt des richesses du Popayan & d	u Cho.
co, that of every live ( annual own )	273
Borgia, capitaine du gouvernement des Maynas,	476
Bragance (le duc de), placé sur le trône de Po	ortugal,
yer, defailstangecours, wages de .cz gam	457
Brésil, son éténdue & ses limites; 422. Découv	
Pierre Alvarès - Cabral, 423. Méprifé par la	THE RESERVED TO STATE OF THE PERSON NAMED IN COLUMN TWO IS NOT THE PERSON NAMED IN COLUMN TO STATE OF THE PERSON NAMED IN COLUMN TO STA
Lifbonne, 425. La culture du sucre le lui	
garder d'un autre œeil, 429. Caractère & ul	
Bréfiliens, 431. Ils refusent de se soumettre au	C Ponti-

gais, 441. Les jésuites gagnent leur confiance, ibid. Entreprises inutiles des François sur cette colonie, 447. Entreprises plus férieuses des Hollandois sur le même pays, 450. Traité entr'eux & les Portugais lors dela révolution du Portugal, 457. Les Hollandois chasses du Brésil par Viera? 459. Les Brésiliens distribués dans des villages, 463. Etat actuel des Portugais dans le Brésil, 462. Production de cette colonie, 498. Découverte qu'on y fait des mines d'or & de diamant, 500. Marchandises que les Portugais y portent; 517. Monopoles établis pour le commerce du Brésil, 500. Loi qui interdit le séjour du Brésil aux étrangers, Brefil (bois de), description de l'arbre qui le fournit. Ses usages. 494

Buenos-Ayres, fondation de cette ville, 311. Les Espagnols l'abandonnent ibid. Ils la rétablissent, 317. Description de cette ville, 318

C.

Cabral (Pierre Alvarez), découvre le Brésil, 423
Cacao, délayé dans l'eau chaude avec du miel ou du piment, breuvage des anciens Mexicains, 79
Cacaotier, description, culture, usages de cet arbre, 285
Caciques, rois des cinq nations de l'isle de Hask, 14.
Leurs fonctions & leur puissance actuelle dans la Nouvelle-Espagne, 75
Cajanuma, montagne célèbre par son quinquina, 266

Californie, le jésuite Consang en parcourt le golse, 64.
Description de cette presqu'isle, 120. Les jésuites en
civilisent les habitans, 123. Etat actuel de la Califor-
nie, & le parti qu'en pourroient tirer les Espagnols,
126. Usage qu'ils en font, ibid.
Callao, sert de port à Lima, 234. Ce que c'est que cette
place, 354
Campéche, Gryalva en parcourt la côte, 30. Description
de l'arbre qui a rendu cette ville célèbre, 133. Com-
merce qu'y font les Espagnols, 154
Cannar (le fort de), ce qu'en dit M. de la Condami-
ne, 171
Caraque, fondation de cette ville, 282. Célèbre par la
culture du cacao, 286
Cariges, nation la plus douce du Brésil, 445
Carmes, leurs missions dans le Brésil, 477
Carpava, baume qui vient du Brésil, 493
Carthagene, fondation de cette ville, 273. Etat actuel
de cette place, 274. Maladie à laquelle font sujets ses
habitans. 277. Reméde proposé contre cette maladie,
278 Port de Carthagéne, 279
Carthaginois, ils subjuguent l'Espagne. Comment, 5
Carvajal, gouverneur de la province de Venezuela, ses
cruautés, 288
Carvajal, férocité de ce lieutenant de Gonzale Pizarre,
188
Casas (Barthelemi de Las), reclame contre les cruautés
des Espagnols, 72, Projet humain qu'il propose & ne
peut faire accepter, 283
Castro, ce licencié désait le jeune Almagro, 181
Catherine (Sainte-), description de cette isle, 512.
Les Portugais la fortifient, 514.
Nna

Charles-Quint, engage la province de Venezuela, à la
famille des Velfers, 384
Chiapa des Indes, caractère & mœurs de ses habitans,
81
Chica (la), boisson des Indiens, 210
Chiens, stipendiés par le gouvernement Epagnol pour
dévorer des hommes, 385
Chili, foumis en partie aux Incas, 289. Soumis en par-
tie par Almagro, 290. Caractère & mœurs des Sau-
vages qui y font la guerre aux Espagnols, 292. Etat
actuel des Espagnols au Chili, 294. Climat, sol, mi-
nes, commerce de ce pays, 295. Forces actuelles de
cette colonie, 353
Chiloé (isle de), borne le Chili au Sud, 203
Chiquites, peuples du paraguay civilisés par les jésuites,
338
Choco, conquête de cette province; ses mines, 266
Chinalao, richesses qu'on a trouvées dans cette provin-
ce, 66
Clergé, nécessité de détruire sa puissance au Brésil, 551
Coca, description de ce arbrisseau, 229
Cochenille, description de l'insecte qui la donne, 91.
Maniere dont on en fait la récolte & la préparation,
94. Cette richesse est négligée mal-a-propos dans la
province de Quito, 268
Colomb (Christophe), part pour le nouveau monde, le
découvre & aborde aux Lucayes, 11. Il va de-là à
l'isle de Hayti, & y forme un petit établissement, 13.
Comment la cour d'Espagne le reçoit à son retour, 18.
Retourné à Hayti, il en réduit les habitans à l'escla-
vage, 19. Il y ramene d'Espagne une colonie de

malfaiteurs, 24. Il est jetté dans les fers & est ramené
en Espagne comme une criminel, 26
Colonies, causes de la décadence des colonies Espagno-
les, 383
Colonies, sommes que l'Espagne a tirées des siennes en
differens tems,
Compagnie Angloise, de la mer du Sud, 351
Conception (la), ville du Chili, 295
Coquimbo, ville du Chili; les mines de cuivre, 295
Cordelteres, leur description, 190. Devenues l'asyle
d'une infinité d'Indiens
Corfaires de la Jamaïque,
Cortez (Fernand), son caractère, 30, Soumet Tabasco,
32. Arrivé au Mexique, il bat les Tlascalteques, &
fait alliance avec eux, 45. Il défait l'armée de Narvaez
envoyé pour le dépouiller de son commandement, 47.
Il est obligé de se retirer de Mexico à Tlascala, 51.
Il soumét tout le Mexique,
Consang (Ferdinand), ce jésuite parcourt le golse entier
de la Californie, de la Californie, de la Californie, de la Californie, de la Californie de
Créoles, leur état au Mexique, 68. Division que le gou-
vernement entretient entr'eux & les Espagnols d'Euro-
pe, means acollettor and ablique and collen 392
Cruciade (la), ce que c'est que cette bulle, 106
Cuba, établissement des Espagnols dans cette isle, 29
Cucheri, arbre aromatique, semblable à la muscade & au
girofle, 480
Cuirs, commerce qu'en font les habitans du Paraguay.
Chasse par laquelle ils se les procurent, 324
Cusco, pillage de cette capitale du Pérou par les Espag-
nols; état ancien & actuel de cette ville, 222
Cuyaba, ses mines exploitées par les Paulistes, 500
Nn 4

herens to A subsol and the first to a smeridicar.

DARIEN, mœurs des sauvages de cette contré	e,
	47
Diamant, énumération des principales mines de	lia-
mant, 506. Quels font les plus beaux diamans conn	us,
3	80
Domingue (Saint-), les Indiens de cette isle prennen	t la
résolution de n'avoir plus de commerce avec leurs se	m-
mes,	88
Drake, il ravage les côtes du Pérou, 256. Il br	ule
Carthagène,	74

#### E.

the pour la deposition de los cerumandem un pro-	15.000
ESPAGNE, mœurs de ses premiers habitans,	4. Elle
est subjugée par les Carthaginois, 5. Ensuite	par le
Romains, 6. Puis par les Goths, qui font cha	ses par
les Maures, 6. Ceux-ci font dépouillés à leu	r tour
8. Découverte du nouveau monde, 10. Les	Espag-
nols idolâtres de leurs préjugés, 44. Invalio	ns aux
quelles font exposées leurs possessions d'Améric	ue, &
les expédiens propres à les en garantir, 549	L'in-
dolence des Espagnols n'est pas incurable,	394
Ecriture biéroglyphique des Mexicains,	36
Eméraudes de la Nouvelle-Grenade,	272
Emmanuel, persécute les juifs,	428
the ran learned a fig to be supplied to a second	200 1 100

FARANCAHA, l'homme le plus accrédité de la na-
tion des Cariges,
Femmes, travaux de l'agriculture abandonnés aux femmes
chez les Ibériens,
Ferdinand. fon mariage avec Isabelle, réunit en une
feule famille, toutes les couronnes d'Espagne,
Fernambuc, cette province est soumise aux Hollandois
par Henri Lonk, 455. Il s'y coupe le meilleur bois
du Brésil, 594. Son commerce est libre à une com-
pagnie exclusive,
Fernand (Pizarre), défait Almagro & le fait périr, 177
Financiers, leur puissance en Espagne, 371
Forteresse de Cusco, dont la force est exagérée par les
Espagnols, 206
Frio (Serra - do-), mines de diamant que des esclaves y
découvrent, 506
984 - Anna Carlotte Company of Study and State Company
G.
Commence of the second
GABRIEL (isle de Saint), vis-à-vis Buenos-Ayres,
482
Gasco (le licencié Pedro de la), bat Gonzale Pizarre,
187
Comei (Fernando), reste seul de la colonie Espagnole,
fur le détroit de Magellan, 257
Goths, ils se rendent maîtres de l'Espagne, 7
Gouël, lieu où se trouve la plus ancienne mine de dia-
mans,
Gravata, plante propre à faire de grosses toiles, 547

Nn 5

Grenade (nouvelle), description de ce royaume, &
prise de sa capitale,
Grenade (nouvelle), étendue de ce pays, 258. Sa
description, 259. Ses émeraudes, 272
Grialva (Jean de), son expédition dans l'Ycatan, 30
Guancavelica, sa mine de mercure, 225
Guanacos, Lamas fauvages, 215
Guaranis (les), commerce qu'ils font de l'herbe du
Paraguay, 322 Obtiennent des fusils de la cour d'Es-
pagne, 491
Guatimala, cette grande province est conquise par Al-
varado, 129. Sa fertilité & son commerce, 130. Fa.
cilité qu'offre cette colonie à une invasion, 133
Guatimozin, empereur du Mexique, étendu sur des
charbons ardens, 60
Guayaquil, fleuve important pour le commerce du Pé-
rou, 230. Etat de la ville bâtie sur les bords de ce
fleuve, 231
Guayra, sert de port à Caraque, 286
Guayra, province où les Portugais de Saint-Paul détrui-
truisent plusieurs peuplades, 337

#### H.

Hatti, ancien nom de Saint Domingue; mœurs de fes habitans, 13. Cruautés que les Espagnols exercent contr'eux, 19

Herbe du Paraguay, description de cette feuille & de l'arbre qui la produit, 321

Héredia, bâtit & peuple Carthagène, 273

Hermandez (François), fait des découvertes dans le continent de l'Amérique, 29

Histoire, parallèle de l'histoire ancienne & moderne, 'I
Honduras, fon commerce, 131
Hualpa, découvre la mine du Potosi, 223
Huascar, étranglé par ordre de son frere Atabalipa,
154
Hurtado (Sébassien), mis à mort avec sa semme, par
Siripa,
Auyana-Capac, s'empare du royaume de Quito, 154
the standard and special annual services
to Line the come wines it is to and come les votes of
ct
JACQUES (Michel de Saint-), peintre Péruvien,
219
Jago (Sant-), capitale du Chili,
Janeiro (Rio), sa baie découverte par Dias de So-
lis, 511. Villegagnon y forme un petit établissement
François, 511. Emmanuel de Sâ fonde la ville, thid.
Jean II, persécute les Juiss, 428 Jésuites, sagesse de leur conduite dans la conversion des
Indiens du Paraguay, 327. Douceur de leur gouver-
nement, 328. Pourquoi la population n'est-elle pas
proportionnée au bonheur du peuple 332. Espece de
commerce que les Jésuites saisoient au Paraguay, 342.
Pour les juger, il faut attendre quelle sera la con-
duite des Guaranis, 348. Les Jésuites gagnent la
consiance des Indiens du Brésil, 442. Etat actuel
des peuplades qu'ils ont formées entre le Napo & le
fleuve des Amazones, 473
Incas, tous leurs descendans ont la tête tranchée, 289
Indes, d'où vient la distinction d'Indes Orientales &
Occidentales, 424
424

Indigo, description de la plante qui le produit, 86. Se	
especes, 88. Maniere dont on le prépare, 89 Ses u	1.
fages,	9
Inquisition, institution de ce tribunal en Espagne & e	n
Portugal, 426. Nécessité d'abolir sa puissance dans	le
Bréfil, ibi	d
Interlope (commerce, favorisé par tous les Espagnols	n
place, 41	4
Irala, fait mourir les chefs des Indiens, 31	5
Isabelle, cette reine d'Espagne entre dans les vues c	-
Colomb,	I
Juifs, leur explusion, premiere époque de la décadence	ce
de l'Espagne, 369, Persécutions qu'ils essuyent en Po	or.
tugal,	27
L.	
7 was all the belowed to be about	
LADETRERA, veut transporter ailleurs Mexico	,
I sales a superior de la constante de la const	
Laine, commerce qu'en fait le Portugal, 53	57
Lama, description de ce quadrupede, 21	2
Lamego, foiries établies dans cette ville, 53	
Lara (Nuno de), fait alliance avec les Timbuez	,
30	4
Est trahi & tué par Mangora, qu'il tue de son côte	e ,
The said was seen as a said as a sai	6
Larrons (isles des), nommées Mariannes; leur descrip	p.
tion,	9
Laycacola, fes mines.	2
Lazarre (Saint-), citadelle de Carthagène, 27	4
Lima, capitale du Pérou. Description de cette ville	

233. Tremblement de terre qu'elle a éprouve, 234. Puissance que la fuperstition y donne aux moines, 236 Beauté des femmes de Lima, 239. Cette ville est le centre de toutes les assaires du Pérou, 245. Elle est sans défense, 3.54 Limpium, espece de tabac que mâchent les Péruviennes. Lisbonne, soiries établies en cette ville, 536. Quel parti la cour de Lisbonne pouvoit tirer du tremblement de terre qu'elle a éprouvé, 558 MACAS (le pays de), propre à la culture de la canelle, 268 Madere (la), riviere qui se jette dans l'Amazone, 339 Mag delaine (riviere de la), 281 Magellan (détroit de), établissement qu'y forment les Espagnols, 256. Projet des François de s'établir dans ce détroit. 350 Maldonado, bonté de son port, 320 Maldonata, son aventure avec une lionne, 311 Mama-Ocello-Huaco, femme de Manco-Capac, 15I Mambi, terre blanche que les Péruviens mêlent avec la feuille de coca, 229 Manco Capac, fondateur de l'empire du Pérou, 151.

160

305

Maniere dont il civilise les Indiens,

Nuno de Lara, & en est tué,

Mangora, cacique des Timbuez; il tue, par trahison,

Manille, vaisseau qu'elle expédie tous les ans par le

Mexique,

Mantas, monfire marin, 247
Maracayu, montagnes qui fournissent la meilleure herbe
du Puraguay,
Maragnon, nommé depuis riviere des Amazones, pour-
quoi?
Maragnon (compagnie de), 522
Marianes, description de ces isles découvertes par Ma-
gellan, usage qu'en font les Espagnols,
Marina, maitresse de Cortez, 34
Mattongrosso, mines d'or exploitées par les Paulistes,
493
Maures, ils se rendent mattres de l'Espagne, 1. Leur
proscription, premiere époque de la décadence de l'Es-
pagne, 369
Maynas, ce gouvernement est formé par les Jésuites,
476
Mercure, prix exorbitant que le gouvernement Espagno
tire do ce métal,
Méteores, espece de contrebandiers qui facillitoient en
Espagne la sortie de l'or & de l'argent, 380
Méthuen, ambassadeur d'Angleterre, qui obtient du Por-
tugal un traîté très favorable, 526
Métis, état des Métis au Mexique, 69
Mexico, Montezuma y introduit Cortez, 46. Rageavec
laquelle ses habitans se désendent, 50. Ce que les Es-
pagnols ont écrit de la magnificence de cette ville, 56.
Ce qu'on doit penser de cette description, 58. Ce
que cette capitale est actuellement & quel est son luxe.
109
Mexique, ce qu'on doit penser de l'ancienneté de cet
empire, 34. Beauté du pays, 45. Religion des Mexi-

cains, 48. Etendue du pouvoir de leurs rois &	de
leurs prêtres, 55. Cet empire conquis par les Es	
gnols qui en étendent les limites, 61. Climat, 1	- 17 (MILE)
population du Mexique, 67, Etat actuel des Me	The State of the last
cains, 74. Leur état avant la conquête, 78. Prod	uc-
tions du Mexique, 81. Impositions établies	
Mexique, 104. Revenu qu'il rapporte au roi d'	
pgne, 108, Ses liaifons avec le reste de l'Amérique	ue,
	14.
lines, formation des mines métalliques, 97. Sig	nes
auxquels on les reconnoît & leur exploitation,	
· · · · · · · · · · · · · · · · · · ·	00
Miranda (Luce), femme de Sébastien Hurtado,	in-
fpire de l'amour au cacique Mangora, 304. Siripa	
· · · · · · · · · · · · · · · · · · ·	310
Mitagos, ce que c'est,	200
Moines, richesses immenses que leur valut la conqu	ête
du nouveau monde,	391
	320
Montezuma, souverain du Mexique, lors de l'arri	vée
des Espagnols, 36. Tradition prétendue qui empê	che
ce prince de se désendre contr'eux, & cause natur	
de cette tradition, 37. Caractère & conduite de M	on-
tezuma, 40. Il introduit les Espagnols à Mexico,	
Il se reconnoît vassal du roi d'Espagne, 47. Il est	
par fes propres fujets,	51
Moschara, chef Espagnol dans le Paraguay,	310
Mosquites, ces Sauvages échappent à la fureur des E	spa-
gnols; état actuel de ce peuple,	61
Marian Courage civilica per la idfuite Rare	70

340

N. ib subs

NAPO, riviere qui se jette dans celle des Amazones
471
Narvasz, est défait par Cortez, 47
Nassau (Maurice de), charge de faire la conquête du
Brésil,  Négro (Rio), riviere par laquelle l'Amazone communi-
que avec l'Orénoque, 481
Negres, leur état au Mexipue, 70 Plus multipliés au
Pérou qu'au Mexique, 205. En quels tems ils furent
portés en Amérique,
Nopal, arbriffeau dont se nourrissent les cochenilles,
93
Norborough , envoyé par charles II pour ouvrir une
communitation avec le Chili, 350
cos
since, theeles immentes are less value la conquêre
du nouveau monde,
OAXAGA, célèbre par le commerce de la cochenille,
edvinol ab mol , serious ub missionit , mus 93
Oliviers, plantés avec fuccès au Pérou, 211
Or, loi qui défend en Espagne l'exportation de l'or & de
l'argent, 380. Variation dans la proportion de ce métal
avec l'argent,
Orages, il ne s'en forme jamais dans le bas Pérou,
12 195
Orellana, sa navigation sur la riviere des Amazones,
784 res Sanvages échappent à la fureur des Effa-
Orfua (Pédro d'), affaffiné par ses soldats, 470
Orfua (Pédro d'), affaffiné par ses soldats, 470

Deler terricold that any amount at -2 and the land
Palos, port d'Andalousse, où Colomb aborda au ratour
Palos, port d'Andalousie, où Colomb aborda au retour
de sa premiere navigation,
Panama, fondation de cette ville, 148 Pillée par des
Pirates, 245. Pêche des perles qui s'y fait 246. En-
trepôt des productions du Pérou déstinées pour l'an-
cien-monde, 248. Son commerce infiniment déchu,
256. Elle est peu fortifiée, 354
Para, bâtie par les Portugais à l'embouchure de l'Ama-
zone, 47I
Paraguay, description de ce pays & mœurs de ses ha-
bitans, 300. Maniere dont ils traitent les premiers Es-
pagnols, 302. Nouvelle tentative de Sébastien Cabot,
302. Fondation de Buenos-Ayres, & de l'Assomp-
tion, 311. La plupart des Sauvages du Paraguay se
soumettent, 317. Situation actuelle des Espagnols dans
ce pays, ibid.
Paramos, ce que les Espagnols entendent par ce
mot, 192
Paul (Saint-), bourgade formée par des carmes Portu-
gais, 477
Paul (Saint-), colonie fondée par un amas de malfai-
teurs Portugais. 489. Ces brigands font la guerre aux
Guaranis, qui les repoussent, 491. Ravages qu'ils
font dans ces contrées, 492. Reconnoissent l'autorité
du Portugal, qu'ils avoient long-tems méconnue, 498
Pécuri, arbre aromatique, semblable à la muscade & au
girofle, 480
Perles, maniere dont s'en fait la pêche, 246
Perou, conjectures sur la fondation de cet empire, 1516
Tome. III. O o

Les Espagnols débarquent au Pérou, 154. Ils s'en rendent maîtres & le ravagent, 158. Mœurs, religion, gouvernement de cet empire, 160. Doit-on revoquer son bonheur en doute, 169. Ce qu'il faut penser de la grandeur & de la magnificence de ses monumens, 170. Organisation physique du Pérou, 190. Son ancienne population, 197. A quel état les Espagnols ont réduit les Péruviens, 198. Pourquoi les Espagnols sont en plus grand nombre au Pérou qu'au Mexique, 205. Leur nourriture & leurs boiffons, 210. Manufactures qu'ils y ont établies, 218. mines du Pérou, 220. Communication des différentes provinces du Pérou entr'elles, 230. Sa communication avec l'Europe, 245. Facilités qu'offre la conquête de ce pays, Philipillo, Indien qui se rend accusateur d'Atabalipa, 157 Philippe II, défavoue le meurtre des descendans des Incas, 189 Philippe IV, ignomineusement proscrit par les Portugais, 457 Pinçon (Vincent), découvre l'embouchure de la riviere des Amazones, 466 Pitabaya, arbre qui fournit de la nourriture aux Californiens, IZI Pizarre (François), arrive à Caxamalca, 154. Perfidie atroce qui le rend maître du fouverain du Pérou, 155. Il pénétre dans l'intérieur de l'empire, & y exerce de grands ravages, 157. Il fe brouille avec Almagro fon affocié, 176. Il est affassiné, 178 Pizarre (Gonzale), prend la place de Nunez-Vela, le bat & exerce de grandes cruautés, 185. Son triomphe, 186. Est vaincu par la Gasca & est decapité, 188

Plata (Rio de la), nom donné au sleuve du Paragua	у,
Ic	02
Pluies, il n'en tombe jamais dans le bas Pérou,	14
Deintis man 1 %	4
Popayan, conquête de cette province; ses mines d'or	T
	59
Porto, compagnie exclusive établie en Portugal po	
la vente de fes vins,	
Porto-Belo, description de cette ville, 248. Intempér	
de son climat, Ibid. Elle est d'abord le théâtre d'i	ın
grand commerce, 250. Sa communication avec l'E	·1-
pagne interrompue, 253. Usage actuel de cette place	
25	1500
Portugal, fon commerce absorbé par l'Angleterre, 52	
Moyens de le rétablir, 532, Il n'a pas besoin de	
Grande-Bretagne pour se soutenir, 55	
Potosi, Comment a été découverte cette mine, 223.	Sa
richesse,	4
Pourpre, l'animal qui la donne retrouvé au Pérou, 23	0
A STATE OF THE STA	
Q.	
QUESEDA, fondateur de Santafé, 27	
Quippos, hyérogliphes des Péruviens, 173. Leur usage	
mulphos . Invertigiplies des Peruviens . 173. Leur mage	WEST.

002

Quito (province de), ajoutée à l'empire des Incas, 154. Conquise par les Espagnols, 209. Son climat, 260. Sa fertilité, 262. Mœurs de sa capitale, 263. Ses mines, 264. Ses manusactures, 265. Productions qui lui

font particulieres,

Ibid.

266

R.

ROMAINS, ils se rendent maîtres de l'Espagne, 6
\$
Sa (Emmanuel de), fonde la ville de Rio-Janelro,
Sacrement (Saint-), colonie formée dans le Paraguay par les Portugais, 482. Ils en sont chasses par les
Guaranis, 484. Le traité d'Utrecht les y rétablit, 484 Par le traité de Madrid, cet établissement est cédé:
l'Espagne, 485. Le traité est annullé, 5acrisices bumains, en usage au Mexique, 488
Salcedo (Joseph), est pendu, 22:
San Salvador, nom donné, par Colomb, à la premiere isle qu'il découvrit dans le nouveau-monde,
San Salvador ou Babia, bâtie par Sousa, 442. Des cription de cette place & mœurs de ses habitans, 496
Sébastien, les juis lui fournissent de l'argent pour sor
expédition d'Afrique,  Porto-Seguro, lieu où aborda Cabral,  423
Sel, commerce qu'en fait le Portugal, 537 Senora (province de), richesses qu'on y a trouvées
A STATE OF THE PARTY OF THE PAR

Serena (la), ville du Chili, fameuse par ses mines de cuivre,

Serment singulier que faisoient les rois du Mexique, en montant sur le trône, 54

Sierras, nom donné aux hauteurs des Cordelieres, 127 Siripa, déclare fon amour à Miranda, qui le rebute, 307. Il la fait mourir avec fon époux, 310 Solis (Dias de) découvre la baje où est située Rio-Ja

neiro,
Soulempour, nom qu'on donne à la mine de diamans de
Gouël, 506
Soufa (Thomas), envoyé pour regler la colonie du
Brésil, 430. Il batit San Salvador, 442
Succadan, riviere de l'isle de Borneo, où l'on trovve
quelques diamans, 506
T.
T
1 ABASCO, conquis par Cortez, 32
Terre-Ferme, à quoi se réduit cette colonie décorée du
nom de royaume, 256
Texeira (Michel), archevêque de San-Salvador, bat
les Hollandois, 453
Texeira (Pedro), se rend de Para à Quito, par l'Ama-
zone & le Napo, 471
Tiece, plante propre à faire de grosses toiles, 547
Timbuez, nation du Paraguay avec lequel les Espagnols
font alliance, 305
Tlascala, courage avec laquelle cette république résiste
aux Espagnols, 41. Gouvernement & mœurs des
Tlascaltéques, 42. Ils font alliance avec Cortez, 45.
Leurs manufactures, 81
Tremblemens de terre, communs dans les vallées du
Pérou, & circonstances dont ils sont accompagnés,
195
Trouin (du Guay), se rend mattre de Rio-Janeiro,
511
V.
VALDIVIA, ville du Chili, 295

Valdivia, enveloppé & massacré par les Indiens du
Chili, she and all onesh and process 290
Vallées (les), espace de plus de cent lieues, absolu-
ment stérile au Pérou, 193
Valparayso, ville du Chili, 295
Valverdé (Vincent de), harangue de ce moine à Ata
balipa,
Vanille, description de cette plante, 84
Vasconcellos (Michel), mis à mort dans la révolution
de Portugal, 457
Ucuntaya, particularités sur cette mine du Perou, 221
Vega (Jean de), medecin qui introduit en Espagne l'u
fage du quinquina, 267
Vela (Blasco Nunez), caractère de ce premier vice roi
du Pérou, 181. Ordonnances qu'il publie, 184. Il
est dégradé & relégué dans une iste déserte, & rap-
pellé de son exil, 185. Il est vaincu par Gonzale Pi-
zarre, & meurt les armes à la main, 186
Velasquez, fondateur de la colonie de l'Isle de Cuba, 29
Velsers, Charles-Quint engage à cette famille, la provin-
ce de Venezuela, leur atrocité, 283
Venezuela, lieu où abordent quelques aventuriers Espa-
gnols, 281
Vera-Cruz-Nueva, port fameux où arrivent toutes les
flottes destinées pour le Mexique. Sa description,
138
Vera-Cruz-Vieja, Montezuma fait attaquer cette pre-
miere colonie Espagnole, 46. Elle est abandonnée.

parce que les vaisseaux n'étoient pas en sûreté dan	3
fon port,	3
Vernon, cer amiral Anglois détruit les fortifications d	e
Porto-Belo, 248. Il est réduit à lever le siège d	e
Carthagène, 274	+
Vérole (petite), ravages qu'elle fait au Pérou, 19	3
Elle en fait encore plus au Paraguay, 332	7
Vespuce (Americ), enleve à Colomb la gloire d'avoi	r
découvert le continent de l'Amérique,	7
Viera (Jean Fernandez de), chef d'un complot contr	e
les Hollandois, 459. Il les met hors d'état de tenir I	a
campagne, 460. Il les force, malgré les ordres de s	a
cour, d'évacuer le Bresil, 46	
Vignes, plantées avec succès au Pérou, 21	I
Vigogne, description de cet animal, 215. A quels us	1-
ges fert sa laine,	7
Villa-Rica, s'empare du commerce de l'herbe du Para	1-
guay,	2
Villegagnon, chef des protestans François, qui s'établi	[-
fent à Rio-Janeiro, 51	0
Vincent (Saint) établissement Portugais au Brésil, 44	5

#### W.

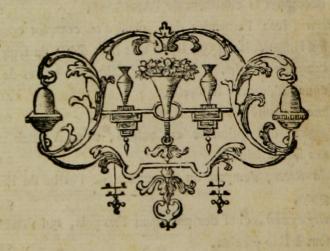
WILLEKENS (Jacob, se rend mastre de San-Salvavador, 452

### X.

XARATES (lac des), d'où le Paraguay tire sa sour-

TDRIA, mine de mercure, Tucatan, en quel état étoit cette presqu'isse quand le Espagnols en prirent possession, 133

Fin de la Table des Matieres.



# Page 475 A 6 Tn A Con A Ra B E Page 507 Wg. 5, les loupepas W. ces loupepas

### Du troisiéme Volume.

Pag. 568, Hg. 5, cent cinquante: H. cent cinquante

Page 4, ligne 27, forte liaison: lisez foible liaison.
Pag. 7, lig. 18, passent: lis. passent.

Pag. 14, lig. 10, on la trouve: lif. on la trouva.

Pag. 31, lig. 12, les qualités: lif. ses qualités.

Pag. 36, lig. 26, les Espagnols: lif. & les Espagnols.

Pag. 60, lig. 23, quand sera: lif. quand le tems sera.

Pag. 66, lig. 30, malheureux peuples: lis. malheur. aux peuples.

Pag. 93, lig. 10, les peuples: lis. ces peuples.

Pag. 124, lig. 8, ne sont: lis. ne seront.

Pag. 138, lig. 3, ne lui: lif. ne le lui.

Pag. 139, lig. 13, Saint-Jean d'Illua: lis. Saint-Jean d'Ullua.

Pag. ibid. lig. 21, rendues si dangereuses: lis. rendues dangereuses.

Pag. 144, lig. 8, avec justice: lif. avec une justice.

Pag. 141, lig. 3, le renversement: lis. ce renversement.

Pag. 154, lig. 28, Caxomalca: lif. Caxamalca.

Pag. 160, lig. 20, à lisser: lif à tisser.

Pag. 187, lig. 26, plus lies: lif. le plus lies.

Pag. 191, lig. 7, Antisona: lis. Antisana.

Pag. 200, lig. 1, le travail: lif. leur travail.

Pag. 259, lig. 27, on fait: lif. on faisoit.

Pag. 270, lig. 14, ils font: lif. ils font.

Pag. ibid, lig. 18, par-tout ils: lif. par-tout où ils.

Pag. 270, lig. 27, cette fête: lif. ces fêtes.

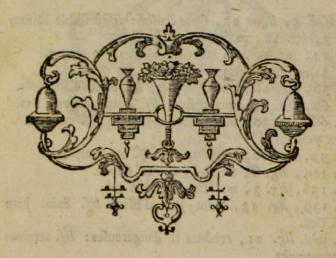
Pag. 291, lig. 20, des sauvages: lis. ces sauvages.

Pag. 342, lig. 12, domination: lif. dénomination.

Pag. 475, lig. 6, on n'a encore: lis. on n'a pas encore.

Pag. 507, lig. 5, ses soupçons: lif. ces soupçons.

Pag. 568, Mg. 5, cent cinquante: Ms. cent cinquante



Pag. 250, Ug. 27., on falls up on fallou.

